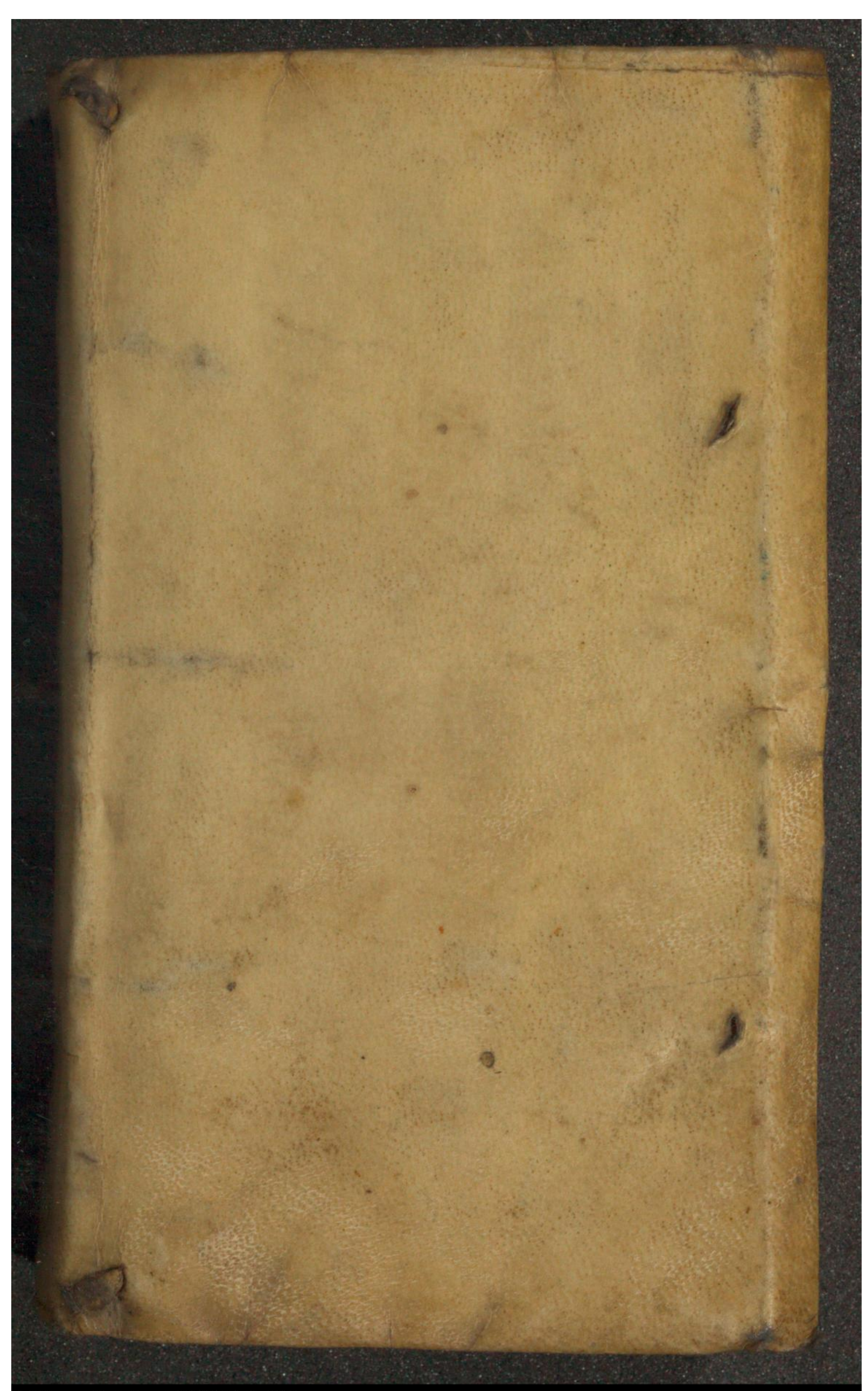
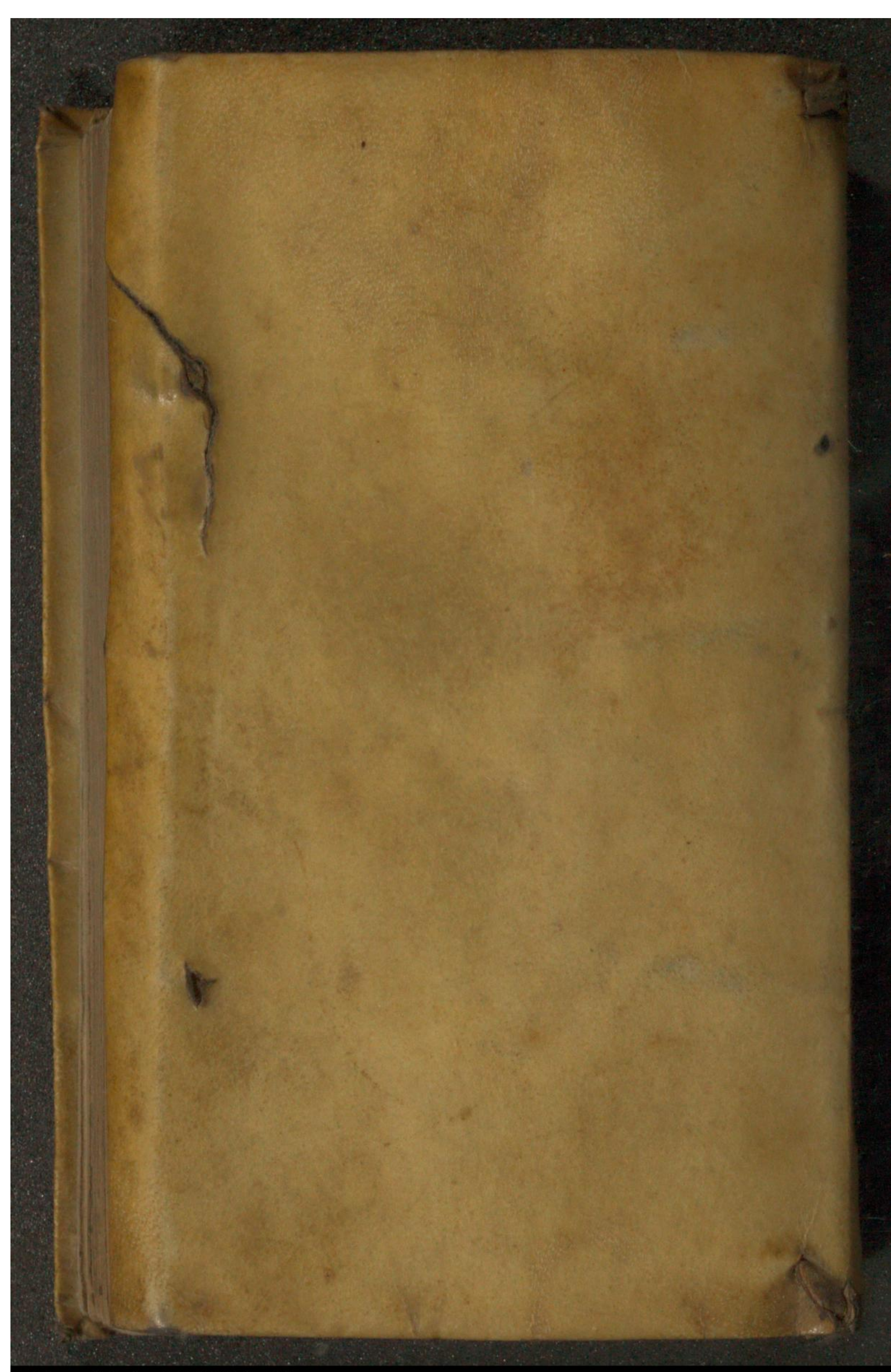


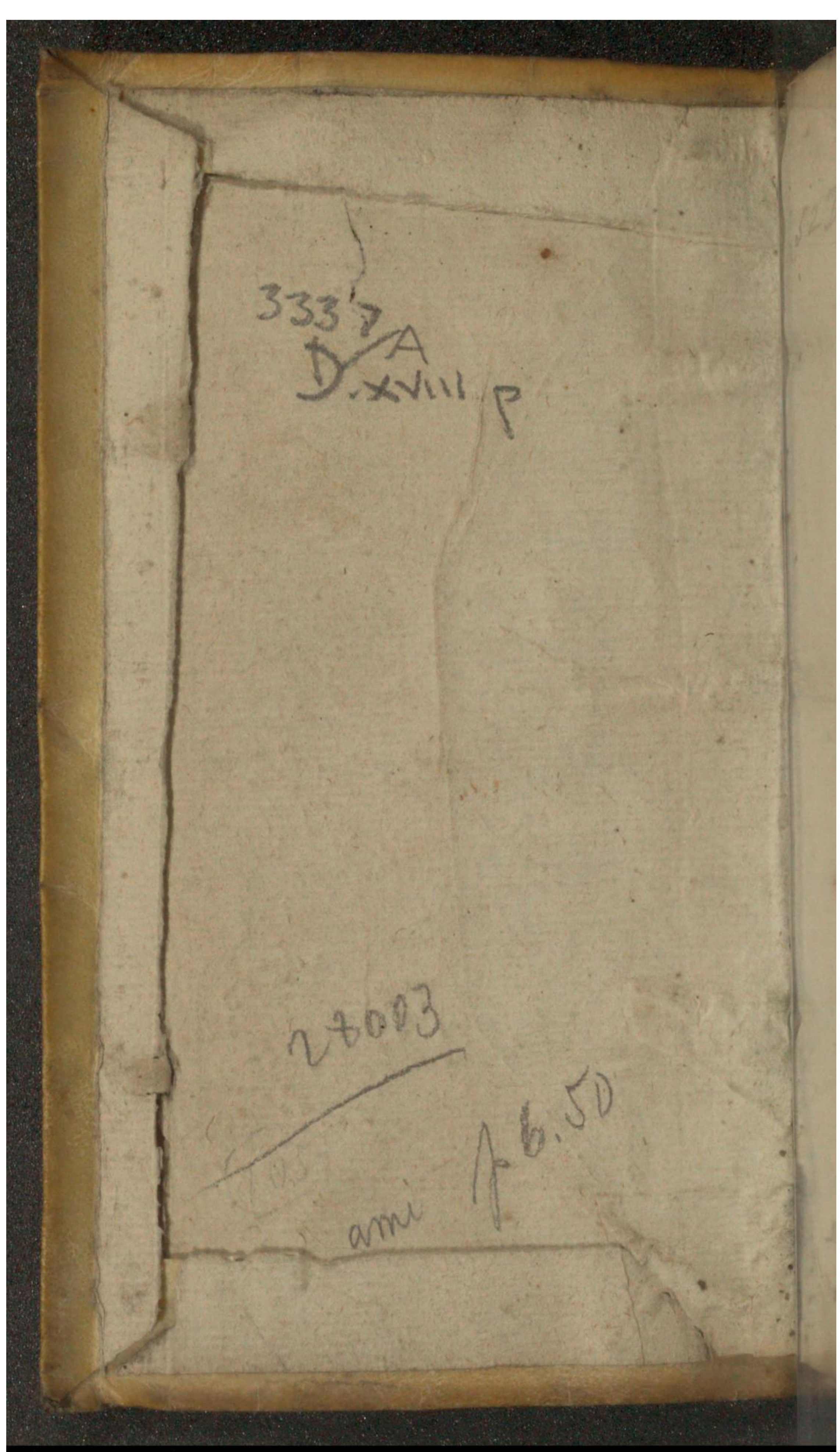

L'examen des esprits
1597

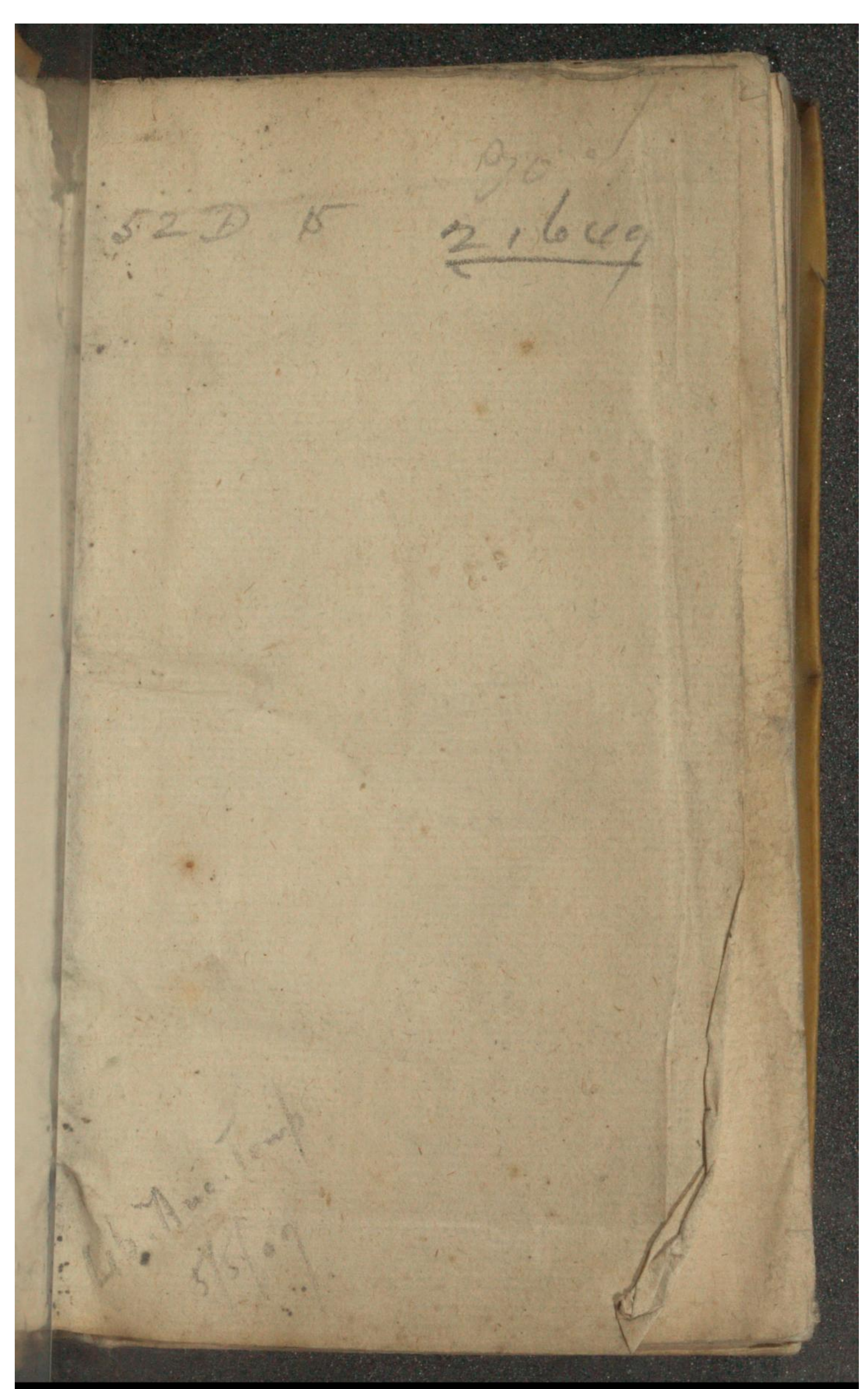


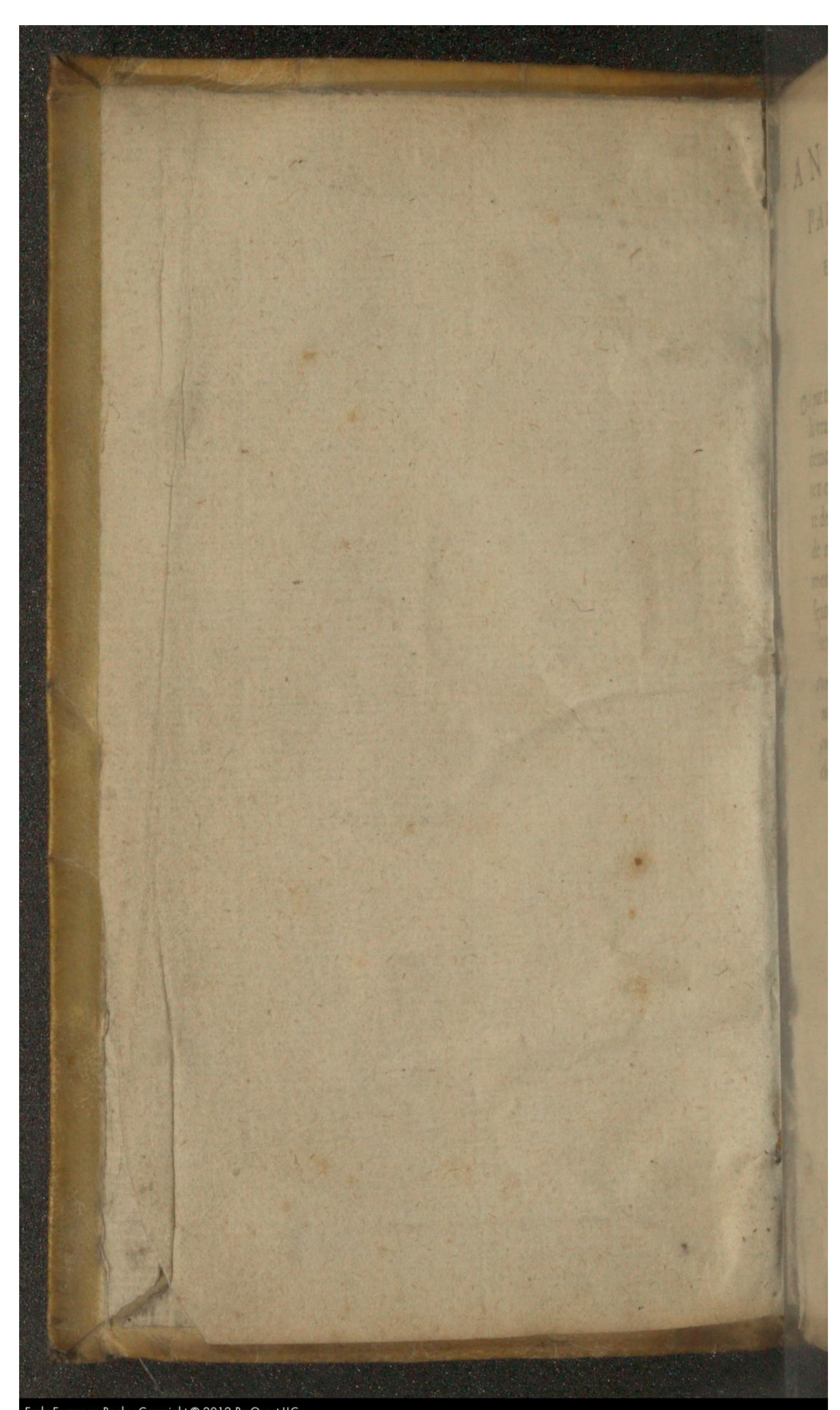







3337/A
D.XVIII P
27003
ami f 6.50


52D 15
21649



ANACRISE, OV PARFAIT IVGEMENT ET EXAMEN DES Esprits propres & naiz aux sciences,

Où par merueilleux & vtiles secrets, tirez tant de la vraye Philosophie naturelle que diuine, est demonstree la difference des graces & habilitez qui se trouuent aux hommes, & à quel genre de lettres est conuenable l'esprit de chacun: de maniere que quiconque lira icy attentiuement, découurira la proprieté de son esprit, & sçaura élire la science en laquelle il doit profiter le plus.

Composé en Espagnol par M. Iean Huart, Docteur, natif de S. Iean du pied du Port: & mis en François, au grand profit de la Republique, par Gabriel Chappuis Tourangeau.

De nouueau reueu & corrigé.



A LYON,
PAR IEAN DIDIER.

1597.

A NOBLE ET VERTVEVX SEIGNEVR PIERRE DE Baillon, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy, & Guidon de la compagnie d'hommes d'armes de feu Monsieur de la Tour.



Onsieur, mon principal but a tousiours esté depuis six ans en ça, & est encor à present, de profiter au public (comme peuuent tesmoigner quelques ouurages qui sont sortis de ma boutique, durant ce temps là) en escriuant choses qui puissent reüßir au profit & auancemēt d'vn chacun, & de faire des amis, en voüant & dediant mes escrits aux hommes vertueux & amateurs des lettres. En quoy si iamais ie fus heureux, ie me puis vanter tel maintenant, pource que ie ne pou-

noy mettre en auant chose qui fust tant vtile & profitable à la Republique qu'est ce liure, auquel se peuuent descouurir des tresors inestimables du plus grand esprit d'homme, & du plus grãd philosophe que l'on sçauroit voir : & pource que ie me suis, en la dedication de mon labeur, principalement addressé à vous, qui faites cas des lettres & sciẽces (esquelles vous auez esté nourry) & qui auez la seule vertu en recommendation, tellement que si i'ay translaté en nostre langue vn liure autãt vtile & rare que l'on puisse, ie ne diray seulement trouuer, mais aussi inuenter (comme vous verrez par experience) ie puis me vanter aussi de l'auoir dõné à vn homme lequel en est parfaictemẽt digne, pour les bonnes parties qui sont en luy. Ie vous presente donc hardiment cest œuure, tesmoin de la bonne volonté que i'ay de vous faire seruice (pour les dons de vostre esprit) & à tous voz semblables, m'estimant bien heureux de m'insinuer, par le peu d'industrie qui peut estre en moy, en leur bonne grace, que i'estime plus que tous les biens de Crœsus. Au demeurant,

il vous

il vous plaira ouurir les yeux de l'esprit, que vous auez sur tous clair-voyans pour entendre les grands secrets de nature cõprins en ce liure: auquel vous pourrez noter, selon vostre sain iugement, la propre & naturelle inclination de vostre esprit, & celle de tous autres, de maniere que ie m'asseure biẽ que vous en receurez vn merueilleux cõtentement: vous y lirez maintes belles choses, non iamais ouyes ny dites, par autheur qui ait oncques escrit, vous verrez vn art noueau, fondé sur tant viues & certaines raisons tirees de la philosophie, qu'il est impossible de mieux dire, ny plus grauement: vous asseurãt que si ce qui est icy escrit tant doctement se pouuoit practiquer & mettre en vsage, ce seroit le plus grand bien qui sçauroit iamais aduenir à la Republique, comme certainement vous pourrez iuger par le discours des beaux chapitres ensuiuans. Celuy qui n'est pas né aux lettres ne s'y romproit dix ou douze ans la teste, sans aucun fruict, pource que les parens cognoissans bien la difference de lesprit de leurs enfans, par les reigles &

preceptes qui en sont icy prescripts, leur feroyent apprendre seulement ce à quoy ils seroyent nez. Et celuy au cōtraire qui est né aux lettres ou aux armes, ne seroit contraint s'appliquer à ce qui repugne entierement à l'inclination de son esprit: chose de grande importance, comme i'ay desia dit, pour le bien & profit public. Lisez donc, & m'excusez si ie vous offre vn suiect tant philosophique, tant graue & merueilleux, ne sçachant pas si vous faites professiō de lire, & d'estudier choses si hautes: mais à qui doy-ie faire present des choses graues, subtiles, & hautes, si n'est à celuy qui a l'esprit haut & subtil? ce que ie dy non pour vous auoir practiqué par cy deuant au fait de vos estudes, mais pour vne certaine coniecture que i'ay de la bonté, generosité, & viuacité de vostre esprit, vous voyant tant affectionné à la vertu & sagesse, dont vous estes amplement pourueu: ce qui ne se pourroit faire si vous n'auiez l'esprit haut, & si autrefois vous n'auiez esté imbu de la douceur, subtilité, & agreable goust des lettres, voire mesmes des proffitables preceptes de la philoso-

phie moralle, principe de sagesse & vertu. Parquoy ie pourray bien inferer que ie me suis tres-bien addressé en vostre endroit, & que i'ay presenté chose conuenable à vostre esprit, si quelqu'vn d'auanture me vouloit reprendre de n'auoir gardé le decorum (comme l'on dit) en cest endroit. Car combien qu'en ce liure se trouuẽt beaucoup de choses propres aux philosophes naturels, & aux Theologiẽs, desquels la profession ne cõuient à la vostre, est-il defendu aux hommes de bon esprit, de lire & cognoistre les choses curieuses & qui leur peuuẽt apporter plaisir & contentement? Si de propos deliberé l'autheur auoit voulu escrire du suiect de la Philosophie naturelle, de la Medecine, ou de la Theologie, ie cõfesse bien qu'il m'eust fallu dedier mon labeur à quelque Philosophe naturel, à quelque Medecin, ou à quelque Theologiẽ: mais puis que son principal but est d'examiner les differences des esprits (suiect rare, & qui deuroit estre cogneu de tous) ce qu'il ne peut faire sans alleguer à propos quelques principes de la Philosophie naturelle, de la

Medecine & de la Theologie, parauanture ne me seray ie pas mesconté en cest endroit: autrement il faudroit dire que l'Autheur mesme auroit failly d'auoir presenté son liure à vn Roy & non pas à vn Philosophe naturel, à vn Medecin, à vn Legiste, ou à vn Theologien. Mais les Rois doiuent philosopher, (dira on) ou les Philosophes regner: la Philosophie est propre à chacun. Or pour ne vous detenir plus longuement, ie feray fin en cest endroit, priant Dieu, Monsieur, vous auoir en sa saincte garde & protection, & vous enuoyer ce qu'il scait vous estre necessaire. A Lyon ce 25. iour de Feurier, 1580.

Vostre tres-humble, & tres-affectionné seruiteur,
Gabriel Chappuis, Tourangeau.



PREFACE DE L'AVTHEVR, A LA *Maiesté du Roy Catholique, Dom Philippe II. Roy d'Espagne.*

SIRE, à fin que les ouurages des artisans ayẽt la perfection propre & conuenable à l'vsage & profit de la Republique, il me sembleroit estre besoin ordonner sur ce, & establir vne loy. Que le Charpẽtier ne fist l'office du Laboureur: le Tisserant de l'Architecte: l'Aduocat du Medecin, ny le Medecin de l'Aduocat: mais que chacun exerçast & fist profession seulement de l'art & science qu'il a aprinse, & à laquelle il est né, laissant à part toutes les autres. Parquoy considerant combien est court & limité l'esprit

de l'homme à vne chose, & non à plusieurs, i'ay tousiours estimé, & tenu pour certain que personne ne peut parfaictement sçauoir deux arts, sans manquer ou defaillir en l'vne d'icelles. Et à fin que nul ne faille à choisir celle qui luy est la plus propre & meilleure, on deuroit commettre & deputer hommes sages & sçauans, pour découurir en l'âge tendre, l'esprit de chacun enfant, & le faire estudier par force, la science qui luy est conuenable, sans que luy mesme en face election. Dont aduiendroit, que vous auriez en vostre Royaume, les plus grands ouuriers & plus parfaits ouurages du monde, pour la conionction de l'art & de la nature. Aussi voudroy-ie que les Academies de vos Royaumes en fissent de mesme, & voyant qu'elles ne permettent pas que l'escolier n'entendant bien la langue Latine, passe à vne autre faculté, ie voudroy qu'elles establissent pareillement examinateurs, pour sçauoir si ce

Plato au liure des Loix.

ſi celuy qui veut eſtudier en Dialectique, Philoſophie, Medecine, Theologie, ou aux Loix, a l'eſprit que chacune de ces ſciences requiert. Car, outre le dommage que ceſtuy là fera depuis à la Republique, exerçant ſon art mal entendu, c'eſt vne grande preſomption à vn homme de trauailler, & ſe rompre la teſte en choſe dont il ne peut ſortir à ſon honneur. Pource qu'auiourd'huy n'eſt employee ceſte diligence, ceux qui n'ont l'eſprit propre à la faculté de Theologie ont deſtruit la religion Chreſtienne: ceux qui ne ſont propres à celle de Medecine, font perdre la vie des hommes: & defaut à la Iuriſprudence la perfection qu'elle requiert, pour ne ſçauoir à quelle puiſſance de raiſon appartient l'vſage & la vraye interpretation des loix. Tous les anciens Philoſophes ont trouué par experience que l'on ſe trauaille en vain, és reigles de l'art, là où ne ſe trouue la nature ou le naturel, qui diſpoſe

L'eſcolier qui eſtudie la ſciẽce nõ cõuenable à ſon eſprit ſe rẽd eſclaue d'icelle.

Voyez Plato, en ſon dialogue du Iuſte.

l'homme à quelque ſcience. Perſonne auſſi ne diſt oncques clairement & diſtinctement que c'eſt de ce naturel, qui rend l'homme propre à vne ſcience, & non à vne autre: perſonne ne diſt oncques combien ſe trouuent de differences d'eſprit au genre humain: quels arts & ſciẽces conuiennent particulierement à vn chacun, ny par quels ſignes on peut cognoiſtre ce qu'en tel cas importe le plus. La matiere de laquelle ſe doit icy traicter comprend ces quatre choſes (combien qu'elles ſemblent impoſſibles) auec pluſieurs autres qui ſont touchees à propos, & concernantes ceſte doctrine: à fin que les peres curieux ſçachent la maniere de découurir l'eſprit & naturel de leurs enfans, pour leur faire apprendre la ſciẽce en laquelle ils profiteront le plus: qui eſt vn aduis que Galien eſcrit auoir eſté donné à ſon pere par vn demon, qui luy conſeilla, en dormant, de faire eſtudier ſon fils en Medecine, pour ce

Galiẽ li. 9. de ſa Method. chap 4

Deuãt la venue de Chriſt au mõde, les demõs auoyẽt fa-

ce qu'il auoit vn eſprit vnique & ſingulier pour apprẽdre ceſte ſcience. A ceſte cauſe, il plaira à voſtre maieſté entendre combien importe à la Republique faire election & examen des eſprits, pour apprendre les ſciences, attendu le proffit & ſanté que Galien a apporté aux malades de ſon temps, en ce qu'il auoit eſtudié en la faculté de Medecine: au moyen dequoy il nous a meſmement laiſſé tant de remedes par eſcrit. Balde, perſonnage tant excellent en la cognoiſſance du droit, eſtudia en medecine, laquelle meſmes il pratiqua aucunement: mais s'il euſt paſſé plus outre, il euſt eſté vn medecin vulgaire (comme veritablement il l'eſtoit, pour n'auoir l'eſprit propre à ceſte ſcience) & les loix euſſent perdu vne des plus grãdes habilitez d'hõme, que l'on euſt peu trouuer pour la declaration d'icelles. Or voulant reduire en art, ceſte nouuelle maniere de philoſopher, & la prouuer au moyen d'au-

milier aces aux hommes, & pour vne choſe vraye leur diſoyẽt mil le menſonges.

Il deuoit laiſſer la medecine, & eſtudier les loix ſuyuant ce que dit Cicero li. 1. de ſes offices.

cuns

cuns esprits, incontinent m'est souuenu du vostre (Sire) comme le plus notoire, duquel tout le monde est esmerueillé, voyant vn prince de si grand sçauoir & prudence, duquel ie ne peux traiter en cest endroit, sans faire tort & deshõneur à l'œuure. Le penultieme chapitre est le lieu conuenable, où vostre maiesté voirra & congnoistra son naturel, l'art & les lettres, au moyen desquelles vous eussiez serui à la Republique, auenant que fussiez homme priué, comme vous estes nostre Roy & Seigneur naturel.

PREFA



PREFACE AV LECTEVR.

QVAND Platon vouloit enselgner quelque doctrine graue, subtile & separee de la commune opinion, il choisissoit de ses disciples, ceux qui luy sembloyent d'esprit meilleur & plus delicat, ausquels seuls il communiquoit son aduis: sçachāt par experience que d'enseigner choses hautes & subtiles aux hommes de petit entendement, est perdre temps, & peine, & se rompre la teste en vain. Depuis qu'il les auoit choisiz, la coustume d'iceluy estoit, les preuenir par certaines & manifestes

En son Timee.

Iesus-Christ faisoit la mesme electiō de ses disciples, quand il leur vouloit enseigner quelque secret, comme en la transfiguration.

suppo

ſuppoſitions & maximes, non eſlongnez de la concluſion, pource que les propos & ſentences qui de primeface, ſe mettent en auant, contre l'opinion du vulgaire, ne ſeruent du commencement (ſans ceſte preuention) que de troubler & ennuyer les auditeurs, de maniere qu'ils viennent à perdre la bonne affection, & ont en horreur la doctrine. Ie voudroy, curieux lecteur, pouuoir proceder auec toy de ceſte maniere, s'il y auoit moyen de ſçauoir de toy & deſcouurir le talent de ton eſprit: car ſi d'auanture, il eſtoit tel qu'il fuſt conuenable à ceſte doctrine, te ſeparant des autres communes, ie te communiqueroy ſecrettement choſes tant nouuelles & particulieres, que tu ne les penſerois iamais pouuoir tomber en l'imagination des hommes. Mais d'autant que cela ne ſe peut faire, & que ceſt œuure doit ſortir en public, pour vn chacun, il n'eſt poßible que tu ne te troubles: car ſi ton eſprit eſt des communs & vulgaires, ie ſçay bien que tu te perſuades & tiens pour certain que

le nombre des sciences & la perfection d'icelles se trouue de long temps accomplie par les anciens, meu d'vne vaine raison: que depuis ils n'ont trouué que dire dauantage, d'autant qu'es choses ne se trouue autre noueauté. Si d'auanture tu as ceste opinion, ne passe pas outre, & ne ly plus auant, pource que tu auras peine de voir prouuer l'admirable difference des esprits : mais si tu es discret, bien composé & patient, i'ay enuie de te proposer trois cõclusions tres-veritables, combiẽ que pour la noueauté d'icelles, on les trouue dignes de grande admiration. La premiere est que de plusieurs differences d'esprit, que l'on trouue au genre humain, tu n'en peux receuoir qu'vne principalle & eminente: n'estoit que la nature tres-puissante, quand elle te forma, eust employé toute sa force pour en assembler deux ou trois, ou ne pouuant faire dauantage t'eust laissé priué de toutes. L'autre, que à chacune difference d'esprit respond principalement vne seule science & non

plus,



plus, de maniere, que si tu ne rencontres bien à l'election de celle qui est cõforme à ton naturel, tu ne feras pas grand proffit es autres, quoy que tu trauailles nuict & iour apres. La troisiesme, que ayant entendu quelle science est la plus conforme à ton esprit, il te reste vne autre difficulté à souldre, encores plus grande, qui est de sçauoir si ton esprit s'accommode plustost à la pratique qu'à la theorique, pource que ces deux parties, en quelque genre de lettres que soit, sont tellement opposees, & requierent telle difference d'esprits, que l'vne est nuisible à l'autre, comme si elles estoyent totalemẽt contraires. Voyla de dures sentences, ie le confesse, mais il y a bien encores plus grande difficulté & aspreté, Que d'icelles il n'y a pardeuant qui l'on puisse appeller ou se plaindre, pource que Dieu, autheur de la nature, voyant qu'elle ne donne à chacun homme plus d'vne difference d'esprit (comme i'ay dit cy dessus) pour la contrarieté & difficulté qu'il y à de les assembler, s'accõmode auec elle, &

quant aux sciences qu'il depart gratuitement aux hommes, il en donne, par merueille, plus d'vne en degré eminent. Il y a diuision de graces, & vn mesme esprit : diuision de ministeres & charges souz vn mesme seigneur, & diuision d'œuures souz vn mesme Dieu, qui fait & œuure toutes choses en tous : or à chacun est donnee l'administration de l'esprit à vtilité : à l'vn est donné, par le moyen de l'esprit le propos de sapience : à l'autre celuy de science selon le mesme esprit : à vn autre la foy, par vn mesme esprit : à l'autre la grace de santé, par vn mesme esprit : à vn autre l'operation des vertus : à vn autre la prophetie : à vn autre la discretion, par l'esprit : à vn autre le don des langues : à vn autre l'interpretation des languages. Vn seul & mesme esprit fait toutes ces choses, diuisant à tous comme il luy plaist. *Ie ne doute pas que Dieu n'ayt faict ceste diuision de sciences, ayant esgard à l'esprit & naturelle*

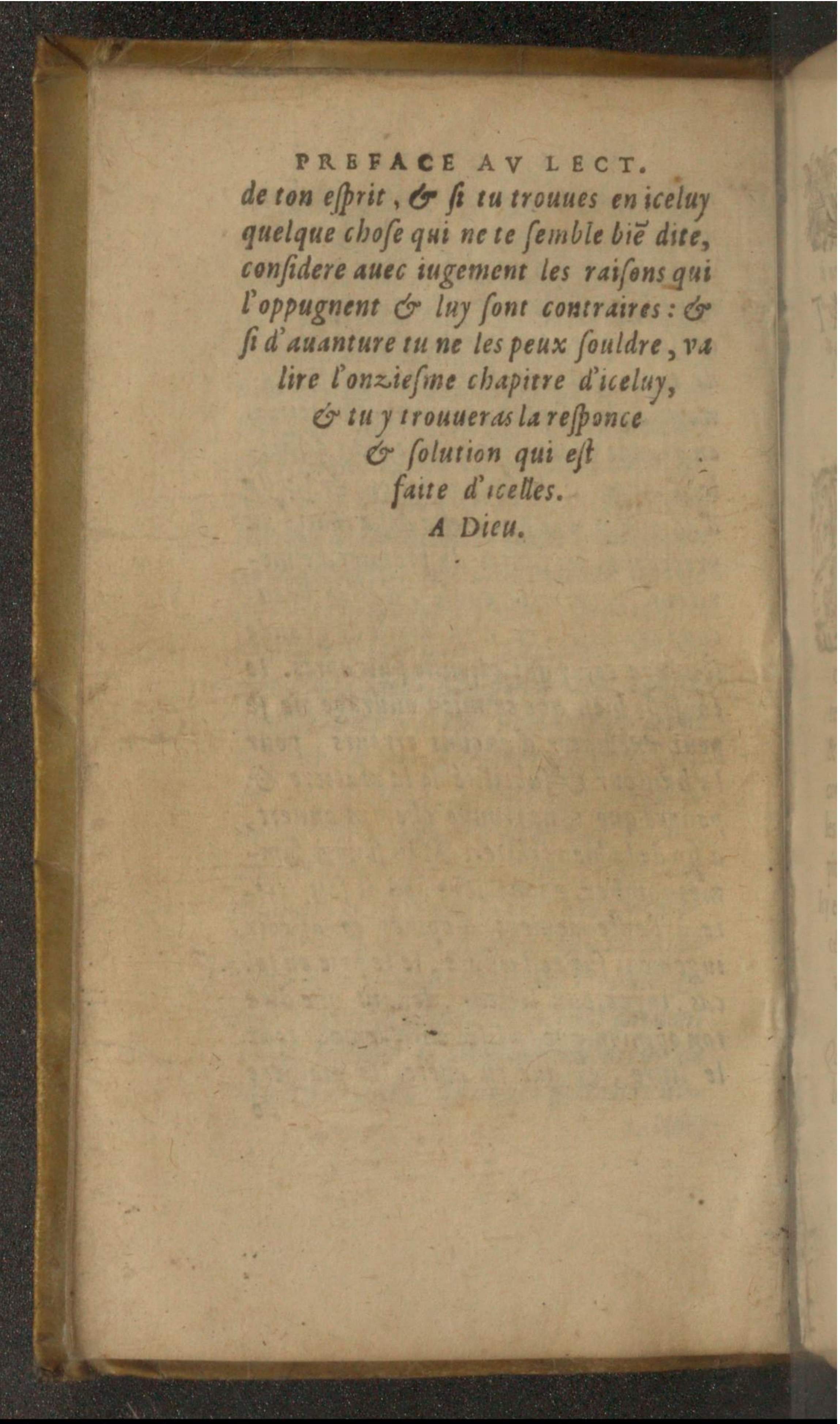
S. Paul 1. aux Corinthiens chap. 12.

ces surnaturelles, & que toute differen-ce d'habilité & nature n'est pas propre instrument & organe pour les receuoir) qu'à plus forte raison les lettres humai-nes requierent ceste election, puis que les hommes les doyuent apprendre, par la force & vigueur de leur entendement. Or est mon intention en cest œuure, de sçauoir distinguer & cognoistre ces na-turelles differences de l'esprit humain, en appliquant par art, à chacune la science en laquelle se cognoistra qu'elle peut fai-re plus grand proffit. Voyla mon inten-tion: de laquelle si ie peux venir à bout, comme ie me propose, nous en donnerons la gloire à Dieu, autheur de tout bien & conseil: sinon, tu sçais bien, sage le-cteur, estre impoßible inuenter vn art, pour le rendre parfait de tous poincts: car les sciences humaines sont tant spacieu-ses & s'estendent si loin, que ne suffit la vie d'vn homme, pour les trouuer & leur donner la perfection qu'elles doyuent auoir. Il suffit au premier inuenteur de mettre en auant quelques principes no-

tables,

tables, à fin que ceux qui viendront apres, par le moyen de ceste semence, ayent occasion d'amplifier l'art luy donnant la perfection & lime qui luy est requise. Sur ce, Aristote dit que les erreurs de ceux qui commencerent premierement à philosopher, doyuent estre tenuz en grande veneration: car estant difficile d'inuenter choses nouuelles, & facile d'adiouster à ce qui a esté desia traité au precedent, les fautes du premier, ne meritent pour ceste cause, d'estre beaucoup reprinses, & n'est digne de grande loüange celuy qui adiouste puis apres. Ie confesse bien que ce mien ouurage ne se peut exempter d'aucuns erreurs, pour la hauteur & subtilité de la matiere, & pource que ie ne trouue chemin ouuert, à fin de la bien traiter. Mais si nous sommes tombez en matiere, où il soit licite à l'entendement d'opiner & asseoir iugement sur cest œuure, ie te prie en tel cas, ingenieux lecteur, deuant que dire ton opinion, que tu lises entierement tout le liure, & que tu aueres la maniere

de



de ton esprit, & si tu trouues en iceluy quelque chose qui ne te semble biẽ dite, considere auec iugement les raisons qui l'oppugnent & luy sont contraires: & si d'auanture tu ne les peux souldre, va lire l'onziesme chapitre d'iceluy, & tu y trouueras la responce & solution qui est faite d'icelles.

A Dieu.



TABLE DES SOMMAIRES.

Quel

Fin de la Table.



A MONSIEVR DE BAILLON,

Sonnet.

N'Estoit ce pas aßés, inuincible vainqueur,
D'auoir par voz combas, dans l'onde Stygieuse
Plongé des Anciens la memoire fameuse,
Qui triomphant des ans, estoit encore en fleur?
Sans vous monstrer encor' nompareil en valeur,
En vainquant la Fortune, & d'ame genereuse
Tenir dedans la main sa roüe aduantureuse,
Ferme à vostre renom, vostre bien, vostre honneur?
Or' vous vainquez la Mort, & malgré son enuie,
Vostre renom aquiert vne eternelle vie
Par ces doctes escrits, de voz honneurs courriers:
Si qu'il n'y a rien plus où voz hautes vaillances
N'ayent desplié l'aile & monstré leurs puissances
Sur les hommes sçauans & les hommes guerriers.

I. de Boyssieres.



ICY SE PROVVE PAR EXEMPLE QVE SI L'ENFANT N'A *l'esprit & l'habilité requise pour apprendre la science qu'il veut estudier, il perd temps de l'ouyr des bons maistres, & ne gaigne rien d'auoir beaucoup de liures, & de trauailler à les lire & fueilleter tout le temps de sa vie.*

CHAPITRE I.



L'ADVIS de Ciceron estoit bon de penser que pour rendre Marc son fils, au genre & estude des lettres par luy choisi, tel qu'il desiroit, il suffisoit de l'enuoyer en vne vniuersi- *Au premier liure des offices.*

té tant fameuſe & celebre par le monde, comme eſt celle d'Athenes, pour eſtudier ſouz la doctrine de Cratippe le plus grand philoſophe de ce temps-là, & le tenir en vne ville tant peuplee, en laquelle pour le grand apport & frequence du peuple qui y aborde, il ne pourroit faillir d'auoir pluſieurs exemples & eſtranges cas, qui luy monſtreroyent par experience, maintes choſes touchant l'eſtude des lettres auſquelles il s'appliqueroit. Ce neantmoins, auec toute ceſte diligence, peine & ſolicitude que, comme vn bon pere, il employoit, en luy achetant, en outre, des liures, & luy en eſcriuant d'autres de ſa propre inuentions les hiſtoriens racontent, qu'il fut homme ignorant, de peu d'eloquence, & ayant encores moindre cognoiſſance de philoſophie : choſe fort vſitee entre les hommes, que à l'enfant defaille le grand ſçauoir du

du pere, & deuienne ignorant. Et de fait, Ciceron deuoit bien penser & imaginer en son esprit, que puis que son fils n'auoit tiré & recueilly des mains de la nature l'esprit & habilité requise pour apprendre la philosophie & l'eloquence, se pourroit amander le defaut de son entendement par l'industrie d'vn si bon maistre, le nombre des bons liures, & exemples d'Athenes, le continu trauail du ieune homme, & par succession & laps de temps, auquel il auoit esperance. Ce neantmoins voyons nous qu'il fut trompé à la fin & deceu de son attente: dequoy ie ne suis pas esmerueillé, pource qu'il auoit beaucoup d'exemples à ce propos, qui l'inciterent à penser que le mesme pouuoit aduenir en son fils. Et pourtant Ciceron mesmes recite que Xenocrate auoit l'esprit fort rude, pour l'estude de la philosophie naturelle & moralle: du-

Au liure, du Destin.

quel Platon dit, qu'il auoit vn disciple, qui auoit besoin d'esperon, lequel par le moyen & industrie d'vn tel maistre, & l'assidu trauail de Xenocrate, deuint grand philosophe. Il escrit le semblable de Cleante, qui estoit tant lourd & rude d'entendement, que personne ne le vouloit receuoir en son escole. Dequoy le ieune homme se sentant tout honteux & confuz, trauailla depuis tellement en l'estude des lettres, qu'il fut appellé second Hercule en sçauoir. L'esprit de Demosthene ne sembloit moins rude & mal disposé à l'eloquence, veu qu'estant deja assez grand, on dit que il ne pouuoit parler, lequel neantmoins trauaillant auec grand soin, apres l'art, souz l'enseignement de bons maistres, fut le plus grand orateur du monde : & specialement Ciceron raconte qu'il ne pouuoit prononcer l'R, pource qu'il begueoit aucunement, &

que

que par son estude & exercice, il la profera depuis aussi bien que s'il ne eust iamais esté begue. C'est pourquoy l'on dit que l'esprit de l'homme, pour apprendre les sciences, est comme celuy qui iouë aux dés, lequel estant mal-heureux à la chance & au poinct, pipe le dé par art, le faisant couler sur le tablier, & amande ainsi son mal-heur & sa perte. Mais tous ces exemples là desquels Ciceron se sert, ne font rien à ma doctrine, car comme nous prouuerons cy apres, se trouue vne rudesse & faute d'esprit és enfans qui denote en autre âge plus grand esprit & entendement, que si des leur enfance ils se monstroyent habiles & d'esprit: voire mesmes estre vn signe que les hommes deuiendront lourds & ignorans, quand ils commencent incontinens à raisonner & estre bien auisez: & de fait si Ciceron eust cogneu les vrais signes, par lesquels se decouurent

L'esprit, cõme qui ioue aux dés.

les esprits, au premier âge, il eust trouué vn bon presage en Demosthene de ce qu'il estoit rude & tardif à parler, & en Xenocrate de ce qu'il auoit besoin d'esperon, & d'estre incité à l'estude. Ie ne veux pas dire que le bon maistre, l'art & le trauail n'ayent grande force & vertu à façonner les esprits & rudes & habiles : mais ie veux remonstrer que si l'enfant n'a de sa part l'entendement disposé aux preceptes & reigles determinees de l'art qu'il veut apprendre, & non d'autre quelconque, la peine & diligence est vaine que Ciceron prend, apres son fils, & tout autre pere apres le sien. Ceux-la entendront facilement la verité & certitude de ceste doctrine, qui auront leu en Platon, que Socrate (comme luy mesme raconte) estoit fils d'vne sage femme, laquelle, bien qu'elle fust fort experimentee en cest office, ne pouuoit neantmoins faire en

Au Dialogue de la sciēce. Ceste comparaisō se pentenīē-

enfanter la femme, qui n'estoit enceincte, deuant que venir entre ses mains : ainsi Socrate, faisant le mesme office de sa mere, ne pouuoit, par maniere de dire faire enfanter la science à ses disciples, deuant qu'ils fussent enceins d'icelle. Il sçauoit bien que les sciences estoyent seulement naturelles aux hommes, qui auoyent les esprits propres à icelles, ausquels aduient ce que nous voyõs par experience en ceux qui ont oublié ce qu'ils sçauoyent au precedent: car leur en touchant seulemãt vn mot, ils se souuiennent incontinent de tout le demourant. Le deuoir des maistres à l'ẽdroict de leurs escoliers, à ce que i'ay entendu, n'est autre que de leur ouurir aucunemẽt le chemin à la doctrine, car s'ils ont vn esprit fecond & fertile, ceste ouuerture suffit à leur faire produire merueilleuses conceptions : autrement ils ne se font que tourmenter, & ceux là pareillement qui les enseignent,

dre & aquerer par l'entẽdement de Socrate, pource qu'il enseignoit en interrogãt, & faisoit q̃ le disciple aprenoit la doctrine, sans qu'il la declarast autrement.

La sciẽce n'est pas vne reminiscẽce ou souuenir, cõme dit Platon, que nous condãnerõs en ce, cy apres.

seignent, ne paruiennent iamais au but qu'ils pretẽdent. Quant à moy, si i'estoy maistre, deuant que receuoir aucun en mon escole, ie l'esprouueroy, à tout le moins, & l'experimenteroy en plusieurs manieres, à fin de decouurir & sonder son naturel, & si ie le trouuoy propre à la science de laquelle ie feroy profession, ie le receuroy de bon cœur, car c'est vn grand contentement à celuy qui enseigne, d'instruire vn homme habile & propre à l'instruction, autrement ie luy conseilleroy d'aprendre la science plus conuenable à son entendement & naturel: mais si ie congnoissoy qu'il ne fust propre & disposé à aucun genre de lettres, ie luy tiendroy ces douces & amiables parolles, Frere & amy, il n'y a moyen que vous deueniez homme, par la voye que vous auez choisi : à tant ie vous aduise de ne perdre le temps & la peine & de trouuer autre maniere de viure, qui ne

ne requiere si grande adresse & habilité que fait l'estude des lettres. Qu'ainsi soit, nous voyons par experience entrer au cours de quelque science vn grand nombre d'escoliers (estant le maistre ou bon ou mauuais) & à la fin, les vns deuiennent fort sçauans, les autres sont de moyenne erudition, les autres, en tout le cours de leurs estudes, n'ont fait autre chose que perdre temps, consommer leur bien, & se rompre la teste, sans faire aucun proffit. Ie ne sçay d'où peut prouenir cela, veu que tous ont ouy vn mesme maistre, auec egalle diligence & solicitude, ayans les rudes parauanture prins plus de peine que ceux de bon esprit & les habiles. La difficulté croist encores plus grande, de voir que ceux là qui sont rudes en vne science, sont propres & naiz à vne autre, & que ceux là qui sont de bon esprit en vn genre de lettres, passans aux autres, ne le peuuent pas com-

prendre. Ie porteray, à tout le moins bon teſmoignage de cela, pource que nous eſtions trois compaignõs qui fuſmes enſemble enuoyez à l'eſcole, pour aprendre le Latin: l'vn l'aprint facilement, & les deux autres ne peurent iamais compoſer vne harangue qui fuſt congrue & elegante. Mais eſtans paſſez tous trois à l'eſtude de Dialectique, l'vn de ceux qui ne peurent aprendre la grammaire, fut merueilleuſement excellent & aigu és arts, & les deux autres, n'en peurent, en toute leur vie, proferer vn ſeul mot. Et eſtans tous trois venuz à l'eſtude d'Aſtrologie, fut choſe digne de conſideration que celuy qui n'auoit peu aprẽdre ny le Latin, ny la Dialectique, ſceut en peu de temps, plus que le maiſtre qui nous enſeignoit, ne pouuant rien comprendre és autres ſciences. Dequoy eſtant eſmerueillé, ie commençay incontinent à diſcourir là deſſus & à philoſopher,

pher, & trouuay, en fin de compte, que chacune ſcience demande ſon eſprit determiné & particulier, lequel tiré d'icelle, pour eſtre apliqué à autre de differēte ſorte ny ſert aucunement. Si donc cela eſt veritable (comme il l'eſt par la preuue que nous en ferons cy apres) & ſi quelqu'vn entroit auiourd'huy aux Eſcoles de noſtre temps, pour ſonder & faire élite des eſprits : combien en r'enuoyeroit-il aprendre autre maniere de viure, combien en chaſſeroit il au champ, cōme lourdauts, hebetez & inhabiles pour aprendre les ſciences, & combien en reſtabliroit il de ceux leſquels pour leur pauureté & infortune, ſont arreſtez à quelques arts mecaniques, deſquels neantmoins la nature a fait les eſprits propres à l'eſtude de lettres ? mais voyant qu'il n'y a plus de remede en ceux là, il les faut laiſſer en leur train, & paſſer outre. Ce que ie dy ne ſe peut nier, qu'il y ait des

natu

naturels esprits propres & determinez à vne science, qui ne sont pas à vne autre : & pour ceste cause, deuant que mettre vn enfant à l'estude, il faut découurir la maniere de son esprit, & voir quelle des sciēces est conforme à son naturel,& puis la luy faire aprendre.Il faut bien considerer aussi qu'il ne suffit de la parolle, pour le rendre consommé & parfait aux lettres, pource qu'il faut garder autres cōditions qui ne sont pas moins necessaires que le naturel ou habilité. Et pourtant Hippocrate dit que l'esprit de l'homme garde la mesme proportion auec la science, que la terre auec la semence : car combien que la terre, de soy mesme, soit feconde & fertile, si est ce qu'il la faut labourer,& cultiuer, & regarder à quelle maniere de semence est plus propre la naturelle disposition d'icelle,pource que toute terre ne produit auec toute maniere de semence, sans aucune di-

ſtinction. Aucune produiſent mieux du bled que de l'orge, és autres l'orge vient mieux que le bled: les vnes ſouffrent vne ſemence & ſont abondantes, les autres ne la peuuent ſouffrir. Mais le laboureur ne ſe contente de ceſte diſtinction là : car apres auoir labouré la terre, en bonne ſaiſon, il aduiſe le temps conuenable pour ſemer, pource qu'il ne le peut faire en tout temps, & quand le bled eſt ſorty, il le purge de l'iuraye & autres mauuaiſes herbes, à fin qu'il puiſſe croiſtre & rapporter le fruict qu'il attend de la ſemence. Ainſi faut-il eſtant la ſcience choiſie, la plus conuenable à l'homme, qu'il commance à l'eſtudier en ſon premier âge, lequel, comme dit Ariſtote, eſt le plus propre & meilleur, pour aprendre : ioint que la vie de l'homme eſt fort courte, & les arts fort long : à raiſon dequoy eſt beſoin d'auoir temps ſuffiſant pour les aprendre, & temps pour les

En la 30. ſec. probl. 4.

Hippo. 1. des Aphoriſ. 3 ſect. probl. 4.

les exercer,& par le moyen d'iceux, proffiter à la republique. La memoire des enfans, dit Ariſtote, eſt vuide & nue ſans aucune impreſſion, à raiſon dequoy, auſſi toſt qu'ils ſont naiz, ils reçoyuent en icelle, facilement quelque choſe, ne reſſemblant pas à la memoire des hommes âgez laquelle remplie de tant de choſes qu'ils ont veuës, tout le temps de leur vie, ne peut receuoir aucune choſe dauantage. Et pour ceſte cauſe, Platon a dit, que touſiours nous racontions choſes honneſtes deuãt les petis enfans, à fin qu'ils ſoyent incitez aux œuures de vertu, d'autãt qu'ils n'oublient iamais ce qu'ils aprennent en ceſt âge. Et ne faut ſuiure le conſeil de Galien, qui dit que depuis que noſtre nature attaint toutes les forces qu'elle peut obtenir, il nous faut aprendre les arts & ſciences: mais il n'a point de raiſon, ſi d'auanture il ne veut vſer de diſtinction. Celuy qui doit aprendre le

Au Dialogue, du iuſte.

En ſa harangue perſuaſiue aux bõs arts.

Latin ou quelque autre langue, le doit faire en ſa premiére ieuneſſe: car s'il attend que ſon corps ſoit endurcy & creu parfaitement, il n'apprendra iamais choſe qui vaille. Au ſecond âge, qui eſt l'adoleſcence, il faut trauailler en l'art de dialectique, pource que ſe commançà deſcouurir l'eſprit & entendement, lequel en l'eſtude de dialectique ſe peut rapporter aux liens & trauers que l'on met aux pieds d'vne mule, auec leſquels cheminant quelques iours, elle aprẽd à aller l'amble. Ainſi noſtre entendement duit & façonné aux reigles & preceptes de dialectique, comme vne haquenee à l'amble, ha puis apres és ſciences & diſputes, vne gentile maniere de diſcourir & raiſonner. L'homme eſtãt paruenu au tiers âge de iouuence, peut aprendre toutes les autres ſciẽces qui appartiennent à l'entendement, pource qu'il eſt deia aſſez manifeſte & découuert. Il eſt vray que Ariſto

En l'Adoleſcẽce l'homme aſſemble toutes les differẽces d'eſprit, pource q̃ ceſt âge eſt le plus tẽperé de tous, qu'il ne faut laiſſer paſſer, ſans aprẽdre les lettres, qui ſont pour ſeruir à l'homme.

Ariſtote excepte la philoſophie naturelle, diſant que le ieune homme n'eſt pas diſposé, pour aprendre ceſte maniere de lettres, en quoy il ſemble qu'il ait raiſon, pour eſtre vne ſcience, de plus grande conſideration & prudence que nul autre. Or donc ſachant l'âge, auquel ſe doiuent aprendre les ſciences, il faut ſoudain trouuer lieu propre pour icelles, où ne ſe traite autre choſe que les lettres, comme ſont les Vniuerſitez. Et pourtant doit ſortir l'enfant de la maiſon du pere, pource que la mere, les freres, parés & amis qui ne ſont de ſa profeſſion, luy ſont vn grãd deſtourbier d'aprendre. Cela ſe voit clairement és eſcoliers natifs des villes & lieux où ſont les Vniuerſitez, deſquels n'y a pas vn, ſinon par grande merueille, qui deuienne iamais ſçauant. A quoy l'on peut facilemẽt remedier enuoyant, par eſchãge des Vniuerſitez, les natifs de la ville de Salamanque, eſtudier

dier en la ville d'Alcala de Henares, & ceux d'Alcala, en Salamanque. Et quant à ce que l'homme doit laisser son païs natal, pour deuenir vertueux & sage, est bien de telle importance, qu'il n'y a maistre au mõde, qui luy puisse de tãt seruir & enseigner, se voyant speciallemẽt priué de la faueur & plaisir de sa patrie. *Sors de ton pays (dist Dieu à Abrahã) d'entre tes parens, & de la maison de ton pere, & t'en va au lieu que ie t'enseigneray, où i'agrandiray ton nom, & te donneray ma benediction.* Dieu en dit autant à tous ceux qui desirent la vertu & science: car cõbien qu'il les puisse benir en leurs pays, il veut neantmoins que les hõmes se dispo-sent par tel moyẽ qu'il ordõne, pour obtenir ces dõs & graces. Tout cela se doit entẽdre, pourueu que l'homme soit doüé d'vn bon esprit & naturel: car autrement, quiconque va à Rome, estãt vne beste, retourne vne beste: il ne sert de gueres au rude & mal

En Genese, ch. 12.

Tu ne feras rien malgré Minerue.

mal habile d'aller eſtudier à Sala-
manque, où il ne trouuera la chaire
d'entendement ny de prudence, ny
homme qui l'enſeigne. Pour la troi-
ſieme diligence, il faut trouuer vn
maiſtre qui enſeigne facilement &
auec methode, duquel la doctrine
ſoit bonne & certaine; non pas ſo-
phiſtique ny de vaines conſidera-
tions: car tout ce que fait l'eſcolier,
en tout le temps qu'il aprẽd & eſtu-
die, eſt de croire tout ce que le mai-
ſtre luy propoſe, pource que il n'a
pas la diſcretiõ ny l'entier iugemẽt,
pour diſcerner & ſeparer le faux, du
vray: combien que ſoit choſe ca-
ſuelle & non aux choix de ceux là
qui aprennent, d'aller en certain
tẽps eſtudier aux Vniuerſitez pour-
ueuës de bons ou mauuais maiſtres:
Au 8. de ſa Methode, ch. 4. comme il aduint à certains Mede-
cins deſquels parle Galen, & leſ-
quels ayans eſté par luy conuaincus
par pluſieurs experiences & raiſons,
des fautes qu'ils commettoyent en
leurs

leurs cures & pratiques, au grãd preiudice de la ſanté des hommes, les larmes leur ſortirent des yeux, & en la preſence du meſme Galen, commencerent à maudire leur mauuaiſe fortune, d'auoir rencontré mauuais maiſtres qui les auoyent enſeignez. Il eſt vray que ſe trouuent en certains eſcoliers des eſprits ſi heureux, qu'ils entendent incontinent les qualitez & doctrine du maiſtre, de maniere que ſi elle eſt mauuaiſe, ils la ſçauent bien reietter, & approuuer, au contraire, ce que ils enſeignent de bon. Ceux-là enſeignent beaucoup d'auantage le maiſtre, au bout de l'an, qu'ils ne ſont pas enſeignez du maiſtre: pource que doutans & interroguans ſubtilement, ils font ſçauoir au maiſtre, & reſpondre choſes fort hautes & ſubtiles, que iamais il n'eut apprins, ſi le diſciple par la bonté de ſon eſprit ne luy en euſt ouuert le chemin: mais ne ſe trouuent gueres de tels, & les autres ru-

tres rudes & ignorans ſont infinis, & par ainſi ſeroit expedient (bien que ne ſe deuſt faire ceſte election & examen, pour aprendre les ſciences) que les Vniuerſitez ſe pourueuſſent touſiours de bons maiſtres, douez d'vne ſaine doctrine & bon entendement, à fin qu'ils n'enſeignent erreurs, ny fauſſes propoſitions, aux ignorans. Pour la quatrieſme diligence qu'il conuient employer, il faut eſtudier la ſcience par bon ordre, commençant par les principes & elemens d'icelle, gaignant peu à peu le milieu & puis apres la fin, ſans ouyr premierement autre matiere. Car i'ay touſiours pensé eſtre vne grande faute, d'entendre pluſieurs leçons de diuerſes matieres, & de les reuoir toutes enſemble en ſon eſtude, pour autant que de cela aduient vn meſlange de diuerſes choſes qui confondent l'eſprit. De maniere qu'en la pratique, l'homme puis apres, ne ſe peut bien ſeruir des preceptes de

ſon art, ny les aſſoir en leur lieu conuenable. Il vaut mieux apprendre chacune matiere à part, & par ſon ordre naturel en la compoſition: car de la meſme maniere qu'elle eſt apprinſe, elle eſt aſſiſe & imprimee en la memoire. Ce que particulierement doyuent faire ceux qui de leur propre naturel ont l'eſprit confus : auquel on peut facilement remedier, entendant vne ſeule matiere, & puis celle qui la ſuit, quand elle eſt acheuee, iuſques à la fin de l'art. Or Galen ſçachant de combien il importoit, eſtudier les matieres auec bon ordre & methode, a fait vn liure pour enſeigner la maniere que l'on doit tenir à la lecture de ſes œuures, & à ce que le Medecin ne s'y rende confus. Autres tiennent que l'eſcolier, tandis qu'il eſtudie, ne doit manier qu'vn liure, comprenant entierement la doctrine qu'il veut ſçauoir, où il doit lire, & non en pluſieurs, à fin qu'il ne ſe trouble ny confonde: en quoy

De l'ordre de ſes liures.

ils ont grande raiſon. En fin ce qui rend l'homme fort docte & ſçauant eſt le long eſpace de temps qu'il employe à l'eſtude des lettres, & l'eſpoir que la ſcience prenne en ſon eſprit profonde racine: car ny plus ny moins que le corps ne ſe maintient de l'abondance de ce que nous mangeons & beuuons en vn iour, ains de ce que l'eſtomac cuit & digere ſeulement: ainſi noſtre entendement ne ſe paiſt & nourrit de ce qu'en peu de temps nous liſons beaucoup, mais de ce que peu à peu il entend & rumine ſouuent: noſtre eſprit ſe diſpoſe iournellement de mieux en mieux, & auec laps de temps tombe en la cognoiſſance des choſes, qu'il ne pouuoit ny entendre ny ſçauoir au precedent. L'Entendement ha ſon principe, accroiſſement, eſtat ou conſtitution & declinaiſon, ny plus ny moins que l'homme & les autres animaux & plantes. Il commence en ſon adoleſcence, il ha ſon accroiſ

croissement en la iouuence & âge viril, l'estat en l'âge parfait, & commence à decliner en la vieillesse. Et pour ceste cause, celuy qui veut sçauoir en quel âge son entendement est le plus fort & vigoureux, sache que c'est depuis trente trois ans iusques enuiron les cinquante: auquel temps se doyuent faire les graues autheurs, si ainsi est que durant leur vie, ils ayent eu quelques opinions contraires. Celuy qui veut composer & escrire des liures, le doit faire en cest âge, & non deuant ny apres, s'il ne se veut retracter ou changer d'opinion. Mais les âges des hommes ne sont en tous d'vne mesme sorte: car aucuns sortent de leur enfance, à douze ans, les autres à quatorze, les autres à seize, & les autres à dixhuict. Les âges de ceux-cy sont longs, pource que leur iouuence arriue presque iusques à quarante ans, leur âge arresté & parfait, iusques à soixante. Ils obtiennent pour la vieillesse autres vingt

En quel âge on doit escrire.

Il ne faut l'imiter les âges selon le nõbre des ans. Gal. 6. de la conseruation de santé.

annees, de maniere qu'ils viuēt quatre vingts ans, qui eſt le terme des plus forts & robuſtes. Ceux deſquels l'enfance eſt terminee à douze ans, ont la vie fort courte: ils commencent bien toſt à raiſonner, & bien toſt la barbe leur vient, l'eſprit ne leur dure gueres, & commencent à enuieillir & deuenir caducqz à quarante ans, & meurent à quarante huit. De toutes les conditions que i'ay alleguees n'y en a pas vne qui ne ſoit fort neceſſaire, vtile & profitable au ieune homme pour ſçauoir: mais le principal poinct eſt d'auoir le naturel correſpondant & conuenable à la ſcience qu'il veut apprendre. Car nous voyons que plusieurs hommes, leur ieuneſſe eſtant paſſee, ont commencé à eſtudier, ont ouy de mauuais maiſtres, en leur pays, & par vn mauuais ordre & neantmoins en peu de temps, ſont deuenuz grands perſonnages. Mais ſi l'eſprit defaut, Hippocrate dit que toute la diligence qui eſt employee à l'e

Ainſi Balde eſtudia les loix eſtāt vieil, & fut enicelles grand perſonnage.

l'estude est perdue. Ciceron l'a cogneu en fin: car estant faché de voir son fils tant ignorant, & que tout ce qu'il auoit peu faire n'auoit rien seruy en son endroit, il dist en ceste maniere & sens. *Car qu'est-ce autre chose de guerroyer contre les Dieux, comme firent les Geans, sinon resister à la nature?* comme s'il eust voulu dire, y a il chose qui ressemble mieux à la guerre des Geans contre les Dieux, que quand l'homme se met à estudier, ayant faute d'entendement? Car comme les Geans ne vainquoyent iamais les Dieux, ains demouroyent tousiours vaincus : tout escolier qui voudra vaincre sa mauuaise nature, demeurera par elle vaincu & surmonté. Et pour ceste cause Ciceron mesme nous conseille de ne forcer ny contraindre la nature, pourchassans d'estre grans orateurs, & aduocatz, si elle ne le veut permettre, pource que nous trauaillerions en vain.

Au liure de l'ornement cōuenable & decēt.

Icy est demonstré que la nature est celle qui rend le ieune homme propre & habile pour aprendre les sciences.

CHAP. II.

La nature habilite, l'art facilite, & l'vsage rend l'homme maistre.

LEs anciens Philosophes disent par vne sentence fort commune & vsitee, que la nature est celle qui rend l'homme propre & habile pour apprendre: que l'art auec les preceptes & reigles, luy en donnent vn facile chemin, & que l'vsage & experience qu'il ha des choses particulieres, luy donnent le moyen de pouuoir venir à la pratique & œuure. Mais personne d'iceux n'a dit particulierement que c'est de ceste nature, ny souz quel genre elle se doit constituer. Ils ont dit seulement que venãt à defaillir en celuy qui aprend, l'art, l'experience, les maistres, les liures & le trauail ne seruent de rien. Le po

Hippocrate.

populaire voyant vn homme de grand esprit & habilité demonstre incontinēt que Dieu en est autheur: & ne se soucie d'aucune autre chose, ains tient pour vne vaine imagination tout ce qui ne se rapporte là: mais les Philosophes naturels se moquent de ceste maniere de parler. Car combien qu'elle soit plaine de pieté, & qu'elle contienne verité & religion, elle vient neantmoins de ce qu'il ignore l'ordre & establissement que Dieu donna aux choses naturelles, le iour qu'il les crea: car pour couurir son ignorance, & de peur que personne le puisse reprendre, ou contredire à son opinion, il certifie que tout se fait par la volonté de Dieu, & qu'il ne auient aucune chose que par sa permission diuine: mais pourautant que cela est tres veritable & notoire, il est digne de reprehension: car comme chacune demande (dit Aristote) ne se doit faire d'vne mesme maniere, aussi ne doit-on don- *Arist. au 1. des Topiques.*

ner toute reſponce d'vne meſme maniere, combien qu'elle ſoit veritable. Eſtant (à ce propos) vn Philoſophe naturel, à deuiſer, vn iour, auec vn Grammerien, vint à eux vn iardinier curieux, qui leur demanda pourquoy, faiſant tant bien ſon deuoir apres la terre de ſon iardin à la remuer, cultiuer, becher, ſarcler, & fumer, elle ne mettoit iamais, de bonne volonté, dehors ce qu'il y ſemoit: mais au contraire faiſoit croiſtre facilement les herbes qu'elle produiſoit du ſien? Le Grammerien reſpondit que cela venoit de la diuine prouidence, & qu'il eſtoit ainſi ordonné de Dieu pour le bon gouuernement du monde: mais le Philoſophe phyſicien ſe print à rire de ceſte reſponce, voyant qu'il referoit cela à Dieu, pource qu'il ne ſçauoit pas le diſcours des choſes naturelles, ny en quelle maniere elles produiſent leurs effects. Le Grammerien le voyant rire, luy demanda ſe il ſe

Exẽple.

mocquoit de luy, ou dequoy il se rioit. Le Philosophe respondit qu'il ne se rioit pas de luy, mais du maistre qui l'auoit tant mal enseigné: pource que des choses qui viennent de la prouidence diuine (comme les œuures supernaturelles) la cognoissance & solution en appartient aux Metaphysiciens, que nous appellons maintenant Theologiens. Mais la question du Iardinier est naturelle & appartient à la iurisdiction des Philosophes naturels, pource que cest effect prouient de certaines choses & manifestes. Parquoy le Physicien respondit que la terre ressemble à la marastre laquelle entretient fort bien les enfans que elle ha faits & engendrez: & oste la nourriture à ceux de son mary: de maniere que nous voyons les siens aller bien nourriz & en bompoinct, & les autres, maigres, attenuez & sans couleur. Les herbes que la terre produit du sien sont sorties de ses propres entrailles,

Il faut sçauoir les bornes & iurisction de chacune sciẽce. Arist. liure 1. des Etiques cha. 4.

& celles que le Iardinier fait leuer par force, ſont venues d'vne autre mere, au moyen dequoy elle leur oſte la vertu & l'aliment par lequel elles deuoyent croiſtre, pour le donner aux herbes qu'elle ha engendrees. Hippocrate raconte auſſi que ainſi qu'il fuſt allé voir ce grand philoſophe. Democrite, il luy fit entendre les folies que le vulgaire diſoit de la medecine: à ſçauoir que ſe voyans exempts de la maladie, il certifioit, que Dieu ſeul les guariſſoit, & que ſans la volonté d'iceluy, l'induſtrie du medecin ne ſeruoit pas beaucoup. C'eſt vne maniere de parler tant ancienne, & l'ont tant de fois debatue les philoſophes naturels, que ſeroit peine perdue de la penſer faire oublier: ioint qu'il n'eſt conuenable de ce faire, pourautant que le vulgaire iguorant les cauſes particulieres de quelque effect, reſpond mieux & plus veritablement par la cauſe vniuerſelle, qui eſt Dieu, que non pas autrement.

En l'Epiſtre à Damagete.

Et pourtant me ſuis ie pluſieurs fois à conſiderer d'où vient que le commun peuple attribue tãt volontiers toutes choſes à Dieu,& non à la nature, ayant en horreur les moyens naturels.Ie ne ſçay pas ſi i'en ay peu comprendre la raiſon:toutesfois eſt il aiſé à entendre,que le peuple parle de ceſte maniere,pour ne ſçauoir quels effects ſe doiuent entierement atribuer à Dieu, & quels, à la nature: ioint que les hommes, pour la plus part, ſont impatiens, qui veulent que leur deſir ſoit incontinent accomply. Et comme ainſi ſoit que les moyens naturels ſoyent de grande eſtendue, & operent par laps & cours de temps,il n'a pas la pacience d'y regarder:& ſachant que Dieu eſt tout puiſſant, qui fait en vn moment tout ce qu'il luy plaiſt,ſuiuant les exemples qu'il en a, il voudroit qu'il luy donnaſt ſanté comme au Paralitique : ſcience, comme à Salomon, & richeſſes comme à Iob, qu'il le deliuraſt de ſes ennemis,

com

comme il a deliuré Dauid. L'autre raison de ceste maniere de parler, est que les hommes sont arrogans, & presomptueux, plusieurs desquels desirent en leur cœur, que Dieu leur fasse quelque grace specialle & particuliere : & que ce ne soit, par la voye commune (comme est de faire luire le Soleil sur les iustes & les mauuais, & faire plouuoir pour tous en general) pource que les graces sont d'autant plus estimees qu'elles sont octroyees à moins de personnes. Et pour ceste cause auons nous veu plusieurs hommes faindre des miracles és maisons & lieux de deuotion, à fin que le peuple accoure à eux incontinent & les tienne en grande veneration (comme personnes auec lesquelles Dieu s'est rendu familier) de maniere que s'ils sont pauures, le peuple les fauorise de grandes aumosnes, & aucuns en tombent en interest. La troisieme raison est que les hommes se veulent reposer, & ne veulent prendre

aucune peine, veu que les choses naturelles sont tellement disposees, que pour en sçauoir les effects, il est besoin de trauailler : & pourtant voudroyent ils que Dieu vsast en leur endroit de sa toute puissance, & que sans aucun trauail, leurs desirs fussent accomplis. Ie laisse à part la malice de ceux, qui demandent à Dieu des miracles pour tenter sa puissance, & congnoistre s'il les pourra faire : autres, qui par vne vengeance, demandent le feu du ciel:& autres, chastimés tres-cruels. La derniere raison vient de ce que le vulgaire est fort religieux, & desireux de l'honneur de Dieu & auancement de sa gloire : ce qui aduient beaucoup plustost par les miracles que par les effects naturels. Mais le vulgaire des hommes ne sçait pas les œuures supernaturelles & prodigieuses que Dieu fait, pour monstrer à ceux qui sont ignorants, comme il est tout puissant, & qu'il les fait pour aprouuer sa

doctrine:sans laquelle neceſſité il ne les feroit iamais. Ce qui eſt aiſé à entendre conſiderant que Dieu n'execute plus maintenant ces œuures eſtranges du vieil & nouueau teſtament, pource qu'il a mis toute diligence d'informer les hommes, par miracles, de ſa verité. De penſer maintenant qu'il retourne approuuer, par nouueaux ſignes & miracles, ſa ſaincte doctrine (en reſuſcitant les morts, donnant la veuë aux aueugles,& gueriſſant les boiteus & les paralitiques)c'eſt vne grande erreur: car Dieu enſeigne vne fois ce qui eſt conuenable aux hommes, le prouue par miracles, & ne le repete
Iob c.33. point. *Dieu parle vne fois,& ne repete ce qu'il a dit.* Le plus grand indice que i'aye pour deſcouurir ſi vn homme n'a pas l'eſprit aproprié à la philoſophie naturelle, eſt de le voir atribuer toutes choſes au miracle, ſans aucune diſtinction: & au contraire ne faut douter du bon entendement de ceux leſquels ne ceſſent
tant

tant qu'ils ſachent la cauſe particuliere de quelque effect. Ceux là ſçauent bien que ſe treuuent certains effects, qui ſe doiuent immediatement referer à Dieu, comme ſont les miracles: & autres, à la nature, comme ceux qui naiſſent & prouiennẽt de certaines cauſes. Mais quãd nous parlons de l'vne & l'autre maniere, nous eſtabliſſons Dieu auteur de tout: car quand Ariſtote a dit, Dieu & la nature ne font rien en vain, il n'a voulu entẽdre que la nature fuſt quelque choſe vniuerſelle ayant iuriſdiction ſeparee de Dieu: mais vn nom de l'ordonnance & reigle que Dieu eſtablit en la compoſition du monde, à fin que ſuccedent les effects qui ſont neceſſaires pour la cõſeruation d'iceluy. Par ainſi a l'on couſtume de dire que le Roy & le droict ciuil ne font tort à perſonne: en laquelle maniere de parler, nul n'entend que ce nom (Droict) ſignifie aucun Prince, qui ait iuriſdiction ſeparee de celle du Roy, mais tient

Au premier liure du ciel.

que

que c'eſt vn terme qui comprend, par ſa ſignification, toutes les loix & ordonnances que le Roy a faites, pour la conſeruation de ſa republique. Et ny plus ny moins que le Roy ſe reſerue des cas qui ne peuuent eſtre determinez par le droict, tant ils ſont grands & eſtranges, Dieu pareillement ſe reſerue les effects miraculeux, qui ne peuuent eſtre produits des cauſes naturelles. Mais il faut bien noter icy, que celuy qui les doit congnoiſtre tels, & les diſcerner des œuures naturelles doit eſtre grand Philoſophe naturel, & ſçauoir de chacun effect, la certaine cauſe d'iceluy. Et neantmoins tout cela ne ſuffit ſi l'Egliſe Catholique ne les declare tels. Et comme les hommes de lettres trauaillent apres l'eſtude du droict ciuil, & le retiennent en leur memoire, pour ſçauoir & entendre la volonté du Roy, en la determinaiſon & arreſt de tel & tel cas : ainſi nous autres philoſophes naturels (comme entenduz

L'ignorãce de la philoſophie naturelle, prẽd pour miracle ce qui ne l'eſt pas.

tenduz en ceste faculté) mettons toute peine de sçauoir le discours & ordonnance que Dieu fist, le iour qu'il crea le monde, pour contempler & sçauoir de quelle maniere il a voulu que les choses soyent succedees, & pourquoy. Et comme ce seroit chose digne de rire, si vn homme de lettres, alleguoit en ses escrits, pour chose bien prouuee, que le Roy fait determiner tel cas, sans monstrer la loy & raison, par laquelle il le veut decider. Les Philosophes se rient aussi de ceux qui disent, ceste œuure est de Dieu, sans denoter l'ordre & discours des choses particulieres, d'où elle peut proceder. Et comme le Roy ne veut prester l'aureille à qui le requiert d'abolir & casser vne loy iuste, ou de faire decider vn cas, hors l'ordre qu'il fait garder & entretenir en iugement: ainsi Dieu ne veut escouter celuy qui demande de miracles & faits, par dessus l'ordre de nature, sans qu'il en soit besoin. Car cōbien

que le Roy casse & establisse tous les iours des loix, & change l'ordre de la iustice (tant pour la diuersité des temps, que pource que le conseil de l'homme est caduc & muable, qui ne peut, pour vne fois attaindre à la droiture & iustice) si est ce que l'ordre naturel de tout l'vniuers, que nous appellons nature, est certain, depuis que Dieu a creé le monde auquel on ne sçauroit ny adiouster ny diminuer chose que ce soit, pource que Dieu l'a estably auec telle sagesse & prouidence, que de requerir vn tel ordre n'estre gardé, est vouloir rendre les œuures de Dieu imparfaites & defectueuses. Mais retournant à ceste sentence tant vsitee des Philosophes anciens, *La nature fait habile*, il faut entendre que l'on trouue des esprits & habilitez que Dieu departit & diuise entre les hommes, hors de l'ordre naturel, comme fut la science des Apostres, lesquels d'hommes lourds & idiots, furent miraculeusement inspi

inſpirez, & remplis de ſcience & de ſçauoir. Quãt à ceſte maniere d'habilité & ſcience, ne ſe peut verifier cecy, *Nature fait habile*, pource que c'eſt vn œuure qui ſe doit entierement rapporter à Dieu, & non pas à la nature. Il faut entendre le meſme de la ſcience des Prophetes, & de tous ceux auſquels Dieu a fait quelque grace. Il y a vne autre maniere d'habilité entre les hommes, qui leur vient, pource que nature les a engendrez par l'ordre & moyen ordonné de Dieu à ceſt effect, & de ceſte maniere dit-on certainement, *Nature fait habile*. Car, cõme nous prouuerons au dernier chapitre de ceſt œuure, il y a vn tel ordre & cõuention és choſes naturelles, que ſi les peres, au temps de l'engendrement, y prennent garde, & penſent à les garder, tous leurs enfans ſeront ſages, & ne s'en faudra pas vn. Cependant ceſte ſignification de nature eſt fort vniuerſelle & confuſe, & l'entendement n'eſt pas content, &

ne cesse tant qu'il sçache le fait particulier & la derniere cause:& pourtant est besoin trouuer vne autre signification de ce nom (Nature,)qui conuienne mieux à nostre propos. Aristote, & tous les autres Philosophes naturels, particularisent dauantage ce nom, & appellent la nature certaine forme substantielle, qui donne estre à la chose, & est principe de toutes ses œuures. Et en ceste signification, nostre ame raisonnable, à iuste raison, s'appellera nature, pource que nous tenons d'elle l'estre formel d'hommes, & elle mesme est le principe de tous noz faits & actions. Mais comme ainsi soit que toutes les ames raisonnables soyent d'egalle perfection, (tant celle du sage & sçauant que celle de l'ignorant) on ne sçauroit certifier,en ceste signification,quelle est la nature qui rend l'homme habile. Car si cela estoit vray, tous les hommes seroyent esgaux en esprit & sçauoir. Par ainsi le mesme

Au 2. li. De Physica auscultatione.

Ariſtote a trouué autre ſignification de nature, qui eſt cauſe que l'homme eſt habile, ou inhabile. Car il dit, que le temperament des quatre premieres qualitez (chaud, froid, ſec, & humide) ſe doit appeller nature: pource que de ceſte nature procedēt toutes les habilitez de l'homme, toutes les vertus & vices, & ceſte grande varieté d'eſprits que nous voyons. Ce qu'il peut apertement cognoiſtre & prouuer, en conſiderant les âges d'vn homme tres-ſage, lequel en ſon enfance n'eſt autre qu'vn brut animal, n'vſant d'autres puiſſances que de celles de l'ire & conuoitiſe: mais eſtant venu en l'âge d'adoleſcence, il commance à deſcouurir vn eſprit admirable, qui luy dure iuſques à certain temps & non plus: car ſuruenāt la vieilleſſe, il va perdāt ſon eſprit de iour en iour, iuſques à tāt que il deuienne caduc. Il eſt certain q̄ ceſte diuerſité d'eſprits procede de l'ame raiſonnable, laquelle en tous âges, eſt touſiours de

En la 30. ſect. proble. 1.

Hippocrate a vſé de mauuais termes, diſant que l'Ame de l'homme va touſiours en auāt, iuſques à la mort. 6. epi. part. 5. com. 5.

de mesme, sans receuoir en ses forces & substance, aucune alteration ou changement, n'estoit qu'eu chacun âge l'homme obtient vn diuers temperament & contraire disposition, à raison de laquelle, l'ame fait vne chose, en enfance: vne autre, en ieunesse, & vne autre en vieillesse: & pourtant voyons nous euidemment, puis qu'vne mesme ame fait œuures contraires en vn mesme corps, à cause du contraire temperament en chacun âge, que quãd nous voyons deux ieunes hommes, l'vn habile & l'autre ignorant & inhabile, cela vient de ce que le temperament de l'vn est different de l'autre: lequel (pour estre principe de toutes les œuures de l'ame raisonnable) les medecins & philosophes ont appellé, nature: de laquelle signification est propremẽt verifiee ceste sentence, *Nature fait habile.* En confirmatiõ de ceste doctrine, Galien a escrit vn liure, par lequel il prouue que les mœurs de l'ame suyuent le temperament

Hippo. & Gal. li. I. de la nature humaine, & Platõ au Phedre.

Les mœurs de l'ame suyuent le

rament du corps où elle reside : & qu'à raison de la chaleur, froideur, humidité, & secheresse de la region en laquelle les hommes habitēt, des viandes qu'ils mangēt, des eaux que ils boyuēt, & de l'air qu'ils respirent, les vns sont ignorans, & les autres sages : les vns vaillans, & les autres couards : les vns cruels & les autres misericordieux: les vns secrets & les autres ouuerts : les vns menteurs, & les autres veritables: les vns traistres, & les autres loyaux : les vns inconstans, & les autres arrestez : les vns doubles, les autres simples : les vns chiches, & les autres liberaux: les vns honteux, & les autres eshontez : les vns incredules, & les autres aisez à persuader. Et pour le prouuer, il s'est seruy de plusieurs passages d'Hippocrate, de Platon, & d'Aristote, lesquels certifient que la difference des nations, tant en la composition du corps, comme és conditions de l'ame, vient de la varieté de ce temperament. On voit clairemēt combien

temperāment du corps. Gal.

D'ou viēt la difference des nations.

different les Grecs, des Scithes : les François, des Hespagnols : les Indiens, des Alemans : & les Aethiopiens, des Anglois. Ce qui ne se voit seulement és regions tant loingtaines & separees l'vne de l'autre: mais si nous considerons les prouinces de toute l'Espagne, nous pourrons departir les vertus & vices susdits aux habitans d'icelles, selon qu'ils leur seront propres. Et si nous considerõs l'esprit & mœurs des Catelans, Valencians, Murcians, Granadins, Andaluzes, Estremegnois, Portugais, Gallegues, Asturians, Montagnois, Bizcains, Nauarrois, Arragonois, & Castillans. Qui ne verra & cognoistra la difference qui est entr'eux, nõ seulement en la figure du visage & composition du corps, mais aussi és vertus & vices de l'ame? ce qui vient de ce que chacune prouince des susdites nations, obtient son different particulier temperament. Et non seulement se voit ceste diuersité de mœurs és regions tant esloignees, mais

mais aussi és lieux, distans seulement d'vne petite lieuë l'vn de l'autre, où vous ne sçauriez croire la difference qu'il y a des esprits entre les habitans d'iceux. Finalement tout ce que Galien escrit en son liure, est le fondement de ce mien œuure. Et combien qu'il ne touche particulierement aux differences du naturel & habilité des hommes, ny aux sciences que chacune demande en particulier: si a il bien entendu qu'il estoit necessaire de partir les sciences aux ieunes hommes, & donner à chacun celle que son naturel requeroit. Et a dit en outre, que les Republiques bien ordonnees deuroyent establir hommes de grande prudence & sçauoir, qui descouurissent en l'âge tendre l'esprit & naturelle industrie d'vn chacun, pour leur faire apprendre l'art qui leur seroit conuenable, sans le laisser à leur election.

Au 9. liure de Placitis Hippo. & Platonis.

Quelle partie du corps doit estre bien temperee, à fin que l'enfant soit habile, ou de bon esprit.

CHAPITRE III.



E corps humain ha vne si grande varieté de parties & puissances (chacune appliquee à sa fin) qu'il ne sera hors de propos, ains necessaire sçauoir premierement quel membre nature ha ordonné pour instrument principal, à ce que l'homme fust sage & prudent. Car il est certain que nous ne raisonnons pas du pied: que nous ne cheminons, de la teste: que nous ne voyons, du nez: & que nous ne oyons pas, des yeux: mais que chacune de ces parties à son propre vsage & particuliere composition, pour l'œuure qui luy est conuenable. Deuant que Hippocrate & Platon fussent au monde, les Philosophes naturels tenoyent pour certain

tain, que le cœur estoit la principalle partie ou residoit la faculté de la raison, & l'instrumét, au moyen duquel nostre ame exerce les œuures de prudence, d'esprit, de memoire & d'entendement. Et pourtant l'escriture saincte s'accommodant à la commune maniere de parler de ce temps-là, appelle en plusieurs endroits, le cœur la partie superieure de l'homme. Mais ces deux graues Philosophes estans venuz au monde, donnerent à entendre que ceste opinion estoit fausse, & prouuerent par plusieurs raisons & experiences, que le cerueau est le siege principal de l'ame raisonnable. Ce que tous ont accepté, hormis Aristote, lequel voulant contredire du tout à Platon, est retourné refraischir & renouueller la premiere opinion, la rendant probable par argumens topiques, ou tirez des lieux. Il ne faut pas debattre en cest endroit quelle est la plus certaine opinion : car il n'y a pas vn philosophe qui n'auoue que

Le cœur & ce qui est au dedans du corps ha sentiment & n'est participant de sapience : mais le cerueau est cause de toutes ces choses. Hippocra. au liure, De morbo sacro.

le cerueau eſt l'inſtrument ordonné de nature, pour rendre l'homme ſage & prudent : il conuient declarer ſeulement quelles doyuent eſtre les conditions de ceſte partie, pour eſtre bien organiſee & composee, & à fin que le ieune homme (à ceſte occaſion) ait bon eſprit & entendement. Le cerueau doit auoir quatre qualitez, à ce que l'ame raiſonnable puiſſe commodement faire les œuures d'entendement & prudence. La premiere eſt la bonne compoſition : l'autre, que les parties d'iceluy ſoyent bien vnies : la troiſieſme, que la chaleur n'excede ou ſurpaſſe la froideur : ny l'humeur, la ſiccité : la quatrieſme, que la ſubſtance ſoit compoſee de parties ſubtiles & fort delicates. En la bonne compoſition ſont comprinſes quatre autres choſes : la premiere eſt la bonne figure : l'autre, la ſuffiſante quantité : la troiſieſme, qu'il y ait au cerueau quatre ventricules ſeparez & colloquez chacun en ſon lieu : la quatrieſme

me que la capacité d'iceux ne ſoit plus grande ne moindre qu'il faut pour leur office. Galien demonſtre la bonne figure du cerueau, conſiderant par le dehors la forme & compoſition de la teſte: qui ſeroit telle qu'il faudroit, dit-il, prenant vne boule de cire, parfaitement ronde, que l'on manieroit doucement & applatiroit par les coſtez, de maniere qu'elle fiſt vn front & le derriere de la teſte vn peu eſleué & comme boſſu: dont s'enſuit que celuy qui a le front bien plat, & le derriere de la teſte mal fait & vny, n'a pas la figure de cerueau, demonſtrant qu'il ſoit de bon eſprit. Quant à la quantité du cerueau, de laquelle l'ame a beſoin, pour diſcourir & vſer de raiſon, c'eſt choſe merueilleuſe, qu'entre les beſtes brutes, il n'y en a pas vne qui ait tant de ceruelle que l'homme: de maniere que deux puiſſans bœufs n'en ont pas tant qu'il s'en trouuera au cerueau de l'homme, quelque petit qu'il ſoit:

Au liure de l'art de medecine, cha. II.

Quantité de la ceruelle de l'homme.

& ce qui eſt le plus notable, entre les beſtes brutes, celles qui approchent le plus de la prudence & diſcretion humaine (comme le Singe, le Renard & le Chien) ont plus grãde quantité de ceruelle que les autres, quoy qu'ils ſoyent plus grands de corps. Et pour ceſte cauſe Galien dit que la petite teſte en l'homme, eſt touſiours vicieuſe, pource qũ'il a faute de ceruelle. Et certifie pareillement que ſi la groſſe teſte vient de l'abondance de maniere mal appropriee, lors que nature la forma, c'eſt mauuais ſigne, pource qu'elle eſt toute compoſee d'os & de chair, & qu'elle n'a gueres de ceruelle. Comme il aduient es fort grãdes & groſſes oranges, leſquelles eſtans ouuertes n'ont gueres de iuz & mouelle, mais beaucoup d'eſcorce. Il n'y a choſe qui offenſe tant l'ame raiſonnable que d'eſtre en vn corps chargé d'os, de greſſe & de chair. Et pour ceſte cauſe Platon dit que les chefs des hommes ſages ſont ordinairement

Les animaux aprochans de la prudence de l'homme ont beaucoup de ceruelle.

Au liure de l'art de medecine cha. 21.

Ce qui offenſe l'ame raiſonnante.

Au dialogue de la nature.

ment imbeciles & aiſément offenſez de la moindre occaſion du monde : pource que nature les a faits legers & delicats, & ne les a voulu charger de beaucoup de matiere, de peur d'offenſer l'eſprit. Et eſt tant veritable ceſte doctrine de Platon: que combien que l'eſtomac ſoit ſi eſloigné du cerueau, il l'offenſe neantmoins, s'il eſt plein de greſſe & de chair. Pour confirmation de cela, Galien dit que le ventre gros engendre gros entendement : & cela vient de ce que le cerueau & l'eſtomac ſont liez & ioints enſemble par le moyen de certains nerfs, qui communiquent leurs maux l'vn à l'autre: & au contraire ſi l'eſtomac eſt ſec & deſcharné, il ayde beaucoup l'eſprit, comme nous voyons en ceux qui ont faim & neceſſité. Perſe s'eſt fondé en ceſte doctrine, quand il a dit que le ventre donnoit l'eſprit à l'homme. Mais ce que plus on doit noter en ce cas eſt, que ſi les autres parties du corps ſont groſ-

Il y a deux manieres de hommes gros, les vns plains de chair, d'os & de ſang: les autres, de greſſe: & ceux-cy ſõt fort ingenieux.

ſes & charneuſes, qui font l'homme de grande corpulence, Ariſtote dit qu'elles luy font perdre l'eſprit. Et pourtant ſuis-ie certain que ſi l'homme a groſſe teſte (combien que nature forte en ait eſté cauſe, & que ce ſoit d'auanture auenu par la quantité de la matiere bien appropriee) il n'a pas l'eſprit ſi bon que s'il auoit la teſte moyenne. Ariſtote neantmoins eſt de contraire opinion, demandant pour quelle raiſon l'homme eſt le plus ſage de tous animaux. Aquoy il reſpond ne ſe trouuer aucun animal qui ait tant petite teſte que l'homme, au regard de ſon corps : & entre les hommes, dit-il, ceux-là ſont les plus ſages, qui ont la teſte moindre : mais il n'a point de raiſon en cela : car s'il ouuroit la teſte d'vn homme, pour voir la quantité de la ceruelle qui eſt dedans, il trouueroit qu'il n'y en a pas tant en la teſte de deux cheuaux, qu'en la teſte de ceſt homme là. Mais i'ay trouué par experience qu'en ceux

Au 4 liure des parties des animaux.

En la 30. section, proble. 3

Les petis hommes doiuent

ceux qui ſont petis, il eſt meilleur & vaut mieux que la teſte ſoit vn peu grande:& petite,au cõtraire en ceux qui ſont grans de corps, pource que en ceſte maniere ſe trouue la moyenne quantité, par laquelle l'ame raiſonnable execute bien ſon œuure. D'auantage le cerueau a beſoin de quatre ventricules, à fin que l'ame raiſonnable puiſſe diſcourir & philoſopher:l'vn doit eſtre aſſis au coſté droict d'iceluy : le ſecond,en l'autre coſté : le troiſieſme au milieu de ces deux,& le quatrieſme en la derniere partie du cerueau.Nous dirons cy apres dequoy ſeruent à l'ame raiſonnable ces ventricules & capacitez larges ou eſtroittes,quand nous traiterons des differences de l'eſprit de l'homme.Mais ce n'eſt pas aſſez auſſi que le cerueau ſoit biẽ formé, que il ait vne ſuffiſante quantité, & le nombre des ventricules que nous auons dit, auec leur capacité petite ou grande, ſi les parties d'iceluy ne gardent vne certaiue maniere de

auoir grã de teſte: & les grands, petite.

Le cerueau a 4. ventricules.

Ce qui ad uiēt pour les playes de la teste

continuation, ſans eſtre diuiſees. Et pour ceſte cauſe auons nous veu, à cauſe des playes de la teſte, aucuns hommes perdre memoire : autres, l'entendement, & autres l'imagination : & combien que le cerueau, apres la guariſon, ſe vienne à reioindre il n'a toutesfois l'vnion naturelle qu'il auoit au precedent. La troiſieſme condition, des quatres principales, eſtoit du cerueau bien temperé d'vne chaleur moderee, & ſans l'exces des autres qualitez. Nous auons dit autre part, que ceſte diſpoſition là s'apelle bonne nature: pour eſtre celle qui principallement rend l'homme habile, & la contraire, inhabile. Mais la quatrieſme, du cerueau compoſé de parties ſubtiles & fort delicates eſt de plus grande importance que toutes les autres, comme dit Galien. Car voulāt demōſtrer la bonne compoſition du cerueau, il dit que l'eſprit ſubtil monſtre que le cerueau eſt formé de parties ſubtiles & fort delicates: & ſi l'entendement

Au liure de l'art medicinal, cha. 12.

ment

ment eſt tardif, il denote vne groſſe ſubſtãce & ne fait mention du temperament. Le cerueau doit auoir ces qualitez, à fin que l'ame raiſonnable puiſſe deuëment exercer ſon office: mais il y a icy vne grande difficulté, qui eſt que ſi nous anatomiſons ou faiſons diſſection de la teſte de quelque beſte brute, nous trouuerons que le cerueau d'icelle eſt composé de la meſme ſorte que celuy de l'homme, auec toutes les ſuſdites conditions. A raiſon dequoy peut on entendre que les beſtes brutes ſe ſeruent pareillement de prudence & de raiſon, au moyen de la compoſitiõ de leur cerueau: ou bien faut dire que noſtre ame raiſonnable ne ſe ſert de ce membre pour inſtrument principal, par lequel elle fait ſon office: ce qui ne ſe peut certifier. Galien reſpond à ce doute, diſant, Certainement on peut douter ſi au genre des animaux, appellé irraiſonnable, il y a point quelque raiſon. Car s'il eſt exempt de celle qui

En la harangue perſuaſiue aux bõs arts.

qui consiste en la voix, que l'on appelle parolle, parauanture tous animaux sont participans de celle qui est conceuë en l'esprit, que l'on dit iugement: combien qu'elle soit donnee aux vns moins & aux autres plus. Mais, certes, personne ne doute, que par ceste mesme raison, l'hõme ne soit beaucoup plus excellent que les autres animaux. Galien donne à entendre par ces parolles (bien que ce soit auec quelque crainte) que les bestes brutes participent de raison, les vnes plus que les autres & qu'elles se seruent d'argumens & discours, combien qu'elles ne les puissent exprimer de parolle, & que la differẽce qu'il y a d'elles à l'homme, consiste en ce que l'homme est plus raisonnable & se sert plus parfaitement de prudence. Le mesme Galien prouue aussi par plusieurs experiences & raisons que les ames (qui sont entre les bestes brutes les plus stupides) peuuent attaindre par leur esprit à choses plus hautes & subti

Au 2. de sa Meth. chap. 7.

ſubtiles que Platon & Ariſtote n'ont iamais trouué. Ariſtote a voulu dire cela meſme, demandant pourquoy l'homme eſt plus prudent que tous les animaux : & en vn autre lieu, pourquoy l'homme eſt le plus iniuſte de tous les animaux : en quoy il declare cela meſme que Galien a dit au lieu ſus allegué. La differẽce qu'il y a de l'homme à la beſte brute, eſt la meſme qui ſe trouue entre l'homme ignorant & le ſage : & ne faut douter de cela, excepté que les beſtes brutes ont la memoire, l'imaginatiõ & autre puiſſance qui reſſemble l'entendement : comme le ſinge reſſemble l'homme, eſtãt choſe certaine que leur ame s'aide & ſe ſert de la compoſition du cerueau, laquelle eſtant bonne & telle qu'il eſt cõuenable, exerce fort bien ſon œuure & auec grande prudence : & ſi le cerueau eſt mal composé, elle fait mal ſon office. Ainſi voyons nous des aſnes qui ſont propremẽt du naturel allegué cy deuant : l'on en trouue En la 29. ſect. proble. 6.

ue

ue d'autres tāt malicieux qu'ils ſurpaſſent leur eſpece. Entre les cheuaux s'en treuuēt pluſieurs vicieux, & autres genereux : les vns plus aiſez à dreſſer que les autres : ce qui vient du cerueau qu'ils ont bien ou mal composé. Nous donnerons au chapitre enſuyuant la raiſon & ſolution de ce doute, pource que là eſt encores touchee ceſte matiere. On trouue au corps autres parties, du temperamēt deſquelles depend l'eſprit auſſi bien que du cerueau : deſquelles nous traiterons au dernier chapitre de ce liure. Mais hors mis icelles & le cerueau, il y a au corps vne autre ſubſtance, de laquelle ſe ſert en ſes œuures l'ame raiſonnable:& veut les trois dernieres qualitez auſſi bien que le cerueau, qui ſont la ſuffiſante quantité, la ſubſtance delicate & le bon temperament. Ce ſont les eſprits vitaux, & le ſang des arteres, qui courent par tout le corps, adherans & ioinctz à l'imagination & ſuiuans ſa contem-

plation.

plation. L'office de cete ſubſtance ſpirituelle eſt de réueiller les puiſſances de l'homme & de leur donner force & vigueur, à ce qu'elles puiſſent exercer leurs actiōs. Et congnoiſt on cela apertement ſi l'on vient à conſiderer les mouuemens de l'imaginatiue, & ce qui aduient apres en l'œuure. Car ſi l'homme ſe met à imaginer en quelque honte qu'on luy aura faite, le ſang des arteres accourt incontinent au cœur, & reueille la puiſſance de l'ire, & luy donne chaleur & forces pour s'en vanger. Si l'homme penſe en quelque belle femme, ou que par l'imagination il cuide eſtre en l'acte venerien, ſes eſprits vitaux accourent incontinent aux membres genitaux, pour leur donner force & vigueur. Le meſme auient quād il nous ſouuient de viande delicate & ſauoureuſe : car incontinent ils accourent à l'eſtomac & font venir l'eau à la bouche: & eſt leur mouuement ſi leger que ſi quelque femme enceinte

Office de la ſubſtāce ſpirituelle.

a en

a enuie de manger quelque chose & qu'elle se l'imagine tousiours, nous voyons par experience, qu'elle vient à auorter, si bien tost on ne luy en fait passer son enuie, en la luy baillant. Cela vient de ce que ces esprits vitaux, deuant que ce desir suruienne, sont au ventre, aydans la femme à soustenir la creature, de maniere que par la nouuelle imagination du manger, ils viennent à l'estomac, à fin de réueiller l'appetit: ce pendant si le ventre n'est pourueu d'vne grãde force, & vertu de retention, il ne la peut soustenir: & par ce moyen la femme vient à auorter. Galien entendant la condition de ces esprits vitaux, conseille aux medecins de ne donner à manger aux malades, estans les humeurs crus & à cuire, pource qu'aussi tost qu'ils sentent qu'il y a à manger en l'estomac, ils laissent ce qu'ils faisoyent & s'en viennent à l'estomac, à fin de luy ayder. Le cerueau reçoit ce mesme bien & secours par ces esprits vitaux,

Cõmẽt & pourquoy les femmes auortent.

Au 1. des Aphoris. com 7.

taux, quand l'ame raiſonnable veut contempler, entendre, imaginer & exercer la memoire, ſans leſquels, elle ne peut faire ſon office. Et comme la groſſe ſubſtance & mauuais temperament du cerueau, font perdre l'eſprit, ainſi les eſprits vitaux & le ſang de arteres (n'eſtans delicats & de bon temperament) empeſchent l'homme de diſcourir & raiſonner. Et pour cete cauſe Platon a dit que la douce & bonne temperature du cœur rend l'eſprit aigu & ſubtil, ayant prouué ailleurs que le cerueau & non pas le cœur eſt le principal ſiege de l'ame raiſonnable: & cela vient de ce que ces eſprits vitaux s'engendrent au cœur, & reçoyuent telle ſubſtance & temperament qu'a celuy qui les forme. De ce ſang des arteres s'entend ce qu'Ariſtote a dit que les hommes ayans le ſang chaud, delicat & pur, ſont bien composez, & ont enſemble les forces corporelles, & l'eſprit prompt &

Au Dialogue de la ſciẽce.

Au 2. liure des parties des animaux.

Hippocrate au 1. des Aphorismes.

& vif. Les medecins appellent ces esprits vitaux, Nature : pource que ils sont l'instrument principal, par lequel l'ame raisonnable exerce son office, desquels aussi se peut verifier ceste sentence, *Nature fait l'homme habile.*

Icy se demonstre que l'ame vegetatiue, sensitiue, & raisonnable sont sçauãtes sans que nul les enseigne, ayans le temperament conuenable pour exercer leur office.

CHAP. IIII.

LE tẽperamẽt des quatre premieres qualitez, (qu'ailleurs nous appellons nature) a si grande force pour faire que les plantes, les bestes brutes & l'homme exercent certainement le deuoir & office propre & conuenable à chacune espece: que s'il viẽt d'auanture au poinct parfait qu'il peut

peut auoir : tout ſoudain & ſans que perſonne les enſeigne, les plantes ſçauent former racine en terre, attirer l'aliment pour elles, le retenir, le cuire, & reietter les excremens: les beſtes brutes congnoiſſent auſſi toſt qu'elles ſont nées, ce qui eſt conuenable à leur naturel, & fuyent ce qui leur eſt mauuais & nuiſible.

Et ce qui eſtonne le plus ceux qui ne ſçauent la philoſophie naturelle, eſt que l'homme ayant le cerueau bien temperé & diſposé ſelon que requiert quelque ſcience : incontinent & ſans l'auoir onques aprins de perſonne, dit touchant icelle, & met en auãt choſes ſi hautes & ſubtiles qu'on ne le ſçauroit croire. Les philoſophes vulgaires voyans les œuures merueilleuſes des beſtes brutes, diſent que il ne s'en faut émerueiller : pource qu'elles font telles choſes par vn inſtinct de nature, laquelle enſeigne à chacun, en ſon eſpece, ce qu'il doit faire. Ils diſent bien en cela, pource que deia nous

Opinion des philoſophes vulgaires touchant les œuures des beſtes.

auons

auons dit & prouué que nature n'eſt autre choſe que le temperament des quatre premieres qualitez, lequel eſt le maiſtre qui enſeigne aux ames comme elles doyuent exercer leur office: mais ces philoſophes appellent inſtinct de nature certain amas de choſes, qu'ils cuident entendre, mais ils n'ont iamais peu declarer ny donner à entendre que c'eſt. Les graues philoſophes, comme Hippocrate, Platon & Ariſtote, referent toutes ces œuures merueilleuſes à la chaleur, froidure, humidité & ſiccité, comme premier principe & ne paſſent plus auant: & demandant qui a enſeigné aux beſtes brutes de faire œuures deſquelles nous ſommes émerueillez, & aux hommes à diſcourir par raiſon? Hippocrate reſpond, *Les natures de tous ſans docteur & maiſtre*, comme s'il vouloit dire, Les facultez ou le temperament auquel tout ce que deſſus conſiſte, ſont toutes ſages & ſçauantes, ſans auoir rien apprins de

Au liure de l'aliment.

perſon

perſonne. Ce qui eſt aſſez manifeſte, conſiderant les œuures de l'ame vegetatiue & de toutes les autres qui gouuernent l'homme : car ſi elle a vn peu de ſemence humaine, auec vne bonne temperature, bien cuite & aſſaiſonnee, elle fait vn corps tant bien composé, ſi parfait & beau, que les meilleurs ſtatuaires du monde ne le ſçauroyent contrefaire. De maniere que Galien émerueillé de voir vne tant merueilleuſe fabrique, le nombre des parties d'icelle, le ſiege, la figure & l'vſage de chacune d'icelles, vint à dire qu'il n'eſtoit poſſible que l'ame vegetatiue & le temperamēt ſceuſſent faire vn œuure tant admirable : & que Dieu eſtoit auteur d'iceluy, ou bien quelque intelligence tres-ſage. Mais nous auons deia reprouué ailleurs ceſte maniere de parler, car il n'auient pas bien aux philoſophes naturels de rapporter les effects immediatement à Dieu, laiſſant les cauſes moytoyennes & ſecōdes, principale

Au liure intitulé De fœtuum formatione.

pale

palement en ce cas, auquel nous voyons par experience que si la semẽce humaine est de mauuaise substance, & n'est de conuenable temperament, l'ame vegetatiue, fait mille choses non conuenables. Car si la semence est plus froide & humide qu'il ne faut, Hippocrate dit que les hommes deuiennent Eunuques, ou Hermaphrodits: si elle est trop chaude & seche, Aristote dit qu'elle les fait contrefaits, ayans les iambes tortues, & le nez plat camus, cõme ceux d'Ethiopie: si elle est humide (dit mesme Galien) les hommes deuiennent grans & puissans: & si elle est seche, elle les fait de petite stature. Ce qui est vn grand deshonneur & deformité au genre humain: & en tel cas, n'y a occasion de louër la nature, & de l'estimer sage. Si Dieu en estoit auteur, nulle de ces susdites qualitez pourroit empescher qu'ils ne fussent parfaits: & n'y a que les premiers hommes qui furent au monde, qui ayent esté faits de

Au liure de l'air, des lieux & des eaues 14. sect. proble. 4.

Au liure de la meilleure constitution du corps. chap. 4.

de la main de Dieu, comme dit Platon : car tous les autres ſont naiz depuis par le moyen des ſecondes cauſes, leſquelles ſe trouuans bien ordonnees, l'ame vegetatiue exerce tres-bien ſon òffice : mais ſi elles ſe trouuent autrement, elle produit, cõme i'ay deja touché, mille abſurditez & inconueniens. Le bon ordre de nature à ceſt effect, eſt quand l'ame vegetatiue eſt bien temperee: autrement que Galien & tous les philoſophes du monde, ameinent la raiſon pourquoy l'ame vegetatiue a tant de ſçauoir & puiſſance, au premier âge de l'homme (à former le corps, le croiſtre & le nourrir) & eſtant venue la vieilleſſe, elle ne le peut faire : entant que ſi à l'homme vieil vient à tomber vne dent, il n'y a moyen qu'elle retourne iamais, au lieu : que ſi l'enfant perdoit toutes les dents enſemble, nous voyons que nature luy en fait venir d'autres : & puis comme il eſt poſſible qu'vne ame, qui n'a fait autre choſe en tout

Au dialogue de la nature.

le cours de la vie, ſinõ attirer la viande, la retenir, la cuire, reietter les excremens, & r'engendrer & refaire les parties qui defaillent, en fin de la vie, ſe ſoit oubliee, & ne puiſſe plus faire ce qu'elle auoit accouſtumé? Il eſt certain que Galien reſpondra que l'ame vegetatiue eſt ſage & puiſſante en l'enfance, à cauſe de la grãde chaleur & humidité naturelle: & qu'elle n'a le ſçauoir & puiſſance en vieilleſſe, à cauſe de la froideur & ſiccité du corps en ceſt âge là. Le ſçauoir de l'ame ſenſitiue depend auſſi du temperament du cerueau: car s'il eſt tel que l'œuure d'icelle requiert & demande, elle exerce bien ſon office: autrement elle y commet faute, auſſi bien que l'ame vegetatiue. Galien, pour contempler & cognoiſtre, à veuë d'œil, le ſçauoir & l'induſtrie de l'ame ſenſitiue, print vn cabry en naiſſant, lequel mis en terre, commença à aller, comme ſi on luy euſt dit & enſeigné que les pieds ſeruoyent à tel vſa

Pourquoy l'ame vegetatiue fait en enfance ce qu'elle ne peut faire en âge meur & en vieilleſſe.

Au liure 6. des lieux affectez, chap. 6.

Cõme Galiẽ experimente le ſçauoir de l'ame ſenſitiue.

vſage : & ce pendant il ſecoua la ſuperflue humidité, qu'il auoit apportee du ventre de la mere, & leuant le pied, il ſe grata par deſſus l'aureille, & luy ayant mis pluſieurs eſcuelles deuant luy plaines de vin, d'eau, de vinaigre, d'huyle & de laict, apres auoir ſenty de tout, ne mangea autre choſe que du laict. Ce que veu par pluſieurs philoſophes lors preſens, ils commencerent à dire tout haut que Hippocrate auoit grande raiſon de dire que les ames ſçauoyent ſans auoir eſté enſeignees d'aucun maiſtre. Et non ſeulement Galien ſe contenta de cela, mais deux moys apres, il le fit mener au champ quaſi mort de faim, où ſentant pluſieurs herbes, il mangea ſeulement de celles deſquelles les cheures ont couſtume de paiſtre. Mais ſi Galien, qui ſe mit à contẽpler l'œuure de ce cabry, l'eut auſſi contemplé de trois ou quatre enſemble, il euſt veu les vns cheminer mieux que les autres, ſe ſecouër mieux, ſe grater

Autre preuue de Galien.

mieux, & faire mieux ce que nous auons raconté. Et ſi Galien euſt nourry deux poulains d'vn meſme pere, il euſt cogneu que l'vn euſt eſté de meilleure grace, euſt mieux couru, & euſt eſté plus fidele que l'autre : & s'il euſt prins vn nid d'eſpreuiers pour les nourrir & eſleuer, il euſt trouué le premier grand voleur, l'autre grand chaſſeur & le troſieme goulu & de mauuaiſes mœurs. Autant en trouuera l'on es chiens, ſortis d'vne meſme chienne, l'vn deſquels ne fait que clabauder à la chaſſe: l'autre ny fait non plus qu'vn maſtin qui garde le beſtail. Tout cela ne ſe peut rapporter à ces vains inſtincts de nature, q̃ les philoſophes feignent : car ſi on leur demande pourquoy vn chien a meilleur inſtinct que l'autre, attendu qu'ils ſont tous deux d'vne meſme eſpece, & venuz d'vn meſme pere, ie ne ſçay qu'ils pourront reſpondre s'ils ne diſent, ſelon leur commune reſponce, que Dieu a enſeigné l'vn plus que

l'au

l'autre, & luy a donné plus grand instinct naturel. Et si on leur demande derechef pourquoy ce bon chien, estant ieune, est grand chasseur, & quand il est vieil, n'a en soy habilité aucune : & au contraire, pourquoy estant ieune, il ne sçait pas chasser, & estant vieil, il est caut & ruzé? Ie ne sçay qu'ils pourront respondre: quant à moy ie diroy aduenir, que le chien lequel se monstre à la chasse plus habile que l'autre, est mieux temperé de cerueau que l'autre : & quant à ce d'autre-part, qu'il chasse bien en ieunesse, & ne peut chasser estant vieil, que cela prouient de ce qu'en vn temps il a le temperament que requierent les habilités & adresse de la chasse : & en vn autre, non. Dont s'ensuit, qu'estant la temperature des quatre premieres qualitez la raison pour laquelle vne beste brute fait mieux son office qu'vne autre de son espece, le temperament est le maistre, qui monstre à l'ame sensitiue ce qu'elle doit faire. Si Galien eust

Voyez le passage de la fourmy aux Prouerbes ch. 6.

considere la voye & le chemin de la formy, contemplant la prudence, misericorde, iustice & gouuernement d'icelle, il se fust esmerueillé de voir vn animal si petit pourueu de si grande industrie, sans auoir maistre quelconque qui l'ait enseigné. Mais sçachant la temperature du cerueau de la formy, & voyant que elle est appropriee au sçauoir, (comme sera monstré cy apres) nous ne serons pas esmerueillez, & cognoistrons que les bestes brutes, par le temperament de leur cerueau & fantasies qui leur entrent par les cinq sens, font auec habilité, ce que nous leur voyons faire. Et quant à ce que d'entre les animaux d'vne mesme espece, l'vn est plus docile & plus ingenieux que l'autre, cela vient du cerueau qu'il a mieux temperé: de maniere que si par quelque occasion ou maladie se venoit à changer & alterer ceste bonne temperature du cerueau, il perdroit incontinent la prudence & habilité, comme fait l'hom-

D'où viët qu'vn animal est plus docile & ingenieux qu'vn autre de mesme espece

Vn chasseur a affermé que il auoit

l'homme. Maintenant s'offre la difficulté de l'ame raisonnable, pour entendre comment elle est tant bien prouuenë de cest instinct naturel, aux œuures & exercice de son espece, qui sont sçauoir & prudence, & comme tout soudain, par le moyen de la bonne temperature, l'homme peut sçauoir les sciences, sans les auoir entendues de personne: attendu que l'experience nous demonstre que si elles ne sont apprinses, personne ne naist auec elles. Entre Platon & Aristote y a vne grande question pour sçauoir d'où peut proceder le sçauoir de l'hõme. L'vn dit que nostre ame raisonnable est plus ancienne que le corps, pource que deuant que nature le composast l'ame estoit de-ja au ciel en la compagnie des Dieux, d'où elle est sortie plaine de science & de sçauoir: mais venant à former la matiere, à cause de la mauuaise temperature d'icelle, l'ame vient à perdre ceste science, iusqu'à ce que par succes-

vn faucõ treshabile à la chasse, qui retourna insensé, & qu'il luy fit vn cautere en la teste: dont il guarit.

Platon.

ſion de temps, ſe vient à amãder ceſte mauuaiſe temperature, par vne autre meilleure, au moyẽ de laquelle (pour eſtre plus propre & commode aux ſciences perdues) elle viẽt peu à peu à ſe ſouuenir de ce qu'elle auoit oublié. Ceſte opinion eſt fauſſe & m'eſbahy de Platon, lequel e-quel eſtant vn ſi grand philoſophe n'a ſceu dõner raiſon du ſçauoir humain : voyant que les beſtes brutes ſont prouueuës de leur prudence & habilité naturelle ſans que leur ame ſorte du corps, pour aller au ciel l'aprẽdre: à raiſon dequoy il n'eſt exẽpt de faute, ayant leu principallement en Geneſe (auquel id adiouſtoit foy) que Dieu cõpoſa le corps d'Adam, deuant qu'il creaſt l'ame. Le ſemblable aduient encores de preſent, excepté que la nature engendre le corps, & finalement Dieu cree l'ame au meſme corps ſans demourer hors d'iceluy, ny temps, ny aucun moment. Ariſtote a prins vn autre chemin, diſant: Toute doctrine & toute diſ

Reprehẽſiõ de Platon.

Platon a prins de la ſainte eſcriture les meilleures ſẽtences: à raiſon deſquelles il a eſté dit Diuin.

Au 1. liure de Poſterior. reſolu. cha. 2.

discipline vient de la cognoissance precedente : comme voulant dire, Tout ce que sçauent & apprennent les hommes vient de l'auoir ouy, veu, senty, gousté & touché : pource qu'en l'entendement ne peut estre aucune cognoissance, qui n'ait passé premierement par quelqu'vn des cinq sens. Et pour ceste cause a-il dit que ces puissances viennent des mains de la nature, & que nostre ame est comme vn tableau plain auquel n'y a aucune peinture. Laquelle opinion est aussi fausse que celle de Platon : & à fin que nous le puissions mieux donner à entre & prouuer, il faut premierement conuenir auec les philosophes vulgaires: que au corps humain n'y a pas plus d'vne ame, qui est la raisonnable, laquelle est principe de tout ce q̃ nous faisons & mettons en execution, (quoy qu'il y ait des opiniõs) & toutesfois se trouue qui maintient au cõtraire qu'auec l'ame raisonnable y en a deux ou trois autres. Ainsi donc

Au 3. liure, de l'ame.

Platõ cõstitue en l'homme trois ames.

es œuures que fait l'ame raiſonnable, comme la vegetatiue, nous auons deja prouué qu'elle ſçait former l'homme & luy donner la figure qu'il doit auoir: elle ſçait attirer l'aliment, le retenir, le cuire & reietter les excremens:& ſi vient à defaillir au corps, quelque partie, elle la ſçait bien refaire de nouueau, & la former ſelon ſon vſage. Et es œuures de la ſenſitiue & motiue, l'enfant auſſi toſt qu'il eſt n'ay, ſçait tetter & demener les leures, afin de tirer le laict, de maniere que ne ſçauroit aduenir à aucun homme, tant ſage ſoit-il, d'en faire ainſi. Auec ce il-a les qualités qui ſont conuenables à la conſeruation de ſa nature & fuit ce qui luy eſt nuiſible & dommageable: il ſçait plorer & rire, ſans l'auoir apprins de perſonne. Et ſil'on demande aux Philoſophes vulgaires, qui a enſeigné aux enfans de ce faire, ou par quels ſens ils ſont induits à ce faire? Ie ſçay bien qu'ils reſpondront que Dieu leur a donné ceſt

Hipprocrate a mieux reſpondu diſant, Nature eſt

cest instinct naturel, comme aux bestes brutes : enquoy ils ne disent pas mal, si l'instinct naturel & le temperament sont vne mesme chose. L'homme, aussi tost qu'il est nay, ne peut pas exercer les propres œuures de l'ame raisonnable, qui sont, entendre, imaginer & faire actes concernans la memoire: pource que le temperament des enfans est mal cõuenable pour telles choses, & fort propre pour la vegetatiue & sensitiue: comme celuy de la vieillesse est propre & conuenable à l'ame raisonnable, & mauuais à la vegetatiue & sensitiue. Et comme le temperament qui sert à la prudence, s'acquiert peu à peu au cerueau s'il pouuoit y entrer tout à coup, l'homme sçauroit tout à coup & à l'improuiste discourir & philosopher mieux q̃ s'il l'auoit apprins aux escoles. Mais comme la nature ne le peut faire, sinõ auec laps de tẽps, ainsi va l'homme acquerant peu à peu la science. que ce soit la raison & la cause se

sçauante, bien que elle n'ait apprins à biẽ faire.

Au liure de Alimen. & 6. Epid. p. 5. com. 2.

void manifestement quand l'on considere que depuis que l'homme est fort sçauant il vient peu à peu à se rendre ignorant, pource que iournellement (iusqu'à la grande vieillesse & fin) il acquiert autre temperament contraire. Quant à moy, ie cognoy que cõme la nature fait l'homme de semence chaude & humide (qui est le temperament qui enseigne à la vegetatiue & sensitiue ce qu'elles doyuent faire) si elle le formoit de semence froide & seche, il sçauroit, en naissant incontinent discourir & raisonner: & n'auroit l'addresse de tetter: pource que ceste temperature ne s'accorde à telles choses. Mais à fin que l'on cognoisse par experience que si le cerueau est temperé, selon que les naturelles sciences le requierent, il n'est pas besoin de maistre qui nous enseigne. Il faut auoir esgard à vne chose laquelle aduient chacun iour, qui est que si l'homme tombe en quelque maladie, à raison de laquelle le cer-

Le temperament se change tous les iours.

ueau

ueau change ſoudain ſon temperament (comme eſt la manie, melancolie & frenaiſie) il luy aduient de perdre (s'il eſt prudent) tout ce qu'il ſçauoit, & extrauague en ſes propos: & s'il eſt ignorant, il aquiert plus grand eſprit & habilité qu'il n'auoit au parauant. I'ay ouy vn ruſtique laboureur, eſtant frenetique, diſcourir merueilleuſement, recommandant ſon ſalut aux aſſiſtans, & les prians d'auoir egard à ſes enfans & à à ſa femme, s'il plaiſoit à Dien l'appeller de ce monde, auec tant de lieux de rhetorique, auſſi grande elegance & purité de vocables, que Ciceron euſt peu trouuer, en parlant deuant le Senat: dequoy les aſſiſtans eſmerueillez me demanderent d'où pouuoir proceder vne ſi grande eloquence & ſçauoir en vn homme, lequel eſtant en ſanté ne ſçauoit parler? Et me ſouuient que ie fis reſponce que l'oratoire eſt vne ſcience qui prouient de certain poinct & degré de chaleur, & que ce laboureur y eſtoit

Quand le cerueau ſe fait chaud au premier degré, l'hõme eſt rendu eloquent & s'offrẽt à luy maintes choſes à dire: ainſi ceux

qui se taisent sont froids de cerueau, & ceux la q parlēt beaucoup, sont chauds.

La frenaisie viēt de la colere amassee en la substance du cerueau: humeur propre pour le Poëte.

estoit paruenu à raison de sa maladie. Ie pourroy bien parler d'vn autre frenetique, lequel en plus de huit iours ne dist iamais parole qui ne fust bien à propos & accordante: & le plus souuent faisoit vn couple de vers bien formez. Et les assistans estonnez d'ouyr parler en vers vn homme, lequel estant en santé n'en sceut iamais faire vn: ie dis, qu'il n'auenoit gueres que celuy fust poëte en la frenesie, qui l'estoit en santé: pource que le temperament du cerueau, propre à l'homme sain, pour la poësie, ordinairement se doit changer en la maladie & faire choses contraires. I'ay souuenance que la femme de ce frenetic, & vne sienne sœur (qui s'appelloit Marigarcia) le reprenoyent de ce qu'il disoit mal des saincts: dequoy le patient ennuyé, parla à sa femme en ceste maniere, Ie renie Dieu pour l'amour de vous: saincte Marie, pour l'amour de Marigarcia, & S. Pierre pour l'amour de Iean d'Olmede: & ainsi

ainsi il discourut par plusieurs faicts, qu'il faisoit correspondre aux autres assistans. Mais cela est peu de chose au respect des hauts propos que tint vn iour vn page d'vn grand seigneur de ce Royaume, estant maniaque : lequel, en santé, estoit reputé pour vn ieune homme de peu d'esprit : mais estant tombé malade, il auoit bonne grace en ses propos. Il respondoit tant bien à ce qu'on luy demandoit, & estoit tant merueilleux à descrire la forme pour bien gouuerner vn Royaume (dont il s'estimoit seigneur) que chacun le venoit voir & ouïr. Et son propre maistre ne partoit gueres d'aupres de luy, priant Dieu qu'il ne luy r'enuoyast sa santé & qu'il demourast tousiours malade. Ce que depuis se manifesta clairement : car estant le page deliuré de ceste maladie, le medecin qui le pensoit s'en alla prendre congé du seigneur & maistre d'iceluy, en esperance de receuoir quelque recompense ou bonnes

Chose merueilleuse d'vn maniaque.

nes parolles : mais il luy dist ainsi. Ie vous asseure, mõsieur le docteur, que ie ne fus onques tãt faché d'infortune qui me soit aduenue, que ie suis maintenant de voir mon page guary : pource qu'il ne me sembloit conuenable de changer vne tant sage folie à vn iugement tant lourd & endormy qui luy demoure quand il est en santé. Il m'est aduis q̃ de sage & auisé qu'il estoit, vous l'auez fait deuenir vn sot & vne beste, comme auparauant : qui est la plus grande misere qui puisse aduenir à vn homme. Le pauure medecin voyant le peu de gré qu'on luy sçauoit de ce qu'il auoit fait, s'en alla vers le page, & en fin, apres plusieurs propos tenuz de part & d'autre, le page luy dist, Mõsieur ie vous remercie humblement & vous baise les mains du grand bien que vous m'auez fait, de m'auoir fait recouurer mon iugement, toutesfois ie vous iure ma foy, qu'il me fait mal aucunement d'estre guary, pource qu'estant en

ma folie, ie viuoye en la plus grande consideration du monde, & pensoy estre si grād Seigneur, que ie croyoy ne se trouuer Roy sur la terre, qui ne me fust vassal. Et combien que ce fust mensonge, que m'en importoit il, puis que ie prenoy aussi grand plaisir en cela que s'il se fust trouué veritable? Mais ie suis biē pis maintenant que ie me trouue vn pauure page, qui doit commancer demain au matin à seruir celuy q̃ ie n'eusse daigné, estant malade, prendre pour mon laquais. Que les philosophes reçoyuent tout cela & croyent se pouuoir faire, est peu de chose: mais si ie leur certiffioy maintenant par histoires tres-veritables, que quelques hommes ignorans (souffrans ceste maladie) ont parlé en Latin, sans l'auoir aprins estans en santé, que diroyent ils? Ie pourroye parler d'vne femme frenetique qui disoit à tous ceux qui alloyent la voir, leurs vertus & vices: & aucunes fois rencontroit, auec telle certitude qu'ont de

Chose merueilleuse à aucuns.

Exemple notable d'vne fēme frenetique.

de couſtume ceux qui parlent par coniectures & ſignes : & pour cette cauſe perſonne n'oſoit aller la voir, craignant la verité qu'elle découuroit. Et ce qui eſt encores dauantage: comme le barbier la ſaignoit, vn iour, elle luy diſt, Regarde que tu fais, car tu n'as plus gueres de iours à viure, & ta femme ſe doit remarier auec vn foulon: ce qui ſe trouua veritable (combien qu'il fut dit d'auanture) & s'accomplit deuant qu'il fuſt demy an. Il m'eſt aduis que deia i'entens dire à ceux qui fuyent la philoſophie naturelle, que tout cela eſt vne moquerie & menſonge (& ſi d'auanture il eſt vray) que le Diable, ſelon qu'il eſt cauteleux & ſubtil, par la permiſſion de Dieu entra au corps de cette femme, & des autres frenetiques que nous auons dit, & leur fit dire ces choſes merueilleuſes. Mais il ſe trompent grandement, pource que le diable ne peut ſçauoir ce qui eſt à venir, n'ayant l'eſprit de prophetie. Ils tiennent pour

vn fort argument de dire, cela est faux, pource que ie n'entens pas cõme cela peut estre, cõme si les choses difficiles & fort hautes estoyent suiettes aux rudes entendemens & se laissoyent entendre d'iceux. Ie ne veux pas icy conuaincre ceux qui ont faute d'entendement, pource que ce seroit trauailler en vain: mais ie leur veux faire dire par Aristote que les hommes temperes selon que leurs œuures requerent, peuuẽt sçauoir plusieurs choses, sans en auoir particulierement ouy parler, & sans les auoir aprinses de personne. Voicy donc qu'il dit, *Plusieurs aussi à cause que cette chaleur est prochaine des excremens ou affaisemens, sont empeschez & surprins des maladies de folie, ou bien boüillent & sont eschaufez de l'instinct furieux: à raison dequoy ils deuiennent Sibilles & prophetes & ceux que lon cuide estre inspirez de l'oracle diuin, veu que cela aduiẽt nõ par maladie, mais par vne naturelle intẽperature. Le poëte Marc citoyẽ de Syracuse*

Celuy parle au dormant qui narre au fol la sapiẽce Ecclesiast. chap. 22.

racuse estoit meilleur poëte lors qu'il estoit aliené de son esprit. Ceux qui ont cete chaleur lasche & moderee, sont entieremẽt melãcholiques, mais beaucoup plus sages. Aristote cõfesse apertement, que pour la demesuree & extreme chaleur du cerueau, plusieurs hommes cõguoissent les choses à venir, comme les Sibiles: ce qu'il dit ne proceder à raison de la maladie, mais de l'inegalité de la chaleur naturelle. Ce qu'il prouue par l'exemple de Marc Siracusain, qui estoit merueilleux en son poëme, lors que pour la trop grãde chaleur du cerueau, il estoit hors de soy: & quand ceste chaleur se venoit à moderer, il perdoit ceste industrie: mais il demeuroit plus prudent & plus sage. De maniere que non seulement Aristote admet, pour cause principalle de ces estranges cas, le temperament du cerueau: mais aussi reprend ceux là qui disent, que c'est vne reuelation diuine & non pas vne chose naturelle. Hippocrate fut le

Les Sibilles admises par l'Eglise Catholique auoyent ceste dispositiõ naturelle que dit Aristote: & de surplus, l'esprit prophetique de Dieu.

Au premier liure des prognost. 7.

le premier qui appella ces choſes merueilleuſes, diuinitez, *s'il y a quelque choſe de diuines maladies, elle demonſtre la prouidence diuine.* Par laquelle ſentence, il encharge aux medecins de prendre garde, ſur ce, aux propos que tiendront les malades, à fin d'auiſer ce qu'ils ont à faire. Mais ce qui plus me rend émerueillé eſt que demandant à Platon d'où vient que de deux enfans d'vn meſme pere, l'vn ſçait faire des vers (ſans que perſonne luy ait enſeigné) & l'autre trauaillant en l'art de poëſie, ne les peut faire? il reſpond que celuy qui eſt nay poëte, eſt inſpiré de la fureur poëtique, & l'autre non. Parquoy Ariſtote a eu raiſon de le reprendre, pouuant bien raporter cela au temperament, cõme autres fois il a fait. Quant à ce que le frenetique parle en Latin, ſans l'auoir aprins, cela monſtre la conſonance qu'il y a de la langue Latine auec l'ame raiſonnable: & comme nous prouuerons cy apres, il y a vn eſprit particulier

Quãd les malades tiennent propos diuins, c'eſt ſigne que l'ame raiſonnable eſt deſia deliee du corps & par ainſi nul n'eſchape.

&

& propre, pour inuenter les langues, & sont les vocables Latins & manieres de parler en cette langue, tant conuenables & raisonnables au sens de l'ouye, que l'ame raisonnable trouuant le temperament necessaire pour inuenter vne langue fort elegante rencontre incontinent la Latine & se plaist en icelle. Voire mesme est il facile à entendre que deux inuenteurs de langues peuuent inuenter mesme vocables, ayans tous deux mesme esprit & habilité. Si l'ō vient à considerer que comme Dieu crea Adam, & mit toutes choses deuant luy, à fin de leur donner le nom qu'elles deuoyent auoir, s'il en eust formé vn autre de mesme perfection & grace supernaturelle, & que Dieu mesme luy eust enioinct de donner nom à toutes choses, il est certain & ne faut faire doute aucun, que les noms qu'il leur eust donné, n'eussent rencōtré auec ceux là d'Adam: pource que tous deux auoyent à regarder à la nature de la chose,

qui

qui n'estoit qu'vne. De ceste maniere, le phrenetique peut rencontrer auec la langue Latine,& parler Latin sans l'auoir apprins, estant en santé : pource que se changeant, à cause de la maladie,le temperament naturel de son cerueau,il le peut faire ny plus ny moins que celuy qui inuenta la langue Latine, & peut former comme les mesmes vocables (non pas auec telle disposition & elegance continuee) car c'est vn signe que le diable fait mouuoir sa langue, comme l'Eglise enseigne à ses exorcistes. Aristote dit que cela mesme est aduenu à aucuns enfans, qui en naissant, ont dit quelques expresses parolles,que depuis ils ont teuës, & reprend les philosophes vulgaires de son tẽps, lesquels ignorans la cause naturelle de cest effect, l'atribuent au Diable. Toutesfois il n'a peu trouuer la raison pour laquelle les enfans peuuẽt parler aussi tost qu'ils sont naiz, & pourquoy ils ne disent rien en apres, combien

11. sect. prob. 27.

que, ſur ce, il ait dit maintes choſes. Mais il ne luy entra iamais en l'entendement que ce fuſt inuention du diable, ny effect ſurnaturel, comme penſent les philoſophes vulgaires, leſquels ne pouuans comprendre la raiſon des choſes hautes & ſubtiles qui concernent la philoſophie naturelle, font entendre à ceux qui ne ſçauent gueres, que Dieu ou le diable ſont auteurs des effects rares & prodigieux, pource qu'ils ignorent les cauſes naturelles d'iceux. Les enfans qui ſont engendrez de ſemence froide & ſeiche, comme ſont les enfans que l'on a en vieilleſſe, peu de iours & mois apres qu'ils ſont naiz, commancent à diſcourir & à philoſopher: pource que le temperament froid & ſec (comme nous prouuerõs cy apres) eſt fort approprié aux œuures de l'ame raiſonnable, de maniere que la ſoudaine temperature du cerueau ſuplee à ce que deuoit faire la longueur du temps: & pour pluſieurs raiſons eſt haſtee & comme

Pourquoy les enfans parlent auſsi toſt qu'ils ſont naiz.

me anticipee ceſte ſoudaine temperature. Ariſtote fait mention d'autres enfans, qui commencerent à parler auſſi toſt qu'ils furent naiz, & depuis ſe teurena, tout le temps qu'ils n'eurent l'âge ordinaire & conuenable, pour parler : & ceſt effect conuient à ce que nous auõs dit du page, & des autres maniaques & frenetiques, & meſmes ſe peut rapportes à ce que nous auons dit de celuy qui parla incontinent Latin, ſans l'auoir apprins en ſanté. Au demourant on ne ſçauroit nier que les enfans, eſtans au ventre de la mere, & auſſi toſt qu'ils naiſſent, ne puiſſent ſouffrir ceſte meſme infirmité. Quant au deuinement de la femme frenetique, i'en pourray mieux donner à entendre la raiſon à Ciceron, qu'à ces philoſophes naturels : car Ciceron dechifrant la nature de l'homme, l'appelle. *Animal pouruoyant, caut, ſage : de mainte ſorte, d'eſprit, ayant memoire, plain de raiſon & de conſeil.* Et dit particulierement

11. ſect. probl. 27

Au liure, de Diuinatione.

Ceux qui par le vice de la santé ont esté & sont dits melancoliqs, ont en leurs esprits ql que diuinité & prophetie, Cicerõ du deuinemẽt.

qu'il y a vn naturel d'hommes qui surpassent les autres en la cognoissance de ce qui est à venir. *Il y, dit-il, vne certaine force & nature qui annonce les choses à venir, &c.* Les philosophes naturels errent en ce qu'ils ne considerent pas, comme fait Platon, que l'homme a esté fait à la semblance de Dieu: qu'il participe de sa diuine prouidence, & qu'il a les puissances pour cognoistre toutes les trois differences de temps: memoire pour le passé: les sens, pour le present: imagination & entendement pour l'auenir. Et comme se trouuent aucũs hommes surpassans les autres en la memoire des choses passees: & autres, en la cognoissance des presentes: ainsi se trouuent plusieurs qui naturellement sont plus habiles que les autres à imaginer ce qui est à venir. L'vn des plus grands argumens qui ont contraint Ciceron de croire que l'ame raisonnable estoit incorruptible, a esté de voir de quelle certitude les malades disoyent les choses

Argumẽt principal de Ciceron pour prouuer que l'ame est incorruptible.

ſes à venir, ſpeciallement eſtans proches de la mort. Mais la difference qu'il y a entre l'eſprit prophetique & l'eſprit naturel, eſt que ce que Dieu a dit par la bouche des Prophetes eſt infallible, pource que c'eſt ſa parolle expreſſe : & ce que l'homme predit par la force de l'imaginitatiue n'a pas ceſte certitude. Ceux qui diſent q̃ la femme frenetique deſcouuroit les vertus & vices des perſonnes qui l'alloyent voir, par art diabolique: ſçachent q̃ Dieu donne aux hommes certaine grace ſurnaturelle, par laquelle ils peuuent ſçauoir & cognoiſtre quelles œuures ſont de Dieu, & quelles, du diable. Et S. Paul la met entre les dons diuins, & l'appelle, *Diſcretion d'eſprits*, par laquelle on cognoit ſi l'eſprit qui nous vient toucher eſt bon ou mauuais. Car le diable vient ſouuẽt à nous en apparence de bon ange, pour nous tromper: au moyen dequoi auõs nous biẽ beſoin de ceſte grace & don ſupernaturel, pour le cognoiſtre & diſcer-

ner, du bon. Ceux-là qui n'ont pas l'esprit propre à la philosophie naturelle, sont les plus esloignez de ceste grace, pource que ceste science & la surnaturelle que Dieu donne tombent en vne mesme puissance, qui est l'entendement : s'il est vray que, pour la plus part, Dieu s'accommode à departir ses graces, au bou naturel de chacun, comme il a esté dit. Estant Iacob à l'article de la mort (temps où l'ame raisonnable est la plus libre, pour voir ce qui est à venir) tous ses douze fils entrerent en sa chambre pour le voir : il annonça à chacun particulierement ses vertuz & vices, & prophetisa ce qui leur deuoit auenir, & à leurs nepueux pareillement. Il est certain qu'il fit cela en l'esprit de Dieu : mais si l'escriture saincte & nostre foy ne le nous certifioyent, comment ces philosophes naturels cognoistroient ils que c'estoit-là œuure de Dieu : & œuure du diable, ce que faisoit la femme frenetique, qui declaroit les

Gen. cha. 49.

vices & vertus à ceux qui l'alloyent voir, veu que ce fait eſt ſemblable en partie, à celuy de Iacob? Ils penſent que la nature de l'ame raiſonnable eſt fort eſloignee de celle du diable: & que les puiſſances d'icelle, qui ſont l'entendement, l'imaginatiue & la memoire, ſont d'autre genre fort different: & ſont enſeignez par ce que ſi l'ame raiſonnable informe vn corps bien organiſé, comme eſtoit celuy d'Adã: elle ſçait vn peu moins que le plus aduiſé diable qui ſoit: & hors du corps, eſt pourueuë de puiſſances auſſi hautes qu'il ſçauroit eſtre. Et ſi les diables trouuent ce qui eſt à venir, en coniecturãt & diſcourant par aucuns ſignes: l'ame raiſonnable en peut autant faire, quãd elle ſe deliure du corps, ou qu'elle a ceſte difference de temperament, qui eſt propre pour la prouidence. Parquoy eſt-il auſſi difficile à l'entendemẽt de trouuer cõme le diable peut ſçauoir ces choſes tant hautes & cachees, que d'en attribuer la cognoiſſance à

l'ame raisonnable. Il ne leur peut entrer en l'entendement qu'il y ait signes és choses naturelles, par lesquels on puisse cognoistre ce qui est à venir: & ie dy q̃ se treuuent indices pour cognoistre le passé, & le present & coniecturer l'aduenir, & aussi pour cõiecturer quelques secrets du ciel. *Les choses inuisibles d'iceluy, sont entendues de la creature du mõde par les choses qui sont faites.* Celui qui aura puissance à cest effect, le trouuera: & l'autre sera tel que dit Homere, L'ignorant entend le passé & nõ pas l'aduenir: mais celuy qui est auisé & discret est le Singe de Dieu, qui l'imite en plusieurs choses: & combien qu'il ne le puisse faire auec telle perfection, si est-ce qu'il a quelque semblance à le retirer & contrefaire.

Aux Romains, cha. I.

L'homme auisé & discret, singe de Dieu.

Icy est demonstré & prouué que de trois seules qualitez, chaleur, humidité & siccité, prouiennent toutes les differences d'esprits qui se trouuent en l'homme.

CHAP. V.



STANT au corps l'ame raiſonnable, il eſt impoſſibile qu'elle puiſſe faire œuures cōtraires & differétes, ayant ſon propre & particulier inſtrument pour chacune d'icelles. Cela ſe voit clairement en la faculté de l'animal, laquelle exerce œuures diuerſes és ſens exterieurs, pource que chacun a ſa particuliere & propre compoſition. Les yeux en ont vne : l'ouye, vne autre : le gouſt, vne autre : le ſentir ou flairer vne autre : le toucher vne autre. Car ſans cela, ne ſe trouueroit qu'vne ſorte d'œuure : le tout conſiſteroit ou en la veuë, ou au gouſt, ou au toucher: pourceque l'inſtrumēt determine & meſure la puiſſance, à vne action ou œuure ſeulement & non pas à pluſieurs. Eſtant dōc clair & manifeſte ce que i'ay dit de ceſte faculté qui paſſe és ſens exterieurs, nous pourrons recueillir de

là ce qu'il y a és sens interieurs. Par ceste mesme vertu de l'animal, ou animale, nous entendons, nous imaginons, & auons souuenance. Mais s'il est vray, que chacune œuure, requiere son instrument particulier: il faut dire necessairement qu'il y a dedans le cerueau, vn instrument pour entendre, vn autre pour imaginer, & vn autre pour la memoire: car si le cerueau estoit entierement composé & organizé d'vne mesme maniere, le tout consisteroit, ou en la memoire, ou en l'entendement, ou en l'imagination Et toutesfois nous y remarquõs & voyons des œuures fort differentes, au moyen dequoy il est force d'auouër qu'il y a diuersité d'instrumens. Mais si l'on ouure la teste, & que lon fasse anatomie ou dissection du cerueau: on trouuera que le tout est composé d'vne mesme substance, sans diuersité de parties. Seulemet s'y trouuent quatre petits lieux, esquels estans bien regardez, sont faits & com

composez d'vne mesme sorte, sans auoir aucune chose en quoy ils puissent differer. Il n'est pas aisé d'acertener dequoy ils seruent en la teste, pource que Galien & les Anatomistes, tant modernes qu'anciens, se sont efforcez de trouuer le vray vsage d'iceux : mais il n'y a pas vn qui ait dit certainement ny en particulier dequoy sert le ventricule droit, ny le senestre, ny celuy qui est au milieu, ny le quatriesme duquel le siege est au petit cerueau, en la partie de derriere de la teste. Ils ont seulement affirmé, auec crainte & doute encores, que ces quatre cauitez estoyent les lieux esquels se cuisent les esprits vitaux, & se conuertissent és animaux, pour donner sentiment & mouuement à toutes les parties du corps. Auquel œuure Galien a dit vne fois que le ventricule du milieu est le plus excellent & le premier: & en vn autre endroit, il pense que celuy de derriere est de plus grande efficace & valeur. Mais ceste

Au liure huictiesme des decrets de Hipp. & de Pla. & au liure 8. de l'vsage des parties.

Liure 4. des decrets de Hipp. & de Plat. & au liure 8. de l'vsage des parties.

doctrine n'est pas veritable, ny fondee en bonne philosophie naturelle pource que ne se trouuét au corps humain, deux operations tant contraires ne qui s'empeschent tant cõme l'arraisonnement & la concoction des viãdes & aliments. La raison est, que la cõtemplation demande repos, tranquillité & clarté es esprits animaux: là où la concoction se fait auec bruit & tẽpeste: de laquelle operation s'esleuent plusieurs vapeurs qui detourbent & obscurcissent les esprits animaux: de maniere que l'ame raisonnable ne peut voir les figures des choses. Et puis, la nature n'estoit pas si mal aduisee que d'assembler en vn mesme lieu, deux choses, qui se font auec vne si grande repugnance & contrarieté. Ains Platon louë grandement la prudence & le sçauoir dont elle nous a formez, d'auoir, par vne si grande distance, separé le foye du cerueau, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion des alimens, & par l'obscuri

Au Dialogue de la nature.

rité & tenebres qui causent les vapeurs es esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust empeschee à raisonner & faire ses discours. Mais sãs que Platon nous note ceste philosophie, nous le voyons à toute heure par experience, en ce que nonobstãt que le foye & l'estomac soyent fort esloignez du cerueau, quand l'on acheue de manger, & bonne piece apres, il n'y a homme qui puisse estudier. La verité qui se trouue en ce poinct est, Que l'office & proprieté du quatrieme ventricule est de cuire & changer les esprits vitaux & les conuertir es animaux, à la fin que nous auons dit. Et pour ceste cause nature l'a ainsi separé des trois autres, & l'a mis à part, eslogné cõme l'on voit, de peur que par l'operatiõ d'iceluy, la contemplation des autres ne fust empeschee. Car quãt aux trois petis lieux ou ventres de deuãt, ie croy que Nature les a faits pour discourir & philosopher : ce qui se prouue clairement, par ce que es

grands estudes & contemplations, tousiours fait mal la partie de la teste qui respond à ces trois concauitez. La force de cest argument se cognoist en considerant que les autres puissances estās lasses d'exercer leur office, tousiours deulent & font mal les instrumens, auec lesquels elles se sont exercees : comme à regarder trop & excessiuement, les yeux font mal, & à cheminer trop, les plantes des pieds nous deulent. La difficulté est maintenant de sçauoir auquel de ces petits ventres consiste l'entendement, auquel la memoire, & auquel l'imagination: pource que ils sont tant proches & voisins que l'on ne sçauroit distinguer ny cognoistre cela, par le susdit argument, ny par aucun autre indice. Ce neantmoins, considerans que l'entendement ne peut faire son office, sans que la memoire soit presenre, laquelle luy mõstre & offre les figures & phantasies, suyuāt cecy d'Aristote, *Il faut que celuy qui entēd con-*

Au liure 3. de l'Ame.

tem

temple les phrenesies : ny la memoire, sans estre assistee de l'imagination, ainsi qu'ailleurs nous l'auons declaré:nous entendrons aisement que toutes les trois puissances sont iointes & assemblees en chacun lieu ou ventricule : que l'entendement seul n'est en vn , ny la memoire seule en vn autre, ny l'imagination , au troisieme , comme les Philosophes vulgaires ont pensé. Ceste conionction &assemblee de vertuz & puissances, a coustume de se faire au corps humain , quand l'vne ne peut exercer son office, sans l'aide de l'autre : cõme l'on void és quatres vertuz naturelles , de Cuire , de Retenir, de Tirer , de Repousser ou reietter : lesquelles pour estre necessaires les vnes aux autres , ont esté par nature assemblees en vn lieu,& non pas separees l'vne de l'autre. Mais si cela est vray, à quel propos nature a elle fait trois petis ventres, & en chacun d'iceux assemblé toutes les trois puissances raisonnables , puis que c'estoit

c'estoit asses d'vn pour entendre, & faire l'office de la memoire? On peut respondre à cela, que la mesme difficulté est de sçauoir pourquoy nature a fait deux yeux, & deux aureilles, puis qu'en chacune de ces choses là gist la puissance de voir & d'ouïr, & que l'on peut voir d'vn œil tant seulement? A quoy l'on peut respondre que les puissances sont ordonnees & establies pour la perfection de la creature, & que ceste perfectió est d'autant plus certaine & asseuree qu'elle est appuyee de plus grand nombre d'icelles: pource que l'vne ou deux, par quelque accident peuuent defaillir, & est bon & conuenable qu'autres demourent de mesme sorte, pour l'operation. En la maladie que les medecins appellent resolution ou paralysie, ordinairement se perd l'operation ou œuure du ventricule respondant à la partie malade, de maniere que si les autres deux ne demeuroyent en leur entier & sans lesion, l'homme seroit

Exéple.

roit fol & priué de iugement. Et neantmoins, pour ce qu'il a faute d'vn ſeul ventricule, on le voit & remarque fort laſche & debilité en l'exercice de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: comme celuy qui a accouſtumé voir de deux yeux, ſentiroit grand perte & detriment à la veuë, ſi on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy peut l'on entendre clairement qu'en chacun ventricule ſe trouuent toutes les trois puiſſances, puis que par la leſion d'vne, toutes les trois ſont debilitees. Et attendu que tous les trois ventricules ſont compoſez d'vne meſme ſorte, & qu'en iceux ne ſe trouue aucune diuerſité de parties, nous ne pouuōs laiſſer de prendre pour inſtrument les premieres qualitez & faire autant de differences principalles d'eſprit, qu'il y a, d'icelles. Car de penſer que l'ame raiſonnable, eſtāt au corps, puiſſe exercer ſon œuure, ſans inſtrument corporel, qui luy ayde, c'eſt cōtre toute
la

la philoſophie naturelle. Mais des quatre qualitez qui ſe trouuent, la chaleur, froideur, humidité & ſicci-té, tous les medecins reiettent la froideur, comme inutile à toutes les œuures de l'ame raiſonnable. Et ain-ſi ſe voit par experience en toutes les autres facultez, que quand elle ſurpaſſe la chaleur, toutes les puiſ-ſances de l'homme ſont lentes & tardifues à leur office : de maniere que l'eſtomac ne peut cuire la vian-de : les couillons faire leur ſemence, les muſcles, bien demener le corps, ny le cerueau diſcourir & raiſonner. Et pour ceſte cauſe Galien a dit, que la froideur nuit apertement à tous les offices de l'ame : comme s'il vou-loit dire, qu'elle ne ſert au corps, que de temperer la chaleur naturelle, & faire qu'elle ne bruſle pas tant. Mais Ariſtote eſt d'opinion contraire, di-ſant que le gros ſang & chaud rend l'homme fort & puiſſant : & que le delié & froid, le fait de bon entende-ment. Au moyen dequoy peut on voir

Au liure Quòd animi mores. chap. 5.

Au liure 2. de par. ani. ch. 4.

voir apertemẽt q̃ de la froideur prouient la plus grande difference d'esprit qui ſoit en l'homme, à ſçauoir l'entendement. Ariſtote demande auſſi pourquoy les hommes qui demourent en païs chauds, comme l'Ægypte, ſont plus ingenieux & aduiſez, que ceux là qui demourent en païs froid? A quoy il reſpond que l'exceſſiue chaleur du païs gaſte & conſomme la chaleur naturelle du cerueau, & le rend froid: au moyen dequoy, les hommes deuiennent fort raiſonnables. Et au contraire la grande froideur de l'air, fortifie la chaleur naturelle du cerueau, & ne permet pas qu'elle ſorte & periſſe: & ainſi ceux qui ont le cerueau fort chaud (dit-il) ne peuuent diſcourir ny philoſopher, ains ſe voyent incõſtans & inſtables en vne opinion. A quoy il ſemble que Galien faſſe alluſion, diſant que l'hõme eſt muable, pource qu'il a le cerueau fort chaud: & au contraire, qu'il eſt ferme & ſtable en ſon opinion, à cauſe du

14. ſect. probl. 15.

Au liure de l'art med. ch. 12.

du cerueau qu'il a froid. Mais la verité eſt que de ceſte qualité ne prouient aucune difference d'eſprit : de maniere, qu'Ariſtote n'a voulu dire que le ſang froid en extremité faſſe l'entendement meilleur, ſi au moins il n'eſt chaud. Il eſt bien vray que l'inconſtance de l'homme procede d'vne trop grande chaleur, laquelle éleue les figures qui ſont au cerueau, & les fait boüillir:à raiſon dequoy ſe repreſentent à l'ame pluſieurs images des choſes, qui l'appellent & inuitent à la contemplation d'icelles : & pour iouïr de toutes, elle laiſſe les vnes, & prend les autres. Il aduient autrement de la froideur, laquelle rend l'homme ferme & ſtable en vne opinion pour ce qu'elle tient les figures reſerrees de maniere qu'elle ne les permet s'eleuer : ce qui ſe fait pour ce que ne ſe repreſente à l'homme autre image qui l'appelle. La froideur eſt de ceſte nature qu'elle empeſche les mouuemens, non ſeulemẽt des choſes corporelles,

porelles, mais aussi rend les figures & especes que les philosophes appellent spirituelles, immobiles au cerueau & ceste fermeté & demeure semble plustost vne fetardise & endormissemẽt que difference d'esprit & habilité. Il est vray qu'il y a vne autre difference de fermeté qui viẽt de l'entendement bien comprins & non pas de la froideur du cerueau. En apres, la siccité, humidité & chaleur demourent pour instrument de la faculté raisonnable. Mais il n'y a pas vn philosophe qui sçache donner certainement à chacune difference d'esprit, la sienne: Heraclite a dit, *Splendor siccus, animus sapientissimus*, que l'esprit tres-aduisé est vne splendeur seiche. Par laquelle opinion & sentence nous est donné à entendre que la siccité est cause de la grande prudence & sçauoir de l'homme: mais il n'a pas declaré en quel genre de sçauoir l'homme est excellent, par le moyen de ceste siccité. Platon a entendu cela mesme,

Galien le recite au liure, Quod animi mores. chap. 5.

Au Dialogue de la nature.

me, quand il a dit, que l'ame entre au corps, treſſage : mais que la grande humidité qu'elle trouue en iceluy, la rend endormie & ignorante. Toutesfois ceſte humidité venant à ſe perdre & conſommer, auec l'âge, & le corps deuenant ſec : l'ame deſcouure le ſçauoir & prudence qu'elle auoit au parauant. Entre les beſtes brutes (dit Ariſtote) celles la ſont les plus aduiſees, qui tiennent en leur temperament, le plus de froideur & ſiccité: comme les fourmis & abeilles, leſquelles en prudence conuiennent auec les hommes fort raiſonnables. Outre plus, il n'y a pas vne beſte brute qui tienne plus d'humidité q̃ le pourceau, & qui ait moins d'eſprit: & pour cette cauſe Pindare, pour taxer les Beociens d'ignorance, les appelle pourceaux, & ſots, depourueuz de iugement. Galien dit auſſi que le ſang, pour la trop grande humilité qu'il a, rend les hommes ſimples. Et le meſme Galien recite que les comiques taxoyent de

Horace pour mõſtrer qu'Vliſſe ne fut pas ignorant, dit qu'il ne fut pas conuerty en pourceau.

Au liure Quòd animi mores, chap.6.

cela

cela les enfans d'Hippocrate, disans qu'ils auoyent beaucoup de chaleur naturelle, qui est vne substance humide & remplie de vapeurs. Les enfans des hommes sages doyuent tenir de ce vice : dequoy ie donneray cy apres la raison. Des quatres humeurs aussi que nous tenons, ne s'en trouuera pas vn qui soit si froid & sec que la melancolie: & de fait, Aristote dit que tous les hommes qui furent iamais signalez és lettres, ont esté melãcholiques. Finalemẽt chacun accorde que la siccité rend l'hõme sage & aduisé : mais les philosophes ne declarent pas à laquelle des puissances & vertus raisonnables, elle sert le plus. Il n'y a que le Prophete Esaie, qui luy impose nom, quand il dit, *Vexatio dat intellectum*, pource que la tristesse & l'affliction gaste & consomme non seulement l'humidité du cerueau, mais aussi deseiche les os: au moyen dequoy l'entendement se fait plus subtil & aigu. Ce qui peut estre euidemment demon

Au liure de la nature humaine. com. 11.

En la 30. sect. proble. 1.

chap. 28.

monſtré, en conſiderant pluſieurs hommes leſquels reduits en pauureté & miſere ſont venuz à dire & eſcrire choſes dignes d'admiration: & depuis ayans eu la fortune proſpere, & s'eſtans trouuez à leur aiſe ayans tout à ſouhait, n'ont rien dit ny eſcrit de bon. Car la vie à ſouhait, le contentement, le bon ſuccez & plaiſir relaſche & humecte fort le cerueau, cõme dit Hippocrate, *Gaudiũ relaxat cor*: comme s'il vouloit dire, Le cõtentement & la lieſſe amplifie & dilate le cœur, & luy donne chaleur & l'engraiſſe. Ce qui eſt facile à prouuer vne autre fois: car ſi la triſteſſe & l'affliction deſeiche & conſomme la chair, & ſi pour cette raiſon l'hõme aquiert meilleur entendement: il eſt certain que ſon cõtraire, qui eſt l'alegreſſe, doit humecter le cerueau & abaiſſer l'entendemẽt. Ceux là qui ſont douëz de cette maniere d'eſprit, & qui l'aquerent, s'addonnent volontiers aux paſſetemps, aux feſtins & bãquetz, à la muſique,

6. epil. p. 5. tom. 9.

hantent

hantent les ioyeuſes compagnies & fuyent au contraire ce qu'autresfois leur ſouloit donner plaiſir & cõtentement. De là le vulgaire pourra ſçauoir d'où vient que l'homme ſage & vertueux ayant eſté pauure, & montant en quelque grãde dignité, change incontinent de mœurs & de maniere de viure? Ce qui aduiẽt pource qu'il a aquis vn nouueau temperament, humide & rendant pluſieurs vapeurs, qui fait que ſe viennent à effacer les figures qu'il auoit au precedent empraintes en la memoire, & ſon entendement s'appeſantit & s'abaſtardit. Il eſt bien difficile de ſçauoir quelle differẽce d'eſprit peut proceder de l'humidité, veu qu'elle contredit ſi fort à la faculté de la raiſon. Au moins, ſelon l'opinion de Galien, tous les humeurs de noſtre corps, qui ſont exceſſifs, font l'homme fol & ignorant : & partant a il dit ainſi, *Animi dexteritas & prudentia à bilioſo humore proficiſcitur: integritatis & conſtantiæ erit autor humor*

Le cœur des ſages où eſt la triſteſſe: le cœur des fols, là où eſt la lieſſe, Eccl.c.7.

Au 1. liure de la nature humaine, com.11.

humor melancholicus: ſanguis, ſimplicitatis & ſtupiditatis: pituitæ natura, ad morum cultum nihil facit. C'eſt à dire, La prudence & dexterité de l'ame raiſonnable, ou de l'eſprit vient de la colere: l'integrité & conſtance de l'homme prouient de l'humeur melancolic: la ſimplicité & ſtupidité, du ſang: le flegme ou la pituite ne ſert à rien qu'à faire dormir. De maniere que le ſang, pource qu'il eſt humide, & le flegme aident à ruiner & perdre la faculté de la raiſon: mais cela s'entend des facultez ou eſprits raiſonnables, diſcourans & actifs & non pas des paſſifs: comme eſt la memoire, laquelle depend de l'humidité, ainſi que l'entendement, de la ſiccité. Or appellons nous la memoire, puiſſance de la raiſon, pource que ſans elle ne ſert de rien l'entendement ny l'imagination. Elle donne à toutes matiere & figures, pour raiſonner, ſuiuant le dire d'Ariſtote, *Oportet intelligentem, phantaſmata ſpeculari*, de maniere que le propre office

Et pourtant Cicero definiſſant la

office de la memoire est de garder ces figures & fantasies, pour la contemplation de l'entendement : & pourtant si elle se perd, il est impossible que les autres puissances puissent exercer leur office. Or que le deuoir de la memoire ne soit autre que de garder les figures des choses, sans autre propre inuétion, Galien le dit ainsi. *Ac memoriam quidem recondere ac seruare in se ea quæ sensu & mente cognita fuerint, quasi cellam quandam & receptaculum eorum, non inuentricem.* Et estant là son office, on peut entendre clairement, qu'elle depend de l'humidité, qui rend le cerueau mol, auquel la figure s'imprime, par estrainte. Ce qui se peut euidément prouuer par le moyen de l'enfance : car en cest âge là, l'homme a meilleure memoire que en tous les autres, pource qu'il a le cerueau fort humide. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy estans vieils, nous auons meilleur entendement, & estans ieunes nous

nature de l'esprit met la memoire en sa definition.

Au liure de l'office du medecin. com. 4.

En la 30. sect. proble. 4.

apprenons plus viste & auec plus grande facilité : à quoy il respond que la memoire des vieilles gens est remplie de tant de figures des choses qu'ils ont veu & ouy, durant leur vie, qu'en icelle ne se trouue plus aucun lieu vuide, pour receuoir aucune chose : mais que celle des ieunes enfans, vn peu apres qu'ils sont nez est vuide & non empeschee, à raison dequoy ils retiennent incontinent en leur memoire tout ce qu'on leur dit & enseigne. Ce qu'il nous donne à entendre apertement, en comparant la memoire du matin auec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pource qu'à ceste heure là, la memoire semble deschargée & vuide, mais au soir elle est plaine des choses qui se sont passees le iour, entre nous. Aristote ne peut pas bien respõdre à ce probleme, pource que les especes & figures qui sont en la memoire, n'ont ny corps ny quantité, de maniere qu'elles ne peuuent te

tenir place : voire meſmes voyons nous par experiēce, que plus la memoire s'exerce, receuāt chacū iour, nouuelles figures, & plus elle deuiēt grande. Selon ma doctrine, ie donneroy ceste reſponce, & diroy que les vieilles gens ont bon entendement, pource qu'ils ſont fort ſecs : & qu'ils n'ōt point de memoire, pource qu'ils n'ont gueres d'humidité. A raiſon dequoy s'endurcit la ſubſtance du cerueau, de maniere qu'elle ne peut receuoir l'impreſſion des figures ny plus ny moins que la cire dure mal-aiſement peut receuoir la figure du ſeau, & la molle la reçoit ſi facilement. Il auient au contraire és ieunes gens leſquels pour l'abondāce de l'humidité de cerueau, ſont deſpourueuz d'entendement, & ont bonne memoire, à cauſe de la douceur & molleſſe du cerueau, auquel aiſément s'impriment les eſpeces & figures qui viennēt de dehors, par le moyē de l'humidité. Que la memoire ſoit meilleure le matin q̃ le ſoir,

on ne le peut nier : mais ce n'est pas pour la raison qu'Aristote met en auant : le somme il de la nuict en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tout le iour desseiche & endurcit. Et pour ceste cause Hippocrate dit, Que ceux-là qui ont soif de nuict, font bien s'ils s'endorment là dessus, & que la soif les laisse, d'autãt que le dormir humecte le corps & fortifie toutes les facultez qui gouuernent l'homme. Que le sõmeil produise cest effect, Aristote mesme le confesse. De ceste doctrine s'ensuit clairement que l'entendement & la memoire sont puissances opposees & contraires, de maniere que l'homme pourueu d'vne grande memoire, doit auoir faute d'entendement. Et celuy au contraire qui est prouueu de grand entendement, ne peut auoir bonne memoire, pource qu'il est impossible que le cerueau soit sec & humide tout ensemble. Aristote se fonde en ceste maxime, pour prouuer q̃ la me

Au 5. Aphor. com. 26.

En la 4. section, probl. 5.

Au liure de la memoire & reminiscence.

memoire est puissance differête de la reminiscêce & souuenance: car il forme son argumêt en ceste maniere. Ceux qui ont grande souuenance & reminiscence sont hommes de grand esprit, & ceux qui ont bonne memoire sont despourueuz d'entêdement: & pourtant la memoire & la reminiscêce sont puissances contraires. La maieur, selon ma doctrine, est fausse, pource que ceux-là qui ont grande reminiscêce ou souuenance, ont faute d'entendement, & sont pourueuz d'vne grãde imagination, comme ie prouueray bien tost: mais la mineur est veritable, combien qu'Aristote n'ait trouué la raison sur laquelle est fondee l'inimitié qui est entre l'entendement & la memoire. L'imagination, prouient de la chaleur qui est la troisieme qualité, pource qu'il n'y a au cerueau autre puissance raisonnable ny autre qualité qu'on luy peust dôner: attendu que les sciences qui appartiennent à l'imagination, sont

celles que disent ceux qui radottent & sont transportez en la maladie, & non pas celles qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et veu que la frenesie, la manie & la melancholie sont passions chaudes du cerueau, par cest argument on peut prouuer q̃ l'imagination consiste en la chaleur. Il n'y a qu'vne chose en quoy ie trouue difficulté : c'est que l'imagination est contraire à l'entendement, & aussi à la memoire: dequoy la raison ne se peut donner par l'experiẽce, pource qu'vne grãde chaleur & siccité se peuuẽt bien assembler au cerueau : comme aussi la chaleur & humidité en degré d'intension ou force. Et pour ceste cause, l'homme peut auoir grãd entendement & grande imagination: grande memoire, auec vne grande imagination: & certainemẽt est-ce vne chose merueilleuse de trouuer vn homme de grande imagination, ayant bon entendement & memoire. La cause de cela est que l'entende

dement a besoin que le cerueau soit composé de parties subtiles & fort delicates, comme ailleurs nous l'auons prouué, de Galien. La grande chaleur gaste & consomme le plus delicat, & laisse le gros & terrestre. Par la mesme raison, la bonne imagination ne se peut assembler, auec beaucoup de memoire, pource que la chaleur excessiue resoult l'humidité du cerueau, & le laisse dur & sec: au moyen dequoy, il ne peut facilement receuoir les figures. Ainsi ne se trouuent en l'homme plus de trois principales differēces d'esprit, pource que ne se trouuent que trois qualitez d'où elles peuuent venir: Mais dessous ces trois generales differēces sont cōtenues plusieurs autres particulieres, à raisō des degrez ou force d'intēsion q̄ peuuēt auoir la chaleur, l'humidité & la siccité. Toutesfois ne faut entendre q̄ de chacū degré des trois qualitez, resulte & prouiēne vne differēce d'esprit, pource que la siccité, la chaleur, & l'hu-

Au liure de l'art medic. ch. 12.

Tout ce qui est intēperé ne peut longuement durer. Galen liure. 6. de la cōseruation de santé.

midité peuuent venir à tel poinct, & estre telles, qu'entierement la faculté animale en est interessée, suyuant ceste sentence de Galié, *Omnis immodica intemperies, vires exoluit.* Tout ce qui est trop intéperé resoult & anichille les forces: ce qui est vne chose certaine: car combié que l'entendement se serue de la siccité, elle peut neantmoins estre si grande, qu'elle consomme ses œuures. Ce q̃ n'approuue Galien, ny les philosophes anciens: qui affirment que si le cerueau des vieilles gés ne se refroidissoit, iamais ils ne deuiendroyent caducs, bien qu'ils se fussent rendus secs au quatriesme degré. Mais ils n'ōt point de raison en cela, pour ce que nous prouuerons en l'imagination: car combien que ses œuures se fassent auec chaleur, passant le troisiesme degré, elle cōmence incontinent à se perdre & ruiner: autant en aduient de la memoire, au moyen d'vne trop grande humidité. Ie ne peux dire maintenant en particulier

Au 2. des Aphoris. com. 30.

Au liure, Quod ani mi mores, chap. 5.

com

combien de differéces d'esprit prouiennent à raison de l'intention & force de chacune de ces trois qualitez: iusqu'à tant que cy apres, nous veniós à deduire & raconter toutes les œuures & actions de l'entendement, de l'imagination & de la memoire: ce pendãt il faut sçauoir qu'il y a trois principales œuures de l'entendement: la premiere est, inferer: l'autre, distinguer: & la troisiesme, eslire. Et de là se font & establissent trois differences d'entendement. La memoire se diuise en trois autres, qu'elle reçoit facilemẽt, & les oublie aussi tost. L'autre tarde à perceuoir & retiẽt long tẽps. La troisiesme reçoit auec facilité & tarde beaucoup à oublier. L'imagination comprend beaucoup plus de differẽces: car elle a les trois comme l'entendement & la memoire, & de chacun degré resultẽt & procedẽt trois autres. Nous en parlerós cy apres plus distinctement, quand nous donnerós à chacune la sciẽce qui luy respód en par-

ticulier. Mais celuy qui voudra considerer trois autres differences d'esprit, trouuera y auoir certaines habilitez en ceux qui estudient: les vnes, naturellement disposees aux contéplatiõs claires & faciles de l'art que ils apprennent: mais quand ils sont mis aux obscures, hautes & difficiles, c'est en vain q̃ le maistre en traite: en vain l'õ tasche de les representer par bons exéples, ou d'en comprendre vne autre figure par le moyen de l'imagination, pource qu'ils ne peuuent comprendre cela. En ce degré sont constituez tous les mauuais lettrez de quelque faculté que soit, lesquels enquis des choses faciles de leur art, disent tout ce qui se peut entendre: mais estãs venuz aux choses plus hautes & subtiles, disẽt mille absurditez. Autres esprits montent vn degré plus haut: car ils sont mols & faciles pour receuoir impression de toutes les reigles & considerations de l'art, claires, obscures, faciles & dificiles: mais la do-

ctrine, l'argumẽt, la reſpõce, le doute & la diſtinction, leur doit dõner beaucoup à faire. Ceux là ont beſoin d'ouyr la ſcience, de bons maiſtres qui ſçachent beaucoup, auoir quantité de liures & eſtudier en iceux, ſans ceſſer: car moins ils liront & trauaillerõt & moins ils ſçaurõt. De ceux là ſe peut auerer ceſte ſentence tãt celebre d'Ariſtote, *Intellectus noſter eſt tanquam tabula raſa, in qua nihil eſt depictũ.* Noſtre entendement eſt comme vn tableau vuide, auquel n'y a rien qui ſoit depeint. Il faut donc qu'ils entendent premierement d'vn autre, tout ce qu'ils doyuent ſçauoir & apprendre: car ils n'ont ſurce aucune inuẽtion. Nature fait, au troiſieme degré certains eſprits tant parfaits, qu'ils n'ont beſoin de maiſtres qui les enſeignent & leur monſtrent la maniere de philoſopher: car d'vne conſideration en laquelle ils ſont acheminez par le maiſtre, ils en tirent cent, & ſãs dire mot, ils ont le cerueau plain

Liure 3. de l'Ame.

De ces deux manieres d'eſprits, Ariſtote a dit, celuy eſt tresbõ qui entẽd tout de ſoy-meſme: & de rechef celuy eſt bõ qui obeit au biẽ diſant. libr. 1. ethi.

de sçauoir. Ces esprits là tromperent Platon, & luy firent dire que nostre sçauoir est vne certaine maniere de reminiscence ou resouuenance, les entendans parler & dire ce qui n'entra onques en la consideration des hommes. A ceux-là est permis escrire des liures, & aux autres, non: car l'ordre & moyen que l'on doit tenir, à ce que les sciences reçoyuent tous les iours accroissement & plus grande perfection, est d'assembler la nouuelle inuention de nous qui viuons maintenant, auec ce que les anciens ont laissé par escrit, en leurs liures. Car si chacun faisoit cela en son temps, les arts viendroyent à croistre, & les hommes qui viendront apres, iouyroyent de l'inuention & trauail de ceux qui ont vescu premierement. La Republique ne deuroit pas permettre ny consentir q̃ tous les autres qui ont faute d'inuention, escriuissẽt liures, & les fissent imprimer: car ils ne fõt autre chose qu'vn cercle

Galiẽ dit que l'on inuẽte les arts, & que l'on cõpose les liures, ou par le moyen de l'ẽtẽdemẽt, ou par la memoire, ou par l'imagination: mais celuy q̃ escrit, pour ce qu'il a memoire de plusieurs choses, ne peut rien dire de nouueau. Au 1. liure de l'office du med. com. 4.

cle des dicts & sentẽces des auteurs graues, & ne font que repeter & redire : de maniere que prenant vne piece deçà, l'autre de là, il n'y a celuy qui ne face vn œuure. Les esprirs inuenteurs, sont dits en langue Toscane, tenir du caprice, c'est à dire d'vne prompte fantasie, pour la semblance qu'ils ont auec la chieure, en leur aller & aduis. La chieure ne veut iamais cheminer par vn lieu plain, mais cherche tousiours les endroits hauts & montagneux : elle va par lieux scabreux & difficiles, où n'apparoist aucun chemin, & ne veut aller en compagnie. Telle proprieté se trouue en vne ame raisonnable, pourueuë d'vn cerueau bien composé & temperé : iamais elle ne s'arreste à contempler : elle n'est iamais en repos : elle veut sçauoir & entendre choses nouuelles. De ceste maniere d'ame se verifie ce dit d'Hippocrate, *Animæ deambulatio, cogitatio hominibus*. Car on trouue autres hommes qui ne sortent iamais

Ceste maniere d'esprit est fort dangereuse pour la theologie, à laquelle doit estre pre l'entẽdemẽt, cõme declare l'Eglise catholique.

6. Epi p. 5. com. 5.

iamais d'vne contemplation, & ne penſent point que l'on puiſſe découurir autre choſe au mõde. Ceux là ont la proprieté de la brebis, laquelle iamais ne ſe de deuoye du chemin accouſtumé, & n'oſe cheminer par les lieux deſerts: elle ne va que par les chemins cogneuz, & ne marche, ſans que quelqu'vn aille deuãt. Ces deux differences & manieres d'eſprit, ſont fort ordinaires entre les hommes de lettres. Il s'en trouue qui ſont hors de la commune opinion: qui iugent & traitent les choſes d'vne differente maniere, qui ſont libres à dõner leur aduis & ne ſuyuent perſonne. Autres ſe recueillent, ſont humbles, fort paiſibles, ſe defians d'eux meſmes, & ſe tenans à l'aduis d'vn graue auteur, qu'ils enſuyuent, deſquels ils tiennent les propos & ſentences pour vne ſcience & demonſtration, & iugent vanité & mẽſonge ce qui eſt dit au cõtraire. Ces deux manieres ou differences d'eſprit eſtans iointes,

Ceſte differẽce d'eſprit eſt bõnepour la theologie: où il faut ſuyure l'authorité diuine, declaree par les ſaints cõciles, & pas les S. docteurs.

iointes, ſeruent beaucoup : car ny plus ny moins qu'en vn grand troupeau de brebis, les bergers ont accouſtumé de mettre vne douzaine de cheures, pour les mener & conduire promptement au paſturage nouueau & nō encores trouué. Ainſi eſt il conuenable de trouuer, és lettres humaines, certains eſprits fantaſtiques & tenans du caprice pour découurir aux entendemés arreſtez & comme de brebis, noueaux ſecrets de nature, & donner contemplations nouuelles, pour s'exercer en icelles: car par ceſte maniere, les arts croiſſent, & les hōmes deuiennent plus ſçauans tous les iours.

Aucuns doutes & argumens contre la doctrine du precedent chapitre: & la reſponce à iceux.

Chap. VI.



Ne des raiſons, pour laquelle la ſageſſe de Socrate a eſté iuſques auiourd'huy

tant

tant celebree, eſt de ce que depuis qu'il fut iugé par l'oracle d'Apollon pour l'homme le plus ſage du monde, il diſt en ceſte maniere, *Hoc vnum ſcio, me nihil ſcire.* Ie ſçay vne ſeule choſe, que ie ne ſçay rië. Tous ceux qui ont leu & entendu ceſte ſentence, tiennent qu'elle a eſté dite, pource que Socrate eſtoit vn hõme tres-humble, ayant en meſpris les choſes humaines, portant honneur & reſpect aux diuines, & eſtimant toute autre choſe de nulle valeur. Mais certainement ils ſont trompez: car il n'y eut onques philoſophe ancien, qui ait trouué ou aquis ceſte vertu d'humilité, & meſme qui ait ſceu que c'eſt, deuant la venue de Dieu, au monde, lequel nous l'a enſeigné. Socrate a bien voulu donner à entendre le peu de certitude qu'il y a aux ſciences humaines, & combien eſt mobile & temeraire l'entendement du philoſophe, en tout ce qu'il ſçait: voyant par experience que tout eſt plain de

doutes & argumens, & que ſans crainte de la partie contraire on ne peut conſentir à choſe quelconque: & pour ceſte cauſe a eſté dit, *Cogitationes mortalium timidæ & incertæ prouidentiæ noſtræ*. Les penſees des hommes timides & noz prouidences incertaines. Et celuy qui doit auoir la vraye ſcience des choſes, ſe doit tenir ferme & repoſé, ſans aucune crainte ou doute d'eſtre trompé: & le philoſophe qui n'eſt tel peut veritablement dire & affirmer qu'il ne ſçait rien. Galien eut ceſte meſme conſideration, quand il diſt, *Scientia eſt conueniens, firma & nunquam à ratione declinãs cognitio: eam neque apud philoſophos præſertim, dũ rerum naturas perſcrutantur inuenies, multò ſanè minus in re medica, imò vt verbo expediam, ne ad homines quidem venit*. Science eſt vne cognoiſſance conuenable, ferme & laquelle iamais ne s'elongne de la raiſon: vous ne la trouuerez és philoſophes, quand principallement ils recher

Sapience, chap. 9.

Au liure introductoire, chap. 5.

cher

cherchét les natures des choſes:encores moins en l'affaire de medecine, & pour le dire en vn mot, elle ne paruient aux hõmes. Suyuant cela, l'homme ne peut auoir la vraye cognoiſſance des choſes : il ne peut auoir qu'vne certaine maniere d'opiniõ, qui le tiẽt incertain & craintif ſans aucune reſolutiõ de ce qu'il doit croire ou faire. Mais ce que principalemẽt Galien note en cecy, eſt que la philoſophie & la medecine ſont les ſciẽces les plus incertaines, qu'ayent les hommes. Et ſi cela eſt vray, que dirõs nous de la philoſophie que nous traitons, en laquelle ſe fait, par l'entendement, anatomie de choſe tãt obſcure & difficile, comme ſont les puiſſances & habilitez de l'ame raiſonnable : en laquelle matiere s'offrent tãt de doutes & argumens, qu'il n'y a rien ſurquoy on ſe puiſſe fonder & arreſter. Vne deſquelles & la plus principalle, eſt que nous auons fait à l'entendement vne puiſſance inſtrumẽtale

(comme

(comme à l'imagination & à la memoire) & l'auons dõné au cerueau, auec ſiccité, pour inſtrument, duquel il puiſſe exercer ſon office: choſe fort eſlongnee de la doctrine d'Ariſtote & de tous ſes ſectateurs, leſquels (conſtituans l'entendement ſeparé de l'organe corporel) prouuoyent facilemẽt que l'ame raiſonnable eſtoit immortelle, & qu'eſtãt ſortie du corps, elle dure à iamais: & ſe pouuant diſputer & debatre l'opinion cõtraire, la porte demoure cloſe, pour ne ſe pouuoir demõſtrer. D'auantage, les raiſons eſquelles s'eſt fondé Ariſtote, à fin de prouuer que l'entendement n'eſtoit puiſſance corporelle & compoſee, ſont de telle efficace, que l'on ne ſçauroit conclure autre choſe, pource qu'il appartient à ceſte puiſſance de cognoiſtre & entendre la nature & eſtat de toutes les choſes materielles qui ſont au monde: de maniere que ſi elle eſtoit coniointe à aucune choſe corporelle, elle meſme

Au liure 3. de l'ame, ch. 4.

me empescheroit la cognoissance des autres, cõme nous le voyons és sens exterieurs:en ce que si le goust est amer, tout ce que la langue touche,tient la mesme saueur: & si l'humeur cristallin est verd, ou de couleur palle, l'œil iuge tout ce qu'il void,de la couleur mesme qu'il tiét. La cause de cela est que *Intus existens prohibet extraneum.* Ce qui est dedans, empesche le dehors. Aristote dit aussi que si l'entendement estoit meslé auec quelque instrument corporel, il seroit en qualité, pource que à celuy qui se ioint auec le chaud ou le froid,necessairement luy doit estre la chaleur cõglutinee. Et de dire que l'entendement est chaud,froid,humide ou sec,c'est vn propos abominable à l'ouye des philosophes naturels. L'autre principal doute est qu'Aristote & tous les Peripatetiques cõstituent deux autres puissances,outre l'entendement,l'imagination & la memoire:qui sont la Reminiscence, ou le resouuenir,

& le ſens commun, ſe fondans ſur ceſte reigle, *Potentia cognoſcuntur per actiones*, Les puiſſances ſe cognoiſſent par les actions. Ils trouuent qu'outre les œuures de l'entendement, imagination & memoire, s'en trouuent deux autres fort differentes. Par cõſequent de cinq puiſſances naiſt & procede l'eſprit de l'homme & non de trois tant ſeulement, comme iuſques icy nous auõs prouué. Nous auons dit pareillement, au chapitre precedent, ſuyuant l'opinion de Galien, que la memoire ne fait autre choſe au cerueau que garder les figures eſpeces des choſes, ny plus ny moins qu'vn coffre tient & a en garde les accouſtremens leſquels y ſont mis. Et ſi par vne telle comparaiſon, nous deuons entendre l'office de ceſte puiſſance, il eſt beſoin conſtituer autre faculté de la raiſon, qui tire & faſſe ſortir les figures de la memoire, & les repreſente à l'entendement, ny plus ny moins qu'il eſt neceſſaire de trou

uer qui ouure le coffre pour en tirer ce qui a esté mis dedans. Dauantage, nous auons dit, que l'entendement & la memoire estoyent puissances contraires & que l'vne combatoit auec l'autre, pource que l'vne demande beaucoup de siccité & l'autre beaucoup d'humidité & mollesse au cerueau. Et si cela est vray, pourquoy est ce que Platon & Aristote ont dit que les hommes ayans la chair molle & delicate, ont bon entendement, veu que la douceur & mollesse est vn effect d'humidité? Nous auons dit aussi, que pour auoir bonne memoire, il falloit que le cerueau fust mol, d'autant que les figures se doyuent imprimer en iceluy, en pesant dessus, comme on fait le cachet sur la cire molle: car s'il estoit dur, il ne pourroit pas facilement receuoir telle impression. Il est bié vray que pour receuoir prõptement la figure, il est necessaire d'auoir le cerueau mol: mais pour conseruer & garder longuement

Au 2. liure de l'Ame.

guement

guement les especes des choses qui s'y impriment tous les philosophes tiennent que la durté & siccité est necessaire : comme il appert en la cire & autre chose molle que la figure imprimee en icelle, s'efface aisemẽt, laquelle ne s'en va iamais en matiere dure & seiche. Par ce moyẽ voyons nous plusieurs hommes, qui mettent aisement les choses en leur memoire, mais ils les oublient incontinent. Dequoy Galien donne la raison, & dit que ceux là, par vne grande humidité, ont la substance du cerueau coulante & non ferme, au moyen dequoy la figure imprimee en icelle, est incontinent effacee, ny plus ny moins que si l'on vouloit seeller en l'eau. Autres au cõtraire, mettent en memoire auec grãde difficulté, mais ils n'oublient iamais ce qu'ils ont aprins vne fois. Et pourtant semble il chose impossible d'auoir cette difference de memoire que nous auons dit, d'aprendre facilement & de retenir long temps.

Au liure de l'art de med. chap. 12.

temps. Aussi est il difficile d'entendre comme il est possible d'imprimer tāt de figures ensemble au cerueau, de maniere que les vnes n'effacent les autres, cōme nous voyōs aduenir en vn morceau de cire molle, en laquelle si l'on imprime diuerses figures, il est certain, que les vnes effaceront les autres, par le mélange d'icelles. Et ce qui nous donne plus de peine & difficulté, est de sçauoir d'où vient que s'exerçant la memoire, elle se rend plus facile à receuoir les figures : estant certain, que l'exercice, non seulement du corps, mais aussi encores plus, de l'esprit, desseiche & essuye la chair. Encores est il difficile d'entendre comme l'imagination est contraire à l'entendement (s'il n'y a chose plus vrgente que la resolution des parties subtiles du cerueau, par le moyen de la chaleur, qui laisse les grosses & terrestres) attendu que la melancholie est vn des plus gros & terrestres humeurs de nostre

corps.

corps. Aristote dit q̃ l'entendement ne se sert de nul autre tãt que de cestuy-là : mais la difficulté est plus grande, quand on vient à cõsiderer que la melancholie est vn humeur gros, froid, & sec, & la colere de substance delicate, & de temperemẽt, chaud & sec : & ce neantmoins la melancholie est plus propre à l'entendemẽt que n'est la colere. Ce qui semble repugner à la raison: pource que cest humeur ayde, par le moyen de deux qualitez à l'entendemẽt, & luy contredit pour vne seule, qui est la chaleur: & la melãcholie ayde par la siccité, & non d'auãtage: & contredit & nuit par la froideur & grosseur de substãce, qui est-ce que plus l'entẽdement a en horreur. Ainsi dõc Galien a donné plus d'esprit & de prudence à la colere qu'à la melancholie, quand il a dit, *Animi dexteritas & prudẽtia à bilioso humore proficiscitur, integritatis & constantia erit author humor melancholicus.* La dexterité & prudence vient de la

Au liu. I. de la nature humaine, com. II.

colere : l'integrité & constance, de l'humeur melancolic. Finalement on demande d'où vient que le trauail & la continuelle contemplation, en l'estude, en fait plusieurs sçauans & sages, lesquels au commencement auoyent faute de la bonne nature des qualitez que nous auons dit: de maniere que donnant & receuant, par le moyen de l'imagination, ils viennent à acquerir la cognoissance de maintes choses qu'ils ignoroyent au precedent. Ils n'auoyent pas le temperament requis à icelles : car s'ils en eussent esté pourueuz, il ne leur eust pas esté besoin d'y trauailler beaucoup. Toutes ces difficultez & plusieurs autres sont contre la doctrine enseignee au precedét chapitre, pource que la philosophie naturelle n'a pas ses principes mathematiques, esquelles le medecin & philosophe (estant ensemble mathematicien) peut tousiours faire demonstrance: mais venant à exercer son office, selon

lon l'art de medecine, il y commettra plusieurs fautes, & non pas toutes les fois par sa coulpe, (s'acertenant tousiours par les mathematiques) mais par l'incertitude de son art : & pour ceste cause Aristote a dit, *Non ideo malus medicus, si non semper sanet, dum nihil omiserit eorum quæ sunt ex arte.* Si le medecin ne guarit tousiours, ce n'est pas à dire qu'il soit mauuais, pourueu qu'il ne ait obmis aucune chose qui cõcerne sõ art: mais si le mesme faisoit quelque faute, es mathematiques, il ne pourroit estre excusable: car employant, en telle science, toutes les diligences requises, il est impossibile de faillir. Parquoy, combien que nous ne fassions demonstrance de ceste doctrine, il ne faut pas, toutesfois, attribuer toute la faute à nostre esprit, ny pẽser estre faux ce que nous auons dit. Au premier & principal doute peut l'on respondre q̃ si l'entendement estoit separé du corps, & qu'il n'eust q̃ faire auec la chaleur,

Au liure 1. des Topiques.

la froideur, l'humidité & la ſiccité, ny auec toutes les autres qualitez corporelles, s'enſuyuroit q̃ tous les hõmes ſeroyẽt d'vn meſme entẽdement, & q̃ l'arraiſonnement de chacun ſeroit eſgal. Et nous voyons par experience, qu'vn homme entend mieux que l'autre, & qu'il diſcourt mieux q̃ l'autre, à cauſe de la puiſſãce organique de l'entendement, qui eſt en l'vn mieux diſpoſé qu'ẽ l'autre: & nõ pour autre raiſon. Car toutes les ames raiſonnables & leurs entəndemens, ſeparez du corps, ſont d'eſgalle perfection & ſçauoir.

Ceux qui ſuyuẽt la doctrine d'Ariſtote, voyans par experiẽce qu'aucuns hõmes diſcourent mieux q̃ les autres, ont trouué vn eſchappatoire tout apparẽt, diſans que l'vn ne diſcourt mieux que l'autre à raiſon de la puiſſance organique de l'entẽdement, & pource que le cerueau eſt mieux diſpoſé, es vns qu'aux autres: mais pource que l'entendemẽt humain (ce pendant q̃ l'ame raiſonnable

ble demoure au corps) a besoin des figures & fantasies qui sõt en l'imagination & en la memoire. A faute dequoy, l'entendemẽt viẽt à discourir mal, & non par sa faute, ny pour estre ioint à vne matiere mal organizee. Mais ceste responce est contre la doctrine du mesme Aristote, lequel prouue, que l'entendemẽt est d'autant meilleur que la memoire est mauuaise: & au cõtraire que plus la memoire est grãde, plus l'entendement est lasche & abastardy : ce que nous auõs prouué ailleurs, touchant l'imagination. Et pour la confirmation de cela, Aristote demãde, pourquoy, estans vieils, nous auons tant mauuaise memoire, & bon entendement: & quand nous sommes ieunes, nous auons bonne memoire & mauuais entendement? Vne chose nous monstre l'experience de cela, & ainsi le note Galiẽ, que quand en la maladie se corrompt le temperament & la bonne composition du cerueau, souuẽtesfois se perdent

Au liure de la memoire & reminiscente.

En la 30. sect. prob. 4.

les œuures de l'entendement, & demeurent en leur entier celles de la memoire & de l'imagination: ce qui ne pouuoit auenir ſi l'entendement n'euſt prins pour ſoy vn inſtrumēt particulier, outre celuy que les autres puiſſances tiennent. Ie ne ſçay que l'on peuſt reſpondre à cela, ſi n'eſt par quelque relation metaphyſique composee d'acte & puiſſance: car ils ne ſcauēt pas eux-meſmes ce qu'ils veulent dire, & n'y a homme qui les entende. Il n'y a rien qui faſſe tant de dommage & nuiſance au ſçauoir de l'homme que le meſlange des ſciences: que de traiter, en la metaphyſique, ce qui eſt de la philoſophie naturelle: & au contraire, ce qui eſt de la philoſophie naturelle, en la ſurnaturelle.

Les raiſons ſur leſquelles Ariſtote ſe fonde, ſont de peu d'efficace: car il ne s'enſuit pas que, pource que l'entendement doit cognoiſtre les choſes materielles, il ne doyue auoir vn organe ou inſtrument corpo

porel, pource q̃ les qualitez corporelles qui seruent à la composition de l'organe, n'alterent & ne changent pas la puissance, n'y d'elles sortent les fantasies : & sont comme, *Sensibile positum supra sensum, quod non causat sensationem.* Cela se voit clairement au toucher : car estant composé de quatre qualitez materielles, & ayant en soy quantité & mollesse ou dureté, ce neantmoins la main cognoist si vne chose est chaude ou froide : dure, ou molle : grande ou petite. Et si l'on demande cõment la chaleur naturelle qui est en la main, n'empesche au toucher, de cognoistre la chaleur qui est en la pierre : nous respondrõs que les qualitez qui seruent à la cõposition de l'organe, ne changent point ny n'alterét le propre organe, ny d'icelles sortent especes pour les cognoistre. Il appartient à l'œil de cognoistre toutes les figures & quãtitez des choses, & nous voyons que l'œil mesme a sa propre figure

Empedocle disoit q̃ les puissances deuoyent auoir la mesme nature de l'obiect, à fin de le pouuoir perceuoir & pourtant il a dit en ceste maniere, Nous sentons la terre, par la terre : la liqueur par la liqueur : la substance aerée, par l'air : & le feu, par le feu. Ce q̃ Galiẽ approuue au 7. liure, De Placitis.

& quantité & des humeurs & tuniques qui le cõposent, aucunes ont couleurs: & les autres ſont tranſparoiſſantes: ce qui n'empeſche point que par le moyen de la veuë, nous ne cognoiſſions les figures & quantitez de toutes les choſes, qui ſont miſes deuant nous. Et c'eſt, pource que les humeurs & tuniques, la figure & quantité ſeruent à la compoſition de l'œil, & ces choſes là ne peuuent alterer ny changer la puiſſance de la veuë: au moyen dequoy elles n'empeſchent pas la cognoiſſance des choſes de dehors. Nous en auons autãt dit de l'entendemẽt: que le propre inſtrument d'iceluy (bien qu'il ſoit materiel, & ioint auec luy) ne le peut entendre, pource que d'iceluy ne ſortẽt eſpeces intelligibles qui le puiſſent alterer ou chãger: & la cauſe eſt que *Intelligibile poſitum ſupra intellectum, nõ cauſat intellectionem*. Et ainſi demeure il libre, pour entendre toutes les choſes materielles de dehors, ſans

auoir

auoir qui l'empesche. L'autre raison sur laquelle se fonde Aristote est plus legere que l'autre : car ny l'entendement ny aucun autre accident peut estre (qualis) attendu qu'ils ne peuuent estre, de soy, suiect d'aucune qualité. Et ainsi il importe peu que l'entendement ait le cerueau pour organe, auec le temperamēt des quatre premieres qualitez, afin que par ce moyen, il s'appelle (qualis) puis que le cerueau est le suiect de chaleur, froideur, humidité & siccité, & non l'entendement. Quant à la trosiesme difficulté qu'ameinent les Peripatetiques, disans que pour faire à l'entendement, vne puissance organique, se laisse vn principe qu'il auoit, pour prouuer l'immortalité de l'ame raisonnable: nous disons qu'il y autres argumens plus certains, pour ce faire, desquels nous traicterōs au chapitre ensuyuant. On peut respondre au second argument que chacune difference d'œuure, ne demonstre

pas diuerſité de puiſſances:car comme nous prouuerons cy apres, l'imagination fait des cas tant eſtranges, que ſi ceſte maxime eſtoit auſſi vraye que les philoſophes vulgaires penſent, ou ſi elle auoit l'interpretation qu'ils luy donnent, ſe trouueroyent d'auantage, dix ou douze puiſſances au cerueau. Mais pource que toutes ces œuures conuiennent en vne principale raiſon, elles ne denotent pas plus d'vne imagination, laquelle ſe diuiſe, en apres, en pluſieurs particulieres differences, à raiſon des diuerſes actions d'icelle. Compoſer les eſpeces en preſence des obiects, ou en leur abſence, ne denote ie ne diray ſeulement diuerſité de puiſſances generales (comme ſont le ſens commun & l'imagination) mais n'auſſi de particulieres. On peut reſpondre au troiſieme argument que la memoire n'eſt qu'vne molleſſe de cerueau, diſpoſee (par vne certaine maniere d'humidité) à receuoir & garder ce

que

que l'imagination perçoit, en la mesme sorte que l'on voit au papier blanc, & en celuy qui doit escrire. Car cõme l'escriuãt escrit au papier les choses qu'il ne veut estre mises en oubly, & lesquelles il retourne lire apres les auoir couché par escrit : ainsi doit-on entendre que l'imagination escrit en la memoire les figures des choses que les cinq sens & l'entẽdement ont cogneu, & autres qu'elle forge elle-mesme. Et quand elle se veut souuenir d'icelles, Aristote dit qu'elle retourne les voir & contempler. Platon s'est seruy de ceste maniere de comparaison, quand il a dit, que craignant le peu de memoire de la vieillesse, il se hastoit d'ẽ faire vne autre de papier (qui sont les liures) afin que son trauail ne se perdist: & que celui qui le voudroit lire, en apres, se le represẽtast. L'Imagination en fait autãt, escriuãt en la memoire ce qu'elle retourne à y lire, quãd elle s'ẽ veut souuenir. Aristote a touché le premier

Au 4. liure de l'ame.

ceste sentence : & puis apres Galien, lequel a dit en ceste maniere, *Pars enim animæ duæ imaginatur quæcunque ea sit, hæc eadem recordari videtur.* Car la partie de l'ame, laquelle imagine, quelle elle soit, semble rememorer les mesmes choses. Ainsi voit-on clairement, pourquoy les choses que nous imaginons soigneusement & auec vn grand soucy, s'impriment bien en la memoire: & ce que nous traitons, par vne legere consideration, s'oublie incontinent. Et comme l'escriuain qui fait vne bonne lettre, la rend propre à lire, ainsi aduient à l'imagination: car si elle imprime ou seelle auec force, la figure demeure au cerueau bien imprimee & marquee: autrement, à peine se peut elle cognoistre. Cela mesme aduient aussi aux escrits anciens, lesquels, pource qu'vne partie est entiere, & l'autre gastee, (auec le temps) ne se peuuent bien lire, si ne est auec grande peine & discretion.

Au 3. liure de l'ame.

Au 2. liure du mouuement des muscles.

L'I

L'imagination en fait proprement autant, (quand ſe ſont perdues, en la memoire, aucunes figures & qu'autres demourent) dequoy eſt procedé l'erreur d'Ariſtote, qui a penſé que la reminiſcence, par ceſte raiſon, eſtoit puiſſance differente de la memoire. Et outre ce, il a dit, que ceux là qui ont vne grande reminiſcence ou ſouuenance, ſont de grand eſprit: ce qui eſt pareillement faux, pour ce que l'imagination (qui eſt celle qui cauſe la ſouuenance) eſt contraire à l'entendement. De maniere que mettre en memoire les choſes, & ſe ſouuenir d'icelles, apres les auoir ſceu, eſt œuure de l'imagination: comme eſcrire quelque choſe, & la retourner lire, eſt œuure de l'eſcriuain & non pas du papier. Et ainſi la memoire demeure pour puiſſance paſſiue & non actiue, comme le blanc du papier n'eſt autre choſe qu'vne commodité, à ce qu'vn autre y puiſſe eſcrire. Au quatrieſme doute ſe peut

respondre, que ne sert rien à l'esprit d'auoir la chair dure ou delicate & douce, si le cerueau ne tient aussi la mesme qualité: lequel nous voyons souuentesfois auoir vn temperamēt separé de toutes les autres parties du corps: mais quand bien ils conuiendroyent en la mesme qualité & mollesse, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, & pour l'imagination aussi. Si nous considerons la chair des femmes & des enfans, nous trouuerōs qu'elle est plus douce & delicate que celle des hommes: & ce neantmoins, les hommes communement, ont meilleur esprit que les femmes. La raison de cela est naturelle, que les humeurs qui font la chair douce, sont flegme & sang, pource qu'ils sont tous deux humides (comme nous l'auōs desia noté) desquels Galien a dit, qu'ils font les hommes simples & bons: & au contraire les humeurs qui endurcissent la chair, sont la colere & la melancholie: dont procede la

Les mols, blancs & gras n'ōt l'humeur melancholic.

Gal. au liure, des lieux affectez, c. 6.

pudence & le sçauoir des hommes: de maniere que d'auoir la chair douce & delicate, c'est vn plus mauuais signe, que de l'auoir seiche & dure. Parquoy és hommes ayans vn egal temperamẽt, par tout le corps, il est fort aisé de recueillir la maniere de leur esprit, par la douceur ou mollesse, ou durté de la chair: car si elle est dure & aspre, elle demonstre ou bon entendement ou bonne imagination: & si elle est molle & delicate, elle denote le contraire qui est bonne memoire, & peu d'entendement & moins d'imagination. Et pour sçauoir si le cerueau est correspondant, il faut considerer les cheueux: car s'ils sont gros, noirs, aspres & espais, c'est l'indice d'vne bonne imagination, ou d'vn bon entendement: & s'ils sont delicats & doux, c'est signe d'vne grãde memoire & non d'autre chose. Mais celuy qui voudra distinguer & cognoistre si c'est entendement ou imagination (quand les cheueux sont

Entre les bestes brutes, nulle n'aproche de la prudence humaine tant que fait l'Elephant qui a la chair la plus dure & rude de tous.

Le ris des dēts & le marcher de l'hōme declarent iceluy. Eccle. ch. 19.

ſont de ceſte maniere) doit conſiderer de quelle forme eſt le ieune hōme, quant au rire : car ceſte paſſion découure fort que telle eſt l'imagination. Quant à l'occaſion du ris, pluſieurs philoſophes ſe ſont efforcez la ſçauoir : mais perſonne n'en a dit choſe qui ſe puiſſe entendre: toutesfois chacun conuient en ce que le ſang eſt vn humeur qui prouoque l'homme à rire, combien que nul ne declare quelles ſont les qualitez de ceſt humeur plus que des autres qui faſſent l'homme ſubiect à rire. *Deſipientiæ quæ cum riſu fiunt, ſecuriores : quæ verò cum ſolicitudine, periculoſiores.* Comme s'il vouloit dire, Quand les malades tranſportez rient, c'eſt bon ſigne, & ſont plus aſſeurez: mais s'ils ſont ſouciez & fachez, ils ſont en danger : car le premier ſe fait par le moyé du ſang, qui eſt vne humeur fort benine : & l'autre, au moyen de la melancolie. Mais cela repugnant à la doctrine que nous traittons, on vient facilement

Hippo. 6. des Aphoriſ. 53.

ment à entendre tout ce qu'en ce cas, on desire sçauoir. La cause du ris n'est autre (à mon aduis) qu'vne approbation de la puissance d'imaginer (quand l'on voit ou que l'on entend quelque fait ou dict, qui agree & conuient fort bien) & comme ceste puissance reside au cerueau, estant cõtente d'aucune de ces choses, il en est mené, comme sont menez pareillemẽt les muscles de tout le corps : à raison dequoy, nous approuuons souuentesfois les propos aiguz & subtils, en baissant la teste. Dauantage, quãd l'imagination est fort bonne, elle ne se contente de chacun propos, mais seulement de ceux, qui viennent fort bien: de maniere que s'ils ne sont bien conuenables & à propos, elle en reçoit plustost peine qu'alegresse. De là vient que nous voyons rire, par grande merueille, les hommes de grande imagination : & ce qui est encores plus notable, nous voyons que ceux là lesquels ont grace à *Chose notable.*
parler,

parler,& qui ſont facetieux,ne rient iamais de ce qu'ils diſent, ny de ce qu'ils entendent dire aux autres: pource qu'ils ont l'imagination tãt delicate & ſubtile, que la propre grace de leurs parolles & gẽtils deuis, ne correſpond & ne leur agree, comme ils voudroyent. A quoy l'on peut adiouſter que la grace (outre la bõne propoſitiõ qu'elle doit auoir) doit eſtre nouuelle & non iamais ouye ny veuë: ce qui n'eſt propre ſeulemẽt à l'imagination, mais auſſi aux autres puiſſances qui gouuernent l'hõme. Parquoy nous voyons que l'eſtomac s'ennuye d'vne meſme viande & qu'il l'abhorre, quand il en vſe deux fois: la veuë, en ceſte maniere a en horreur vne meſme figure & couleur: l'ouye, vne meſme reſonnance, pour bõne qu'elle ſoit: & l'entendement, vne meſme contemplation. C'eſt auſſi pourquoy le beau parleur ne rit de la grace qu'il a en ſon parler: car deuant que la grace ſorte de ſa bouche, il ſçait
deſia

desia ce qu'il doit dire. Parquoy ie conclu que ceux qui sont beaucoup facetieux, sont tous depourueuz d'imagination : & ainsi toute grace & propos sortant de leur bouche (bien qu'il soit parauanture assez maigre & froid) leur conuient fort bien. Et pource q̃ ceux là qui sont fort sanguins, ont beaucoup d'humidité (laquelle nous auons dit estre contraire & nuire à l'imagination) ils sont aussi fort facetieux. C'est le propre de l'humidité, laquelle, pour sa mollesse & douceur, oste les forces à la chaleur, & fait qu'elle ne brusle pas tãt. Et ainsi elle se trouue mieux auec la siccité, pource qu'elle aguise ses actions : ioint que là où se trouue beaucoup d'humidité, c'est signe que la chaleur est lasche & remise : car il ne la peut resoudre ny consommer : & auec vne chaleur tant petite, la puissance imaginatiue ne peut exercer son operatiõ. De là s'ensuit que les hommes de grand entendement sont fort facetieux, *Gal. li.6. de la conseruation de la santé.*

pour

pource qu'ils ſont depourueuz d'imagination. Comme on lit de ce grand philoſophe Democrite & de pluſieurs autres que i'ay veu & noté. Ainſi nous cognoiſtrons par le moyen du ris, ſi les hommes ou les ieunes gens, de chair dure, & aſpre, ayans les cheueux noirs & eſpais, durs & aſpres, excellent ou en entendement ou en imagination: de maniere qu'Ariſtote ſe trompe en ceſt endroit, & ne rencontre bien en ceſte doctrine. On peut reſpondre au cinquieſme argument que ſe trouuent deux ſortes d'humidité au cerueau: vne qui vient de l'air (quãd ceſt elemẽt domine en la mixtion) & l'autre de l'eau, de laquelle ſe ſont amaſſez les autres elemens. Si le cerueau eſt mol auec la premiere humidité, la memoire ſera fort bonne, facile à receuoir & puiſſante à retenir long temps les figures: pource que l'humidité de l'air eſt fort gluante & graſſe, à laquelle les eſpeces des choſes tiennẽt fort, comme

me

me l'on voit aux peintures faites à huyle, lesquelles ne reçoyuent aucun dõmage du Soleil ny de l'eau: de maniere que si l'on espand de l'huyle, sur quelque escriture, il n'est possible en apres, de l'effacer: voire mesme celle qui est gastee & tellement effacee qu'on ne la peut lire, se rend lisable auec l'huyle, qui la fait reluire & transparoistre. Mais si la mollesse & douceur du cerueau vient de la seconde humidité, l'argument vient fort bien: car s'il reçoit aisement, la figure se vient aussi à effacer aussi aisement, pource que l'humidité de l'eau n'a point de gresse, à laquelle les especes se puissent conglutiner & ioindre fermement. Ces deux humiditez se cognoissent és cheuaux: celle qui viẽt de l'air les rend gras, & replets: & l'eau les rend humides, maigres & plats. On respond au sixiesme argument, que les figures des choses ne s'impriment pas au cerueau, comme la figure du seau en la cire, si n'est

n'eſt en penetrant, pour y eſtre aſſi-ſe: ou en la maniere que les oiſeaux ſe prenent à la glus, & les mouches, au miel, pource que ces figures n'õt point de corps & qu'elle ne ſe peuuent meſler ny corrompre les vnes les autres. On peut reſpondre à la ſeptieſme difficulté que les figures adouciſſent & amoliſſent la ſubſtãce du cerueau (ny plus ny moins que la cire s'amollit, en la maniant entre les doigtz) bien que les eſprits vitaux, ayent la vertu d'amollir & humecter les membres durs & ſecs, comme la chaleur le fait par dehors, par le moyen du fer. Et que les eſprits vitaux faſſent ce que i'ay dit cy deſſus, & amolliſſent le cerueau, pour le rendre propre à la memoire, nous l'auõs deſia prouué en vn autre endroit. Or tout exercice corporel & ſpirituel deſſeiche, voire meſme les medecins diſent que le moderé engreſſe. On reſpond à l'argument huictieſme qu'il y a deux genres de melancholie: vne

Galiẽ au li. 2. de la cõſeruation de la ſanté.

vne naturelle, qui est comme la lie du sang, duquel le temperament est froideur & siccité, auec vne fort grosse substance: elle ne sert de rien à l'esprit, ains rend les hõmes ignorans, lasches & subiects à rire: & pource qu'ils ont faute d'imagination, elle s'appelle (*atra bilis*) ou colere aduste & brulante, laquelle selon l'opinion d'Aristote, fait les hõmes tres-sages, de laquelle le temperament est diuers, comme celuy du vinaigre. Aucunefois a l'effect de chaleur, aucunefois il refroidit: mais il est tousiours sec & de substance fort delicate. Ciceron confesse qu'il estoit tardif d'esprit, pource qu'il n'estoit pas melancholique aduste: en quoy il dit vray: car s'il eust esté tel, il n'eust pas esté si eloquent, pource que les melancholiques adustes ont faute de memoire, à laquelle appartiẽt le parler auec grand appareil. Ceste colere a vne autre qualité, qui sert beaucoup à l'entendement, qui est d'estre resplan

En la 3. sect prob. 1.

Horace dit d'Oreste qu'estant fol, il ne faisoit mal à personne: mais qu'il

trouuoit propos fort subtils, à cause de la splendeur de sa colere: & pourtāt il a dit, Insit quòd splendida bilis. ser. 3.

plandissante, comme l'agathe, au moyen de laquelle splendeur, elle dōne lumiere au dedās du cerueau, à fin que les figures se voyent bien. Et ceste est l'opinion d'Heraclite, quand il a dit: *Splendor siccus, animus sapientissimus.* La melancholie naturelle n'a pas ceste splendeur, ains son noir est mort. Or nous prouuerons cy apres comme l'ame raisonnable a besoin d'auoir au cerueau vne lumiere & d'estre esclairee, pour voir les figures & especes. On peut respondre au neufiesme argument, que la prudence & dexterité de l'esprit que dit Galien, appartient à l'imagination, par le moyen de laquelle se cognoist ce qui est à venir: & pour ceste cause Ciceron a dit, *Memoria præteritorum, futurorum prudentia.* C'est à dire, La memoire est du passé, & la prudence de ce qui est à venir. La dexterité de l'esprit, est ce que nous appellons subtilité, engin, finesse & ruse: & pourtant Ciceron a ainsi dit,

Au Dialogue de la vieillesse.

dit, *Prudentia est calliditas quæ ratione quadam potest delectum habere bonorum & malorum.* Prudence est vne ruse, laquelle par certain moyen, peut auoir le chois du bien & du mal. Les hommes de grand entendement n'ont pas ceste maniere de prudence, pource qu'ils ont faute d'imagination: & ainsi le voyons nous par experience aux hommes de grand sçauoir, es lettres qui appartiennent à l'entendement: lesquels tirez de tel exercice, ne valent rien aux autres affaires du monde. Galien a tresbien dit que ceste maniere de prudence, procede de la colere: car Hippocrate contant à Damagete comme il trouua Democrite, quand il le fut voir & medeciner, escrit qu'il estoit au champ, dessouz vn Plane debout sur la plante des pieds & sans habillemens, appuyé d'vne pierre, & enuironné de bestes brutes, mortes & depecees: dequoy Hippocrate, fut esmerueillé, & luy demanda

Aux Tusculanes.

En l'Epistre à Dama.

Notez que les hõmes de grãd entendemẽt ne se soucient pas de l'ornement de

que luy seruoyent ces animaux ainsi: à quoy il respondit qu'il cerchoit l'humeur qui rend l'homme vacillant, rusé, double & cauteleux: & qu'il auoit trouué (en faisant anatomie de ces bestes brutes) que la colere estoit cause d'vne proprieté tãt mauuaise: & que pour se vanger des hommes rusez & cauteleux il vouloit faire en eux, ce qu'il auoit fait, au renard, au serpent, & au singe. Ceste maniere de prudence est non seulement odieuse aux hõmes, mais aussi S. Paul dit d'icelle, *Prudentia carnis inimica est Deo.* La prudence de la chair est ennemie de Dieu. Platon en donne la raison, quand il dit. *Scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius, quam sapientia est appellanda.* La science qui est esloignee de iustice, merite plustost le nom de ruse & finesse que de sapience. Comme s'il vouloit dire, il n'est pas raisonnable qu'vne science laquelle est separee de la iustice s'appelle science: mais elle se doit

leur corps ils sont tous mal propres ords & crasseux nous en donnõs la raison au cha. 8. & 14.

Aux Rom. ch. 8.

ap

appeller astuce ou malice: delaquelle le Diable se sert tousiours, quãd il veut faire mal aux hommes. *Ista sapientia non est de sursum descẽdens, sed terrena, animalis & diabolica*, c'est à dire, ceste sapience ne descend du ciel, mais elle est terrienne, inhumaine & diabolique. Il y a vne autre maniere de sapience ou sciẽce, coniointe à la droiture & simplicité: par laquelle les hommes cognoissent le bon & reprennent le mauuais; Galien dit qu'elle appartient à l'entendement, pource qu'en ceste puissance n'est point comprinse la malice ny l'astuce, & qu'elle ne sçait pas cõme se peut faire le mal: le tout est en icelle, droiture, iustice, simplicité & clarté. L'homme qui rencontre ceste maniere d'esprit, s'apelle droit & simple: & pour ceste cause Demosthene voulant captiuer la bienueillance des iuges, en vne harãgue que il fit contre Æschines, les appelle droicts & simples, eu egard à la simplicité & integrité de leur office, du-

Chap. 3.

Au liure 3 des progno. com. 2.

En la harangue pour Sylla.

quel Ciceró dit ainsi, *Simplex est officium, atque vna bonorum omnium causa.* L'office est simple & iuste, & la cause de tous les bons, vne. La froideur & siccité de la melancholie sert d'instrument à ceste maniere de sçauoir ou science: mais elle doit estre composee de parties subtiles & delicates. On peut respondre au dernier doubte, que quand l'homme se met à contempler quelque verité qu'il veut sçauoir, s'il ne la treuue incontinent, c'est pource que son cerueau est priué d'vn temperament à ce conuenable: mais demeurant vn peu en la contemplation de ce qu'il veut sçauoir, incontinent acourt au chef la chaleur naturelle (qui sont les esprits vitaux & le sang des arteres) qui surmonte le temperament du cerueau, iusqu'à tant qu'elle vienne au poinct necessaire. Il est vray que la grande consideration nuit aux vns & sert aux autres: car si au cerueau defaut peu, pour venir au poinct,

Notez cõbien importe de trauailler aux lettres, puis que defaillãt au cerueau le tẽperament conuenable, la verité d'vne chose s'aquiert par la cõtemplation.

poinct, de la chaleur conuenable, il faut aussi cõtempler, peu de temps: car s'il passe outre, & s'il contemple plus long téps, incontinent l'entendemét se trouble, par la presence de beaucoup d'esprits vitaux : au moyen dequoi il ne paruient & ne touche à ceste verité qu'il cherche. Parquoy nous voyons plusieurs hõmes lesquels, sans premediter, tout soudain disent fort bien: mais quand ils ont pensé â ce qu'ils doyuent dire, ils ne tiennent propos qui vaille. Les autres ont l'entendement si petit (ou à cause de la grande froideur, ou siccité) qu'il leur est besoin mettre & employer beaucoup de téps, à la contemplation, afin que la chaleur demeure bonne piece en la teste, & fasse en sorte que le temperament vienne aux degrez qui luy defaillent: & ainsi ceux là disent mieux quand ils ont premedité, que sans y penser.

Combien que l'ame raisonnable ait besoin du temperament des quatre

premieres quatitez, tant pour demourer au corps que pour discourir & raisonner, il est demonstré icy, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle.

CHAP. VII.

Au Phedre.

PLaton tient pour chose veritable que l'ame raisonnable est vne substance sans corps, spirituelle, non suiette à corruption, ni à la mort, comme celle des bestes brutes: laquelle (sortie du corps) ha vne autre meilleure vie, & plus träquille: mais cela s'entend, dit Platon, quand l'homme ha vescu selon la raison: car autrement mieux eust valu à l'ame, demourer tousiours au corps, que souffrir les tourmens, desquels Dieu chastie les mechans. Cete conclusion est bien tant illustre & catholique, que s'il l'a trouuee par la felicité de son esprit, à iuste cause, est il surnommé

En l'Apologie.

le

le diuin Platon. Mais bien qu'elle soit telle que l'on voit, iamis toutesfois Galien ne l'a peu cōprendre en son entendement: ains tousiours la eu pour suspecte voyant radoter l'hōme, & sortir de son sens, quand il ha le cerueau trop echaufé : & au contraire, le voiant retourner en son bon sens, en luy apliquant medecines froides. Et pourtant il a dit, qu'il eust esté bien aise, que Platon eust esté en vie, pour luy demander, comme il estoit possible que l'ame raisonnable fust immortelle, veu qu'elle se change & altere si aisement, par la chaleur, froideur, humidité & siccité ? attendu mesmement qu'elle s'en va du corps par vne grande ardeur de fieure continue, ou par vne grande perte de sang, ou en beuuant la cigue, ou par autres alterations corporelles qui ont accoustumé d'oster la vie. Et si elle estoit sans corps, & spirituelle (comme dit Platon (la chaleur) estant qualité materielle (ne luy feroit

Platō diuin.

Au liure, Quòd animi mores, ch. 3. & 9. de placit. Hippo & Plat.

Au dialogue de la nature.

perdre ses puissances, & ne luy empescheroit ses operations. Ces raisons ont confondu Galien, & l'ont fait desirer que quelque Platonique l'en resolust, & pense qu'il n'en ait trouué en sa vie: mais depuis qu'il fut mort, l'experience luy mõstra ce que son entendement ne peut comprendre. Parquoy, il est certain que la certitude infallible de l'immortalité de nostre ame, ne se tire pas des raisons humaines, & encores moins se trouuent argumens, qui prouuent qu'elle soit corruptible: car on peut facilement respondre aux vns & aux autres: nostre seule foy diuine nous fait certains & resoluz de l'immortalité d'icelle. Ce neantmoins Galien n'a point eu raison de s'empescher & embarasser en ceste maniere par argumens si legers: car ce n'est pas bien recueilly en philosophie naturelle, de dire que les œuures qui se doyuent faire, par le moyen de quelque instrument, defaillent en l'agenr prin-

Il est certain que Galiẽ, en mourant, descendit en enfer, & vid par experiẽce que le feu materiel brulou les ames, ne les pouuãt consommer: ce medecin eut cognoissance de la doctrine Euangelique, & ne la receut: au liure 2. de differ. pulf. cha. 3.

cipal,pour ne ſortir à l'auanture. Le paintre qui paint bien, tenant le pinceau conuenable à ſon art, n'eſt pas coulpable, quand auec le mauuais,il fait quelques traits & lignes mauuaiſes : auſſi n'eſt ce bien argumenté de penſer que l'eſcriuain ait aucune leſion ou defaut en la main, quand par faute de bonne plume, force luy eſt d'eſcrire, auec autre choſe.Galien conſiderãt les œuures merueilleuſes qui ſont en l'vniuers, & de quel ſçauoir & prouidence elles ſont faites & ordonnées, a recueilly qu'il y auoit vn Dieu au monde:encore q̃ nous ne le voyons pas des yeux corporels, duquel il a dit ces paroles, *Deus nec factus eſt aliquando,cum perenniter ingenitus ſit, ac ſempiternus.* Dieu n'a point eſté fait, veu qu'il eſt increé & eternel. Et en vn autre endroit, il dit, q̃ l'ame raiſonnable ny la chaleur naturelle ne faiſoit pas le baſtiment & cõpoſition du corps humain : mais Dieu, ou quelque intelligence fort

Au liure, de la formatiõ du fruict.

ſage. De là ſe peut former vn argument contre Galien, pour rembarrer & desfaire ſa mauuaiſe conſequence, qui eſt de ceſte maniere. Tu as ſoupçon que l'ame raiſonnable ſoit corruptible, pource que ſi le cerueau eſt bien temperé, il vient à bien diſcourir & philoſopher : & s'il s'eſchauffe, ou refroidit plus qu'il ne faut, il radotte & dit mille abſurditez. Cela meſme ſe peut inferer & conclure en conſiderant les œuures que tu dis eſtre de Dieu : car s'il fait vn homme en lieux temperez (eſquels la chaleur n'excede la froideur, ny l'humidité, la ſiccité) il le rend fort ingenieux & diſcret : mais ſi la region n'eſt temperee, tous les hommes qui y ſont engendrez ſont fols & ignorans. Et pour ceſte cauſe le meſme Galien dit, qu'en Scithie par merueille, naquit vn homme ſage, & qu'en Athenes tous naiſſent philoſophes. Dauantage, de penſer que Dieu eſt corruptible, de

Argument contre Galien, q penſe l'ame corruptible.

Au liure, Quod animi mores, cap. 10.

ce que par certaines qualitez il fait bien ces œuures là, lesquelles, par les cõtraires, se font mauuaises. Galen ne le peut auouër, puis qu'il ha dit que Dieu est eternel.

Platon va par vn autre chemin plus certain, disant que cõbien que Dieu soit eternel, tout puissant & de science infinie, il s'accõmode au peuple naturel, en ses œuures, & s'assuiettit à la dispositiõ des quatre premieres qualitez: de maniere que pour engẽdrer vn hõme tres-sage & semblable à luy, il a estê besoin trouuer vn lieu le plus temperé qui fust en tout le monde, où la chaleur de l'air ne surpassast point la froideur: ny l'humidité, la secheresse: & pourtant il ha dit. *Deus verò quasi belli ac sapientiæ studiosus, locũ qui viros ipsi simillimos producturus esset, electum, imprimis incolẽdũ prabuit.* Et si Dieu vouloit faire vn hõme tres-sage en Scithie, ou en autre regiõ intẽperee, ne se seruant de sa toute puissance, il sortiroit, ꝑ necessité, lourd & ingnorant à

Au Dialogue de la nature.

à raiſon de la contrarieté des qualitez premieres. Mais Platon n'infereroit & ne concluroit pas (comme Galien) que Dieu ſoit corruptible ny ſuiet à aucune alteration, pource que la chaleur & la froideur luy empeſchent ſes œuures. Cela meſme ſe doit recueillir, quand l'ame raiſonnable (demeurant en vn cerueau enflammé) ne peut vſer de diſcretion & prudence:& ne faut penſer, qu'à ceſte occaſion là, elle ſoit mortelle & corruptible. Et quant à ce qu'elle ſort du corps, ne pouuant souffrir la grande chaleur, ny les autres alterations qui tuent les hommes, cela argue & monſtre ſeulemẽt que c'eſt vn acte & forme ſubſtantielle du corps humain : & que pour demeurer en iceluy, elle requiert certaines diſpoſitions materielles, accõmodees à l'eſtre de l'ame qu'elle a:& q̃ les inſtrumẽs deſquels elle doit ouurer, ſoyent bien compoſez & vniz, auec le temperamẽt requis à ſes œuures: ce q̃ defaillant

lant du tout, il luy eſt force d'errer & s'abſenter du corps. L'erreur de Galien eſt en ce qu'il veut auerer par principes de la philoſophie naturelle, ſi l'ame raiſonnable (ſortant du corps) meurt incõtinent ou non: veu que c'eſt vne queſtion qui appartient à vne autre ſcience ſuperieure & de principes plus certains: en laquelle nous prouuerons que ſon argument n'eſt valable, & que ce n'eſt pas bien conclud de dire que l'ame de l'homme ſoit corruptible, ſouz ombre qu'elle demeure paiſiblement au corps auec quelques qualitez, & qu'elle s'en abſente, à raiſon d'autres qualitez contraires. Ce qui n'eſt difficile à prouuer: car autres ſubſtances ſpirituelles de plus grande perfection que l'ame raiſonnable, eliſent lieux alterez par qualitez materielles, eſquels, elles ſemblent habiter à leur contentement: mais ſi autres diſpoſitions contraires viennent en leur place, incontinent elle s'en vont,

pour

pource qu'elles ne les peuuent pas souffrir. Ainsi donc il est certain que se trouuent au corps, certaines dispositions, que le diable appete tellement, que pour iouyr d'icelles, il entre en l'homme qui les a: au moyen dequoy, il demeure endiablé: mais estans corrompues & alterees par medecines contraires, & ayant esté faicte euacuation des humeurs noirs, pourris & puants, naturellement il vient à sortir de là. Cela se voit clairement par experience, en ce que, s'il y a vne grande maison, obscure, sale, orde, puante, triste, & inhabitee, incontinent y accourent les esprits familiers & demons succubes & incubes: mais si on la nettoye, si l'on ouure les fenestres & portes d'icelle, à fin que le Soleil & la clarté y entre, incontinent ces esprits & demons s'en vont, specialement si plusieurs y demeurét, si l'on y a plaisirs & passetemps, & mesmes si l'on y touche plusieurs instrumens de musique. Or que l'ar-

monie & bonne proportion offense grandement le diable, est clairement demonstré par ce que dit le texte de l'escriture saincte: que quād Dauid prenoit sa harpe & qu'il en touchoit, incontinent le diable fuyoit, & sortoit du corps de Saul. Et combien qu'il possedast son esprit, i'entens que naturellement la musique molestoit le diable, & qu'il ne la pouuoit pas souffrir. Le peuple d'Israel sçauoit desia par experience que le diable estoit ennemy de la musique: & pour ceste cause, les seruiteurs & domestiques de Saul dirent en ceste maniere, *Ecce spiritus Dei malus exagitat te: iubeat dominus noster rex, vt serui tui qui coram te sunt, quærant hominem scientem psallere cithara, vt quando arripuerit spiritus domini malus, psallat manu sua, & leuius feras.* De maniere qu'il y a des parolles & coniurations, qui font trembler le diable, lequel, pour ne les ouyr, abandonne le lieu, qu'il auoit choisi pour son habitation.

Au 1. des Rois, cha. 10.

Et

Au 8. li. des antiquitez, chap. 2.

Et ainsi Iosephe raconte que Salomon laissa par escrit certaines manieres de cõiurer, par le moyen desquelles non seulement, pour l'heure, on chassoit dehors le diable, mais aussi cest esprit malin n'osoit iamais retourner au corps d'où vne fois il estoit sorty. Le mesme Salomon monstra pareillement vne racine d'vne odeur tant abominable, pour le diable, que l'appliquant aux narines du patient, on chassoit incontinent le diable dehors. Le diable est si ord, triste & ennemy des choses nettes, gayes & cleres, que Iesus Christ entrant au pays des Geraseens, sainct Mathieu racõte qu'il trouua en son chemin certains diables, qui s'estoyent mis en deux corps morts, qu'ils auoyent tiré du monument, lesquels parloyent & disoyent, Iesus fils de Dauid, quelle indignation as tu contre nous, d'estre venu deuãt le temps nous tourmenter? nous te prions, que si tu nous chasses du lieu où nous sommes,

mes, tu nous laiſſes entrer en ce trouppeau de pourceaux qui eſt là. Et pour ceſte cauſe la ſaincte eſcriture les appelle eſprits immondes: au moyen dequoy eſt clairement entendu que l'ame raiſonnable non ſeulement veut, au corps, les diſpoſitions qui le puiſſent informer & eſtre commancemẽt de ſes œuures, mais auſſi, pour demeurer en luy, comme en lieu propre & accommodé à ſon naturel. Et puis les diables (eſtans de ſubſtance plus parfaite) abhorrent aucunes qualitez corporelles, & reçoyuent plaiſir & contentement des contraires. Parquoy l'argument de Galien ne vaut rien (l'ame raiſonnable s'en va du corps, par vne grande & exceſſiue chaleur, elle eſt donc corruptible) puis que le diable fait cela) de la maniere que nous auons dit) lequel neãtmoins n'eſt point mortel. Mais ce qui eſt le plus à noter, à ce propos, eſt que le diable non ſeulement appete les lieux alterez auec qualitez

tez corporelles, pour y demeurer à ſon plaiſir, mais auſſi quand il veut faire quelque choſe qui luy importe beaucoup, il ſe ſert des qualitez corporelles, qui aydent à ceſte fin. Et pourtant ſi ie demande maintenant pourquoy le diable, voulant deceuoir Eue, ſe transforma en vn ſerpent veneneux pluſtoſt qu'en vn cheual, en vn ours, en vn loup & en pluſieurs autres animaux qui n'eſtoyent pas de ſi eſpouuentable figure? ie ne ſçay pas que l'on me pourra reſpondre? Ie ſçay bien que Galiẽ ne reçoit pas les dits & ſentẽces de Moyſe ny de Chriſt, noſtre redempteur, pource que tous deux, dit il, parlent ſans demonſtration. Mais i'ay touſiours deſiré ſçauoir la ſolution de ce doute, & perſonne ne me la peut donner. Il eſt certain (comme nous l'auons deſia prouué) que la colere aduſte ou bruſlee, eſt vne humeur qui enſeigne à l'ame raiſonnable cõme ſe doyuent braſſer les embuſches & trõperies. Entre

Au li. 2. de la dif. du pouls. chap. 3.

tre les bestes brutes, ne se se trouue aucun animal, qui participe tant de ceste humeur que fait le serpent: voire mesme l'escriture saincte porte tesmoignage qu'il en a plus que tous les autres, pource qu'il est fin & malicieux. L'ame raisonnable, posé le cas qu'elle est la moindre de toutes les intelligences, est de la mesme nature que le diable & les anges. Et comme elle se sert de ceste colere veneneuse, afin que l'hõme soit fin & cauteleux, aussi le diable (mis au corps de ceste cruelle beste) se fit plus ingenieux & subtil. Ceste maniere de philosopher n'estonnera pas beaucoup les philosophes naturels, pource qu'elle a quelque apparẽce de verité: mais ce qui leur parfera le iugement, est q̃ Dieu voulant deliurer & comme desenchanter le mõde qui estoit deceu, & luy enseigner, à plain, la verité (œuure contraire à celuy diable) il vint en figure de colombe, & non d'aigle ny de paon, ny d'autres oiseaux,

Mais le serpent estoit plus cauteleux que tous les autres animaux de la terre q̃ Dieu auoit faits. Genes. ch. 3.

En cela se cognoist la grandeur de Dieu, lequel estãt tout puissant, & sãs auoir aucune necessité de ses creatures, se sert d'elles cõme s'il estoit agẽt naturel.

qui

qui ſont de plus belle figure:ce qu'il fit pource que la colombe participe fort de l'humeur qui tend à droiture, verité & ſimplicité: & n'a point de colere, qui eſt l'inſtrument de l'aſtuce & malice. Galien n'accepte aucune de ces choſes, ny les philoſophes naturels, pource qu'ils ne peuuent entẽdre comme l'ame raiſonnable & le diable (qui ſont ſubſtances ſpirituelles) ſe peuuent alterer ou changer par qualitez materielles (comme eſt la chaleur, la froideur, l'humidité & la ſiccité) car ſi le feu introduit vne chaleur au bois, c'eſt pource q̃ tous deux ont corps & quantité, pour ſubiect: ce qui defaut és ſubſtances ſpirituelles, mais il eſt impoſſible que les qualitez corporelles puiſſent changer la ſubſtance ſpirituelle. Quels yeux a le diable, & l'ame raiſonnable, pour voir les couleurs & figures de choſes? quel ſentiment & flair, pour receuoir les odeurs? quelle ouye pour la muſique? quel toucher, pour eſtre

offenſez de la grãde chaleur? à quoy ſont neceſſaires les organes corporels. Et ſi l'ame raiſonnable ſeparee du corps, eſt offenſee, reçoit douleur & triſteſſe, il n'eſt poſſible que ſon naturel ne change & ne vienne à ſe corrompre. Ces difficultez & argumens ont trompé Galien & les philoſophes de noſtre temps, mais ils ne me font rien: car quand Ariſtote a dit que la plus grande proprieté que la ſubſtance tienne, eſt d'eſtre ſubiect des accidens, il ne la pas liee à la corporelle ny ſpirituelle, pource que les eſpeces participent egallement de la proprieté du genre. Et pour ceſte cauſe il a dit, que les accidens du corps paſſent à la ſubſtance de l'ame raiſonnable: & ceux de l'ame au corps: ſur lequel principe, il s'eſt fondé, pour eſcrire tout ce qu'il a eſcrit de la phiſionomie. Ioint que les accidens deſquels ſe changent & alterent les puiſſances, ſont tous ſpirituels, ſans corps, ſans quãtité & matiere: & ainſi ſe multipliẽt

en

en vn moment, par vn milieu ou moyen, & passent par vne verriere sans la rompre : & deux contraires accidens peuuẽt estre en vn mesme subiet, auec toute l'estendue qu'ils peuuẽt auoir:& à raison de ces proprietez,le mesme Galien les appelle, (Indiuisibles) & les philosophes vulgaires(Intentionnels) & estãs de ceste maniere, ils se peuuent bien proportionner auec la substãce spirituelle. Ie ne peux laisser d'entendre que l'ame raisonnable (separee du corps) & le diable aussi, ayent puissance, de voir, de sentir, d'ouyr & de toucher. Ce qui me semble facile à prouuer:car s'il est vray que les puissances se cognoissent par les actions il est certain que le diable a la puissance de sentir & flerer, puis qu'il sentoit la racine que Salomon enuoyoit apliquer aux narines des demoniaques : & qu'il a la puissance d'ouyr, puis qu'il entendoit la musique que Dauid donnoit à Saul. Mais de dire que le diable receuoit
ces

ces qualitez auec l'entendement, cela ne ſe peut pas affirmer en la doctrine des philoſophes vulgaires: car ceſte puiſſance eſt ſpirituelle, & les obiects des cinq ſens, ſont materiels: & pour ceſte cauſe eſt beſoin trouuer autres puiſſances en l'ame raiſonnable, & au diable, auec leſquelles ils ſe puiſſent proportionner. Autrement poſons le cas que l'ame du riche auare, obtiendra d'Abraham que l'ame du Lazare, vienne au monde, à preſcher ſes freres & leur perſuader d'eſtre bõs, à fin de ne venir au lieu de tourmens, où il eſtoit. Ie demande à ceſte heure, comme l'ame du Lazare pourra certainement venir en la ville, & en la maiſon de ceux là: S'il les rencontrera en chemin (en compagnie d'autres) s'il les cognoiſtra par leurs viſages, & s'il les ſçaura remarquer & choiſir certainement d'entre ceux qui ſerõt en leur compagnie? Et ſi ces freres du riche auare luy demanderont qu'il eſt, &
qui

qui l'enuoye:s'il a aucune puissance pour ouyr leurs parolles? On peut demander cela mesme, du diable, quand il alloit apres Iesus Christ nostre Redempteur, qu'il entendoit prescher, & faire miracles, quand ils disputerent & eurent propos ensemble au desert: on peut demander par quelle ouye, le diable entendoit les parolles & responces de Iesus-Christ. C'est certainemét faute d'esprit & bon entendement, penser que le diable, ou l'ame raisonnable (separee du corps) ne puisse cognoistre les obiects des cinq sens, combien qu'elle soit priuee d'instrumés corporels. Car par la mesme raison, ie leur prouueray que l'ame raisonnable (separee du corps) ne peut entendre, imaginer, ny exercer office de memoire, en ce que si elle ne peut voir dedans le corps, qui a perdu les deux yeux, elle ne peut aussi raisonner ny mesmes se souuenir, si le cerueau est enflammé. Et puis apres, de dire que l'ame raisonnable,

ble, estant separee du corps, ne puisse raisonner & entendre, pource qu'elle n'a point de cerueau, c'est vne grande folie. Ce qui se prouue par la mesme histoire, d'Abraham. *Fili, recordare, quia accepisti bona, in vita, & Lazarus, similiter mala: nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris: & in ijs omnibus inter nos & vos, chaos magnum firmatum est, vt hi qui volunt: hinc transire ad vos, non possint: nec inde, huc transire. Et ait, Rogo ergo te, pater, vt mittas eum in domum patris mei: habeo enim quinque fratres, vt testetur illis, ne & ipsi veniant iu hunc locum tormentorum.* Fils, souuienne toy que tu as en des biens en ta vie, & le Lazare semblablement des maux: lequel maintenant est consolé, & tu demeures en tourment: & en tout cela il y a vne grande confusion entre vous & nous, de maniere que ceux qui veulent venir icy, ne peuuẽt: ny ceux qui veulent aller où vous estes aussi. Et il dit: Ie vous prie dõc pere,

de l'enuoyer en la maiſon de mon pere: car i'ay cinq freres, qu'il aduertira de ne venir en ce lieu de tourmens. De là ie conclus, que comme ces deux ames s'arraiſonnerent enſemble, & que le riche auare ſe ſouuint qu'il auoit cinq freres en la maiſon de ſon pere, qu'Abrahã luy remit en memoire la bõne vie qu'il auoit menee au monde, & les trauaux du Lazare, sãs qu'il fuſt beſoin du cerueau: ainſi les ames peuuent voir ſans yeux corporels: ouyr ſans aureilles: gouſter ſans langue: ſentir, ſans nés: & toucher, ſans nerfs ny chair: voire meſme beaucoup mieux ſans comparaiſon. Cela meſme eſt entendu du diable, lequel eſt doué d'vne meſme nature que l'ame raiſõnable. L'ame du riche auare pourra reſouldre tous ces doutes là: duquel S. Luc raconte qu'eſtãt en Enfer, il leua les yeux, & vid le Lazare qui eſtoit au ſein d'Abraham: au moyen dequoy il parla, & dit ainſi, Pere Abraham ayez pitié de moy:
enuoyez

enuoyez le Lazare mouiller ſeulement le bout du doigt en l'eau, à fin de rafraichir ma langue, car ceſte flamme me tourmente beaucoup. On peut recueillir par la doctrine ſuſdite, & par ces parolles du riche auare, que le feu qui bruſle les ames en enfer eſt materiel, comme celuy que nous auons icy, & qu'il fait mal au riche auare, & aux autres ames (par la volonté & diſpoſition de Dieu) au moyen de la chaleur: & que ſi le Lazare luy portoit vne ſeillee d'eau froide, il ſentiroit vne grãde recreation, en ſe mettãt en icelle. La raiſon en eſt fort claire: car ſi l'ame de ce riche n'a peu demeurer au corps, par l'exceſſiue chaleur de la fieure: & quãd il beuuoit de l'eau froide, s'il eſt certain que ſon ame ſentoit vne grande recreatiõ, pourquoy n'entendrons nous cela meſme, eſtant iointe aux flãmes du feu infernal? Le leuer des yeux du riche auare, la langue alteree, & le doigt du Lazare, ſont tous noms

des puiſſancesde l'ame,à fin que l'eſcriture ſe puiſſe expliquer:ceux qui ne vont par ce chemin, & qui ne ſe fondent en la philoſophie naturelle diſent mille abſurditez. Mais auſſi peu encor peut on inferer & cõclure,que ſi l'ame raiſõnable eſt attainte de douleur & triſteſſe (pour ce que ſon naturel eſt alteré & changé par qualitez contraires)elle eſt corruptible & mortelle. On voit que les cẽdres ſont compoſees de quatre elemẽs, & neãtmoins de fait ny de puiſſance il n'y a agent naturel au mõde qui les puiſſe corrõpre:ny qui leur faſſe perdre les qualitez cõuenables à leur naturel.Nous ſçauons tous que le naturel temperamẽt des cendres eſt froid & ſec : & neantmoins combien que nous les mettions dedans le feu,elles ne perdrõt iamais leur froideur radicale:& cõbien qu'elles demeurent cent mille ans dedans l'eau, il eſt impoſſible, eſtans tirees , qu'elles demeurent auec humidité propre & naturelle,
& neant

& neantmoins on ne laiſſera pas de confeſſer que par le moyen du feu, elles recoiuent chaleur: & par le moyen de l'eau, humidité. Mais ces deux qualitez ſont ſuperficielles es cendres, & durent peu au ſuiect: pource qu'eſtans ſeparees du feu, elles retournent prendre leur propre qualité froide, & apres qu'elles ſont tirees de l'eau, l'humidité ne leur dure pas vne heure. Mais vn doute ſe preſente au propos & colloque du riche auare, auec Abrahã, qui eſt, pourquoy, & comment l'ame d'Abraham ſceut raiſons plus ſubtiles & hautes que celles du riche auare, veu que nous auons dict ailleurs, que toutes les ames raiſonnables (ſorties du corps) ſont d'egalle perfection & ſçauoir? Auquel on peut reſpondre en deux manieres. La premiere eſt, que la ſcience & le ſçauoir qu'eut l'ame, eſtant au corps, ne ſe perd, quand l'homme ſe meurt, ains deuient plus parfaite, pource qu'elle ſe reſoult d'aucuns

erreurs. L'ame d'Abraham partit, tres ſage de ceſte vie, & pleine de pluſieurs reuelatiõs & ſecrets que Dieu luy communiqua,pource que il luy eſtoit amy: mais il eſtoit force que celle du riche auare ſortiſt ſans ſapience:premierement,pour le peché que l'ignorãce nourrit en l'hõme,& puis pource que les richeſſes produiſent effet contraire à celuy de la pauureté: laquelle dõne eſprit à l'homme, comme nous prouuerons cy apres, & la proſperité & richeſſe le luy oſte. Il y a vne autre reſponſe, ſuyuant noſtre doctrine, qui eſt, Que la matiere de laquelle ces deux ames parloyent, eſtoit Theologie ſcolaſtique : car de ſçauoir,ſi eſtant en enfer,il y auoit lieu de miſericorde, & ſi le Lazare pouuoit paſſer du Lymbe en Enfer, s'il eſtoit conuenable d'enuoyer au monde quelque mort, qui declaraſt aux viuans la peine,& les horribles tourmens des condamnez, ce ſont tous poincts ſcolaſtiques, deſquels

la

la decision appartient à l'entendemét, comme ie prouueray en apres. Et entre les premieres qualitez, ne s'en trouue pas vne qui trouble tant ceste puissance que fait l'excessiue chaleur, de laquelle le riche auare estoit fort tourmenté : mais l'ame d'Abraham demeuroit en vn lieu fort temperé, où elle receuoit grand plaisir & recreation : au moyen dequoy ne se faut pas ébahir si ses raisons estoyenr meilleures. Parquoy ie conclus que l'ame raisonnable & le diable ou l'esprit malin se seruent en leurs œuures des qualitez materielles, & que par aucunes ils sont offensez, & par autres cõtraires, ils reçoiuét contentemét. Et pour ceste cause ils appetent de demeurer en certains lieux, & fuyent la demeure d'autres, sans estre corruptibles.

Comme est donnee à chacune differẽce d'esprit, la science qui luy respond en particulier: en luy ostant celle qui luy est repugnante & contraire.

CHAP. VIII.

Pour Archie Poëte.

TOus les arts (dit Ciceron) ſont conſtituez & eſtablis ſoubz certains principes vniuerſels, leſquels ſe peuuent apprendre, par eſtude & trauail. Mais l'art de poëſie eſt en cela tant particulier, que ſi Dieu, ou la nature ne font l'homme poëte, on ne gaigne gueres de luy enſeigner par reigles & preceptes, cõme il doit faire des vers: & pour ceſte cauſe il dit, *Cæterarum rerum ſtudia & doctrina & præceptis, & arte conſtant: Poëta natura ipſa valet & mẽtis viribus excitatur, & quaſi diuino quodam ſpiritu afflatur.* Les eſtudes & doctrine des autrer choſes giſent en preceptes & art: le Poëte ſe ſert de la nature, & eſt excité par les forces de l'eſprit, & quaſi inſpiré de l'eſprit diuin. Mais Ciceron n'a point de raiſon en cela: car de fait ne ſe trouue ſcience, ny art inuenté en la Republique, que l'homme puiſſe

Eſt Deus in nobis, &c. Ouid. de Faſtis.

appren

apprendre, luy defaillant l'esprit, combien qu'il trauaille toute sa vie pour apprendre reigles & preceptes: au lieu que si dauanture il s'adonne à celle que requiert son habilité naturelle, nous voyons qu'il y est enseigné en deux iours. Cela mesme se voit en la poësie, sans aucune difference: car si celuy duquel le naturel y est propre, se met à cõposer des vers, il les fait auec grãde perfection: autremẽt, il est tousiours vn mauuais Poëte. Estant dõc ainsi, il m'est aduis qu'il est temps de sçauoir par art, à quelle difference d'esprit respond en particulier chacune difference ou maniere de science, à fin que chacun entende auec distinction (sçachant desia son naturel) à quel art lon peut estre naturellement disposé. Les arts & sciences qui s'acquierent par le moyen de la memoire, sont celles qui s'ensuyuent, la Grammaire latine, ou de quelque autre langue: la Theorique de la Iurisprudence,

ou du Droict : la Theologie positiue: la Cosmographie & l'Arithmetique. Celles qui appartiennent à l'entendement sont telles, la Theologie scolastique : la theorique de Medecine:la Dialectique: la Philosophie naturelle & morale: la pratique de Iurisprudence, que l'on appelle Aduocacerie. De la bõne imagination naissent & procedét tous les arts & sciences qui consistent en figure, correspondance, harmonie, & proportion : qui sont la Poësie, l'Eloquence, la Musique, & sçauoir prescher. Quant à la pratique de Medecine, Mathematique, Astrologie, art Militaire, gouuernement d'vne Republique: quant à peindre, tracer, escrire, lire : quant à ce que nous voyons vn homme gracieux, affable, beau parleur, gentil & subtil: quant à tous les esprits, desseins, & œuures que font les ouuriers, & quant à la grace aussi de laquelle le vulgaire s'esmerueille, qui est de dicter à quatre escriuains ensemble,

matieres diuerſes, de maniere qu'elles ſoyent toutes bien ordonnees: nous ne pouuons en faire euidente demonſtrance, ny prouuer chacune choſe à part, pource que ce ne ſeroit iamais fait : mais le faiſant en trois ou quatre ſciences, la meſme raiſon pourra ſeruir aux autres. Au catalogue des ſciences que nous auons dit appartenir à la memoire, nous auons mis la langue Latine, & les autres que parlent toutes les natiõs du monde : ce que nul homme ſage ne peut nier, car les langues ont eſté inuentees par les hommes, à fin de communiquer enſemble, & expliquer les conceptions les vns aux autres, ſans plus grand myſtere, ny autres principes naturels, de s'eſtre les premiers inuenteurs aſſemblez, ie veux bien (comme dit Ariſtote) former les vocables, & donner à chacun ſa ſignification. De là vient vn ſi grand nombre d'iceux, & tant de manieres de parler, ſans principe ny raiſon, de ſor-

Au 1. liure de l'interpretatiõ.

te que si l'homme n'a bonne memoire.il luy est impossible les comprẽdre, par aucune autre puissance. Et quant à ce que l'imagination & l'entendemẽt ne sont propres pour apprendre les langues & manieres de parler, l'enfance le prouue clairemẽt, qui est l'aage auquel l'homme est le plus depourueu de ces deux puissances: & neãtmoins Aristote dit que les enfans apprennent mieux quelque langue que soit, que les hommes faits, bien qu'ils soyent plus raisonnables, & qu'ils ayent meilleur entendement. Et sans que personne nous le die, l'experience nous le monstre clairemẽt, car nous voyõs que si vn Biscain de trẽte ou quarante ans vient demeurer à Castille, il n'aprẽd iamais le naturel lãgage: mais s'il est ieune homme, en deux ou trois ans il semble natif de Tolede. Autant en est de la langue Latine, & de toutes les autres du monde: car ceste mesme raison sert en tous lieux. Veu donc qu'en l'âge

En la 30 sect. proble: 3.

auquel

auquel regne le plus, la memoire, (& moins sert l'entendement & l'imagination) l'on aprend mieux les langues, que quand il y a faute de memoire (estant l'entendement en vigueur) il est certain qu'elles s'aquierent par la memoire, & non par aucune autre puissance. Aristote dit que les langues ne cōsistent en discours ny raison, & que par ce moyen on ne les peut auoir; & pourtāt est necessaire ouyr d'vn autre le vocable & la signification d'iceluy, & le mettre en memoire: au moyen dequoy, il prouue, que si l'homme naist sourd, necessairement il doit estre muet: pource qu'il ne peut entendre d'vn autre, la prononciation des mots, ny la signification que les inuenteurs leur ont donné. Que les langues soyent inuentees au plaisir & volonté des hommes, se prouue clairement, par ce qu'en toutes, se peuuent enseigner les sciences, & en chacune se peut dire & declarer ce que l'autre veut entendre. Parquoy

Au 4. li. de l'histoire des animaux, c. 9.

quoy ne ſe trouuera pas vn des graues auteurs, qui ait eſté chercher vne langue eſtrangere, pour donner à entendre ſes conceptions:ains les Grecs ont eſcrit en Grec:les Romains en Latin: les Hebrieux, en Hebrieu: & les Mores en Arabic:& ainſi ay-ie eſcrit en Eſpagnol, pource que ie ſçay mieux ceſte langue que nulle autre. Les Romains comme ſeigneurs du mõde, voyans leur eſtre neceſſaire auoir vne langue commune, au moyen de laquelle, toutes nations peuſſent communiquer enſemble:& eux meſmes ouyr & entendre ceux qui viendroyent vers eux, leur demander iuſtice, & choſes concernant leur gouuernement: commãderent d'ouurir eſcole par tous les endroits de leur empire, en laquelle l'on enſeignaſt la langue Latine: à raiſon dequoy elle a duré iuſques auiourd'huy. Il eſt certain q̃ la Theologie ſcolaſtique appartient à l'entendement: attendu que les œuures de ceſte puiſſance,

Pourquoy l'auteur a eſcrit en Eſpagnol.

ce, ſont, Diſtinguer, inferer, raiſonner, iuger & elire, pource que rien ne ſe fait en ceſte faculté, que ne ſoit douter, par inconueniens: reſpõdre, par diſtinction, & contre la reſponce inferer ce qu'en bonne conſequence ſe peur recueillir: & retourner reſpondre iuſqu'à tant que l'entendemẽt s'appaiſe & ſoit content. Mais la plus grande preuue qui ſe puiſſe faire ſur ce poinct, eſt de donner à entendre, auec combien grande difficulté s'aſſemble la langue Latine auec la Theologie ſcolaſtique: & cõme ordinairement on ne voit aduenir, qu'vn homme ſoit enſemble bon Latin & profond ſcolaſtique. Duquel effect ſe ſont eſmerueillez certains curieux (qui s'y ſont rencõtrez) leſquels en ont voulu trouuer la cauſe & raiſon, & ont veu que cõme ainſi ſoit q̃ la Theologie ſcolaſtique eſt eſcrite en langue plaine & commune, & que les bõs Latins preſtẽt volõtiers l'oreille au ſtile elegant de Ciceron, ils ne

ſe peuuent accommoder à icelle. Ce pourroit bien là eſtre la cauſe aux Latins, pourquoy forçāt l'ouye (par l'vſage) leur mal reçoit remede: mais à parler à la verité, c'eſt pluſtoſt douleur du chef, que mal de l'ouye. Ceux qui ſont bons Latins, ont cõſequemment vne grande memoire: car autrement ils ne pourroyent deuenir ſi excellens, en vne langue, qui n'eſt à eux propre. Et pource que la grande & heureuſe memoire eſt comme contraire au grand & haut entendement, en vn ſuiect, elle l'abaiſſe & deprime aucunement. Et de là vient que celuy qui n'a tant bon & haut entendement (qui eſt la puiſſance à laquelle appartient, diſtinguer, conclure, raiſonner, iuger & elire) n'aquiert le parfait poinct de la Theologie ſcholaſtique. Quiconque ne ſe contentera de ceſte raiſon, liſe S. Thomas, l'Eſcot, Durand & Caietan (qui ſont les premiers & principaux de ceſte faculté,) & il trouuera grãdes ſubtilitez
en

en leurs œuures, dites & eſcrites en gros & commun Latin. Dequoy n'y a autre raiſon, ſinon que ces graues autheurs ont eu, des leur enfance, fort pauure memoire, pour eſtre excellens en langue Latine. Mais eſtans venus à la Dialectique, Metaphyſique, & Theologie ſcholaſtique, ils ont obtenu la cognoiſſance telle que nous voyons, pource qu'ils auoyent vn grãd entendement. I'ay cogneu vn Theologien ſcolaſtique, (& pluſieurs autres l'ont cogneu & hanté) lequel eſtant le premier en ceſte faculté, ne parloit tãt s'en faut elegamment, que meſmes en liſant, ſes diſciples notoyent qu'il parloit groſſierement Latin : au moyen dequoy, ils luy conſeillerent, comme gens qui ignoroyent ceſte doctrine, de laiſſer aucunefois l'eſtude de la Theologie ſcolaſtique, pour employer ſecretement quelques heures, à la lecture de Ciceron. Et cognoiſſant que ce conſeil luy eſtoit baillé, par ſes bons amis, il taſcha
de

de remedier à ce defaut non ſeulemẽt en ſecret, mais auſſi en public: car acheuant de lire la matiere de la Trinité (ou comme le Verbe diuin a peu prendre chair humaine) il entroit pour ouyr vne leçon en Latin: mais c'eſt vne choſe notable qu'en long temps qu'il fit ainſi, il n'aprint non ſeulemẽt aucune choſe de nouueau, mais par ce moyen il vint à perdre le Latin commun qu'il ſçauoit au parauant: à raiſon dequoy force luy fut lire en ſa langue maternelle. Et comme le Pape Pie quatrieſme demandaſt quels Theologiens eſtoyent au Concile de Trente, pour les plus ſignalez, on luy diſt qu'il y auoit vn ſingulier Theologien Eſpagnol, duquel la reſolution, argumens, reſponces & diſtinctions eſtoyent dignes d'admiration. Et le Pape deſirant voir & cognoiſtre vn homme tant ſignalé, il luy manda qu'il vint à Rome, pour luy ſçauoir dõner raiſon de ce qui s'eſtoit paſſé au Concile: & quand il fut à Rome,
le

le Pape luy fit beaucoup de faueurs, l'enuoya querir & le prenant par la main, le mena en se promenant, iusques au chasteau sainct Ange : & luy deuisa en Latin fort elegant, de certains bastimens , qu'il y faisoit faire, pour le fortifier dauantage, & luy en demanda son aduis. A quoy il respondit auec telle peine & si confusément (pource qu'il ne sçauoit parler Latin) que l'Ambassadeur d'Espagne (qui estoit lors don Loys de Requesenes grand cõmandeur de Castille) vint luy faire honneur auec son Latin , pour distraire le Pape à autre matiere differente. En fin le Pape dist à ceux de sa chambre , qu'il n'estoit possible qu'vn homme entendant si peu Latin, fust si sçauant en Theologie que l'on disoit. Mais cõme il l'esprouua en ceste langue (qui est œuure de la memoire) & au bastiment (qui appartient à la bonne imagination) s'il l'eust sondé en choses cõcernans l'entẽdemẽt, il luy eust dit & amené
consi

confiderations diuines. Nous auons mis du commancement, la poëfie au catalogue des fciences qui appartiennent à l'imagination, non point d'auanture, ny par faute de confideration : mais pour donner à entendre, combien font eflongnez d'entendement ceux qui ont bonne veine, pour faire des vers. Et ainfi trouuerons nous, qu'il y a telle difficulté & encores plus grande, fans comparaifon, entre cefte faculté & l'art de verfifier, qu'il y a de ioindre la langue Latine auec la Theologie fcolaftique. Ceft art eft tant cõtraire à l'entendement, que par la mefme raifon qu'aucun fe rendra excellent en la poëfie, il peut dõner congé à toutes les fciences qui appartiennent à cefte puiffance : & mefmes à la langue Latine, pour la cõtrarieté qui eft entre la bonne imagination & la bonne memoire. Ariftote n'a point trouué la raifon du premier : mais confirme mon opinion, par vne experience, difant:

En la 30. fect. prob.

Marcus ciuis Syracusanus poëta erat prestantior, dum mente alienaretur. C'est à dire, Marc de Siracuse estoit meilleur Poëte, quand il estoit hors du sens : & c'est pourquoy la difference de l'imagination (à laquelle appartient la poësie) est celle qui requiert trois degrez de chaleur : & ceste chaleur si grãde, comme nous auons dit autre part, fait perdre du tout l'entendement. Ainsi la noté le mesme Aristote : car il dit que Marc de Siracuse se venant à moderer auoit meilleur entendement : mais qu'il ne composoit pas si bien, pour le defaut de la chaleur, par laquelle ceste difference d'imagination viẽt à exercer son œuure. De laquelle Ciceron estoit priué, comme il a monstré voulant escrire en vers les faits heroïques de son consulat, & l'heureuse naissance de Rome, en ce qu'elle auoit esté par luy gouuernee; car il dit ainsi:

O fortunatam natam, me consule, Romam!

Et

Et pource que Iuuenal n'entendoit pas, que la ſcience de Poëſie eſtoit contraire à vn homme de ſi bon eſprit que Cicero, il le taxe en ſes ſatyres, & dit. Si tu euſſes dit & prononcé tes Philippiques, cōtre Marc Antoine, au ton de ce vers tant mal raboté, il ne t'euſt pas couſté la vie.

Au ſophiſte. Platon a dit que la poëſie n'eſtoit ſcience humaine, mais reuelation diuine, pource que les Poëtes n'eſtans hors d'eux meſmes & plains de Dieu, ne peuuent compoſer ny dire choſe qui ſoit excellente. Ce qu'il prouue par vne raiſon, diſant que l'homme eſtant en ſon libre iugement, ne peut faire des vers: mais

En la 30. ſect. prob. Ariſtote le reprend diſant que l'art de poëſie n'eſt pas habilité humaine, mais reuelation diuine: & auouë que l'homme d'eſprit, & qui eſt en ſon bon & libre iugement, ne peut eſtre Poëte. La raiſon eſt que là où il y a beaucoup d'eſprit, il eſt force d'auoir faute d'imagination, à laquelle appartient l'art de compoſer:

ser:ce qui peut estre demonstré plus clairement sachant que depuis que Socrates eut apprins l'art poëtique, il ne peut auec tous ces preceptes & reigles, faire vn vers:& neantmoins il fut iugé, par l'oracle d'Apollon, le plus sage homme du monde. Ainsi donc ie tiens pour chose certaine & manifeste que le ieune homme lequel a bonne veine, pour faire des vers, & qui trouue legerement ce qui y est necessaire, sans grande consideration, ne sçait ordinairement auec eminence la langue Latine, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie scolastique, ny les autres arts & sciences qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et ainsi le voyons nous par experience : car si nous baillons à vn de ces ieunes là, vn nominatif à aprendre par cœur, il ne le sçaura en deux ny trois iours: mais si on luy baille vn papier escrit en vers, pour representer quelque comedie, il retient inconti-

nent tout le contenu d'iceluy. Ceux là se gastent à lire les liures de cheualleries, Roland, Boscan, Diane de Monte-maior & autres semblables, pource que toutes ces œuures là appartiennent à l'imagination. Et puis que dirons nous du chant, & des musiciens, desquels l'esprit est fort mal propre au Latin, & à toutes les autres sciẽces qui appartiennent à l'entendement & memoire? Autant en est du toucher des instrumens & de tout genre de musique. Par ces trois exemples que nous auons tiré du Latin, de la Theologie scolastique & de la poësie, nous entendrons que ceste doctrine est veritable: & que nous auons bien fait la diuision susdite, combien que nous ne fassions preuue particuliere des autres arts & sciences. L'escriture découure pareillement l'imagination: & par ainsi voit on peu d'hommes de grand entendement qui escriuent bien: dequoy i'ay noté plusieurs exemples: & speciallement

ment i'ay cogneu vn Theologien ſcolaſtique fort ſçauant, lequel faſché de voir la mauuaiſe lettre qu'il faiſoit, n'oſoit eſcrire aucunes miſſiues à perſonne, ny reſpődre à celles qu'on luy enuoyoit, tant qu'il delibera faire venir ſecrettemẽt vn maiſtre en ſa maiſon, pour luy enſeigner aucunement à mieux eſcrire qu'il ne faiſoit. Mais ayãt trauaillé pluſieurs iours en cela, il perdit ſon temps, pource qu'il n'y fit aucun profit: & pourtant il laiſſa tout: & le maiſtre qui l'enſeignoit fut ébahy de voir vn homme ſi ſçauant en ſa faculté, tant inhabile à l'eſcriture. Mais quant à moy, qui ſçay bien que la bonne eſcriture depend de l'œuure de l'imagination, i'ay prins cela pour vn effet naturel. Si quelqu'vn le veut voir & noter, conſidere les eſtudians qui gaignent leur vie aux vniuerſitez à eſcrire & copier papiers, en bonne lettre, & l'on trouuera qu'ils ſcauent peu de Grammaire, peu de Dialectique, & peu

de Philosophie: & s'ils estudient en Medecine ou en Theologie, ils n'y sont iamais profonds. Parquoy le ieune homme, lequel auec la plume sçaura fort bien peindre & tirer vn cheual, & vn homme, & faire vn bon traict, n'est propre à aucun genre de lettres, mais doit estre mis auec vn bon Paintre, pour faciliter son naturel, par le moyen de l'art. Lire bien & facilement découure aussi vne espece d'imagination: & si est ce chose fort notable que celuy qui lit ainsi, n'a que faire de perdre le temps à l'estude des lettres, mais faire seulement qu'il gaigne sa vie à lire des proces. Il y a en cela vne chose digne de noter: c'est que la difference de l'imagination, qui rend les hommes gracieux, affables, & beaux parleurs, est contraire à celle qui est necessaire à l'homme pour lire facilement: & ainsi nul ayant ceste grace que i'ay dit, peut apprendre à lire parfaitement. Sçauoir ioüer à la prime, &

enuier faussement & au vray, vouloir & ne vouloir en son temps, & par coniectures cognoistre le point de son contraire, & sçauoir bien escarter, est œuure appartenant à l'imagination. Autant en est de iouër au cent, & à la trionfe, combien qu'il semble qu'il y ait plus d'imagination en la prime, qui demonstre non seulement ceste difference d'esprit, mais aussi découure toutes les vertus & vices de l'homme: pource qu'à toute heure s'offrent en ce ieu, occasions par lesquelles l'homme demonstre ce qu'il feroit aussi bien en autres choses plus grandes, s'il y estoit. Le ieu des Eschets est vne des choses qui découure le plus l'imagination: & pour ceste cause, celuy qui entend fort bien ce ieu, est en danger d'estre mal propre aux sciences qui appartiennent à l'entendemēt & memoire: si n'estoit qu'il eust deux ou trois puissances assemblees, comme no⁹ l'auōs deja noté. Et si vn certain

Theologien ſcolaſtique que i'ay cogneu fort ſçauant, euſt acquis ceſte doctrine, il euſt eu reſolution d'vne choſe, de laquelle il doutoit. Ceſtuy iouoit ſouuent auec vn ſien domeſtique, & perdāt il luy diſoit, Qu'eſt cecy? tu ne ſçais ny Latin, ny Dialectique, ny Theologie (combiē que tu y ayes eſtudié) & tu me gaignes, nonobſtant que ie ſois plain de l'Eſcot & de S. Thomas. Eſt-il poſſible que tu ayes meilleur eſprit que moy? ie penſe que le diable te reuele ce ieu, & ne le puis croire autrement. Tout le myſtere qui eſtoit en cela eſt, que le maiſtre auoit grand entendement, par le moyen duquel il paruenoit aux ſubtilitez de l'Eſcot & de S. Thomas, & eſtoit dépourueu de la difference d'imaginatiō, par laquelle on ioüe aux eſchets: mais le ieune hōme auoit mauuais entendement & memoire, & l'imagination fort grande. Les eſtudians qui ont leurs liures bien dreſſez & arrangez en leur eſtude (eſtant chacune

cune chose en son lieu propre) ont vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Les hommes propres, mistes, nets, & gentils, qui vont chercher les poils de la cappe, & qui sont faschez des rides & plis d'vn accoustrement, sont d'vn mesme esprit: ce qui procede certainement de l'imagination. Car si vn homme ne sçauoit faire des vers, & qu'il y fust mal propre, si dauanture il deuient amoureux, Aristote dit qu'il se fait bon Poëte: pource que l'amour échauffe & desseiche le cerueau, qui sont les qualitez de l'imagination. Iuuenal note que l'indignation en fait de mesme, qui est vne passion laquelle pareillement échauffe le cerueau.

L'habillement du corps dõne indice de l'hõme, Eccl. ch. 19.

Es sophistes.

Si natura negat facit indignatio versum.

C'est à dire,

Si nature ne veut, l'indigné fait des vers.

Les beaux parleurs, plaiſans, & qui ſçauent donner vn bon traict, ont auſſi vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Et pour ceſte cauſe ils ne ſont iamais bõs Grammairiens, Dialecticiens, Theologiẽs ſcolaſtiques, Medecins, ny Legiſtes. Ceux qui ſont ſubtils, fins, & ruſez en tout ce qu'ils entreprennent: pronts à parler, & reſpondre à propos, ſont propres pour ſeruir au palais, pour ſolliciter, & manier les affaires des marchands, & meſmes pour acheter & vendre: mais ils ne ſont pas bons aux lettres. En cecy le vulgaire ſe trompe grandemẽt de penſer que ceux qui ſont ainſi adroits & ſubtils à toutes choſes, ſeroyent propres à l'eſtude des lettres s'ils y eſtoyent mis: car, de fait, il n'y a aucun eſprit qui ſoit plus contraire & repugnãt aux ſciẽces, que de ceux là. Les ieunes hommes qui tardent beaucoup à parler ont en la lãgue & au cerueau beaucoup

coup d'humidité: & quand elle eſt conſommee par laps de temps, ils deuiennent fort eloquents, & grãds parleurs, à cauſe de la grande memoire qu'ils ont, depuis que ceſte humidité ſe viẽt à moderer. Ce que nous ſçauons eſtre autrefois aduenu à ce grand Orateur Demoſthene, duquel nous auons dit que Ciceron s'eſtoit émerueillé, ſçachant que de ieuneſſe il auoit eſté fort rude à parler, & qu'à ceſte heure là il eſtoit deuenu ſi eloquent. Les ieunes hommes auſſi qui ont bonne voix, & qui fredonnent de leur gorge, ſont fort ineptes, & mal propres à toutes les ſciences, pource qu'ils ſont froids & humides: leſquelles deux qualitez, ioinctes enſemble, font perdre la partie raiſõnable. Les eſtudians qui recitent leur leçon ny plus ny moins que le maiſtre la leur a faite, demonſtrent bien qu'ils ont bonne memoire: mais l'entendemẽt le doit bien payer, lequel ils n'ont pas bon. Aucuns Problemes & dou-

tes se presentent en ceste doctrine. La responce ausquels, pourra parauanture mieux seruir, pour entendre estre veritable ce que nous auõs dit. Pour le premier, on peut demander d'où viẽt que les bons Latins sont plus arrogans & presomptueux en leur sçauoir, que ne sont les hommes fort doctes au genre de lettres qui appartiennent à l'entendement: de maniere que pour entendre que c'est du Grammairien, on peut dire en ceste maniere, *Grãmaticus ipsa arrogantia est*. Le Grammairien n'est autre chose que la mesme arrogance. Pour le second, d'où vient que la langue Latine est tant contraire à l'esprit des Espagnols, & tant propre & naturelle aux François, Italiens, Allemans, Anglois, & à tous les autres qui habitent vers le Septentrion: comme lon voit par leurs œuures, car voyãs vn liure couché en bon Latin, nous cognoissons incontinent que l'auteur d'iceluy est estranger, & si nous

L'esprit des Espagnols repugnãt à la langue Latine.

en voyons vn autre en langage barbare, & mauuais Latin, nous cognoiſſons qu'il a eſté fait par vn Eſpagnol. Pour le troiſieme, comme les choſes qui ſe diſent & eſcriuent en langue Latine, ſonnent mieux, ſont plus agreables, & ont plus d'elegance, qu'en quelque autre langue, tant bonne ſoit elle: ayant dit autrefois que toutes les langues dépendent de la volonté & plaiſir de ceux qui les ont inuentees, ſans aucun fondemét naturel. Pour le quatrieſme, comment ſe peut faire, que eſtans toutes les ſciéces qui appartiennent à l'entendement, eſcrites en Latin, ceux qui ſont dépourueuz de memoire les peuuét lire & eſtudier dedans les liures, veu que par ceſte raiſon, la langue Latine leur eſt repugnante. On peut reſpondre au premier, que pour cognoiſtre ſi vn homme eſt dépourueu d'entendement, ne ſe trouue plus certain ſigne, que de le voir hautain, preſomptueux, enflê, ambitieux, poi-

gnant, & plein de ceremonies. La raiſon de cela eſt, que tout cela eſt œuure d'vne difference ou maniere d'imagination, qui ne demande pas plus d'vn degré de chaleur, auec lequel compatit aiſément vne grande humidité, qui demãde la memoire, pour n'auoir la vertu & force de la reſoudre. Au cõtraire, l'homme qui eſt naturellement humble, qui ne fait cas de ſoy, ny de ſes beſongnes, qui ne ſe vãte ny ne ſe loüe, mais ſe faſche des louanges que les autres luy donnent, & qui eſt ennemy des lieux & ceremonies honorables, demõſtre certainemẽt, & par vn indice infallible, qu'il eſt pourueu d'vn entendemẽt merueilleux, & qu'il a peu d'imagination & memoire. I'ay dit naturellement humble, car s'il l'eſt auec artifice ce ſigne la n'eſt pas certain, c'eſt pourquoy l'õ voit, que comme ainſi ſoit que les Grammairiens ſont de grãde memoire, & aſſemblent l'imagination auec ceſte difference, par conſequent ils ſont depour

On trouue qui ſe humilie malicieuſemẽt: duquel l'interieur eſt plein de trõperie. Eccleſia. chap. 9.

depourueuz d'entendement, & tels que dit le prouerbe, Que le Grammerié n'est autre chose qu'vne pure arrogance. Quant au secõd, on peut respondre, que Galien recherchant l'esprit des hõmes par le temperamẽt de la region en laquelle ils habitent, dit que ceux qui demeurent au dessous de Septentrion ont tous faute d'entẽdemẽt: & ceux qui sont situez entre le Septentrion & la zone torride ou brulãte, sont fort prudents & aduisez: laquelle situation respond iustement à nostre pays d'Espagne, qui n'est pas si froid que le North, ny si chaud que la zone torride du milieu. Aristote est de ceste opinion, quand il demãde pourquoy ceux qui habitent en pays fort froids, n'ont pas tant bon entendement que ceux qui naissent en regions plus chaudes? En la respõse il traite fort mal les Flamans, Alemans, Anglois, & ceux de ces regiõs là, disant que leur esprit ressemble à celuy des yurõgnes: à raisõ de-

Au liu. que les mœurs de l'esprit. chap. 9.

En la 14 sect. proble. 15.

quoy

quoy ils ne peuuent ſçauoir la nature des choſes. Dequoy eſt cauſe la grande humidité qu'ils ont au cerueau, & es autres parties du corps: ce que demonſtre la blācheur du viſage, & la couleur iaune des cheueux: car c'eſt merueille, quand on voit vn Aleman chauue: ils ſont tous grands, à cauſe de la grāde hūmidité qui eſt en eux, qui leur fait dilater les mēbres. Ce qui ſe trouue tout au cōtraire aux Eſpagnols, qui ſont vn peu baſanez auec le poil noir, de moyenne ſtature, & la plus part chauues: qui eſt vne diſpoſition que Galiē dit venir du cerueau qui eſt chaud & ſec. Ce qu'eſtāt vray, il eſt force qu'ils ayent mauuaiſe memoire & grand entendemēt: au cōtraire des Alemans, qui ont grande memoire, & peu d'entendemēt. Au moyē dequoy les vns ne peuuēt ſçauoir Latin, & les autres l'aprennent facilement. La raiſon que donne Ariſtote, pour prouuer le peu d'entendement de ceux qui habitent au

Au liure de l'art medec. cha. 14. & 15.

deſſous

dessouz du Septentrion, est, Que la grande froideur de la region, reuoque & fait retirer la chaleur naturelle au dedans, & ne la permet s'espandre : au moyen dequoy ceux là ont vne grãde humidité & chaleur, qui fait qu'ils sont prouueuz d'vne grande memoire, pour les langues, & d'vne bonne imagination, pour faire horloges, trouuer les moyens d'aller souz l'eau, forger machines & œuures de grand esprit, que les Espagnols ne peuuent faire, pour estre priuez d'imaginatiõ. Mais s'ils sont mis sur les poincts de Dialectique, Philosophie, Theologie scolastique, Medecine & Loix, vn Espagnol dira sans comparaison, de plus grandes choses, en ses termes barbares, que ne fera pas vn estranger en son beau Latin, lequel hors mis l'elegance & netteté du parler ne dit chose qui soit excellente. Galien dit, pour approbation de ceste doctrine, *In Scythys, vnus vir factus est philosophus : Athenis autem multi tales.*

Au liure Que les mœurs de l'esprit. chap. 10.

tales. C'eſt à dire, En Scithie prouince Septentrionalle, par merueille eſt ſorty vn homme philoſophe, & en Athenes tous naiſſent tels. Mais combien que ces Septentrionaux ne ſoyent nez à la philoſophie, ny aux autres ſciences que nous auons dit, les Mathematiques & l'Aſtrologie leur ſont conuenables, pource qu'ils ont bonne imagination. La reſponce au troiſieſme probleme depend d'vne queſtion fort celebre qui eſt entre Platon & Ariſtote. L'vn dit ſe trouuer noms propres, qui naturellement ſignifient les choſes, & qu'il faut vn grand eſprit pour les trouuer: qui eſt vne opinion que la ſaincte eſcriture fauoriſe, diſant qu'Adam impoſoit nom propre & conuenable à toutes les choſes que Dieu auoit mis deuant luy. Mais Ariſtote ne veut pas accorder qu'il y ait, en aucune langue, nom, ny maniere de parler, qui ſignifie naturellemẽt la choſe: pource que tous les termes & noms ſont

In Crat.

Au li. 1. de l'interpre. ch. 2.

inuen

inuentez à l'appetit & volonté des hommes. Et ainsi voit on par experience que le vin a plus de soixante noms & le pain autant (vn, en chacune langue) & ne peut on dire lequel est le propre, naturel, & conuenable, pource que tous les hõmes du monde en vseroyent. Ce neantmoins l'opinion de Platon est plus veritable : car, posé le cas que les premiers inuenteurs des vocables & termes, les ayent forgez à leur plaisir, ils ont eu, neantmoins, vne volonté raisonnable, communiquee à l'ouye, à la nature de la chose, & à la grace de la prononciation, ne faisans les mots courts ny longs : autremẽt n'eust esté necessaire mõstrer vne laideur de la bouche, au temps de la prononciation, en mettant l'accent au lieu conuenable, & gardant autres conditions que doit auoir la langue, pour estre elegante & non barbare. De ceste opinion de Platon fut vn cheualier Espagnol, qui prenoit tout son plaisir à

eſcrire liures de cheualleries, pource qu'il eſtoit prouueu d'vne certaine maniere d'imagination, qu conuie & appelle l'homme à fictions & menſonges. On dit de ceſtuy là qu'introduiſant en ſes œuures vn geant furieux, il demeura long tẽps à imaginer vn nom, qui fuſt du tout correſpondant à ſon audace: & iamais ne le peut trouuer, iuſqu'à ce que ioüant vn iour, aux cartes, en la maiſon d'vn ſien amy, il ouyt dire au maiſtre de la maiſon ces mots, *O là mochacho tra qui tantos à eſta meſa*: c'eſt à dire, O garçon apporte icy des iettons ou marques pour mettre en ieu. Incontinent il trouua ce mot, *Traquitantos* de bonne grace, & le ſentit bien ſonner à ces aureilles: & ſans regarder dauantage, il ſe leua, diſant: Meſſieurs, ie ne iouë plus, car il y a long temps que ie cherche vn nom conuenable à vn geant furieux que i'introduy en certaines fictions que ie compoſe: & ie ne l'ay peu encores trouuer iuſques

à ceſte

à ceste heure, que ie suis venu en ceste maison, où ie reçoy tousiours quelque plaisir & faueur. Les premiers inuenteurs de la langue Latine, auoyent la curiosité de ce cheualier, & par ce moyen on trouué vn langage bien sonnant aux aureilles. Parquoy ne se faut pas ébahir si les choses qui se disent & escriuent en Latin sonnent tant bien, & aux autres langues, si mal: pource que les premiers inuenteurs d'icelles ont esté barbares. I'ay esté contraint de mettre le dernier, pour satisfaire à plusieurs, qui s'y sont trompez, veu que la solution en est fort aisee: car ceux là qui ont grand entendemét, ne sont pas du tout priuez de memoire: pource que n'en ayant point du tout, l'entendement ne pourroit iamais discourir ny raisonner, d'autant que ceste puissance est celle, qui a la matiere & les fantasies, sur lesquelles se fondét les consideratiōs. Mais pource qu'elle est remise ou lasche de trois degrez de perfection
qui

qui ſe peuuẽt acquerir en la langue Latine, qui ſont, l'entendre, l'eſcrire & le bien parler, elle ne peut paſſer la premiere, ſi ce n'eſt mal & groſſierement.

Comme il eſt prouué que l'eloquence & netteté de parler, ne peut eſtre aux hommes de grand entendement.

CHAP. IX.


E vulgaire penſe & ſe perſuade, que l'hõme eſt fort ſage & prudẽt, quãd il l'entend parler auec vne grande eloquẽce, & ornemẽt de langage, auec vne quãtité de vocables elegans & gracieux, vſant de pluſieurs exẽples accommodez à propos, en la matiere qu'il traite : ce qui vient d'vne cõionction qui ſe fait de la memoire auec l'imagination, au degré de chaleur: laquelle ne peut pas reſoudre l'humidité du cerueau, & ſert à

Ciceron dit que l'honneur de l'hõme eſt d'auoir l'eſprit propre à l'eloquence.

esleuer les figures & les faire sourdre:au moyen dequoy se découurēt plusieurs conceptions & choses à dire. Il est impossible que l'entendemēt se trouue en ceste assemblee, pource que nous auons desia dit & prouué vne autre fois, que ceste puissance abomine grandement la chaleur, & que l'humidité ne la peut souffrir. Que si les Atheniens eussent eu ceste doctrine, ils ne se fussent pas tant esmerueillez de voir vne homme si sage que Socrate, qui ne sçauoit parler, de maniere que ceux qui entendoyent parler de sa grande sagesse, disoyent que ses parolles & sentences ressembloyent à certaines caisses de matiere rude & mal polie par dehors, qui auoyēt au dedās besongnes riches & paintures dignes d'admiration. En la mesme ignorance ont esté ceux lesquels voulans dōner raison de l'obscurité & mauuais stile d'Aristote, dirent que expressement, à fin que ses œuures eussent plus grande

Platon le conte au dialogue de la sciē ce, & au banquet.

auto

autorité, il a escrit sans ornement de langage, & belles phrases de parler. Et si nous considerons pareillement comme Platon y procede, le rude stile d'iceluy & la briefueté de laquelle il escrit, l'obscurité de ses raisons, la mauuaise collocation des parties de l'oraison, nous trouuerõs que la cause n'en est autre. Si nous lisons les œuures d'Hippocrate, voyons nous pas comme il procede aux noms & verbes? comme il colloque mal ses dits & sentences: la mauuaise liaison de ses raisons, le peu de chose qu'il a à dire, pour emplir ceux qui sont vuides de doctrine? Que diray-ie plus? sinõ que voulant raconter à Damagete son amy, comme Artaxerxe Roy des Perses l'auoit mandé, auec promesse de luy donner tout l'or & l'argent qu'il voudroit, & de le tenir entre les plus grands de son royaume, (ayant sur ce plusieurs demandes & responces) il dist ainsi, *Persarum rex accersiuit, ignarus quòd apud me maior est*

Ciceron louant l'eloquence de Platõ dit, que si Iupiter eust voulu parler en Grec, il eust parlé comme Platon. De claris orator.

sapien

sapientiæ ratio quàm auri. Vale. C'est à dire, Le Roy des Perses m'a mandé, ne sçachant que i'estime plus la sagesse que l'or. Si ceste matiere fust tombee entre les mains d'vn Erasme ou de quelque autre de bonne imagination & memoire comme luy, il en eust emply plus d'vne main de papier d'escriture pour la dilater. Mais qui eust osé amener exemple de ceste doctrine, par l'esprit naturel de sainct Paul, & affirmer qu'il estoit homme de grand entendement & de peu de memoire, & qu'il ne pouuoit, par ses forces, sçauoir les langues, ny les parler auec ornement & elegance, s'il n'eust dist ainsi? *Nihil me minus fecisse à magnis Apostolis existimo: nam imperitus sum sermone, sed non scientia.* C'est à dire, Ie confesse que ie ne sçay parler, toutesfois en sçauoir & science, personne des Apostres ne me surpasse. Ceste difference & maniere d'esprit estoit fort propre à la publication de l'Euangile, & n'eust *2. Cor. ch. 11.*

esté

esté possible en choisir vne meilleure: car en ceste charge n'estoit pas conuenable d'estre eloquent, ny se seruir d'vn ornement de langage: attendu que la force des orateurs de ce temps là se découuroit, à faire entendre au peuple les choses fausses pour vrayes, & luy persuader par les preceptes de leur art, le contraire de ce qu'il receuoit pour bon & profitable. Qu'ils soustenoyẽt mesmes qu'il valloit mieux estre pauure que riche: malade, que sain: ignorant que sçauant, & autres choses qui estoyent manifestement contre l'opinion du vulgaire: & pour ceste cause les Hebrieux les appelloyent *Geuanin*, qui signifie trompeurs. Caton le vieil fut de ce mesme aduis, & trouua qu'il estoit dangereux de tenir telle maniere de gens à Rome: veu que les forces de l'empire Romain estoyent fondees sur les armes: & que ceux cy commãçoyent desia à persuader qu'il estoit bon que la ieunesse Romaine les laissast, pour

pour s'adonner à ce genre de ſcience: & ainſi en brief il les fit chaſſer de Rome, de maniere que la demeure en icelle leur fut defendue. Dauantage ſi Dieu euſt trouué vn preſcheur eloquẽt, qui fuſt entré en Athenes ou dedãs Rome, pour certifier que les Iuifs ont crucifié en Hieruſalem vn homme qui eſtoit vray Dieu, & qu'il eſt mort de ſa propre & agreable volõté, pour racheter les pecheurs: qu'il eſt reſuſcité le troiſieſme iour, & qu'il eſt mõté au ciel où il eſt maintenãt: qu'euſſent penſé les auditeurs de ce theme, ſinon quelque folie & vanité telle que les orateurs ont couſtume de mettre en auant la force de leur art? Et pour ceſte cauſe ſainct Paul a dit, *Non enim miſit me Chriſtus baptizare ſed euangelizare, non in ſapientia verbi, vt non euacuetur crux Chriſti.* C'eſt à dire, Ieſus-Chriſt ne m'a pas enuoyé pour baptiſer, mais pour preſcher, non par l'art oratoire, à fin que le peuple ne
1. Cor. ch. 1.

penſaſt

pensast que la croix de Christ fust quelque vanité, de celles que les orateurs ont coustume de persuader. L'esprit de S. Paul estoit propre à ce ministere: car il auoit grand entendement pour soustenir & prouuer aux synagogues & aux Gentils q̃ Iesus Christ estoit le Messie promis en la Loy: & que il n'en falloit attendre vn autre: ce neantmoins il estoit de peu de memoire: à raison dequoy il ne pouuoit parler auec ornement de parolles douces & miellees: aussi la publication de l'Euangile auoit besoin d'vn tel ministre. Ie ne veux pas dire pourtant que S. Paul n'eust le don des lãgues: car il parloit en toutes aussi bien qu'en la sienne: i'entens aussi peu, q̃ pour defendre le nom de Christ, les forces de son grand entendemẽt fussent suffisantes, sans la grace particuliere que Dieu luy auoit faite: ie veux dire seulement que les dons supernaturels œuurent & produisent meilleurs effects en vne bonne natu

nature, qu'en vn homme de soy-mesme tardif & ignorant. A quoy fait ce que dit sainct Hierosme en son proësme sur Esaye & Hieremie, quand il demande pourquoy n'y ayant qu'vn S.Esprit qui a parlé par la bouche de Hieremie & d'Esaye, l'vn propose les choses qu'il escrit, auec vne grande elegance, & Hieremie à peine peut parler. Il respond à ce doute, que le S.Esprit s'accommode à la maniere naturelle de proceder de chacun Prophete, sans chãger leur natutel, & leur enseigner le langage par lequel ils doyuent publier la prophetie. Et partant il faut sçauoir qu'Esaye estoit vn cheualier illustre, nourry en la cour & cité de Hierusalẽ: & pour ceste cause il parloit auec elegance & ornement. Mais Hieremie estoit né, & auoit esté nourry en vn vilage de Hierusalem, qui s'appelloit Anathothites, au moyen dequoy il fut rude & grossier en sa maniere de proceder, & parler: & neantmoins

le ſainct Eſprit s'eſt bien voulu ſeruir de ſon ſtile en la prophetie qu'il luy a communiquee. L'on en peut dire autant des Epiſtres de ſainct Paul, auquel le ſainct Eſprit aſſiſtoit, en les eſcriuant, à fin qu'il ne peuſt errer : ce neantmoins ſainct Paul parloit ſon naturel langage, propre & accommodé à la doctrine qu'il eſcriuoit, pource que la verité de la theologie ſcolaſtique abhorre l'abondance de parolles. A la Theologie poſitiue ſe ioint fort bien l'induſtrie des langues, & l'ornemēt du langage, pource que ceſte faculté appartient à la memoire, & n'eſt autre choſe qu'vn amas de dicts & ſentences Catholiques, prinſes des ſaincts Docteurs, & de l'Eſcriture ſaincte, & gardees en ceſte puiſſance. Cōme faict vn Grammairien, des fleurs des Poëtes, Virgile, Horace, Terence, & de tous les autres autheurs Latins qu'il lit: lequel cognoiſſant l'occaſion de les alleguer, met en auant quelque choſe de

Bien que l'Epiſtre aux Hebrieux ſoit de S. Paul, pluſieurs ont voulu dire à cauſe du ſtile divers, qu'il ne l'auoit faite : ce que l'Egliſe tiēt pour heretique.

de Ciceron ou de Quintilian, au moyen dequoy il monſtre aux auditeurs ſon ſçauoir & erudition. Ceux là qui ont enſemble l'imagination auec la memoire, & qui trauaillent à recueillir le grain de tout ce qui a eſté dit & eſcrit en leur faculté, le ſçauent bien mettre en auant, quand l'occaſion ſe preſente, auec vn grand ornement de parolles, & gracieuſes manieres de parler, deſquels l'induſtrie en toutes ſciences, eſt ſi grande, qu'il ſemble à ceux qui ignorent ceſte doctrine, qu'ils ſont fort profronds, & hauts: mais quand ils viennẽt à ſonder les fondemens de ce qu'ils diſent & affirment, ils découurent leur imperfection. Ce qui vient de ce que l'entendement (auquel appartient ſçauoir la verité des choſes dés leur racine) ne ſe peut ioindre à l'ornement du langage & abondance de parolles De ceux là l'eſcriture ſaincte parle en ceſte maniere, *Vbi verba ſint plurima, ibi frequenter egeſtas.*

comme voulant dire, L'homme ayant beaucoup de parolles eſt volontiers dépourueu d'entendement & de prudéce. Ceux qui ſont pourueuz de l'imagination & de la memoire, entrent de grand courage à l'interpretation de la ſaincte eſcriture, leur ſemblant aduis que pour ſçauoir beaucoup d'Hebrieu, beaucoup de Grec & de Latin ils ont le chemin ouuert pour tirer le vray ſens de la lettre. Et de fait, ils ſe perdent: premierement pource que les vocables de la ſaincte eſcriture & les manieres de parler d'icelle ont pluſieurs autres ſignifications que celles que ſçauoit Ciceron: & puis, pource que telles gens ont faute d'entendement (qui eſt la puiſſance qui verifie ſi vn eſprit eſt Catholique ou depraué) elle peut élire, par la grace ſupernaturelle, de deux ou trois ſens de lettre, celuy qui eſt le plus veritable & Catholique. Platon dit que les tromperies & deceptions n'auiennẽt iamais es choſes diſſem

dissemblables & fort differentes, sinon lors que plusieurs se presentent qui ont grande similitude entre elles : car si nous mettons deuant vn clair-voyant vn peu de sel, de sucre, de farine, & de chaux viue, le tout bien broyé & moulu à part, que feroit vn homme priué du goust, si auec les yeux il pensoit remarquer & cognoistre chacune de ces choses? disant, C'est là du sel, c'est là du sucre, voila de la farine, voila de la chaux : ie ne fay pas doute qu'il ne se trompast, pour la grande similitude que toutes ces choses on ensemble. Mais s'il voyoit vn mõceau de bled, vn autre d'auoyne, vn autre de paille, vn autre de terre, & vn autre de pierre, il est certain qu'il ne se tromperoit iamais à remarquer chacune chose, encor qu'il ne vist gueres, pource que chacune de ces choses est de tant diuerse maniere & figure. Nous voyons tous les iours la mesme chose aduenir au sens que les Theologiens donnẽt à

la saincte Escriture: car de prime face, tout sens a apparence d'interpretation Catholique, qui conuient bien à la lettre, combien qu'il ne soit tel; & que le sainct Esprit n'ait voulu dire ny entendre telle chose. Pour eslire de tel sens le meilleur, & reprouuer le mauuais, il est certain que le Theologien ne se sert pas de la memoire, ny de l'imagination, mais de l'entendemẽt seul. Parquoy ie dy que le Theologien positif se doit conseiller au scolastique, pour le requerir de luy dõner de ces sens & interpretations, celle qu'il trouuera la meilleure, s'il ne veut tomber en l'inquisitiõ. C'est pourquoy les heresies ont en telle horreur la Theologie scolastique, & taschent de l'oster & extirper du monde: pource qu'en distinguant, inferant, raisonnant, & iugeant se vient à sçauoir la verité, & découurir le mensonge.

Comme se prouue que la Theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination.

CHAP. X.



'EST vne question fort commune, non seulemēt entre les hommes sçauās, mais aussi entre les vulgaires, de demander pourquoy vn Theologien estant grand scolastique, subtil, facile à respondre, & d'vne doctrine admirable à escrire & à lire, ne peut prescher quand il est monté en chaire: & au contraire celuy qui est excellent predicateur, eloquent, & agreable au peuple, ne sçait pas beaucoup de Theologie scolastique: & pour ceste cause n'est ce pas bien conclu, Vn tel est grand Theologien scolastique, il sera dōc bon predicateur. Et au contraire, ne peut-on accorder cecy, Vn tel est grand predicateur, il s'ensuyt

qu'il ſçait beaucoup de theologie ſcolaſtique : car pour défaire l'vne & l'autre conſequence, s'offriroyét à chacun plus d'inſtances qu'il n'y a de cheueux en la teſte. Perſonne, iuſques à ceſte heure, n'a peu reſpondre à ceſte demande, autre choſe que l'ordinaire, qui eſt d'attribuer le tout à Dieu, & à la diſtribution de ſes graces. Ie trouue bon que l'on n'en ſçache plus particulierement la cauſe : ce neantmoins nous auons aucunement reſpondu à ce doute, au chapitre paſſé, mais non pas tant en particulier qu'il eſt conuenable. I'ay dit que la theologie ſcolaſtique appartient à l'entendement: maintenant ie dy, & veux prouuer que la predication (qui en eſt la pratique) eſt œuure de l'imagination : Et comme il eſt difficile d'aſſembler en vn meſme cerueau & grand entendement & imagination, auſſi ne ſe peut faire qu'vn hõme ſoit grand theologien ſcolaſtique, & fameux predicateur. Que la

theolo

theologie ſcolaſtique ſoit œuure de l'entendement, nous l'auons demõſtré ailleurs, prouuãt comme elle eſt contraire & repugnante à la langue Latine: & pourtãt n'eſt beſoin vſer en ceſt endroit de redite. Ie veux ſeulement donner à entendre que la grace des bons predicateurs, & le moyen qu'ils ont d'attirer à eux le peuple, depend du tout de l'imagination, & en partie de la bõne memoire, qui beſongne en cela. Et afin que ie le puiſſe mieux expliquer, & que ie faſſe toucher cecy au doigt, il faut ſuppoſer premierement que l'homme eſt animal raiſonnable, politique, & amateur de ſocieté: & à fin que la nature d'iceluy ſe fiſt & dreſſaſt mieux auec l'art, les philoſophes anciens ont inuenté la Dialectique, pour luy monſtrer comme il deuoit diſcourir, par quelles reigles & preceptes: comme il deuoit definir les natures des choſes, diſtinguer, diuiſer, inferer, diſcourir, iuger & elire: deſquelles œuures il eſt im-

La ſciẽce humaine cõſiſte en deux: au langage orné, & en la diſtinction des choſes

Paul. en la 2. aux Col. ch. 1.

poſſible qu'aucun ſe puiſſe paſſer. & à fin de pouuoir eſtre ſociable & politiq, il eſtoit neceſſaire qu'il ſceuſt parler, & donner à entendre aux autres hommes les choſes qu'il cõceuoit en ſon eſprit. Et à fin qu'il ne les expliquaſt ſans ordre ny raiſon, ils ont trouuê vn autre art, que ils appellent Rhetorique, laquelle par ſes preceptes, luy embellit ſa patolle par le moyen des beaux termes, & elegantes manieres de parler, par affections & couleurs gracieuſes. Mais ny plus ny moins que la Dialectique n'enſeigne pas l'hõme à diſcourir & philoſopher en vne ſeule ſciẽce, ains en toutes, ſans diſtinction. La Rhetorique auſſi enſeigne à parler en la Theologie, en la Medecine, en la ſcience des loix, en l'art militaire, & en toutes les autres ſciences, & conuerſations traictees par les hõmes: de maniere que ſi nous voulons feindre vn parfait Dialecticien ou Orateur, il n'eſt poſſible de le conſiderer, ſans qu'il

ſçache

sçache toutes les sciences, pour ce qu'elles sont toutes de leur iurisdiction, & qu'ils peuuent en chacune d'icelles, sans aucune distinction, pratiquer leurs reigles & preceptes. Non comme la Medecine, de laquelle la matiere est limitee: comme la philosophie naturelle, moralle, Metaphysique, Astrologie, & les autres: & pour ceste cause Ciceron dit, *Oratorem vbicunque constiterit, consistere in suo.* Et en vn autre endroit, *In Oratore perfecto, inest omnis Philosophorum scientia.* Et pour ceste cause le mesme Ciceron a dit, Qu'il n'y a ouurier plus difficile à trouuer qu'vn parfait Orateur: ce qu'il eust dit auec plus de raison, s'il eust sceu la repugnance qu'il y a d'assembler toutes les sciences, en vn particulier. Les Iurisconsultes estoyent anciennement en grand prix par le nom & office d'orateur, pource que la perfection de l'auocacerie, requiert la cognoissance de to⁹ les arts du mõde, à cause que les

Au liure du parfait Orateur.

loix iugent vn chacun. Et pour sçauoir le droit,& la deffence que chacun art s'attribue, il estoit besoin auoir vne particuliere cognoissance de tous:au moyen dequoy Ciceron a dit, *Nemo est in oratorum numero habendus,qui nõ sit omnibus artibus perpolitus.* Mais voyant qu'il estoit impossible d'aprendre toutes les sciẽces,à cause de la brieueté de la vie,& mesme pource que l'esprit de l'homme est limité, ils ont laissé cela,& au besoin se sont cõtentez, d'aiouster foy aux maistres de l'art qu'ils entreprennent deffendre. Apres ceste maniere de deffendre les causes,est venue incontinent la doctrine Euãgelique, laquelle se pouuoit psuader par art oratoire mieux que tant de sciẽces qu'il y a au mõde, pour estre la plus certaine & veritable: mais Christ nostre redempteur enuoya sainct Paul, pour n'estre annoncee par art oratoire, qu'il dit,en *la sapience du mot*, à fin que le peuple ne pensast point que

ce fust

ce fust mensonge fardé semblable à ceux que les Orateurs ont accoustumé de mettre en auant & persuader, par la force de leur art. Mais estant desia la foy receuë, depuis tāt d'annees, il est maintenāt bien permis de prescher par lieux commūs, & se seruir du bien dire, pource que nous ne craignons maintenant le danger & l'inconuenient qui pouuoit aduenir du temps de S. Paul: ains voyōs nous que le predicateur eloquent profite plus, & a beaucoup plus d'auditeurs, que celuy qui ne se sert des couleurs de Rhetorique, & qui n'a les conditions d'vn parfait orateur. La raison en est toute manifeste : car si les anciens orateurs faisoyent entendre au peuple, les choses fausses pour vrayes (s'aydans en cela de leur art) l'assemblee des Chrestiens se gagnera mieux, si on luy persuade, par ce mesme artifice, ce que elle entend & croit desia: attendu que la saincte escriture est, en certaine maniere,

re, toute chose, pour la vraye interpretation de laquelle toutes sciences sont necessaires, suyuant ce dict tant celebre, *Misit ancillas suas vocare ad arcem.* Il n'est pas besoin encharger cela aux predicateurs de nostre temps, ny de les aduiser de ce faire: car (outre le profit qu'ils pretendent faire par le moyen de leur doctrine) leur principal estude est de trouuer vn bon subiect, auquel ils puissent apliquer, à propos, plusieurs gentiles sentences tirees de la saincte escriture, des saincts docteurs, des Poëtes, historiens, medecins & legistes; sans obmettre aucune science, & parlent auec elegance & quãtité de parolles: au moyen dequoy ils dilatent & estẽdent leur subiect, par l'espace d'vne heure ou de deux, s'il est besoin. Ciceron mesme dit que c'estoit là proprement la professiõ du parfait Orateur, en son temps. *Vis oratoris professioq; ipsa bene dicẽdi, hoc suscipere ac polliceri videtur, vt omni de re quacũque sit proposita,*

Aux Prouerb. c. 9.

Au liure de l'Orateur.

posita, ab eo ornatè copioseq; dicatur. C'est à dire, La force de l'orateur & la profession mesme de bien dire semble entreprendre & promettre de traiter & parler auec ornement & elegance de toute chose que l'on puisse proposer. Or si nous prouuōs maintenant que les graces & conditions que doit auoir le parfait orateur, appartiennent toutes à l'imagination & à la memoire, nous sçauons que le Theologien, qui les aura, sera grand predicateur: mais si on le met en la doctrine de S. Thomas & de l'Escot, il n'y entendra gueres de choses, pour estre vne science, qui appartient à l'entendement: en laquelle puissance, il est force, qu'il soit beaucoup remis, c'est à dire lasche & tardif. Nous auons desia dit ailleurs quelles choses appartiennēt à l'imagination, & comment on les doit cognoistre: & maintenant nous le retournons dire, pour en refraichir la memoire.

Tout ce qui est dit bõne figure, bon propos & suiect, qui est bien compris & deduit, depend des graces de l'imagination, commes les facecties, loüanges, broquards, figures & cõparaisons. Pour la premiere chose que doit faire le parfait orateur (qui sçait desia ce qu'il doit deduire) il doit chercher argumẽs & sentences accommodees, pour dilater & prouuer son fait non auec toutes sortes de parolles, mais seulement auec celles qui sonnent bien aux aureilles, & pour ceste cause Ciceron a dit, *Oratorem eum esse puto, qui & verbis ad audiendum iucundis & sententijs accommodatis ad probãdum vti possit:* C'est à dire, I'estime celuy Orateur qui peut se seruir de ioyeuses parolles, pour delecter, & de sentences propres & accommodees à prouuer. Il est certain que cela appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de paroles gracieuses, & bonne proposition aux sentences. Secõdement le parfait Orateur,

Sçauoir choisir pareillemẽt vntheme, entre plusieurs, appartiẽt à l'imagination.

teur,

teur, ne doit auoir faute de beaucoup de lecture & d'inuention: car s'il faut qu'il dilate & prouue quelque theme qui se presentera à luy, par plusieurs dicts & sentences tirees à propos, il a besoin d'estre prouueu d'vne grãde imagination, qui soit comme le chien veneur qui cherche & luy mette en la main sa proye & pourchas: & quand il ne sçaura plus que dire, qu'il fasse vne fin, cõme s'il auoit assez parlé. Pour ceste cause, nous auons dit vne autre fois que la chaleur estoit l'instrumẽt par lequel l'imagination exerce son office, pource que ceste qualité esleue les figures & les fait boüillir. Et pourtant se decouure tout ce que l'on peut voir en icelles: & s'il n'y a rien plus à considerer, l'imagination est cõtrainte, non seulement de composer vne figure qui s'accommode auec les autres, mais aussi de ioindre celles qui sont estranges & impossibles, selon l'ordre de nature, de maniere que d'icelles

celles il vienne à faire des montagnes d'or & des bœufs qui volent. Au lieu de la propre inuention les orateurs se peuuent seruir de la grāde lecture, quand l'imagination defaut: mais ce que les liures enseignent est definy & limité: & la propre inuention est comme la bonne source & fontaine, qui iette tousiours l'eau fresche. Pour retenir ce que l'on a leu, il est besoin d'auoir grande memoire: & de le reciter aisement deuant vne assemblee, ne se peut faire, sans la mesme puissance: & pour ceste cause Ciceron a dit, *Is Orator erit, mea quidem sententia, hoc tam graui dignus nomine, qui quæcunque res inciderit, quæ sit dictione explicanda prudenter, copiosè, ornatè & memoriter dicat*. C'est à dire, L'Orateur à mon aduis, sera digne d'vn si graue nom, qui pourra deduire tout ce qui se presentera prudemment (qui est de s'accommoder aux auditeurs, au lieu, au temps, & occasion)

elegamment, & par cœur. Nous auõs desia dit & prouué autre part, que la prudence appartient à l'imagination : l'elegance & quantité de vocables & sentences à la memoire : & l'ornement & appropriation encores à la puissance imaginatiue : & de reciter tant de choses sans se reprendre & faire pause, il est certain que cela se fait par le moyen de la bonne memoire. Et à propos de ce que Ciceron a dit que le bon Orateur doit parler par cœur & non par escrit, il faut sçauoir que maistre Anthoine de Nebrixe estoit venu, à cause de la vieillesse, à tel defaut de la memoire, qu'il lisoit en vn papier, la leçon de rhetorique qu'il faisoit à ses escoliers : & selon qu'il estoit excellent en sa faculté, ayant son intention bien prouuee, il ne regardoit point son escrit. Mais ce qui ne se peut souffrir, fut que mourant soudainement d'apoplexie, il recommãda l'vniuersité d'Alcala, & la ha-

rãgue funebre d'iceluy à vn fameux predicateur, lequel inuenta & dispoſa ce qu'il deuoit dire le mieux qu'il luy fut poſſible : mais le temps fut ſi court, qu'il n'eut loiſir d'aprendre ſa harangue par cœur : à raiſon dequoy il monta en chaire, auec le papier en la main, & commança à dire ainſi. Meſſieurs, i'ay deliberé faire comme faiſoit ordinairement ceſt excellent perſonnage, quand il liſoit à ſes diſciples : & ce à cauſe de ſa mort tãt ſoudaine : il m'a enchargé de faire ſa harãgue funebre : mais il eſt mort ſi ſoudain que ie n'ay eu ny le temps ny le loiſir d'eſtudier ce qu'il falloit dire, ny meſmes de le mettre en memoire : i'ay par eſcrit en ce papier, ce que i'ay peu faire ceſte nuict. Ie vous ſupplie l'entendre auec patience, & excuſer ma petite memoire. Ceſte maniere de preſcher par eſcrit ſembla ſi mauuaiſe au peuple, que l'on ne fiſt que ſouz-rire & murmurer : & pourtant Ciceron a bien dit, qu'il falloit ha-
ranguer

ranguer par cœur & non par eſcrit. Ce predicateur, de fait, n'auoit aucune propre inuention : il la deuoit tirer toute des liures: & pourtant eſt beſoin de grande eſtude & memoire : mais ceux qui inuentent de leur teſte, n'ont beſoin d'eſtudier, n'ont beſoin du temps ny de la memoire, pource qu'ils trouuēt tout ce qu'ils ont à dire, heureuſemēt en leur cerueau. Ceux là pourroyent preſcher toute leur vie, à vn peuple, ſans redire deux fois ce qu'ils ont preſché vingt ans au parauant : & au contraire, ceux qui n'ont point d'inuention, en deux Careſmes cueillent & leuent la fleur de tous les liures du monde, & acheuent auec leurs petits papiers & memoires: de maniere qu'à la troiſieſme, il eſt beſoin qu'ils s'en aillent preſcher ailleurs: autrement on diroit d'eux, Ceſtuy-cy ou ceſtuy là preſche comme il faiſoit l'annee paſſee. Tiercement le bon Orateur doit ſçauoir diſpoſer ce qu'il a inuenté, mettant cha-

cun dit & ſentence en ſon lieu, de maniere que par vne conuenable proportion, toute choſe reſponde à l'autre: & pourtant Ciceron a dit, *Diſpoſitio, eſt ordo & diſtributio rerum quæ demonſtrat quid quibus in locis, collocandum ſit:* comme s'il euſt dit, La diſpoſitiõ n'eſt autre choſe qu'vn ordre & moyen qu'il faut tenir à diſtribuer les dicts & ſentences que l'on doit alleguer, demonſtrant en quel lieu, chacune choſe doit eſtre aſſiſe, à fin qu'eſtant bien accommodee auec le demeurant, il en reuienne vne bonne figure. Ceſte grace (n'eſtant naturelle) a couſtume de donner beaucoup de peine aux predicateurs: car apres auoir trouué dedans les liures beaucoup de choſes à dire, chacun ne les peut pas aiſement diſpoſer en lieu conuenable. Il eſt certain q̃ ceſte proprieté d'ordonner & diſtribuer, eſt œuure de l'imagination, puis que par conuenable figure & forme le tout doit eſtre bien correſpondant en ſoy. La

En ſa rhethorique à Herennius.

qua

quatriesme proprieté des bons Orateurs, & la plus importante de toutes, est l'action, par laquelle ils donnent estre & vie aux choses qu'ils disent, & par laquelle mesme, ils mouuent l'auditeur, & l'incitent à croire estre veritable ce qu'ils luy veulent persuader. Et pourtant Ciceron a dit en ceste maniere, *Actio quæ motu corporis, quæ gestu, quæ vultu, quæ vocis confirmatione ac varietate moderanda est.* C'est à dire, L'Action se doit moderer par le mouuement du corps, par les gestes, qui sont requis, par la cõtenance du visage, en haussant la voix & l'abaissant, en se fachant, & retournãt soudain à s'appaiser: parlant aucunefois viste, aucunefois à loisir: en tançant, & adoucissant, demenant le corps ores d'vn costé, ores de l'autre, retirant les bras, & les depliant, en riãt & plorant, & donnant vn coup, ou frapant, à bonne occasion. Ceste grace est de si grande importance aux predicateurs, qu'elle leur suffit,

Au liure du parfait Orateur.

ſans l'inuention & diſpoſition des choſes de peu de conſequence, à faire vn ſermon qui rende le peuple tout eſmerueillé, à cauſe de ceſte action qui s'appelle autrement eſprit ou prononciation. Il y a en cela vne choſe notable par laquelle ſe découure, combien peut ceſte grace: qui eſt que les ſermons qui ſe trouuent tant excellens par le moyen de l'eſprit & de l'action, ne valent rien en vn papier, par eſcrit, & ne ſe peuuent lire: & la cauſe de cela eſt que par le moyen de la plume, il n'eſt poſſible de paindre & repreſenter les geſtes & mouuemẽs de l'action, qui fait trouuer les predications agreables, en vne chaire. Autres ſermons ſe trouuent bons par eſcrit, leſquels eſtans preſchez ne ſe peuuent ouyr, pource qu'on ne leur dõne l'action qu'ils requierent. Et pour ceſte cauſe Platon a dit, que la maniere de parler eſt bien differente de la maniere que requiert l'eſcriture: & pour ceſte cauſe voyõs nous plu-

En l'Apolog.

ſieurs

ſieurs hommes qui parlent for bien & eſcriuent mal:autres,au contraire, eſcriuent fort bien, qui diſcourent fort mal. Ce qui ſe doit entierement reduire & rapporter à l'action, laquelle eſt certainemẽt œuure de l'imagination, pource que tout ce que nous auons dit d'icelle fait figure,correſpondance,& bonne conſonance, qui ſont œuures de l'imagination. La cinquiéme grace qu'il doit auoir, eſt de ſçauoir dire le mot,tirer exemples propres, & bonnes comparaiſons:ce que les auditeurs gouſtent pluſtoſt qu'aucune autre choſe: car par vn bon exemple ils entendent facilement la doctrine. Et ſans exemple ils ne comprennent rien:& pourtant Ariſtote demande, pourquoy ceux là qui entendent les Orateurs prennẽt plus grand plaiſir aux exemples & fables dont ils vſent, pour prouuer ce qu'ils veulẽt perſuader,qu'à tous les argumens & raiſons qu'ils allèguent. A quoy il reſpond, que par

En la 18 ſect. proble. 3.

les exemples & fables,les hommes aprennent mieux,pour eſtre preuue laquelle appartiẽt au ſens : ce qu'ils ne font pas tant bien , par les argumens & raiſons , pour eſtre choſe qui requiert grand entendemẽt. Et pour ceſte cauſe Chriſt noſtre Redempteur vſoit en ſes ſermons de pluſieurs ſimilitudes & paraboles, par le moyen deſquelles il donnoit à entendre beaucoup de ſecrets diuins. Or eſt il certain que ceſte maniere de faire & de remonſtrer par fables & comparaiſons appartient à l'imagination:pource que c'eſt figure qui correſpond , & a conſonãce. La ſixiéme proprieté du bon Orateur eſt d'auoir bon langage, propre,& non affecté, termes purs, & maintes gracieuſes manieres de parler: deſquelles graces nous auõs parlé maintefois ailleurs, prouuant qu'vne partie d'icelles appartient à l'imagination , & l'autre partie à la memoire. Le ſeptieme poinct que doit auoir le bon Orateur,eſt ce que dit

dit Ciceron, *Instructus voce, actione, & lepore.* Instruit & doüé d'vne bõne voix, action & grace: d'vne voix sonante, paisible, non aspre, enroüee, ny trop deliee. Et combien qu'il soit vray que cela vienne du temperament de l'estomac & de la gorge, si est-il certain que du mesme temperament que vient la bonne imagination (qui est la chaleur) vient aussi la bonne voix: ce qu'il faut bien sçauoir, pource que les Theologiens scolastiques (pour estre de froid & sec temperament) ne peuuent auoir bonne voix & organe, ce qui leur est vne grande imperfection, pour monter en chaire. Aristote le prouue ainsi, par l'exemple des vieilles gens qui sont froids & secs. Pour auoir bonne voix, il est besoin de beaucoup de chaleur, pour dilater les chemins, & d'vne moderee humeur, pour les adoucir. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy ceux qui sont naturellement chauds, ont tous vne

En la section 11. probl. 34

En la section 11. probl. 65

voix ferme & bonne. Nous voyons cela, par le contraire, aux femmes & aux eunuques, lesquels pour la grande froideur de leur temperament, comme dit Galen, ont la voix fort deliee, de maniere que quand nous entendrons quelque bonne voix, nous sçaurõs bien dire qu'elle vient de beaucoup de chaleur & humidité de l'estomac : lesquelles deux qualitez (venans iusques au cerueau) font perdre l'entendemẽt, & causent vne bonne memoire, & bonne imagination, qui sont les deux puissances desquelles se seruent les bons predicateurs, pour contenter les escoutans. Ciceron dit, que la huictiéme proprieté du bon Orateur, est d'auoir la langue à commandement, prompte & bien pendue : grace qui ne peut échoir aux hommes de grand entendement : car pour estre prompte, est besoin de beaucoup de chaleur, & de siccité moyenne : ce qui ne peut aduenir aux melancholiques tant natu

Au liure de la semence, c. 16.

Au liure de l'Orateur.

naturels,que par aduſtion. Ariſtote le prouue quand il demande pourquoy ceux là qui heſitent & ſont longs à parler,ſont tous de complexion melancholiques: à quoy il reſpond fort bien, diſant que les melancholiques ont vne grãde & forte imagination,& que la langue ne peut proferer ſi viſte que l'imagination va dictãt : & ainſi elle l'a fait faillir & heſiter en parlant. Ce qui ne vient d'autre choſe ſinon que les melancholiques ont touſiours grãde abondance d'eau & de ſaliue en la bouche : au moyen dequoy ils ont la langue humide & fort laſche : choſe qui ſe peut voir clairement par l'abondance de la ſaliue qu'ils crachent. Ariſtote donne ceſte meſme raiſon, quand il a demãdé pourquoy aucuns heſitent & demeurent à parler: à quoy il reſpond que ceux là ont la langue fort froide & humide, qui ſont deux qualitez qui l'endorment, & qui la rendent tardifue, tellement qu'elle ne

En la ſection 1. probl. 53

peut pas ſuyure l'imagination. Pour à quoy remedier il dit, qu'il eſt bon de boire vn peu de vin : ou deuant qu'aller diſcourir en la preſẽce d'vn peuple, exercer la voix, & parler fort & ferme, à fin que la langue ſe eſchauffe & ſe deſſeiche. Mais Ariſtote dit auſſi, que ce defaut de la parolle peut venir auſſi de la trop grande chaleur & ſiccité de la langue, & ameine l'exemple des colériques, leſquels eſtans faſchez, ne parlent certainement, & quand ils ſont ſans aucune paſſiõ, ils ſont fort eloquens, au contraire des hommes flegmatiques, leſquels eſtans en paix, ne peuuent parler: mais eſtans faſchez, ils alleguent ſentences, & parlent auec eloquence. La raiſon de cela eſt fort manifeſte, car combien qu'il ſoit vray que la chaleur ayde à l'imagination, & à la langue auſſi, ſi eſt-ce qu'il ſe peut faire que elle ayde à la perdre : d'vn coſté, pource que ne luy viennent les dits & ſentences aigues, & pource que la

la langue ne peut bien proferer à cause de la grande ſiccité d'icelle, & ainſi voyons nous que beuuant vn peu d'eau, l'homme parle mieux. Les coleriques eſtans en paix, parlent bien & certainement, pource qu'ils ont la chaleur moderee, qui eſt neceſſaire à la langue, & pource qu'ils ont bonne imagination: mais quand ils ſont faſchez, la chaleur monte plus qu'il ne faut, & trouble l'imagination. Les flegmatiques eſtans ſans faſcherie, ont beaucoup de froideur & humidité au cerueau: au moyen dequoy ils ne ſçauēt que dire, & leur langue eſt trop laſche, à cause de la grande humidité. Mais quād ils ſont faſchez & mis en colere, la chaleur monte incontinent, & éleue l'imagination: & pourtant ils ont dequoy parler, & n'eſt leur langue empeſchee, pource qu'elle s'eſt échauffee à raiſon de ceſte colere. Ceux là n'ont pas bonne veine pour faire des vers, à cauſe qu'ils ſont froids de cerueau, & quand

ils ſont faſchez ils font de meilleurs vers, & auec plus grande facilité, contre ceux qui les ont irritez: & à ce propos Iuuenal a dit,

Si natura negat, facit indignatio verſum.

C'eſt à dire,

Nature ne voulant, l'indigné fait des vers.

Les hommes de grand entendement ne peuuent eſtre bons orateurs ny bons preſcheurs, pour ce defaut de la langue: ioint que l'action requiert aucunefois de parler haut, aucunefois bas. Et ceux qui ſont trauaillez de la lãgue, ne peuuent orer ny haranguer, ſans crier à haute voix: ce qui eſt vne des choſes qui degouſte les auditeurs. Et ainſi Ariſtote demande, Pourquoy les hommes qui heſitent de la langue ne peuuent parler à voix baſſe: à quoy il reſpond fort bien, diſant que la langue laquelle tient au palais, à cauſe de la grande humidité, ſe denouë mieux auec force que ſans

En la ſection 11. probl. 35

ſans effort : comme celuy qui veut leuer vne lance,en la prenant par la pointe,la leue mieux auec force, & tout d'vn coup, que peu à peu. Il m'eſt aduis que i'ay ſuffiſamment prouué que les bonnes proprietez de nature que doit auoir l'orateur parfait, viennent pour la plus part de la bonne imagination, & aucunes, de la memoire. Et s'il eſt vray que les bons predicateurs de noſtre temps cõtentent les auditeurs pour eſtre doüez des meſmes graces, il s'enſuyt que celuy qui ſera grand predicateur, ſçaura peu de theologie ſcolaſtique: & le grand ſcolaſtique ne ſçaura pas preſcher, à cauſe de la contrarieté qui eſt entre l'entendement & l'imagination auec la memoire. Ariſtote a bien veu par experience, que combien que l'Orateur aprenne la philoſophie naturelle & moralle, la Medecine, Metaphyſique, Iuriſprudence, Mathematique, Aſtrologie, & toutes les autres ſciẽces: il ne ſçait de chacune

que les fleurs & ſentences auerees, ſans ſçauoir la raiſon d'icelles. Mais il pēſoit que de ne ſçauoir la Theologie, ny la raiſon des choſes, venoit de ce que l'on ne s'y eſtoit point adonné: & pourtant il demande en quoy nous penſons que le philoſophe differe de l'orateur, puis qu'ils eſtudient tous deux en philoſophie. A quoy il reſpōd que le Philoſophe employe tout ſon eſtude à ſçauoir la raiſon & cauſe de chacun effect: & l'orateur, à cognoiſtre ſeulement l'effet, & non plus. Ce qui aduient pource que la Philoſophie naturelle appartient à l'entendement, de laquelle puiſſance les orateurs ſont priuez: & ainſi ne peuuent-ils auoir de la philoſophie autre choſe qu'vne ſuperficielle cognoiſſance. Ceſte meſme difference eſt entre le Theologien ſcolaſtique, & le poſitif: car l'vn ſçait la raiſon de ce qui touche & concerne ſa faculté: & l'autre, les propoſitions auerees & non dauantage. Parquoy, il y a danger

ger

ger que le predicateur ait la charge & authorité d'enseigner au peuple Chrestien la verité, & que l'auditeur soit obligé à le croire. Or que leur defaille la puissance, par laquelle on cognoist la verité des choses, & les causes d'icelles, nous pourrons alleguer cecy de Christ nostre Sauueur, *Laissez les, ils sont aueugles & cōducteurs des aueugles: Or si l'aueugle conduit l'aueugle, ils tomberont tous deux en la fosse.* C'est grand cas de voir de quelle hardiesse se mettent à prescher ceux qui ne sçauēt pas vn mot de theologie scolastique, & n'ōt habilité naturelle, pour la pouuoir aprendre. S. Paul se plaint grandemēt de ceux là, disant, *Or la fin de la loy de Dieu est la charité, de cœur pur, de bonne conscience, & de foy nō feinte: desquelles trois choses tous se separans, se tournent & ont recours à vne vaine maniere de parler, voulās estre docteurs de la loy, sans entēdre ny ce qu'ils disent, ny ce qu'ils affirment.* Le vain langage & parler

En S. Mathieu, ch. 15.

En la 1. à Timot. chap. 1.

des Theologiens Alemans, Anglois, Flamans, François, & de tous les autres qui habitent le Septentrion, a fait perdre & gaster l'assemblee Chrestienne, par vne si grande cognoissance des langues, par vn tel ornement & grace à prescher, pource qu'ils n'ont l'entendement propre pour trouuer la verité. Or auons nous desia prouué que ceux là sont depouruеuz d'entendement, suyuant l'opinion d'Aristote, sans plusieurs autres raisons & experiẽces que nous auons amenees à cest effet. Mais si les auditeurs Anglois & Alemans sçauoyent bien ce que sainct Paul escrit aux Romains (qui estoyent pareillement seduits d'autres faux predicateurs) ils ne se fussent par auanture pas trompez si
Chap. 16. tost. *Or ie vous prie, mes freres, que vous regardez à ceux qui causent dissentions & scandales, & qui vous enseignent autre doctrine que celle que vous auez aprins: separez vous d'eux, car ils ne seruẽt pas à nostre Seigneur*

mais

mais ſeulement à leur ventre & par leurs douces parolles & benedictions ils ſeduiſent les cœurs des innocens, & abuſent ceux là qui ne ſçauent gueres. Suyuant cela, nous auons prouué autre part, q̃ ceux là qui ſont prouueuz de grande imagination, ſont coleres, fins, malicieux & cauteleux, leſquels ſont touſiours enclins à mal, & le ſçauent faire auec vne grande aſtuce & prudence. Ariſtote, touchãt les orateurs de ſon tẽps, demande, pourquoy nous appellõs l'orateur fin & caut & non pas le muſicien ny le baſteleur: & la difficulté euſt eſté plus grande, ſi Ariſtote euſt ſceu que la muſique & la repreſentation ſont œuures de l'imagination. A quoy il reſpond que les muſiciens & les repreſentans n'ont autre fin que de donner contentement à ceux qui les entendent: mais l'orateur taſche d'aquerir pour ſoy: & pour ceſte cauſe il a beſoin d'vſer d'aſtuce & cautelle, à fin que les auditeurs n'entendent à quel but *En la 18. ſect. prob. 4.*

il

il tend. Ces choſes là ſont propres à ces faux predicateurs, deſquels l'A-
2.ch.11. poſtre eſcrit ainſi aux Corinthiens. *Or ie crains que comme le ſerpent a ſeduit Eue, par ſon aſtuce, voz ſens ſoyẽt ainſi corrompuz: car ces faux apoſtres ſont cauteleux ouuriers, qui ſe trãsforment en Apoſtres de Chriſt: dequoy ne ſe faut pas eſmerueiller: car Satan meſmes ſe transforme en Ange de lumiere: il ne ſe faut dõc pas ébahir ſi ces miniſtres ſe changent cõme en miniſtres de iuſtice, l'œuure deſquels ſera leur fin.* L'on entẽd bien que toutes ces proprietez ſont œuures de l'imagination, & qu'Ariſtote a tres-bien q̃ dit les orateurs ſont cauteleux & fins: pource qu'ils pẽſent touſiours à leur profit. Nous auons deſia dit vne autrefois, que ceux là qui ont vne forte & grãde imagination, ſont de temperamẽt fort chaud: & de ceſte qualité procedẽt trois principaux vices de l'homme, l'Arrogance, la Gloutonnie & la Luxure: & pour ceſte cauſe l'Apoſtre a dit, *Telle maniere*

de gens, ne seruent pas à Christ nostre Sauueur, mais à leur ventre. Et pourtant ils mettent peine d'interpreter l'escriture saincte, de maniere que ce soit selon leur inclination naturelle, donnans à entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que les prebstres se peuuent marier: qu'il n'est pas besoin d'vn caresme, ny de ieusnes, qu'il ne faut pas manifester au confesseur les pechez que nous commettons contre Dieu. Et vsans de ceste ruse, par l'escriture mal appropriee, ils font paroistre leurs vices, vertuz, & le peuple les estime saincts. Que de la chaleur prouiennent ces trois mauuaises inclinatiõs, & de la froideur, les vertuz cõtraires, Aristote le prouue disant, *Et quoniam vim eandem obtinet morum instituendorum, mores enim calidum condit & frigidum omnium maximè quæ in corpore nostro habentur: idcirco nos morum qualitate afficit & informat.* Comme s'il vouloit dire. De la chaleur & de la froideur procedent

En la 30. sect. prob. 1.

toutes

toutes les couſtumes & mœurs de l'homme:pource que ces deux qualitez alterent plus noſtre nature que nulle autre. Et de là vient que les hommes de grãde imagination ſont ordinairement malins & vicieux, pource qu'ils ſe laiſſent aller apres leurs naturelles inclinations & volontez, & qu'ils ont l'eſprit & habilité pour faire mal. Et pourtant Ariſtote demãde, Pourquoy l'homme de tant grande erudition eſt le plus iniuſte de tous les animaux. A quoy il reſpond que cet homme a grand eſprit & grãde imagination: à raiſon dequoy il trouue maintes imaginations à faire mal: & d'autãt qu'il appete naturellement ſes plaiſirs, & d'eſtre plus grãd & plus heureux que les autres, il s'enſuit qu'il doit offenſer & faire mal, pource que ces choſes là ne ſe peuuent acquerir, ſans faire tort à pluſieurs. Mais Ariſtote n'a pas bien ſceu coucher ce probleme, ny reſpondre à iceluy cõme il falloit: il euſt mieux

En la 29. ſect. prob. 7.

fait

fait de demãder, Pourquoy les mauuais ordinairement ſont de grand eſprit? entre leſquels ceux qui ont meilleur eſprit ou habilité plus grãde, font de plus grandes meſchancetez & deſordres, veu qu'il eſt raiſonnable, que le bon eſprit de l'hõme s'incline pluſtoſt à la vertu & bõté qu'aux vices & maux. A quoy l'on peut reſpondre que ceux là qui ont beaucoup de chaleur, ſont hommes de grande imagination, & que la meſme qualité qui les fait ingenieux les ſemond à eſtre mauuais & vicieux. Mais quand l'entendement domine, l'homme ordinairement s'incline à la vertu, pource que ceſte puiſſance tend à froideur & ſiccité, deſquelles deux qualitez procedent pluſieurs vertuz, comme la continence, l'humilité, & la temperance: au lieu que de la chaleur procedent les cõtraires. Si Ariſtote euſt trouué ceſte philoſophie, il euſt ſceu reſpondre à ce probleme, par lequel il demande, *Cur genus id hominum,* *En la 30. ſect. prob. 2.*

quod

quod Dionysiacos technitas id est, artifices bacchanales aut histriones appellamus, improbis esse moribus, magna ex parte consueuerunt? Cõme s'il demandoit, Pourquoy les comediens, cabaretiers, cuisiniers & ceux qui se trouuent en tous les banquets & festins, pour ordõner les viandes, sont ordinairement mauuais & vicieux? A quoy il respond, disant, que pour estre occupez en ces offices de Bacche, ils n'ont eu le moyen d'estudier, & qu'ils passent ainsi leur vie auec incontinence : à quoy mesme fait la pauureté, laquelle a de coustume d'amener beaucoup de maux: mais de fait, ce n'en est pas la raison: ains faut dire que la representation des comedies, & la maniere de cõmander aux festes de Bacche, vient d'vne difference d'imagination, laquelle inuite l'hõme à ceste maniere de viure. Et pour ce q̃ ceste differẽce d'imagination consiste en chaleur, tous ceux là ont bon estomac, & vn grand appetit de boire & de

manger:

manger:& combien qu'ils s'addonnassent aux lettres, ils n'y feroyent aucun proffit, voire mesmes encores qu'ils fussent riches, ils ne laisseroyent pas d'estre affectionnez à tels offices, quand bien ils seroyent beaucoup plus vils, pource que l'esprit & habilité attire vn chacun à l'art, qui luy correspond en proportion. Et pour ceste cause Aristote demande, *Cur in ijs studijs quæ aliqui sibi delegerint quanquam interdum prauis, libentius tamen quàm in honestioribus versantur? verbi gratia, præstigiatorem aut mimum, aut tibicinem se potius esse, quàm astronomum aut oratorem velit, qui hæc sibi delegerit?* C'est à dire, Pourquoy se trouuēt aucuns qui ayment mieux estre commediens, basteleurs, ou ioüeurs d'instrumens, que Orateurs & Astrologues? A quoy il respond fort bien disant, que l'homme sent incontinent à quel art il est naturellement disposé: pource qu'il a en soy mesme qui le luy enseigne: & peut

En la 18. sect. prob. 6.

peut bien tant la nature,par ſon inſtigation & pourſuite que combien que l'art & office ſoit mal ſeant à la dignité de celuy qui l'aprend,il faut neantmoins qu'il s'y addonne, & qu'il laiſſe tous les autres honorables exercices. Mais puis que nous auons reietté ceſte maniere d'eſprit, comme mal propre à la charge de la predication:& puis q̃ nous ſommes tenuz dõner & departir à chacune differẽce d'habilité, les lettres qui luy reſpondent en particulier,il faut monſtrer quelle ſorte d'eſprit doit auoir celuy,que l'on doit commettre a la charge de la predicatiõ: qui eſt vne choſe de grande importance à la Republique Chreſtienne. Il faut donc ſçauoir que combien que nous ayons prouué autre fois qu'il y a vne naturelle repugnance & contrarieté de ioindre & aſſembler vn grand entendemẽt auec vne grande imagination & memoire, il n'y a toutesfois reigle tant generalle en tous les arts,qui n'ait quelque

exception. Nous prouuerós au chapitre penultiéme de cest œuure, fort au long, qu'estant nature auec ses forces, & n'ayant aucune chose qui l'empesche, elle fait vne difference d'esprit tant parfait, qu'elle assemble en vn mesme subiect, grand entendement, auec vne grande imagination & memoire, comme si ces trois choses n'estoyent cõtraires & ne fussent naturellement opposees. Ceste est la propre & conuenable habilité, pour l'office & charge de la predicatiõ, s'ils se trouuoyét plusieurs subiects qui la peussent obtenir : mais comme nous dirõs au lieu allegué, il y en a si peu, que de cent mille esprits à peine s'en trouue vn qui soit tel. Et pourtant nous faudra trouuer vne autre differẽce d'esprit plus familiere, bien qu'elle ne puisse estre si parfaite que la susdite. A ceste cause, il faut sçauoir qu'entre les medecins & philosophes, il y a grãde dissention pour auerer le temperament & les qualitez du vinaigre, de

Galiẽ au liure 1. des Simp. chap. 19.

de la colere aduste, & des cendres, voyans que ces choses là produisent aucunefois effect de chaleur: aucunefois, de froideur: au moyen dequoy leurs opinions se sont trouuees differentes: mais la verité est que toutes ces choses qui souffrent le brusler, & que le feu a cõsommé, sont de diuers temperamẽt. La plus grande partie du suiect est froid & sec: mais se trouue entre-deux, autres parties tant subtiles & delicates & de si grande chaleur & ferueur, que combien qu'elles soyent en petite quantité: elles sont neantmoins de plus grãde efficace à exercer leur œuure, que tout le demeurant du suiect. Et par ainsi voyons nous que le vinaigre & la melãcholie par adustion ouurent la terre, à raison de la chaleur, & ne la ferment, combien que la plus grande partie de ces humeurs soit froide. De là peut on inferer, que les melãcholiques par adustion, assemblent vn grand entendement auec vne grande

de imagination : mais ils ſont tous deprouueuz de memoire, à cauſe de la grande ſiccité & durté que l'aduſtion a fait au cerueau. Ceux là ſont bons pour preſcher, au moins les meilleurs qui ſe puiſſent trouuer, hors mis ces parfaits que nous auõs dit cy deſſus: car cõbien qu'ils ayent faute de memoire, leur propre inuẽtion eſt ſi grãde que la meſme imagination leur ſert de memoire & de reſouuenance, & leur ſuggere pluſieurs figures & ſentẽces, à alleguer, ſans auoir faute d'aucune choſe. Ce que ne peuuẽt faire ceux, qui aprennent leur ſermon mot apres mot, leſquels venans à faillir demeurent tout court, ſans auoir qui leur fourniſſe matiere, pour paſſer outre. Que la melancholie, par aduſtion, ait ceſte varieté de temperament, froideur & ſiccité pour l'entendement, & la chaleur pour l'imaginatiõ, Ariſtote le dit en ceſte maniere, *Homines melancholici varij inæqualésque ſunt: quia vis atræ bilis varia*

& inæqualis est, quippe quæ vehementer tum frigida, tum calida reddi eadem possit. C'est à dire, Les hommes melancholiques, par adustion, sont diuers & de complexion inegale, pource que la colere aduste est fort differente, & inegale : aucunefois fort chaude: aucunefois, fort froide. Les signes par lesquels se cognoissent les hõmes qui tiennent ce temperament, sont tres manifestes : ils ont la couleur du visages pasle & cendree: les yeux fort enflammez & ardans. A raison dequoy se dit (Il est homme qui a du sang en l'œil) le poil noir, & la teste chauue : peu de chair, aspre & velue: les veines grosses: ils sont affables & de bonne cõpagnie : mais ils sont luxurieux, superbes, hauts, renieurs, cauteleux, doubles, iniurieux, vindicatifs & enclins à faire mal. Cela s'entend lors que la melancholie s'enflamme: mais si elle se refroidit, incontinent naissent en eux les vertus contraires, Chasteté, Humilité, crainte & re

Aussi ont ils la vëue courte à cause de la grãde siccité du cerneau.

Arist. au liure du Dormir & veille.

& reuerence de Dieu, charité, misericorde, & grande recognoiſſance de leurs pechez, auec ſouſpirs & larmes. Et pour ceſte cauſe ils viuẽt en vne perpetuelle guerre, ſans auoir aucun repos. Aucunefois le vice ſurmonte en eux: aucunefois la vertu: mais nonobſtãt toutes ces imperfections ils ſont les plus ingenieux & habiles au miniſtere de la predication, pource qu'ils ont entendement pour trouuer la verité; & grande imagination pour la ſçauoir perſuader. Sinon, voyõs que fit Dieu, quand il voulut former vn homme au ventre de ſa mere, à fin qu'il fuſt habile, de découurir au monde la venue de ſon fils, & qu'il euſt la charge de prouuer & perſuader que Chriſt eſtoit le Meſſie promis en la loy: & nous trouuerõs que le faiſant de grand entendemẽt & imagination, par conſequẽt (regardant à l'ordre naturel) il l'a tiré & fait colere & aduſte. Cela ſe voit clairement, en conſiderant le grand

Quand il a pleu à Dieu qui m'a ſeparé du vẽtre de ma mere, & m'a appellé par ſa grace, pour reueler ſon fils en moy. S. Paul aux Gal. c. 1.

feu & ardeur de laquelle il persecutoit l'Eglise, & la peine que receurent les Synagogues, quād elles le virent conuerty, comme s'ils eussent perdu vn homme de grande consequence, qui leur eust peu gaigner & vaincre la partie contraire. Cela se voit aussi manifestement par les repliques & deffences de colere raisonnable, qu'il amenoit aux proconsuls & iuges qui le prenoyent, defendant sa personne, & le nom de Christ, auec telle dexterité, qu'il les rendoit tous confus. Il estoit aussi imparfait de la langue, & n'estoit fort prompt à parler: qui est vne proprieté, à laquelle Aristote dit, que les melancholiques par adustion, sont suiets. Les vices desquels il confesse auoir esté entaché, deuant sa conuersion, demonstrent pareillement qu'il auoit ceste temperature. Il estoit blasphemateur, iniurieux, & persecuteur: ce qui vient entierement de la trop grande chaleur. Mais le signe plus

En la 1. à Tim. c. 1.

euident qui le demonſtre auoir eſté coleric aduſte, ſe prent de ceſte bataille continuelle : que luy meſme confeſſe auoir eſté en luy, entre la partie ſuperieure & inferieure, diſant, *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ & ducentem me in captiuitatem peccati.* Ie voy vne autre loy en mes membres qui repugne à la loy de mon ame, & qui me conduit en captiuité du peché. Nous auons prouué, ſuyuant l'opinion d'Ariſtote, que les melancholiques par aduſtion, ont ceſte meſme guerre & debat: il eſt vray qu'aucuns expliquẽt & fort bien, que ceſte bataille procede du deſordre que fait le peché originel, entre l'eſprit & la chair : & quant à ce qu'elle eſtoit ſi grande, ie croy bien auſſi qu'elle venoit de l'inegalité de la colere aduſte, que lon dit bile noire, qu'il auoit en ſa naturelle compoſition. Le prophete Royal Dauid participoit égallemẽt du peché originel, & ne ſe plaignoit

pas tant que faisoit sainct Paul, ains disoit qu'il trouuoit la partie inferieure, áccordant auec la raison, quand il se vouloit réiouyr auec Dieu: *Cor meum & caro mea exultauerunt in Deum viuum*: Mon cœur & ma chair se sont éiouys en Dieu viuant. Et comme nous dirons au chapitre penultiéme, Dauid auoit la meilleure tẽperature qu'il estoit possible à la nature de donner, laquelle nous prouuerons par l'opinion de tous les philosophes, incliner ordinairemẽt l'homme à l'estat de vertu, sans grande contradiction de la chair. Donques les espris qui se doyuent élire pour prescher, sont en premier lieu, ceux qui assemblẽt vn grand entendement auec vne grande imagination & memoire: dont nous alleguerons les signes au penultiéme chapitre. A faute de ceux là, succedent en leur place, les melancholiques par adustion, lesquels ioignent vn grand entendement, auec vne grande imaginatiõ: mais

mais ils ſont depourueuz de memoire. Et pourtant ils ne peuuent auoir abondance de parolles : ny preſcher par vn torrent d'eloquence deuant vn peuple. Au troiſiéme lieu ſuccedent les hommes de grãd entendement, leſquels neantmoins ſont dépourueuz d'imagination & memoire. Ceux là preſcherõt auec vne grande diſgrace: mais ils enſeigneront la verité Les derniers, aúſquels ie ne voudroy recommander la charge de la predication, ſont ceux qui aſſemblent beaucoup de memoire auec vne grande imagination, & ſont dépourueuz d'entendement. Ceux là attirẽt vn peuple à eux, & le tiennent émerueillé & content. Mais quand nous n'y penſons point, ils tombent en l'inquiſition, pource que *par douces parolles & benedictions ils ſeduiſent les cœurs des innocens.* *Aux Ro. cha. 16.*

Comme la theorique des loix appartient à la memoire : l'aduocacer & iuger (qui en est la pratique) à l'entendement : & la maniere de gouuerner vne Republique, à l'imagination.

CHAP. XI.



N langue Espagnole, ce mot (*letrado*) est vn terme commun pour tous les hommes de lettres, Theologiens, Legistes, Medecins, Dialecticiés, Philosophes, Orateurs, Mathematiciens, & Astrologues: & neantmoins en disant, *Fulano es letrado*, nous entendons d'vn commun consentement, que la profession d'vn tel est la cognoissance des loix, comme si c'estoit vn nom propre & particulier. La response à ce doute est facile, mais pour la dõner telle qu'il faut, est propre de sçauoir premierement que c'est de la loy: & à quoy s'obligẽt ceux qui se mettẽt

à estudier en ceste faculté, pour se seruir d'icelle estans iuges ou aduocats. La loy n'est autre chose, qu'vne volonté raisonnable du Legislateur, par laquelle il explique & declare en quelle maniere il veut que se determinent les cas, qui ordinairement aduiennent en sa Republique, pour entretenir les suiets en paix, & leur enseigner comme ils doiuent viure, & dequoy ils se doiuent garder. I'ay dit que la loy estoit volonté raisonnable, pource qu'il ne suffit pas que le Roy & l'Empereur (qui sont la cause efficiente de la loy) expliquent & declarent leur volonté en quelque maniere que ce soit, à fin qu'elle soit loy: car si elle n'est iuste, & conforme à la raison, elle ne peut estre appellee loy, pource qu'elle ne l'est pas aussi: cõme celuy ne seroit pas homme, qui seroit priué d'ame raisonnable. Et pourtant a esté aduisé que les Roys establissent leurs loix par le conseil & aduis des hommes fort sages &

Que c'est, la Loy.

entendus, à fin qu'elles se facent avec droicture & equité, & que les suiets les reçoiuent de bon cœur, & soyent dauantage tenus à les garder & accomplir. La cause materielle de la loy est qu'elle se fasse des cas qui ordinairement écheent en la Republique, suyuant l'ordre de nature, & non des choses impossibles & qui n'auiennent pas souuent. La cause finale est, ordonner la vie de l'homme, & luy enseigner ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit fuyr, à fin que la Republique bien ordonnee soit entretenue en paix & tranquillité. Et pour ceste cause ils font escrire les loix par parolles claires, nõ equiuoques, ny obscures, ny ayans diuers sens: sans chifres ny abreuiatures, & tant manifestes que chacun les peut facilement entendre & retenir en sa memoire. Et à fin que nul n'en pretende cause d'ignorance, ils les font publier à son de trompe & cry public, à fin que celuy qui les enfreindra puisse estre chastié.

chastié. En apres, veu le soing & diligence que les bõs legislateurs employent, à ce que leurs loix soyent iustes & manifestes, ils enioignent aux iuges & aduocats que, *Nemo in actionibus vel iudiciis suo sensu vtatur, sed legum authoritate ducatur:* comme voulans dire, Nous deffendons à tous iuges & aduocats d'vser de leur entendement, de disputer si la loy est iuste ou iniuste, & de luy dõner autre sens que celuy que declare la composition de la lettre. Dont s'ensuyt que les Legistes doiuent construire le texte de la loy, & prendre le sens qui resulte de la cõstruction, & non autre. Ceste doctrine donc estant ainsi supposee, c'est vne chose fort claire de sçauoir, pourquoy le Legiste s'appelle *Letrado*, & non pas tous les autres hommes de lettres : c'est pource qu'il est (*à letra dado*) adonné à la lettre, c'est à dire, homme qui n'a liberté d'opiner selon son entendement, mais qui est contraint de

Ne faitẽ à part, ce qui vous sẽble bõ, mais fay seulemẽt ce que ie te cõmãde, n'adiouste riẽ au Seigneur, ny ne diminue. Deut. ch. 12.

ſuyure la compoſition de la lettre. Et pour entendre cela, ceux qui ſont fort excellens en ceſte profeſſion, n'oſent nier ny affirmer aucune choſe, touchant la deciſion de quelque cas, s'ils n'ont deuant eux la loy, qui les determine en propres termes. Et ſi aucunefois ils parlent de leur teſte, & entremeſlét leur iugement & raiſon, ſans s'arreſter au droict, ils le font auec vne crainte & honte: & pour ceſte cauſe ils diſent en commun prouerbe, *Erubeſcimus dum ſine lege loquimur.* C'eſt à dire, Nous auons honte de iuger & conſeiller, quand nous n'auons loy au deuãt, laquelle determine le fait qui nous eſt propoſé. Les Theologiens ne ſe peuuent appeller lettrez en ceſte ſignification, pource
1. Cor. c. 3 qu'en la ſaincte eſcriture, *Littera occidit: ſpiritus autem viuificat.* La lettre occit, & l'eſprit viuifie. La ſaincte eſcriture eſt pleine de myſteres, de figures, & chifres: elle eſt obſcure, & non manifeſte à tous. Les termes

mes & manieres de parler d'icelle, ont vne signification fort differente de celle que sçauent les vulgaires lettrez. A raison dequoy, celuy qui construira la lettre, & qui prendra le sens qui resulte de la cõstruction grammaticalle, tõbera en plusieurs erreurs. Les Medecins aussi ne s'assuietissent à la lettre : pource que si Hippocrate & Galien, & les autres graues autheurs de ceste faculté, disent & affirment vne chose, & l'experience & raison monstrent le cõtraire, ils ne sont tenus de les suiure, pource qu'en la medecine l'experience a plus de force que la raison: & la raison plus que l'autorité. Mais aux loix aduient tout le contraire: car l'authorité d'icelles, & ce qu'elles decernent a plus de force & vigueur que toutes les raisons qui se peuuent alleguer au contraire. Ce qu'estant ainsi, nous auons desia le chemin ouuert, pour remarquer l'esprit que les loix requerent : car si le Legiste doit auoir l'entende-

ment

ment & l'imagination propre à ſuiure ce que dit la loy, ſans y adiouſter ny diminuer, il eſt certain que ceſte faculté appartient à la memoire: & que l'on doit trauailler à ſçauoir le nõbre des loix & reigles du droict, & ſe ſouuenir de chacune à part, dire par cœur la ſentence & deciſion d'icelle, à fin que l'occaſion ſe preſentãt l'on ſçache qu'il y a vne loy qui determine ce qui ſe preſente, de telle & telle maniere. Et pourtant il m'eſt aduis qu'il eſt meilleur au Legiſte d'auoir grande memoire, & peu d'entendemẽt, que beaucoup d'entendemẽt & peu de memoire. Car s'il ne ſe doit ſeruir de ſon eſprit & habilité, & regarder à vn ſi grand nombre de loix qu'il y a, tant differentes les vnes des autres, auec tant d'imperfections, limitations, & amplifications, il vaut mieux ſçauoir par cœur ce qui eſt determiné au droit, pour chacune choſe qui ſe preſẽte, que diſcourir auec l'entendement, cõme elle ſe

se pourra determiner : car l'vn est necessaire, & l'autre impertinent, ioint que ne doit auoir l'aduis d'autruy plus d'efficace que la decision de la loy. Parquoy il est certain que la Theorique de la iurisprudence appartient à la memoire & non à l'entendement ny à l'imagination. Ainsi donc veu que les loix sont tāt positiues, & que les Legistes ont l'entendement tant adonné à la volonté du Legislateur, ne pouuans entremesler leur opinion, sans sçauoir certainement la decision de la loy, quand quelque plaidant va au conseil à eux, ils ont congé de dire, Ie regarderay mes liures sur ce fait: ce que si le medecin disoit, quand on luy demande remede sur quelque maladie, ou le Theologien en cas de la conscience, on les tiendroit pour gens peu sçauans en leur faculté. La raison est que ces deux sciēces ont leurs definitiōs & principes vniuersels, au dessouz desquelles choses, sont contenuz les

cas

cas particuliers. Mais en la ſcience de droict, chacune loy contient ſeulement vn cas, ſans que celle qui ſuit, en depende, combien qu'elles ſoyent toutes deux ſouz vn meſme tiltre. Et partant eſt neceſſaire ſçauoir toutes les loix, eſtudier chacune particulierement, & les garder diſtinctement en la memoire. Mais au contraire de cela, Platon note vne choſe digne de grãde conſideratiõ: c'eſt qu'en ſon temps, il ſoupçonnoit le lettré, qui ſçauoit beaucoup de loix par cœur, (voyant par experience que tels n'eſtoyent pas tant bõs iuges & aduocats, comme il ſembloit à les voir) duquel effect il ne deuoit toucher la cauſe, puis qu'il ne la dit en lieu tant conuenable: il vid ſeulement par experience, que les Legiſtes ayans bonne memoire, qui venoyent deffendre vne cauſe ou la iuger, n'apliquoyent le droit tant bien qu'il eſtoit conuenable. Il eſt aiſé, ſelon ma doctrine, de dõner la raiſon de cela, ſuppoſé que

Au liure des loix.

la

la memoire eſt contraire à l'entendement & que la vraye interpretation des loix, amplification, reſtriction & compoſition d'icelles, auec leurs oppoſez & contraires, ſe fait en diſtinguant, inferant, diſcourant, iugeant & éliſant : qui ſont œuures de l'entendement, leſquelles le lettré ayant grande memoire ne peut faire en ſorte quelconque. Nous auons deſia dit vne autrefois, que la memoire n'a en la teſte, autre office que de garder fidelement les figures & fantaſies des choſes: & que l'entendement & l'imagination les mettent en œuure. Et ſi le lettré a tout l'art en la memoire, & que l'entendement & l'imagination luy defaillent, il n'a non plus d'eſprit & moyen de iuger & aduocacer, que le Code meſme & le Digeſte, leſquels comprenans toutes les reigles & loix du droict, ne peuuent neantmoins faire vn eſcrit. Dauantage, combien que la loy deuſt eſtre telle que porte la diffinition d'icelle,

celle, si est-ce qu'à grand peine se trouuent les choses, tant parfaites que l'entendement les faint. Que la loy soit iuste & raisonnable, qu'elle serue à tout ce qui peut aduenir, qu'elle s'escriue par termes clairs & manifestes, qu'elle n'ait point de doubtes, ny de cõtrarietez, & qu'elle ne reçoyue diuers sens, ne se peut pas tousiours faire, pource qu'en fin, elle a esté establie par conseil humain, lequel n'a force pour donner ordre à tout ce qui est à venir. Ce qui se voit tous les iours par experience: car depuis qu'vne loy a esté faite, par bon conseil & meure deliberation, en peu de temps elle se défait, pource que par l'vsage d'icelle, se sont découuers mille incõueniens, ausquels personne n'auoit pensé, quãd elle fut establie. Et pour ceste cause le droit aduise les Rois & les Empereurs de n'auoir honte de corriger leurs loix, pource qu'en fin, ils sont hommes, & ne se faut pas estonner s'ils errent: veu mesmement

Les pensees des hõmes timides, & noz prouidences sont incertaines. Sap. c. 9.

mement que l'on ne ſçauroit trouuer aucune loy, qui puiſſe cõprendre par ſentences ny parolles toutes les circonſtances du fait qu'elle determine, pource que l'aſtuce & cautelle des mauuais eſt plus grande pour inuenter faicts, que la prudence des bons, pour ſe prouuoir de deffence, & preuoir quel iugement ſe doit aſſeoir : & pour ceſte cauſe eſt dict : *Neque leges, nec ſenatus conſulta ita ſcribi poſſunt, vt omnes caſus, qui quandoque inciderint, comprehendantur : Sed ſufficit ea quæ plerunque accidunt cõtineri.* C'eſt à dire, Il n'eſt poſſible d'eſcrire les loix de telle maniere, qu'elles cõprennent tous les cas qui peuuent échoir : c'eſt aſſez de determiner ceux qui aduiennent ordinairement : & ſi autres aduenoyent, qui n'euſſent loy, qui les decidaſt en propres termes le droict n'eſt pas tant deprouueu de reigles & principes, que ſi le Iuge ou l'Aduocat a bon entendement, pour ſçauoir inferer & conclure, il ne trouue

L. Nec leges. ff. de le.

la

la vraye decision & defense, & le lieu d'où il la peut tirer. De maniere que si se trouuent plus d'affaires que de loix, il faut que le Iuge ou l'Aduocat ayent beaucoup d'entendement, pour les faire de nouueau: & non en quelque maniere que ce soit, mais conformes & non contredisantes au droict. Les lettrez qui ont grande memoire ne peuuent faire cela: car si les cas que l'art leur met en la bouche, ne sont tous taillez & maschez, ils ne sont habiles à dauantage. L'on a coustume de comparer le lettré qui sçait beaucoup de loix par cœur, au fripier ou cousturier qui a beaucoup de sayes en monstre en sa boutique: lequel pour en bailler vn, à la mesure de celuy qui le demande, les fait tous essayer: & s'il ne s'en trouue aucun bien seant, il r'enuoye le marchand: mais le lettré de bon entendement est comme le bon cousturier, qui a les ciseaux en la main, & la piece de drap en la maison: lequel

quel prenant la mesure, taille vn saye à la maniere de celuy qui le veut:les ciseaux du bon aduocat, est l'entendement aigu, par lequel il prend la mesure au cas, & luy baille vestement de la loy, qui le determine, & s'il ne la trouue entiere, pour le decider en propres termes, il luy fait vn acoustrement de pieces du droict, pour le defendre. Les Legistes qui sont doüez d'vn tel esprit, ne se doyuent pas appeller lettrez, pource qu'ils ne construisent la lettre, & ne s'amusent aux parolles formelles de la loy: ains ils semblēt Legislateurs ou Iuriscōsultes, ausquels les mesmes loix demādēt, Parquoy, s'ils ont pouuoir & autorité de les interpreter, reserrer, amplifier, & d'en tirer exceptiōs, s'ils les peuuēt corriger & amēder, ie dy bien qu'ils semblent Legislateurs. On dit d'vn tel sçauoir que cestuy, *Scire leges non hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem habere.* Comme si l'on vouloit dire, Personne ne pense que

ff. de leg. & sen. cō-su. l. scire leges.

sçauoir

ſçauoir les loix, ſoit la memoire des formelles parolles, eſquelles on les a eſcrites : mais ſçauoir les loix, eſt entendre iuſques où s'eſtẽdent leurs forces, & que c'eſt qu'elles peuuent determiner : pource que la raiſon d'icelles eſt ſuiette à pluſieurs diuerſitez à cauſe des circonſtances, du temps, de la perſonne, du lieu, du moyen, de la matiere, cauſe & de la choſe. Tout cela fait changer la determinaiſon de la loy. Et ſi le iuge ou l'aduocat n'a bon entendement, pour tirer de la loy, ſouſtraire & adiouſter ce qu'elle ne peut dire par parolles, il fera beaucoup des fautes, ſuyuant la lettre. Et pourtant eſt dit, *Verba legis non ſunt capiẽda Iudaïcè.* C'eſt à dire, Les termes de la loy ne ſe doyuent prendre à la maniere Iudaïque, qui eſt conſtruire la lettre & en prendre ſeulement le ſens. Par ce que nous auõs dit, nous concluons que l'aduocacerie eſt œuure de l'entendement, & que ſi le lettré a grãde memoire, il n'eſt aucunement propre

Glo. in l. dãni. pa. ſi is. verb. aliquas. de damno infecto.

propre à iuger ny aduocacer, pour la repugnance de ces deux puissances : & c'est pourquoy les lettrez ayans grande memoire, que note Platon, ne defendoyent pas bien les causes & n'appliquoyẽt le droit, comme il falloit. Mais il y a vne difficulté, en ceste doctrine, & non legere à mon aduis:car si l'entendement est celuy qui assiet le cas en la propre loy, qui le determine, en distinguant, limitant, amplifiant, inferant & respondant aux argumens de la partie contraire, comment est il possible que l'entendement fasse cela, si la memoire ne luy fournit tout le droit: car comme nous venons de dire, il est enioint que, *Nemo in actionibus vel iudicijs suo sensu vtatur, sed legum autoritate ducatur.* C'est à dire, Que personne aux actions & iugemens ne se serue de son sens, ains soit induit par l'autorité des loix. Suyuãt cela, il faut premierement sçauoir toutes les loix & reigles du droict deuant que venir

nir à ce qui fait à la cause:car encores que nous ayons dit que l'Aduocat de bon entendement est maistre des loix, si est ce que toutes les raisons & argumens d'iceluy doyuent estre fondez & appuyez sur les principes de ceste faculté,sans lesquels ils sont de nul effect & valeur. Et à fin de pouuoir faire cela, il est besoin d'vne grande memoire,laquelle garde & retienne vn si grand nombre de loix escrites aux liures. Cest argument prouue estre necessaire au parfaict Aduocat d'auoir grand entendement & memoire:ce que ie confesse. Mais, quant à moy ie veux dire,que,là où ne se trouuera vn grand entendement ioinct à vne grãde memoire (à cause de leur repugnance)il vaut mieux que l'aduocat soit prouueu d'vn haut entendement, & de peu de memoire,que d'vne grande memoire, ayant peu d'entendement: car pour suppleer à la memoire, il y a beaucoup de remedes, cõme les liures, tables abecedai

cedaires & autres inuentions des hommes : mais s'il a faute d'entendement, il n'est possible d'y remedier. Dauantage, Aristote dit que les hommes de grand entendement (bien qu'ils soyent deprouueuz de memoire) ont vne grande reminiscence ou resouuenance, au moyen de laquelle ils ont vne certaine cognoissance confuse de ce qu'ils ont veu vne fois, ouy ou leu, surquoy discourant, ils la remettent en memoire. Et combien que ne se peussent trouuer tant de remedes, pour representer tout le droict à l'entendement, les loix sont fondees sur vne telle & si grande raison, que les anciens (comme dit Platon) appelloyent la loy raison & prudence. Parquoy le Iuge ou l'Aduocat de grand entendement (iugeant ou cõseillant) bien qu'il n'eust la loy deuant soy & toute preste, ne failliroit gueres, s'il auoit auec soy l'instrument duquel les Empereurs ont fait les loix. Ainsi donc aduient

Au liure de la Memoire & resouuenance.

maintes

maintes fois qu'vn Iuge de bon entendement dõne ſentence, ſans ſçauoir la deciſion de la loy, qu'il va trouuer puis apres dedãs les liures: ce que meſmes nous voyons aduenir aux aduocats, quand aucunefois ils donnent leur aduis ſur le champ. Les loix & reigles de droict ſont la fontaine & l'origine, d'où les aduocats tirent leurs argumens & raiſons, pour prouuer ce qu'ils veulẽt, ce qui ſe fait auec l'entendement, de laquelle puiſſance ſi l'aduocat eſt deprouueu, ou qu'il l'ait laſche & de peu de force, il ne ſçaura iamais former vn argument, encores qu'il ſache tout le droict par cœur. Nous voyons clairement cela en ceux qui eſtudient l'oratoire, & qui ont faute de l'habilité pour l'aprendre : car combien que ils aprennẽt par cœur les Topiques de Ciceron, (qui ſont les lieux & fontaines d'où ſourdent les argumens, pour prouuer chacun probleme & queſtion, par la partie affirmatiue & negatiue) ils ne peu-
uent

uent neantmoins former vne raison. Autres viennent de grand esprit & habilité, lesquels sans voir liure, & sans estudier les Topiques, & lieux des argumens, en forment neantmoins mille, accommodez au propos duquel il est question. Ceste mesme chose se voit aux Legistes de grande memoire, qui reciteront fidelement tout le droit par cœur, & ne sçauront tirer d'vn si grand nombre de loix qu'il y a, vn argument sur lequel ils se puissent fonder. Au contraire s'en trouuent autres, lesquels ayans mal estudié à Salamanque, sans liures, font merueilles en l'aduocacerie. Parquoy se peut facilement entendre combien importe à la Republique de faire ceste election & examen d'esprits pour apprendre les sciences, puis que les vns, sans art, sçauent & entendent ce qu'ils doiuent faire, & les autres chargez de preceptes & reigles (pource qu'ils n'ont l'esprit que la pratique requiert) font mille

Examen & electiõ d'esprits, d'importance à la Republique.

abſurditez. Si donc la maniere de iuger & aduocacer ſe fait en diſtinguant, inferant, diſcourant & eſliſant, il eſt raiſonnable que celuy qui ſe mettra à l'eſtude des loix, ait bon entendement, puis que telles œuures appartiennent à ceſte puiſſance & non à la memoire ny à l'imagination. Mais il eſt bon de ſçauoir en quelle maniere ſe peut entendre, ſi le ieune homme eſt doüé de ceſte difference d'eſprit ou non: & faut dire & auerer premierement les qualitez de l'entendement, & toutes les differences d'iceluy, à fin que nous ſçachions diſtinctement à laquelle d'icelles les loix appartiẽnent. Quant au premier, il faut ſçauoir que combien que l'entendement ſoit la puiſſance la plus noble de l'homme, & de la plus grãde dignité, il n'y en a pas vne neãtmoins qui ſe trompe ſi aiſément entour la verité qu'elle fait. Ariſtote a commencé à le prouuer, diſant que le ſens eſt touſiours veritable, mais que

Au 3. liure de l'ame.

que l'entendement, pour la plus part, discourt mal. Ce qui se voit clairement par experience : car si ainsi n'estoit, on verroit de grandes dissentions entre les graues Philosophes, Medecins, Theologiens, & Legistes: on verroit sur chacune diuerses opinions & iugemens, attendu qu'il n'y a qu'vne verité. Il est aisé à entendre d'où vient que les sens sont si certains, ne se trompans iamais à l'endroit de leurs obiects, au lieu que l'entendement est tant suiect à se tromper entour le sien : ce que nous entendrons en considerãt que les obiects des cinq sens, & les especes par lesquelles ils se cognoissent, sont fermes & stables, naturellement deuant que les cognoistre. Mais la verité (que l'entendement doit contempler) n'a de soy aucun estre formel, si l'entendement mesme ne l'a fait & composé : elle est entierement desiointe & dissipee en ses materiaux, comme la maison conuertie

en pierres, terre, briques, mortier, bois, & chaulx, desquels se pourroyent faire autant d'erreurs au bastiment, par la mauuaise imagination, que viendroyent d'hommes pour edifier. Autant en est de l'edifice que l'entendement fait (composant la verité) car si n'est celuy qui a bon esprit, tous les autres cõmettent mille fautes, auec mesmes principes. De là vient la diuerse opinion des hommes, touchant vne mesme chose, pource que chacun fait vne telle composition & figure que porte son entendement. Les cinq sens sont exẽps de ces erreurs & opinions: car les yeux ne font pas la couleur: ny le goust, les saueurs: ny le toucher, les qualitez qui se touchent: le tout est fait & composé par la nature, deuant que chacun cognoisse son obiect. Et pource que les hommes ne sont aduertis de ceste mauuaise condition de l'entendement, ils donnent hardiment leur aduis, sans cognoistre certai-

nement la maniere & difference de leur eſprit, & s'il compoſe bien ou mal, la verité. Sinon, demandons à aucuns hommes de lettres, leſquels (apres auoir eſcrit & confirmé leur opinion par pluſieurs argumens & raiſons) ont changé d'auis, quelque temps apres, cõment ils pouuoyent entendre qu'ils ſe fuſſent trompez à ceſte compoſition de verité ? Premierement ils confeſſent eux meſmes qu'ils ont failly, & puis ils ſe retractent de ce qu'ils ont dit deuant. A la ſeconde fois ie dy qu'ils ſe doiuent moins fier à leur entendement, pource que la puiſſance, qui a vne fois mal compoſé la verité, ſe confiant trop en ſes raiſons & argumens, peut encores faillir vne autre fois ayant la meſme raiſon, veu meſmement que s'eſt veu par experience, qu'il a eu au commencement la vraye opinion, & depuis vne pire, & moins probable. Ils ont pour indice ſuffiſant, & croyẽt que leur entendement compoſe bien la

verité, quand ils le voyent affectiõné à ceste figure, muny d'argumens & raisons qui l'incitent à composer de telle maniere. Mais de fait ils se trompent, car il y a tel regard de l'entendement auec ses fausses opinions, que des autres puissances inferieures, auec les differences de leur obiect : pource que si nous demandons aux Medecins quelle viãde est la meilleure & la plus salubre de toutes celles que l'homme mange, ie pense qu'ils diront ne s'en trouuer aucune (pour les hommes intéperez & de mauuais estomac) qui soit absoluement bonne ny mauuaise, si elle n'est conforme à l'estomac qui la reçoit. Car Galien parle d'aucũs estomacs, qui se trouuent mieux de manger de la chair de bœuf, que des chappons, perdrix & truites : autres qui abhorrent les œufs & le laict, & autres qui aymẽt cela merueilleusement. Et en la maniere d'apprester les viandes, les vns veulent la chair rostie : les au-

Hip. au liure des alimens.

Au 1. liure de la faculté des alimens.

tres,

tres la demandent bouillie: & en la rostie, aucuns la veulent sanglante: autres la veulent toute bruslee de cuire: & ce qui est encores plus noté, aucuns mangent auiourd'huy vne viãde de bon appetit, qui l'ont en horreur le lendemain, & en appetent vne autre pire. Tout cela s'entend lors que l'estomac est bon & sain: car s'il est malade & vicié, il appete des choses que la nature humaine abhorre, & ayme mieux manger du plastre, de la terre & des charbons que poulets & perdrix. Si nous passons à la faculté generatiue, nous trouuerons en icelle autant d'appetits & diuersitez: car se trouuent aucuns hommes qui appetent vne laide femme, & abhorrent la belle: autres ayment mieux vne ignorante, qu'vne accorte: autres, la maigre que la grasse: autres hayssent celles qui sont propres & bien parees, & ayment les femmes au contraire. Cela s'entend quand les membres genitaux sont

en ſanté: mais s'ils tombent en la maladie ſuſdite de l'eſtomac corrõpu & vicié, ils appetent choſes horribles & illicites. On voit le ſemblable en la faculté ſenſitiue, pource que des qualitez qui ſe peuuent toucher, dur, mol, aſpre, doux, chaud, froid, humide, ſec, ne ſe trouuera pas vne qui contente vn chacun, pource que quelques vns repoſent mieux en vn lict dur qu'en vn mol: & autres en vn mol, qu'en vn dur. Toute ceſte diuerſité de gouſt & appetits eſtranges ſe trouuent és compoſitions que l'entendement fait: car ſi nous aſſemblons cent hõmes de lettres, & ſi nous leur propoſons quelque queſtiõ, chacun en iuge particulierement, & en parle de diuerſe ſorte: vn meſme argument ſemble à l'vn, raiſon ſophiſtique, à vn autre vrayſemblable & probable, à vn autre treſ-certaine: voire meſme voyons nous par experience qu'vne meſme raiſon ſe trouue certaine & veritable en vn

meſme

mesme entendement, en vn temps & en vn autre, non. Et pourtant voyõs nous tous les iours les hommes changer d'auis: les vns recouurans auec le temps vn entendement plus subtil, cognoissent la faute de la raison qui les menoit auparauant: les autres (en perdant le bon temperament du cerueau) abhorrent la verité, & approuuent le mẽsonge. Mais si le cerueau tombe en la maladie susdite, * nous verrons à ceste heure là des iugemens & compositions estranges: les faux & debiles argumens ont plus de force que les certains & veritables: telles gens respondẽt à vn bon argumẽt: & le mauuais les fait rendre. Des choses premieres mises en auant, ils tirent fausse conclusion, & par argumens estranges, & raisons mal fondees, ils prouuent leurs mauuaises imaginations. A quoy ayans esgard les hommes graues & sçauãs, ils taschent de donner leur aduis, en trouuãt les raisons en quoy ils se

*Que lon appelle Malaçia

fondent : car les hommes ſe perſuadent qu'autant vaut l'authorité humaine, que la raiſon en quoy elle ſe fonde peut auoir de force : & ſelon que les argumens ſont tant differens pour conclurre (à cauſe de la diuerſité des entendemens) chacun iuge de la raiſon, ſelon l'eſprit qu'il a : & ainſi tient-on pour vne plus grande grauité de dire, C'eſt mon aduis, pour certaines raiſons qui me meuuent à cela, que d'expliquer les argumens auſquels ils ſe tiennent. Mais eſtans contraints de donner raiſon de leur aduis, ils ne laiſſent aucun argument en arriere, quelque petit qu'il ſoit, pource que celuy qu'ils ne penſent pas, conclud mieux aucunefois, & eſt de plus grande force & vertu que le bon. En quoy ſe monſtre la grande miſere de noſtre entendement, qui compoſe & diuiſe, argumente & diſcourt, & depuis qu'il a conclud, n'a preuue pour cognoiſtre ſi ſon opinion eſt veritable.

Les

Les Theologiens ont ceste incertitude és matieres qui ne sont de la foy : car apres auoir bien discouru, il n'y a preuue infallible, ny succes euident qui découure qu'elles sont les meilleures raisons: & ainsi chacun Theologien donne tel aduis qu'il luy semble bon. Et de respondre auec apparence aux argumés de la partie contraire, il suffit, & n'y faut regarder dauãtage. Mais éz affaires du medecin & du capitaine general, apres auoir bien discouru, & reprouué les fondémens de la partie contraire, l'on doit prendre garde au succes:& s'il est bon, on le doit tenir pour sage, & s'il est mauuais, chacun doit entendre qu'il s'est fondé en mauuaises raisons. En cas de la foy que l'Eglise propose, ne se peut trouuer aucun erreur : car Dieu entendant combien les raisons de l'homme sont incertaines, & comme aisement il se trompe, il n'a permis que choses de si grande importance, & si hautes,

fussent par luy seulement determinees : mais s'assemblans deux ou trois en son nom, auec la solennité de l'Eglise, il se met incontinent au milieu, pour president de l'acte, où il approuue ce qu'ils disent de bon: il reiette les erreurs, & reuele ce qui ne se peut trouuer par les forces humaines. Ainsi dōc, pour prouuer les raisons qui sont alleguees és matieres de la foy, il faut regarder seulement si elles prouuent & inferent ce que dit & declare l'Eglise Catholique : car si l'on peut recueillir quelque chose du contraire, telles raisons sont certainement mauuaises. Mais en toutes les autres questions où l'entendement a liberté d'opiner, n'a esté trouuee aucune maniere, pour sçauoir quelles raisons concluent, ny mesmes quand l'entendemēt compose bien la verité. On se tient seulement en la bonne consonance ou conformité d'icelles : ce qui est vn argument qui peut trōper: car on trouue

Dieu reuele les choses profondes & cachees. Dan. c. 2

maintes

maintes faußetez, qui ont plus grãde apparence de verité, que les choses vrayes. Les medecins & ceux là qui gouuernent en la guerre, tiennent le ſucces & l'experience, pour la preuue de leurs raiſons: car ſi dix capitaines preuuent par pluſieurs raiſons qu'il eſt cõuenable de donner la bataille, & autant d'autres defendent le cõtraire, le ſucces confirmera vne opinion, & reprouuera l'autre. Et ſi deux medecins debatent ſur la mort ou la vie du malade, guariſſant ou mourant, on découurira lequel auoit raiſon. Mais neãtmoins, le ſucces n'eſt pas preuue ſuffiſante, pource qu'ayant vn effect pluſieurs cauſes, le ſucces peut eſtre bon d'vn coſté, & pour vne d'icelles: mais les raiſons peuuent eſtre fondees en vne autre contraire. Ariſtote dit auſſi que pour ſçauoir les raiſons qui concluent, il eſt bon de ſuyure la commune opinion: car quand pluſieurs ſçauans hommes diſent & affirmẽt vne meſme choſe,

Au 1. liu. des Topiques.

ſe, & quãd tous concluent par meſmes raiſons, c'eſt vn argument (bien qu'il ſoit topique) qu'ils ſont concluans & qu'ils compoſent bien la verité. Mais ſi l'on regarde bien, c'eſt pareillement vne preuue qui trompe, pource qu'és forces de l'entendement, l'inuention ou force ſert plus que le nombre: car il n'en prẽd pas comme des forces corporelles, où quand pluſieurs s'amaſſent & ſe ioignent enſemble pour leuer vn fardeau, ils peuuent beaucoup: & au contraire, quand il y a peu de gens, ils ne peuuẽt gueres auſſi. Mais pour trouuer vne verité plus cachee, vaut mieux vn haut entendement, que cent mille qui ne ſont tels, & la cauſe de cela eſt que les entendemens ne s'aydent pas, & de pluſieurs ne ſe peut faire vn, comme en la vertu du corps. Et pourtãt le Sage a bien dit. *Multi pacifici ſint tibi, & conſiliarius vnus de mille.* C'eſt à dire, Ayes beaucoup d'amis qui te defendent, s'il eſt queſtion de venir aux mains: mais

mais pour prendre conſeil, ely vn ſeul entre mille. Suyuant laquelle ſentence Heraclite dit pareillemẽt, *Vnus mihi inſtar eſt mille.* Vn m'eſt autãt que mille. Au plaider des cauſes, chacun lettré donne ſon opinion, ſelõ que mieux il la peut fonder en droict: mais apres auoir fort bien diſcouru, il n'a point d'art pour cognoiſtre auec certitude, ſi ſon entendement a fait la compoſition que la vraye iuſtice demande. Car ſi vn Aduocat prouue par le droict, que le demandeur a raiſon: & l'autre deffend par le meſme droict, que non, comment ſçaura l'on lequel des deux Aduocats forme les meilleures raiſons? La ſentence du Iuge ne demonſtre la vraye iuſtice, & ne ſe peut appeller ſucces: pource que ſa ſentẽce eſt pareillement opinion, & qu'il ne fait qu'aprocher & ſe ioindre à la cauſe de l'vn des deux Aduocats: & croiſt le nombre des lettrez, en vn meſme aduis, n'eſt pas argumẽt pour eſtimer que ce qu'ils diſent,

diſent & alleguent ſoit verité : car nous auons deſia dit & prouué que pluſieurs mauuais entendemẽs, encores qu'ils ſe ioingnent pour découurir quelque verité fort cachee, iamais ne viendront au poinct de la vertu & forces d'vn ſeul, s'il eſt fort haut & excellent. Que la ſentence du Iuge ne preuue & demôſtre certainement, ſe voit aſſez, pource que la partie condamnee en appelle en vn autre ſiege ſuperieur, où elle eſt reuoquee par vn autre iugement: & ce qui eſt pis, il peut aduenir que le iuge inferieur a meilleur entendement que le ſuperieur, de maniere que ſa ſentence ſera plus conforme à la raiſon. Or que la ſentence du Iuge ſuperieur ne ſoit pareillement preuue de la iuſtice, eſt choſe encores plus m anifeſte: car nous voyons tous les iours des meſmes actes & des meſmes iuges ſortir ſentences contraires : de maniere qu'il eſt à preſumer que celuy, lequel eſt trõpé vne fois, ſe confiant trop en ſes raiſons,

ſons ; ſe trompera encores vne autrefois: & ainſi ſe doit on moins fier en ſa ſentence: car, *Qui ſemel eſt malus, eijce.* Les Aduocats voyans la grande diuerſité des entendemens des Iuges, comme chacun eſt affectionné à la raiſon, qui conuient à ſon eſprit, & comme auiourd'huy ils concluent, par vn argument, & vn autre iour, par le contraire, ſe hazardent & deffendre chacun proces, pour la partie affirmatiue & negatiue : voyans meſmement par experience, que de deux manieres ils obtiennent ſentence en leur faueur: & ainſi eſt veritable ce qu'a dit la Sapience, *Cogitationes mortalium timidæ & incertæ prouidentiæ noſtræ,* Les pẽſees des hommes ſont timides & noz prouidences incertaines. Le remede qu'il y a en cela (puis que les raiſons de la cognoiſſance du droict, n'ont point de preuue ny d'experience) eſt d'élire perſonnages de grãd, entendemẽt, pour eſtre iuges & aduocats: car Ariſtote dit

En la Sapience, chap. 9.

Au 1. li. de la Metaphyſique.

dit que les raiſons & argumens de ceux là ſont auſſi certains & fermes que la meſme experience. Et faiſant ceſte election, il ſemble que la Republique ſera aſſeuree de l'adminiſtration de iuſtice par ſes officiers. Mais ſi on permet en ce cas, que les hommes entrent en ces charges, à la foule, ſans faire preuue de leur eſprit (comme maintenant eſt la couſtume) touſiours aduiendrót les deſordres & erreurs que nous auons noté. Nous auons deſia dit aucunement ailleurs par quels ſignes on pourra cognoiſtre ſi celuy qui veut eſtudier les lois, à la difference de l'entendement que ceſte faculté requiert : mais pour en refreſchir la memoire & le monſtrer plus amplemét, il faut ſçauoir que l'enfant, lequel aprenant à lire, cognoiſtra bien toſt les lettres & nommera facilement chacune en ſon alphabet, a grande memoire, pource que ceſte facilité qu'il a d'aprendre en eſt l'indice : car il eſt certain que l'entendement

dement ne fait pas cest œuure, ny l'imagination aussi, ains est ce l'office de la memoire de garder les figures des choses, & de dire le nom de chacune, quand il est besoin : & s'il a grande memoire, nous auõs desia prouué autre fois, que par consequent il a faute d'entendemẽt. Nous auons dit aussi que la facile escriture & les bõs traits & lettres découurent vne grande imagination : & pourtant quãd vn enfant en peu de iours sçait bien asseoir la main, faire ses lignes droites & la lettre pareille, & de bonne forme & figure, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, pource que cest œuure se fait par le moyen de l'imagination : & ces deux puissances sont contraires, comme nous auons dit & noté. Et estant mis à la Grãmaire, s'il l'aprẽd aisement, s'il parle Latin en peu de temps, s'il escrit elegamment, & à l'imitation de Ciceron, il ne sera iamais bon Iuge ny Aduocat, pource que c'est vn signe qu'il a vne grãde memoire,

memoire, de maniere q̃ c'eſt grand cas d'auanture, s'il n'eſt deprouueu d'entendement. Mais ſi ceſtuy là ſe met à l'eſtude des loix, & s'il demeure aux eſcoles long temps, il ſera fameux lecteur, & aura pluſieurs auditeurs, pource que la langue Latine eſt fort gracieuſe en la chaire: & pour lire auec grãde apparence, ſont neceſſaires pluſieurs allegations, & meſmes faut amonceller en chacune loy, tout ce qui eſt eſcrit ſur icelle: à quoy la memoire eſt plus neceſſaire que l'entendement. Et combien qu'en la chaire on doyue diſtinguer, inferer, diſcourir, iuger & eſlire pour tirer le vray ſens de la loy, ſi eſt ce qu'en fin le lecteur expoſe le cas comme il luy ſemble, reſoult les doutes & cõtrarietez à ſon plaiſir, & donne ſon aduis comme il veut, ſans que nul luy contrediſe: à quoy faire ſuffit vn mediocre entendement. Mais quand vn aduocat parle pour vne partie: & vn autre, pour l'autre, & qu'entre eux il y

a vn

a vn iuge pour decider le different: c'est vn vray proces, où n'est parlé comme si l'on escrimoit sans aduersaire. Et si l'enfant ne profite bien en la Grãmaire, il y a soupçon qu'il puisse auoir bon entendement: ie dy qu'il y a soupçon: car il ne s'ensuit pas que celuy qui ne peut aprendre Latin, ait bon entendement, ayant prouué ailleurs, que les enfans de grande imagination, ne profitent iamais en la langue Latine. Mais la Dialectique peut découurir cela pource que ceste science se rapporte auec l'entendement, comme la pierre de touche auec l'or. Et pourtant il est certain, que si en vn mois ou deux, celuy qui oyt les arts, ne commance à discourir & ne se presentent à luy argumens & responces en la maniere qui se traicte, il n'a aucun entendement: mais s'il profite bien en ceste science, c'est vn argument infallible, qu'il a vn tel entendement que les loix demãdent: & pourtãt peut il aller incon-

tinent les eſtudier, ſans y regarder long temps. Toutesfois eſtimay-ie qu'il vaut mieux ouïr premieremẽt tont le cours des arts : car la Dialectique n'eſt non plus à l'entendement, que les trauers que l'on met aux pieds d'vne mule, pour la faire aller l'amble, & d'vne maniere gracieuſe & poſee. L'entendemẽt prẽd en ſes diſputes ceſte meſme maniere d'aller à l'aiſe, l'ayant aprins par les reigles & preceptes de la Dialectique. Mais ſi ce ieune homme (que nous examinons) ne profite en Latin ny en la Dialectique, comme il faut, il eſt beſoin de voir s'il eſt prouueu de bonne imagination, deuant que nous l'oſtions de l'eſtude des loix : car en cela ſe trouue vn fort grand ſecret, & eſt bon que la Republique le ſçache, c'eſt que ſe trouuent des lettrez leſquels mis en chaire, font merueilles en l'interpretation dn droict, & autres à l'aduocacerie, auſquels ſi l'on met vn baſton ou ſceptre en la main, ils n'ont

l'eſprit

l'esprit de gouuerner non plus que si les loix n'auoyent esté faites à ce propos. Et au contraire se trouuent autres auec trois loix mal entẽdues, apprinses à Salamãque, lesquels cõmis à vn gouuernement, s'en sçauẽt acquiter le mieux du monde. Dequoy sont esmerueillez aucuns curieux, pource qu'ils n'en peuuẽt sçauoir la raison: qui est que le gouuernement appartient à l'imagination, & non pas à l'entendement ny à la memoire. Et qu'ainsi soit, il est aisé à le prouuer, considerant, que la republique doit estre gouuernee par bon ordre & conseil, mettant chacune chose en son lieu, de maniere q̃ tout ioinct face vne bonne figure, & soit correspondant. Ce que nous auons prouué beaucoup de fois, estre l'œuure de l'imagination. Et ne gaigneroit on non plus de bailler vn gouuernemẽt à vn grãd lettré, q̃ de faire vn sourd iuge de la musique: mais cela se doit entẽdre cõmunemẽt & nõ pas comme reigle generalle. Car

nous

nous auons desia prouué qu'il y a moyen de faire que nature puisse ioindre grand entendement auec grande imagination. Parquoy n'est ce chose repugnante d'estre grand aduocat, & fameux gouuerneur, voire mesmes découurirõs nous cy apres qu'estant la nature garnie de toutes les forces qu'elle peut auoir, & auec vne matiere bien faironnee, elle fera vn homme de grande memoire, de grand entendement, & de grande imagination: lequel estudiant les loix, sera fameux lecteur, grand aduocat, & nõ moindre gouuerneur: mais nature forme tant peu de ceux là, que ceste reigle peut passer pour generalle.

Comme se prouue qu'vne partie de la Theorique de Medecine appartient à la memoire, l'autre partie à l'entendement, & la pratique à l'imagination.

CHAP. XII.



DV temps que la Medecine des Arabes florissoit, y auoit vn Medecin fort renommé, tãt à lire, comme à escrire, argumenter, distinguer, respondre & conclure : duquel le bruit estoit (veu son grand esprit) qu'il deuoit resusciter les morts, & guarir toute maladie : ce qui luy aduenoit tant au rebours, qu'il ne gouuernoit aucun malade, duquel il peust sortir à son honneur, & qu'il ne fist mourir. Dequoy estant merueilleusemẽt irrité, il se rendit moyne, se plaignãt de sa mauuaise fortune, & n'entendant pas d'où elle pouuoit proceder. Et pource que les exẽples plus frais font meilleure preuue, & conuainquent mieux les sens, plusieurs graues Medecins ont opinion que Iean Argentier, medecin moderne de nostre temps, a surpassé de beaucoup Galien, à reduire l'art de me-

decine en meilleure methode : & neantmoins on dit qu'il estoit tant infortuné en la prattique, que nul malade, le cognoissant, ne s'osoit commettre à luy, craignãt les mauuais succes d'iceluy: dequoy il semble que le vulgaire a bien occasion de s'émerueiller, voyant par experience non seulement en ceux que nous auons dit, mais aussi en plusieurs autres que nous voyons, que estant vn Medecin fort lettré, par la mesme raison, il est inhabile à medeciner : dequoy Aristote a voulu donner la raison, mais il n'y a peu venir. Quant à ce qu'il n'aduenoit que les Medecins raisonnables de son temps peussent guarir, il pẽsoit que cela venoit de ce qu'ils auoyẽt vne cõmune cognoissance de l'hõme, & qu'ils ignoroyent la nature du particulier (au contraire des Empiriques, qui mettoyent peine de sçauoir les proprietez indiuidues des hommes, sans s'adonner aucunement à l'vniuersel) mais il n'auoit

raison,

raiſon, car les vns & les autres s'exercent à guarir les ſinguliers, & trauaillent tant qu'ils peuuẽt à auerer ceſte nature particuliere. Ainſi donc la difficulté n'eſt, qu'à ſçauoir pourquoy les Medecins fort lettrez, bien qu'ils s'exercent toute leur vie à guarir, ne ſont iamais bons Practiciens: & autres ignorãs auec trois ou quatre reigles de medecine que ils ont aprins à l'eſcole, en beaucoup moins de temps, ſçauẽt mieux practiquer & faire la medecine. La vraye reſponſe à ce doute eſt fort difficile, veu qu'Ariſtote ne l'a peu trouuer, combien qu'il en ait aproché aucunement: mais nous tenans aux principes de noſtre doctrine, nous y reſpondrons aucunement. Ainſi donc il faut ſcauoir que la perfection du Medecin conſiſte en deux choſes, autãt neceſſaires pour obtenir la fin de ſon art, que ſont les deux plãtes des pieds pour cheminer. La premiere eſt de ſçauoir par methode les preceptes & regles

Galiẽ au liu. 9. de la meth. chap. 9.

de medeciner l'homme en commun, ſans venir au particulier. L'autre, de s'eſtre long temps exercé à medeciner, & cognoiſtre à l'œil le grand nombre des malades: car les hommes ne ſont pas tant differens entre eux, qu'ils ne conuiennent en plusieurs choſes: ny tant conformes auſſi, qu'il n'y ait entr'eux certaines particularitez de telle nature qu'elles ne ſe peuuent dire ny eſcrire, ny enſeigner, ny recueillir, de maniere qu'on les puiſſe reduire en art: mais ſeulement cognoiſtre en ceux qui les ont. Ce qui ſe peut facillement entendre en conſiderant qu'eſtant le viſage de l'homme compoſé de ſi petit nombre de parties, comme ſont les deux yeux, le nez, les deux ioües, la bouche, le front, nature fait tant de compoſitions particulieres, que ſi l'on voyoit cent mille hommes aſſemblez, chacun ſe pourroit remarquer auec ſon viſage tant ſingulier & propre, qu'à peine s'en trouueroyent

royent deux qui se ressemblassent entierement. Le mesme cas a lieu aux quatre elemens, & quatre premieres qualitez, la chaleur, froideur, humidité & siccité, de l'harmonie desquelles se compose la vie & santé de l'homme. De tant petit nombre de parties que celles cy, nature fait tant de proportions, que si cent mille hommes s'engendrent, chacun sort auec sa santé tant singuliere & propre pour soy, que si Dieu miraculeusement, & à l'improuiste leur troquoit la proportion de ces premieres qualitez, ils demeureroyent tous malades, exceptez parauanture deux ou trois, lesquels se rencontreroyent conformes, & de mesme paste & proportion. Dequoy s'inferent necessairement deux conclusions: La premiere est, que tout homme qui tombera en maladie, se doit guarir selon sa particuliere proportion, de maniere que si le Medecin ne le remet à la conuenance & accord des hu-

meurs & qualitez qu'il auoit au precedẽt, il ne demeure guary: l'autre, que pour ce faire, cõme il faut, il est necessaire que le Medecin aye veu & manié le malade plusieurs fois, quand il estoit en santé, en luy touchant le pouls, voyant son vrine, la couleur de son visage, & remarquant sa temperature, à fin qu'il puisse iuger, quand il sera malade, de combien il est éloigné de sa santé, & le guarissant, qu'il sçache en quel estat il se doit restituer. Pour le premier (qui est d'entendre & sçauoir la theorique & composition de l'art) Galien dit qu'il est necessaire d'auoir grand entendement, & beaucoup de memoire, pource que vne partie de la medecine consiste en raison, & l'autre en experience & histoire. A quoy, pour le premier, est requis l'entendement: & pour l'autre, la memoire: & selon qu'il est tant difficile d'assembler ces deux puissances en degré intensif, necessairement le Medecin doit defaillir

faillit en la theorique: & ainsi voyõs nous plusieurs Medecins, grands Latins & Grecs, grands anatomistes & herboristes (desquels les œuures appartiennent à la memoire) lesquels estans mis aux argumens & disputes pour auerer la cause de quelque effet (qui appartient à l'entendement) n'y entendét rien. Autres se voyent au contraire, lesquels en la Dialectique & Philosophie de l'art se monstrent de grand esprit & habilité: mais estans mis au Latin & Grec, aux herbes & à l'anatomie ils n'y font pas grand profit, pource qu'ils sont despourueuz de memoire: & pour ceste cause Galien a dit, *Mirum non est in tanta hominum multitudine, qui in medica, & philosophica exercitatione, studióque versantur, inueniri tam paucos, qui recte in illis profecerint.* C'est à dire, Ie ne suis pas émerueillé, qu'en vn si grand nombre d'hommes qui s'adonnent à la medecine, peu deuiennent bons Medecins: dequoy

Au liure de l'ordre de ses liures.

donnant la raiſon, il dit, qu'à peine ſe trouue l'eſprit requis en ceſte ſcience, ny maiſtre qui l'enſeigne auec perfection, ny qui l'eſtudie ſoigneuſement. Mais auec toutes ces raiſons, Galien ne vient pas au poinct, pource qu'il ne ſçait pas en quoy conſiſte, que perſonne ne deuient parfait medecin. Toutesfois quand il a dit, qu'à peine ſe trouue, entre les hommes vn eſprit conuenable à ceſte ſcience, il a dit vray, bien qu'il n'ait ſpecifié cela, comme nous ferons maintenant: car pour eſtre tant difficile d'aſſembler vn grand entendement auec vne grande memoire, perſonne ne deuient parfait en la theorique de la medecine. Et pource qu'il y a repugnance entre l'entendement & l'imagination (à laquelle nous prouuerons maintenant que la pratique appartient & la maniere de guarir auecques certitude) à peine ſe trouue vn Medecin qui ait la parfaite cognoiſſance de la medecine,

cine, que lon dit theorique, & qui ſoit bon practicien: ny au contraire, vn bon practicien, qui ſçache bien la theorique. Or eſt il aiſé à prouuer que l'imagination eſt la puiſſance, de laquelle le medecin ſe ſert en la cognoiſſance & cure des particuliers: & non pas l'entendement, en ſuppoſant la doctrine d'Ariſtote, qui dit que l'entendement ne peut cognoiſtre les ſinguliers, ny faire difference d'vn auec l'autre, ny cognoiſtre le temps & lieu, ny autres particularitez qui font differer les hommes entre eux, & medeciner chacun de differēte maniere: dequoy la raiſon eſt (ſelon que diſent les Philoſophes vulgaires) que l'entendement eſt vne puiſſance ſpirituelle, qui ne ſe peut alterer des ſinguliers, pour eſtre remplis de matiere. Et pour ceſte cauſe Ariſtote a dit, que le ſens eſt des ſinguliers, & l'entendement des vniuerſels. Si donc les cures ſe doiuent faire à l'endroit des ſingu-

liers & non des vniuersels (qui ne se peuuent engendrer, & sont incorruptibles) l'entendement est vne puissance impertinente pour curer ou guarir. La difficulté est maintenant de sçauoir pourquoy les hommes de grand entendemét ne peuuent auoir bons sens exterieurs, pour les singuliers, estans puissances tant differentes ? La raison en est fort claire, qui est que les sens exterieurs ne peuuent bien ouurer, si la bonne imagination ne leur assiste. Nous prouuerons cela par l'opinion d'Aristote, lequel voulant declarer que c'est de l'imagination, dit estre vn mouuement causé du sens exterieur, de la maniere que la couleur (qui se multiplie de la chose coloree) altere l'œil, ce qui est ainsi: car ceste mesme couleur qui est en l'humeur crystallin, passe plus auant en l'imagination, & fait en icelle la mesme figure qui estoit en l'œil. Et si l'on demande de laquelle de ces deux especes se

Au li. 3. de l'ame.

fait

fait la cognoiſſance du ſingulier, tous les philoſophes diſent fort biẽ que la ſeconde figure eſt celle qui altere l'imagination : & des deux eſt cauſee la cognoiſſance, ſuyuant ce dit tant commun, *Ab obiectis & potentia paritur notitia.* Des obiects & de la puiſſance la cognoiſſance s'engendre. Mais de la premiere, qui eſt en l'humeur criſtalin, & de la puiſſance de la veuë, n'eſt cauſee aucune cognoiſſance, ſans l'eſgard de l'imagination : ce que les Medecins preuuent manifeſtement, diſant, Que ſi l'on couppe ou bruſle la chair à vn malade, lequel pourtant ne ſente point de douleur, c'eſt ſigne que l'imagination eſt diſtraite en quelque profonde cõtemplation. Et ainſi le voyõs nous par experience en ceux qui ſont ſains : car s'ils ſont diſtraits en quelque imagination, ils ne voyẽt les choſes qui ſont deuant eux, & ne gouſtent les bõnes viandes, encor qu'ils en mãgent : à raiſon dequoy il eſt certain

Quicõque eſt malade en quelque partie du corps & ne ſente douleur, a l'eſprit malade. Hip, 2. des Aph. 6.

que l'imagination eſt celle qui cauſe le iugement, & la cognoiſſance des choſes particulieres, & non l'entendement, ny les ſens exterieurs. Il s'enſuit donc fort bien, que le Medecin qui ſçaura beaucoup de theorique, ou pource qu'il a grand entendement ou grande memoire, ſera indubitablement mauuais Practicien, pource qu'il doit auoir faute d'imagination : & au contraire, celuy qui ſera grand Practicien, par conſequẽt ſera mauuais Theoricien, c'eſt à dire, n'aura pas la theorique, pource que la grande imagination ne ſe peut aſſembler auec beaucoup d'entendement & memoire. Et voila pourquoy perſonne ne peut eſtre parfait Medecin & pratiquer ſans faillir: car pour ne errer en la practique, il faut ſçauoir l'art, & auoir bonne imagination, pour la pouuoir exercer : & nous auons prouué que ces deux choſes là sõt incõpatibles. Le Medecin ne va iamais cognoiſtre & curer quelque

maladie,

maladie, qu'il ne fasse en soy-mesme vn silogisme en *Darij*, combien qu'il soit empirique: par lequel vne partie de sa preuue appartient à l'entendement, & l'autre à l'imagination. Et pour ceste cause les plus grands theoriciens errent ordinairement en la mineur: & les grands practiciens en la maieur: comme si nous disiont ainsi, Toute chaleur qui depend des humeurs froids & humides, se doit curer par medecines chaudes & seiches (prenãt l'indice de la cause) la chaleur q̃ souffre cest homme depend des humeurs froids & humides, il se doit donc curer par medecines chaudes & seiches. L'entendement prouuera bien la verité de la maieur, pour estre vniuerselle, disant que la froideur & l'humidité, pour leur moderation demandent chaleur & siccité: pource que chacune qualité se diminue de force, par son contraire: mais pour prouuer la mineur, l'entendemẽt ne sert de rien, pour estre

chose

chose particuliere & d'autre iurisdiction, dont la cognoissance appartient à l'imagination, en prenãt des cinq sens exterieurs les propres & particuliers signes de la maladie. Et si l'indice se doit prendre de la chaleur, ou de sa cause, l'entendement ne le peut sçauoir. Il enseigne seulement à prendre l'indice de ce qui promet plus de danger: mais la seule imagination demonstre, lequel des indices est le plus grãd, cõferant le mal q̃ faict la chaleur, auec celuy du symptome, la cause, le peu de force, ou grãde vertu. Pour auoir ceste cognoissance, l'imagination a certaines proprietez infallibles, par lesquelles elle attaint aux choses qui ne se peuuent dire ny entendre, & ne se trouuent arts, pour icelles. Et pourtant nous voyons entrer vn medecin vers vn malade, lequel par la veuë, l'ouye, le sentir, le toucher, trouue ce qui semble impossible, de maniere que si nous demandions à ce medecin mesme, com-

me il a peu attaindre à vne ſi haute cognoiſſance, il n'en pourroit donner raiſon: car c'eſt vne grace qui vient d'vne fecondité de l'imagination, qui s'appelle autrement *Solertia*, qui veut dire Induſtrie, laquelle par ſignes communs, incertaines coniectures & de peu de fermeté en moins d'vn rien, trouue mille differences de choſes eſquelles conſiſte la force de medeciner & pronoſtiquer certainement. De ceſte maniere d'induſtrie ſont priuez les hommes de grand entẽdement, pour eſtre vne partie d'imaginatiõ. Et ainſi, ayant les ſignes deuant les yeux, que ceux qui ſont aduiſez de la maladie, ne reçoyuent en leurs ſens aucune alteratiõ, pource qu'ils ſont deprouueuz de la puiſſance imaginatiue, vn medecin me demanda vne fois, ſecretement, pourquoy ayant eſtudié curieuſement toutes les reigles & conſiderations de l'art de pronoſtiquer, & les ſachãt fort bien, il n'aduenoit iamais que
ſon

ſon pronoſtic fuſt veritable. Auquel il me ſouuient auoir reſpondu que par vne puiſſance s'aprend l'art de medecine, & que par vne autre ce meſme art ſe met en execution. Ceſtuy là auoit fort bon entendement: mais il eſtoit deprouueu d'imagination. Mais il y a en ceſte doctrine vne grande difficulté, qui eſt, de ſçauoir comme les medecins de grande imagination peuuent apprendre l'art de medecine, veu qu'ils ſont deprouueuz d'entendement: & s'il eſt ainſi qu'ils pratiquẽt mieux que ceux qui la ſçauent bien, dequoy ſert aux hommes d'aller l'apprendre aux eſcolles. On peut reſpondre à cela, eſtre choſe de grande importance ſçauoir premierement l'art de medecine, pource qu'en deux ou trois ans, l'homme aprend tout ce que les anciens ont trouué en deux mille: de maniere que s'il le deuoit aquerir par experience, il luy faudroit viure trois mille ans: en quoy eſprouuãt les medecines, il tueroit,
deuant

deuant que sçauoir leurs qualitez, vne infinité d'hommes : en quoy il sera excusé s'il lit les liures des medecins raisonnables & experimentez : lesquels aduisent les estudians de ce qu'ils ont trouué durant leur vie, à fin que les nouueaux medecins se seruent hardimẽt d'vne chose, & se gardent d'vne autre, pource qu'elle est veneneuse. Dauantage il faut sçauoir que les choses communes & vulgaires de tous les arts, sont fort claires & faciles à aprẽdre, mais elles sont les plus importantes en l'œuure: & au contraire les plus curieuses & hautes sont les plus obscures & les moins necessaires pour la pratique. Les hommes de grande imagination ne sont totallement priuez d'entendement ny de memoire. Et ainsi par la diminution de ces deux puissances, ils peuuent apprendre le plus necessaire de la medecine, pource qu'il est le plus aisé & le plus clair: & par la bonne imagination, ils peuuẽt mieux cognoi-

ſtre la maladie & ſa cauſe, que les plus raiſonnables & entenduz: veu que l'imagination eſt celle qui trouue l'occaſion du remede qui ſe doit appliquer: en quoy conſiſte la plus grãde partie de la pratique. Et pourtãt Galien a dict, que le propre nom du medecin eſt, *Inuentor occaſionis*: & ſçauoir cognoiſtre le temps, le lieu & l'occaſion, il eſt certain qu'il appartiẽt à l'imaginatiõ, puis qu'elle porte figure & correſpõdance. La difficulté eſt maintenãt de ſçauoir, à laquelle de tant de differences de l'imagination, appartient la pratique de la medecine: car il eſt certain qu'elles ne conuiennent toutes en vne meſme raiſon particuliere: laquelle conſideration m'a donné plus de peine & trauail d'eſprit que toutes les autres. Et neantmoins ie ne luy ay peu donner le nom qu'il faut, ſinon qu'elle vient d'vn degré de chaleur moins que n'a la difference de l'imagination, par laquelle ſe font les vers & couplets.

Au 6. des Epid. pa. 5. com. 1.

Toutesfois ie ne certifie pas cela du tout, pource que la raiſon en laquelle ie me fonde eſt, Que ceux que i'ay conſideré bons praticiens, ſont tous vn peu adonnez à l'art de verſifier, & n'eſt leur cõtemplation trop haute, ny leurs vers merueilleux: ce qui peut aduenir auſſi de ce que defaut la chaleur du poinct que la Poëſie requiert: & ſi c'eſt pour ceſte raiſon, la chaleur doit eſtre telle, qu'elle touche vn peu la ſubſtance du cerueau, ſans reſouldre beaucoup la chaleur naturelle: combien que ſi elle paſſe outre, elle ne fait mauuaiſe difference d'eſprit, pour la medecine, pource qu'elle ioinct l'entendement auec l'imagination par aduſtion. Mais ceſte imagination n'eſt pas tant bonne pour guarir, comme celle que ie cherche: car elle inuite l'homme à eſtre ſuperſtitieux, magicien, ſorcier, interprete, chiromancien, iuge & deuineur: car les maladies des hommes ſont tant cachees & ſecretes, qu'ils font touſ-

iours deuiner ce qui en eſt. Ceſte differēce d'imagination eſt facheuſe à trouuer en Eſpagne : car nous auons prouué ailleurs que ceux là qui demeurent en ceſte region ont faute d'imagination & de memoire, & ſont prouueuz de bon entendemēt. L'imagination auſſi de ceux qui habitent au deſſouz du Septentrion ne vaut rien pour la medecine: car elle eſt fort tardiſue & laſche: elle eſt bonne ſeulement pour faire horloges, paintures, eguilles & autres meſmes beſongnes pour le ſeruice de l'homme. Il n'y a que l'Ægypte qui engendre en ſes habitans ceſte maniere d'imagination : & pourtant les hiſtoriens ne diſent iamais du tout, combien les Gitains ſont magiciēs & ſorciers, & prōpts à cognoiſtre les choſes & à trouuer les remedes à leurs neceſſites. Ioſephe pour louër & priſer la grande ſageſſe de Salomō, dit en ceſte maniere, *Tanta fuit ſapientia & prudentia quam Salomon diuinitus acceperat,*

Peuples de Gette, cité de Paleſtine.

rat, vt omnes priſcos ſuperaret atque etiam Ægyptios qui omnium ſapientiſſimi habentur. Salomon a eſté ſi ſage & prudent, qu'il a ſurmonté tous les anciens voire meſme ceux d'Ægypte, qui ſont eſtimez les plus ſages de tous. Platon dit bien auſſi que les Ægyptiens ſurpaſſent tous les hommes du monde, à ſçauoir gaigner la vie : qui eſt vne habilité laquelle appartient à l'imagination. Il appert clairement que cela eſt veritable, pource que toutes les ſciences qui appartiennent à l'imagination ont eſté inuentees en Ægypte: comme les Mathematiques, l'Aſtrologie, l'Arithmetique, Perſpectiue, Iudiciaire & autres. Mais l'argument qui à ce propos, me conuaint le plus & me ſemble de plus grande force, eſt qu'eſtant le tres-Chreſtien & magnanime François de Valois Roy de France moleſté d'vne longue maladie, & voyant que les medecins de ſa maiſon & court ne luy donnoyent remede,

toutes

toutes les fois que la chaleur luy croissoit, il disoit n'estre possible que les medecins Chrestiēs le sceussent guarir, de maniere qu'il n'esperoit iamais aucun remede d'eux. Parquoy estant fasché de se voir tousiours en chaleur, il depescha vne foir vn courrier en Espagne, par deuers l'Empereur Charles Quint, pour luy prier de luy enuoyer vn medecin Iuif, le meilleur qu'il eust en sa Court, duquel il pensoit pouuoir trouuer remede à sa maladie, si aucun y en auoit en l'art: de laquelle demande on se mit à rire en Espagne: & tous conclurent que c'estoit l'appetit d'vn hōme qui estoit en chaleur. Ce neantmoins l'Empereur fit chercher vn tel medecin, iusques hors le royaume, & ne le pouuant trouuer, il enuoya vn medecin nouueau Chrestien, pensant que par iceluy la volonté du Roy seroit accomplie. Mais quād le medecin fut en France, deuans le Roy, se passa entre eux deux vn deuis fort gra

gracieux, auquel fut découuert que le medecin eſtoit Chreſtien,& pour ceſte cauſe le Roy ne ſe voulut ſeruir de luy. Le Roy (auec l'opinion qu'il auoit du medecin qui eſtoit Iuif) luy demanda par maniere de deuis,s'il eſtoit point las d'attendre le Meſſie promis en la loy. Sire(reſpondit le Medecin) ie n'atten pas le Meſſie promis en la loy Iudaïque. Et vous ſage en cela, dit le Roy:car les ſignes notez en la ſaincte eſcriture, pour cognoiſtre ſa venue, ſont deſia accõpliz long temps y a. Nous autres Chreſtiens (reſpondit le Medecin) ſçauons bien le temps qu'il y a qu'ils ſont accompliz : car il y a auiourd'huy & cõpté l'an mil cinq cens quarãte & deux ans qu'il vint: il fut au monde trente trois ans, au bout deſquels il mourut crucifié & le troiſieſme iour reſuſcita: & puis il monta aux cieux où il eſt maintenant. Vous eſtes donc Chreſtien, diſt le Roy? Ouy, Sire, reſpondit le Medecin, par la grace

de

de Dieu. Puis qu'ainſi eſt, diſt le Roy, retournez à la bonne heure, en voſtre pays: car i'ay en ma Court de grands medecins Chreſtiens : i'en voudroy auoir de Iuifs, leſquels à mon aduis, ſont ceux qui ont vne naturelle habilité de guarir & pratiquer. Parquoy il le r'enuoya ſans luy vouloir bailler le pouls, ſans luy faire monſtrer ſon vrine, & ſans luy toucher aucun mot de ſa maladie. Et tout ſoudain il enuoya en Conſtantinoble pour faire venir vn Iuif, lequel le guarit auec du laict d'aneſſe ſeulement. Ceſte imagination du Roy François (à ce que ie penſe) eſt fort veritable, & croy qu'il eſt ainſi : car aux grandes intemperatures chaudes du cerueau, i'ay experimenté autrefois que l'imagination trouue ce que l'homme eſtãt en ſanté, elle ne peut faire. Et à fin qu'il ne ſemble que cela ſoit dit ſans fondement, il faut ſçauoir que la diuerſité des hommes, tant en la compoſition du corps, comme en l'eſprit, & condi

conditions de l'ame, vient d'habiter regions de differente temperature, de boire eaux contraires, & de n'vser tous de mesmes & semblables alimens : & pour ceste cause Platon a dit, *Alij ob varios ventos & aestus, & moribus, & specie diuersi inter se sunt: alij ob aquas quidem, propter alimentum ex terra prodiẽs, quod non solum in corporibus melius ac deterius, sed in animis quoque id genus omnia patere non minus potest.* C'est à dire, aucũs hommes different des autres, à cause des vents contraires, ou pource qu'ils boiuent eaux differentes, ou pource que tous n'vsent de mesme viande: & ceste difference non seulement se trouue au visage & composition du corps, mais aussi en l'esprit de l'ame. Or si ie prouue maintenant que le peuple d'Israël demeura plusieurs ans en Ægypte, & que sortant de là, il eut la nourriture propre à ceste difference d'imagination, nous aurons aueré l'opinion du Roy de France,

Au dialogue de la nature

& sçaurons aussi par mesme moyen quels esprits se doiuent eslire en Espagne pour la medecine. Quant au premier, il faut sçauoir que Abraham demandant les signes pour entendre que luy ou ses successeurs deuoyent posseder la terre, qui luy auoit esté promise, le texte dit, que en dormant Dieu luy respondit en ceste maniere, *Scito prænosces quod peregrinum futurum sit semen tuum, in terra non sua: & subiicient eos seruituti, & affligent quadringētis annis: verumtamen gentem cui seruituri sunt ego iudicabo: & postea egredietur cum magna substantia,* C'est à dire: Sçaches Abraham, que tes successeurs erreront en pays estrange, où ils seront assuiettis quatre cens ans: mais sois certain que ie chastieray le peuple qui les opprimera, & que ie les deliureray de ceste seruitude, & leur donneray beaucoup de biens. Ceste prophetie s'est accóplie, cõbien que Dieu, pour certain respect, y ait adiousté trente ans d'auãtage: & ainsi

En Gen. cha. 15.

dit

dit le texte diuin, *Habitatio autem filiorum Israël, qua manserunt in Ægypto, fuit quadringentorum triginta annorum, quibus expletis, eadem die egressus est omnis exercitus domini, de terra Ægypti:* C'est à dire, Le peuple d'Israël a demeuré en Ægypte quatre cens & trente ans: lesquels accomplis, ce mesme iour tout l'exercite du Seigneur fut deliuré de seruitude, & sortit de la terre d'Ægypte. Mais combien que ce texte dise manifestement que le peuple d'Israël a demeuré quatre cens trente ans en Ægypte, vne glose declare que par ce nombre d'ans est entendu tout le temps que le peuple d'Israël fut vagabond, iusqu'à tant qu'il eust vne terre propre, & qu'il ne fut en Ægypte que deux cens & dix ans: laquelle declaration ne se accorde bien à ce qu'à dit sainct Estienne en ce propos qu'il eut auec les Iuifs, il faut sçauoir que le peuple d'Israël demeura quatre cens & trente ans en la seruitude d'Ægypte.

En Exode, c. 12.

Et combien que la demeure des deux cens & dix ans fust suffisante au peuple Romain, pour prendre les qualitez d'Ægypte, si est-ce que ne fut perdu pour luy, le temps que il en fut hors, quant à ce qui touche l'esprit : car ceux qui viuent en seruitude, en tristesse & ennuy en vn pays estrange, engendrent beaucoup de colere aduste, pource que ils n'ont pas liberté de parler, ny se vanger du tort qu'on leur fait : & cest humeur estant roty, est l'instrument de l'astuce ou ruse de l'industrie & de la malice. Et pourtant voit-on par experience, ne se trouuer pires coustumes & conditions que celles de l'esclaue, lequel imagine tousiours comment il endommagera son maistre, & se deliurera de seruitude. Dauantage la terre par laquelle chemina le peuple d'Israël n'estoit pas fort estrange ny esloignee des qualitez d'Ægypte, car eu esgard à sa misere & sterilité, Dieu promit à Abraham, qu'il
luy

luy en donneroit vne autre abondante & fertile. Or est-il certain, tant en bonne philosophie naturelle qu'en experience, que les regions sterilles, maigres, & qui n'abondẽt en fruicts de la terre, produisent des hommes d'esprit fort subtil: & au contraire les terres grasses & fertilles engendrent les hommes mẽbruz, courageux, & de grandes forces corporelles, mais fort lourds & pesans d'esprit. Les historiens ne cessent de dire & raconter la proprieté de la region de Grece, pour produire des hommes de grand esprit: & particulierement Galien dit, par merueille, qu'à Athenes nasquit vn homme ignorant, & notez que c'estoit la terre la plus pauure & sterile de toute la Grece. Parquoy il collige que par les qualitez d'Ægypte, & des autres prouinces où le peuple d'Israël alla, il se fit d'vn esprit fort subtil, mais il faut sçauoir pourquoy la temperature d'Ægypte cree ceste difference d'i- *En son oraison.*

maginatiõ:ce qui eſt fort clair, ſçachant qu'en ce pays là le ſoleil eſt fort ardãt, & pour ceſte cauſe ceux qui y habitent ont le cerueau tout bruſlé, & la colere aduſte, qui eſt l'inſtrument de la fineſſe & de l'induſtrie:à raiſon dequoy Ariſtote demande, *Cur blæſis pedibus ſunt Æthiopes & Ægyptij*. Comme diſant, Pourquoy les noirs d'Æthiopie & les naturels d'Ægypte sõt diformes & contrefaits des iambes, & ont le nez camus? A quoy il reſpõd que la grãde chaleur du pays bruſle la ſubſtance de ces mẽbres, & les fait griller comme le cuyr aupres du feu:& par la meſme raiſon ſe creſpẽt leurs cheueux. Nous auons deſia prouué que ceux là qui habitent en pays chaud ſont plus aduiſez que ceux qui habitent au froid, par l'opinion d'Ariſtote, lequel demãde *Cur locis calidis homines ſapiẽtiores ſunt quàm frigidis?* D'où vient que les hommes qui demeurent en pays chauds ſont plus ſages que ceux qui demeurent en

En la 14 ſect. proble. 4.

Sect. 14. probl. 5.

en pays froids ? mais il ne respond pas bien au probleme, & ne fait distinction de la sagesse: car nous auōs desia prouué ailleurs, qu'il y a deux sortes de prudēce en l'homme: vne de laquelle Platon a dit, *Sciētia quæ est remota à iustitia, calliditas potius quàm sapientia est appellāda*. La sciēce qui est separee de la iustice, se doit plustost appeller ruse que sagesse: l'autre est iointe à la droiture & simplicité, sans aucune tromperie: & ceste là est proprement appellee sagesse, pource qu'elle est tousiours assistee de la iustice & droicture. Ceux qui habitent en pays fort chauds, sont sages, au premier genre de sagesse, & sont ceux d'Ægypte. Voyons maintenant apres que le peuple d'Israël fut sorty d'Ægypte, & mis au desert, quelles viādes il mangea, quelles eaux il beut, & de quelle tēperature estoit l'eau où il alla: à fin que nous entendions, si pour ceste raison il changea l'esprit qu'il auoit quād il sortit

de ceste captiuité, ou s'il le retint
En Exode, c. 17. tousiours. L'escriture dit, que Dieu
nourrit & entretint ce peuple, auec
la manne, par l'espace de quarante
ans: qui estoit la viande la plus delicate que iamais homme mangea:
de maniere que Moyse voyant la
delicatesse & gracieuse saueur d'icelle, il enchargea à son frere Aarõ
En Exode, c. 16. d'emplir vn vaisseau d'icelle pour
le mettre en l'arche de l'alliance: à
fin que ceux qui descendroyent de
ce peuple (estãs en la terre promise)
vissent le pain duquel Dieu auoit
nourry & sustanté leurs peres, cheminans par le desert, & l'ingratitude d'iceux enuers sa maiesté, pour
vn tel benefice. Et afin que nous autres qui n'auons veu ceste nourriture, cognoissiõs qu'elle estoit telle,
il est bon que nous nous representions la manne que nous produit la
nature, & y aioustant vne plus grãde delicatesse, nous pourrons entierement imaginer la bonté d'icelle.
La cause materielle, dont la manne
s'en

s'engendre est vne vapeur fort delicate, que le soleil enleue de la terre, par la force de sa chaleur, laquelle estant paruenue au haut de la regiõ se cuit & se parfait: & suruenant le froid de la nuict elle tombe sur les arbres & pierres, d'où on l'amasse, & la met-on en certains vases pour manger: on l'appelle *Mel roscidum & aëreum*: miel de rosee & d'air: pour la semblance qu'elle a auec la rosee, & pour auoir esté faite en l'air: sa couleur est blanche, & est de saueur douce, comme le miel: la figure d'icelle ressemble à celle du coriandre: lesquels signes l'escriture saincte donne pareillement à la mãne que le peuple d'Israël mangea au desert: au moyen dequoy ie pense que les deux auoyẽt vne mesme nature. Et si la manne que Dieu crea estoit d'vne substance plus friãde & delicate, nous confirmerons d'autãt mieux nostre opiniõ: mais i'ay tousiours creu que Dieu s'accommode des moyens naturels, quand par le

moyen d'iceux, il peut faire ce qu'il veut: ſupleant au defaut de nature, par ſa toute-puiſſance. Ie le dy pour ce que de bailler à ce peuple la mãne à manger au deſert (horsmis ce que par icelle Dieu vouloit ſignifier) il sẽble qu'elle pouuoit venir de la diſpoſitiõ de la terre, laquelle auiourd'huy produit la meilleure mãne qui ſoit au monde: & pourtant Galien dit, qu'au mont Liban (qui n'eſt pas loin de là) elle ſe fait en grande quantité, de maniere que les laboureurs ont couſtume de chãter par paſſe-temps, que Iupiter en ce pays là, enuoye vne pluye de miel. Et combien que Dieu creaſt à ceſte heure là miraculeuſement la manne, en ſi grande quantité, à iours determinez, ſi eſt-ce qu'il ſe peut faire qu'elle fuſt de la meſme nature de la noſtre, comme l'eſtoit l'eau que Moyſe tira des pierres, & le feu qu'Elie fit tomber du ciel, par ſa parolle: qui furent choſes naturelles, combien qu'elles fuſſent miracu

raculeusement tirees. La manne depeinte en la saincte escriture estoit comme rosee, *Quasi semen coriãdri, album, gustúsque eius quasi simile cũ melle.* C'est à dire, ressembloit à la semence de coriandre, estoit blanche, & douce comme miel: qui sont les conditions propres à la manne que la nature nous produit. Les Medecins disent que le temperament de ceste nourriture est chaud, & de parties subtiles & fort delicates: qui est vne composition que deuoit auoir pareillement la manne que les Hebrieux mangerent. Et pourtant ils s'ennuyerent de sa delicatesse, & dirent ainsi, *Anima nostra iam nauseat super cibo isto leuissimo.* C'est à dire, Nostre estomac ne peut plus souffrir cest aliment tant leger. La philosophie de cela estoit qu'ils auoyent forts estomacs, entretenus d'aulx, oignons, & pourreaux, de maniere que venãs à mãger vn aliment de si peu de resistãce il se conuertissoit du tout en colere.

En Exode, c.16.

Mesuean 2.liure, chap.16.

Au li 1. de la vertu des alimens, ch. 1. Et pour ceste cause Galien defend à ceux qui ont beaucoup de chaleur naturelle, de manger du miel, & autres legers alimens, pource qu'ils se corromproyent, & au lieu de se cuire, se brusleroyent comme fuye. Ce qui aduint aux Hebrieux, auec leur manne, qui se conuertissoit en eux en colere aduste: à raison dequoy ils estoyent merueilleusement secs & maigres, pource que cest aliment n'est propre pour *Aux Nõbres. c.11* engraisser. *Anima nostra arida est, nihil aliud respiciunt oculi nostri nisi manna.* Nostre ame est seiche & consommee, & noz yeux ne voyẽt autre chose que manne. L'eau qu'ils *En Exode, c.15.* beuuoyent auec ceste viande, estoit telle qu'ils demandoyent: & s'ils ne la trouuoyent telle, Dieu monstroit à Moyse vn baston de tant diuine vertu, que le mettant dedans les eaux grosses & troubles, il les faisoit deuenir bonnes & delicates: & *En Exode, c.16.* quand ils n'auoyent aucune eau, Moyse prenoit la verge de laquelle

il ouurit la mer rouge, de laquelle frappãt les pierres, il en faisoit sortir de l'eau fort agreable à leur goust, de maniere que S. Paul a dit, *Petra consequente eos.* Cõme disant, L'eau de la pierre les suyuoit, ayant vn goust delectable & sauoureux. Et ils auoyẽt l'estomac fait à boire des eaux grosses & ameres: car Galien raconte qu'en Ægypte elles se cuisent, pour boire, à cause qu'elles sont mauuaises & corrompues: de maniere que beuuant des eaux tant delicates, elles ne pouuoyent faillir de se conuertir en eux en colere, pource qu'elles auoyent peu de resistence. Galien dit que l'eau pour se biẽ cuire en l'estomac, & ne se corrompre, doit auoir les mesmes qualitez que l'aliment solide que nous mangeons. Si l'estomac est fort, il luy faut bailler aliment correspondant: mais s'il est petit & delicat, les alimens doyuent estre semblables. On doit auoir semblable esgard en l'eau: & ainsi voyons nous par experien

En la 1. aux Cor. chap. 10.

Au 6. des Epid. p. 4. cõ. 10.

Au 5. des Aph. 26.

perience que si vn hôme est accoustumé à boire de grosses eaux, iamais n'apaise sa soif, auec les eaux delicates, & ne les sent en l'estomac, ains l'alterēt dauantage, pource que la grande chaleur de l'estomac les brule & resoult incōtinent à l'entree, d'autant qu'elles n'ont resistence. Nous pourrons dire aussi qu'ils iouyssoyent au desert d'vn air subtil & delicat: car allans par pays & lieux non peuplez à toute heure il s'offroit à eux frais, clair & sans aucune corruption: pource qu'ils

En Exo. chap. 13. n'arrestoyent en nul lieu. Ils l'auoyēt tousiours temperé: car de iour, se mettoit vne nue deuant le Soleil, à fin q̄ ils n'eussent trop grand chaud: & la nuict apparoissoit vne colône

En la 14. sect. prob. de feu, pour temperer l'air. Aristote dit que la iouissance d'vn tel air, rēd l'esprit fort vif. Considerons maintenāt combien deuoit estre delicate la semence de ce peuple, mangeant vne viande tant sauoureuse, & beuuant les eaux que nous auons dit,

auec

auec la iouissance d'vn air tant purifié & net : & combien estoit subtil le sang menstrual des Hebrieux, & nous souuenons de ce qu'a dit Aristote, qu'estant ce sang subtil & delicat, l'enfant qui s'en engendrera, sera hõme de bon esprit. Nous prouuerons bien au lõg au dernier chap. de cet œuure, combien importe aux peres de manger viandes delicates, pour engendrer enfans de grand esprit. Et pource q̃ tous les Hebrieux mangerent vne mesme viande tant spirituelle & delicate & beurẽt vne mesme eau, tous leurs enfans furent de grand esprit, és choses de ce siecle. Or estant le peuple d'Israel en la terre de promission, auec vn esprit tant subtil, comme nous auons dict, il eut en apres tant de maux & aduersitez, endura faim, fut enuironné des ennemis, & soumis à tãt de peines & mauuais traitemẽs, que combien qu'il n'eust tiré d'Ægypte & du desert ce temperament chaud, sec & rosty, que nous auons dit, il l'eust

Au 2. li. des parties des animaux

rendu

rendu tel, en ceſte mauuaiſe & triſte vie:pource que la cõtinuelle triſteſſe & facherie aſſemble les eſprits vitaux & le ſang des arteres au cerueau, au foye & au cœur:& eſtãs là, les vns ſur les autres, ils ſe viennent à bruler & roſtir. Parquoy ſouuent ils font leuer vne chaleur, & ordinairemẽt cauſent la melancholie par aduſtion: de laquelle quaſi tous participent iuſques au iourd'huy, veu ce que dit Hippocrate, *Metus & mœstitia diù durans, melancholiam significat.* Nous auõs dit autrefois que ceſte colere roſtie eſt l'inſtrument de l'induſtrie, aſtuce, cautelle, & malice: laquelle eſt accommodee aux coniectures de la medecine: & par le moyen d'icelle congnoit l'on la maladie, la cauſe & le remede que elle peut auoir. Et pour ceſte cauſe le tres-Chreſtien Roy François rencontra merueilleuſement, & eut grande raiſon en ce qu'il diſt: ſi l'on ne penſe que par ſa grande chaleur long temps ſouf-

6. des Aphor. 23.

ferte, & par la triſteſſe de ſe voir malade, & ſans remede, le cerueau ſe brula en luy, & s'eleua ſoudain l'imagination, laquelle (cõme nous auons prouué autrefois) ayant le temperament qu'il luy faut, fait dire incontinent à l'homme ce que iamais il n'aprint. Mais contre tout ce que nous auons dit ſe preſente vne difficulté fort grande: qui eſt, que ſi les enfans ou nepueux de ceux qui ont eſté en Ægypte, & qui ont iouy de la manne, des eaux & de l'air, que nous auons dit cy deſſus, eſtoyent eſleuz pour medecins, il ſemble q̃ l'opinion du Roy François auroit quelque probabilité, pour les raiſons que nous auons dit. Mais que ceux qui ſont deſcenduz d'eux ayẽt gardé iuſqu'auiourdhuy les diſpoſitions de la mãne, de l'eau, de l'air, des afflictiõs & trauaux que leurs predeceſſeurs endurerent en la captiuité de Babylone, c'eſt choſe qui ne ſe peut entendre: car ſi en quatre cens & trẽte ans que ce peu-

ple d'Israël fut en Ægypte & quarãte ans au desert, la semence d'iceluy peut aquerir ces dispositions d'habilité, elles se pouuoyent plus aisement perdre en deux mille ans qu'il y a que ce peuple est sorty du desert: & principallement estant venu en Espagne, region tant cõtraire à l'Ægypte, & où il a mangé viandes differentes & beu des eaux qui ne sont pas d'vn si bon temperamẽt & substance que là. La nature de l'homme est telle & de quelque animal & plante que soit, que tout aussi tost il prẽd les mœurs & coustumes du pays où il est viuant, & perd celles qu'il a apporté d'autre part: & en quelque chose qu'il s'employe, en peu de iours il en vient à bout, sans contradiction. Hippocrate fait mention d'vne maniere d'hommes, lesquels pour se rendre differens du vulgaire, voulurent auoir pour marque de leur noblesse, la teste pointue & pour faire, par art, vne telle figure, quand l'enfant naissoit, les commeres

Au liure de l'air, lieux, & eaux.

meres auoyent le ſoin de luy ſerrer la teſte auec certaines bandes, iuſqu'àce qu'elle euſt ce ſigne. Et ceſt artifice fut de tel pouuoir qu'à la fin il ſe cõuertit en nature, pource qu'auec laps de temps, tous les enfans nobles qui naiſſoyent, auoyẽt deſia la teſte pointue : au moyen dequoy vint à ceſſer l'art & diligence des commeres. Mais ayans laiſſé, vn temps, la nature libre, ſans la contraindre par art, elle retourna peu à peu prendre la figure qu'elle ſouloit auoir au precedent. Il en peut aduenir de meſme au peuple d'Iſraël: car poſé le cas que le pays d'Ægypte, la manne, les eaùx delicates & la triſteſſe cauſaſſent ces diſpoſitiõs d'eſprit en leur ſemence, ſi eſt-il que ceſſans ces raiſons & cauſes & ſuruenans autres cõtraires, il eſt certain que ſe deuoyent perdre peu à peu, les qualitez de la mãne, & ſucceder autres differentes, cõformes à la region qu'ils habitoyent, aux viandes & eaux, dont ils ſe nourriſſoyent,

& à l'air qu'ils respiroyent. Ce doute, en philosophie naturelle, n'a pas grande difficulté: car il y a des accidens qui s'introduisent en vn moment, & durent tousiours au suiect, sans se pouuoir corrompre: autres se trouuent, qui demourent autant à se perdre, qu'ils ont demouré à s'engendrer: & aucunefois plus, aucunefois moins, selon la force de l'argent, & la disposition de celuy qui patit. Pour exemple du premier, il faut sçauoir que d'vne grande peur & espouuantement qui fut fait, vne fois, à vn homme, il demoura tant défait & decoloré, qu'il ressembloit vn mort: ce qui luy dura non seulement toute sa vie: mais aussi fut trãsferé en ses enfans, qu'il engẽdra depuis, de maniere qu'il n'y auoit remede pour oster ceste couleur. Suyuãt ce propos, peut estre qu'en quatre cens & trente ans que le peuple d'Israël fut en Ægypte, quarante au desert, & soixante en la captiuité de Babylone, qu'eussent esté necessai-

res plus de trois mille ans à faire que la ſemence d'Abraham acheuaſt de perdre les diſpoſitiõs de l'eſprit cauſees par la mãne:puis que pour corrompre la mauuaiſe couleur, que ceſte frayeur ſuſcita en vn moment, furent requis plus de cent ans. Mais à fin de ſçauoir de fonds en cime la verité de ceſte doctrine, il faut reſpondre à deux doutes, qui ſont à ce propos,que iamais l'on n'acheue de ſouldre. Le premier eſt, D'où vient que tant plus les viandes ſont delicates & ſauoureuſes, comme chapons & perdrix,tant pluſtoſt l'eſtomac les vient à hair & abhorrer: & au cõtraire d'où vient,que nous voyons l'homme manger la chair de bœuf toute l'annee,ſans en eſtre aucunemẽt ennuyé & degouſté. L'autre eſt,Pourquoy n'eſtant le pain de froment,& la chair de mouton de ſi bonne ſubſtãce ne ſi delicate, comme le chapon ou la perdrix, iamais l'eſtomac ne les refuſe ny abhorre, combien que nous en vſions, toute

noſtre

noſtre vie, de maniere que nous defaillant le pain, nous ne pouuons mãger toutes les autres viandes, & ne nous ſemblent bõnes. Celuy qui ſçaura reſpondre à ces deux doutes entendra facilemẽt pourquoy ceux qui ſont deſcẽduz du peuple d'Iſraël n'ont perdu les diſpoſitions & accidens, que la manne auoit introduit en la ſemence, de maniere que la ſubtilité d'eſprit qui leur eſt venue à ceſte raiſon, ne ceſſe ſi toſt. On trouue en la philoſophie naturelle, deux principes certains & veritables, deſquels depend la reſponce & ſolution de ces doutes. Le premier eſt, q̃ toutes les puiſſances qui gouuernent l'homme ſont denuees & priuees des conditions & qualitez de leur obiect à fin qu'elles puiſſent cognoiſtre & iuger de toutes ſes differences. Les yeux ont cela, leſquels ayans à receuoir toutes les figures & couleurs, par conſequent ſont priuez totallemẽt d'icelles: car s'ils eſtoyent paſles, comme de ceux

Tout receuant doit eſtre denué de la nature de la choſe receuë au liu. 2. de l'Ame, & au 3.

qu

qui ſont Icteriques, tout ce qu'ils regarderoyent, leur ſembleroit de la meſme couleur. La langue auſſi, qui eſt l'inſtrument du gouſt, doit eſtre priuee de toutes ſaueurs: & ſi elle eſt douce ou amere, nous ſçauons par experiēce que tout ce q̃ nous mangeons & beuuōs tient la meſme ſaueur. Autāt en eſt de l'ouye du flerer & toucher. L'autre principe eſt, que toutes les choſes creées appetēt naturellement leur cōſeruation & taſchent de durer touſiours, de maniere q̃ l'eſtre receu de Dieu & de nature, ne prenne iamais fin, combien qu'en apres elles doyuent obtenir vne meilleure nature. A ceſte cauſe, toutes choſes naturelles qui ont cognoiſſance & ſens abhorrent ce qui altere & corrompt leur naturelle compoſition, & le fuyent. L'eſtomac eſt denué & priué de la ſubſtāce & qualitez de toutes les viandes du monde (comme l'œil l'eſt des couleurs & figures) & quand nous en mangeons aucune, combien que

l'estomac la vainque, si est ce que le mesme aliment, oppugne l'estomac (pour estre contraire au principe) altere & corrompt sa temperature & substãce: car il n'y a agent si fort, lequel faisant & exerceant sa force, ne patisse à l'encontre. Les alimens fort delicats & sauoureux alterent grandement l'estomac: l'vn, pource qu'il les cuit & reçoit d'vn grand appetit: l'autre, pource qu'ils sont tant subtils & sans excremens, ils demeurent en la substance de l'estomac & n'en peuuent sortir. Et puis l'estomac sentant bien que cest aliment luy altere sa nature, & luy oste les autres qui luy sont conformes & conuenables, il le vient à hair: & si d'auanture il le mange, il luy faut faire plusieurs sausses, pour le mettre en appetit & le deceuoir par ce moyen. La manne a eu tout cela des le commencement: car combien qu'elle fust delicate & gracieuse à manger, en fin le peuple d'Israël en fut ennuyé, & dist, *Anima nostra*

Arist. au liu. 2. de l'Ame & Gal. au liure des causes des simples.

Aux Nõbres, chap. 21.

iam

iam nauſeat, ſuper cibo iſto leuiſſimo. Plainte indigne d'vn peuple tãt fauoriſé de Dieu, qui l'auoit pourueu de ce remede, faiſant que la manne euſt vn gouſt & ſaueur aggreable. *Panem de cœlo præſtitiſti eis, omne delectamentum in ſe habentem.* Vous leur auez baillé vn pain du ciel, cõtenant en ſoy toute delectation & ſaueur. Et pourtant pluſieurs de ce peuple le vindrent à manger de bon appetit, & auec plaiſir, pource que ils auoyent les oz, les nerfs, & la chair tant imbue de la manne & de ſez qualitez, que pour la ſemblance ils n'appetoyent plus autre choſe. Autant en eſt du pain de froment que nous mangeons à preſent, & de la chair de mouton. Les groſſes viãdes, qui ne ſont de bonne ſubſtance (comme la chair de bœuf & de vache) ont beaucoup d'excremens, & l'eſtomac ne les reçoit d'vne telle conuoitiſe comme les delicates & ſauoureuſes: & pourtant il demeure d'auantage à s'alterer d'icel-

Ceux qui ſont accouſtumez à manger perdrix & chapons iamais ne les abhorrẽt: pource qu'ils ont deſia l'eſtomac conuerty en ces viãdes.

les. Dont s'ensuyt que pour corrõpre l'alteration que la manne auoit fait en vn iour, il falloit manger autres viãdes contraires, vn mois entier. Et suyuant cela, pour defaire les qualitez que la manne auoit introduit en la semence en quarante ans, en sont requis quatre mille & d'auantage. Autrement feignons qu'ainsi que Dieu tira d'Ægypte les douze lignees d'Israël, il ait pareillement tiré douze negres masles & autant de femelles, qu'il ait enuoyez en nostre region: en combien d'annees pensez-vous que ces negres & leurs successeurs viendront à perdre leur couleur, ne se meslans point auec les blancs? il m'est aduis qu'il en faudroit beaucoup, & que ils demeureroyent long temps deuant que la perdre: car combien qu'il y ait plus de deux cens ans que les premiers Gitains vindrent d'Ægypte en Espagne, leurs neueux & successeurs n'õt peu neantmoins perdre la subtilité d'esprit, & l'industrie

duſtrie que leurs peres auoyent apporté d'Ægypte, nỳ meſme la couleur baſannee, tant eſt grãde la force de la ſemence humaine, quand elle reçoit en ſoy quelque qualité bien enracinee. Et comme les negres communiquent en Eſpagne à leurs neueux & deſcendans, leur naturelle couleur, par le moyen de la ſemence, ſans eſtre en Æthiopie: ainſi le peuple d'Iſraël y venant auſſi, peut communiquer à ſes ſucceſſeurs la ſubtilité d'eſprit, ſans eſtre en Ægypte, & ſans manger la manne: car eſtre ignorant ou ſçauãt eſt auſſi bien accident de l'homme, comme d'eſtre blanc ou noir. Il eſt bien vray qu'ils ne ſont maintenãt ſi aigus & ſubtils qu'ils eſtoyent il y a mil ans, pource que dés qu'ils ceſſerent à manger la manne, les ſucceſſeurs commencerent à perdre peu à peu ceſte vigueur d'eſprit, iuſques à maintenant, pource qu'ils vſent de viandes cõtraires, & qu'ils ſont en pays different de l'Ægypte,

qu'ils ne boyuent les eaux tant delicates comme au desert, & pource qu'ils se sont meslez auec ceux qui sont descēdus des Gentils, lesquels sont priuez de ceste difference d'esprit: mais on ne leur peut nier qu'ils n'en tiennent tousiours, & faut cōfesser qu'ils n'ont perdu entieremēt ceste naturelle habilité.

Comme icy se declare à quelle difference d'habilité appartient l'art militaire: & par quels signes se doit cognoistre l'homme pourueu de ceste maniere d'esprit.

CHAP. XIII.

En la 27 sect. proble. 5.



RISTOTE demande pourquoy, n'estāt la vaillance la plus grande vertu de toutes, mais plustost la iustice & prudence: la Republique neantmoins, & quasi tous les hommes, d'vn commun consentement, estimēt plus en leur cœur, vn vaillant

vaillant homme, & luy font plus d'honneur qu'aux iustes & prudẽs, bien qu'ils soyent cõstituez en grãdes charges & dignitez? Il respond à ce probleme, & dit: Qu'il n'y à Roy au monde qui ne fasse guerre à vn autre, ou qui ne la souffre: & cõme ainsi soit que les vaillans hommes maintiennent les Roys en leur empire, & les vangent de leurs ennemis, ils font plus d'honneur, non à la vertu supreme, qui est la iustice, mais à celle qui leur est plus profitable: car s'ils ne traictoyent ainsi les vaillans hommes, commẽt leur seroit-il possible de trouuer capitaines & soldats qui de bon cœur hazardassent leurs vies pour la deffense de leurs maiestez & estats? On dit que ceux d'Asie estoyẽt estimez fort courageux, ausquels comme l'on eust demandé pourquoy ils ne vouloyent point de Roy, ny de loix: ils respondirent que les loix les faisoyent couards, & qu'ils trouuoyent que c'estoit vne grande be-

Hippo. au liure de l'air, lieux, & eaux.

ſtiſe de ſe mettre aux hazards de la guerre, pour agrandir l'Eſtat d'autruy, qu'ils aimoyent mieux combattre pour eux meſmes, & recueillir le fruict de la victoire que de le bailler à vn autre: mais ceſte reſpōſe eſt d'hommes barbares, & non d'vn peuple raiſonnable, qui eſt certain que ſans Roy, ſans Republique & loix il eſt impoſſible que les hōmes ſe puiſſent maintenir en paix. Ariſtote a fort bien reſpondu, bien qu'il y ait vne autre meilleure reſponſe: qui eſt; Que quand Rome honoroit ſes capitaines de guerre, par triomphes & paſſetemps, elle ne prenoit ny guerdonnoit ſeulement la vertu & vaillance de celuy qui triomphoit, mais auſſi la iuſtice par laquelle l'armee eſtoit maintenue en paix & concorde: la prudence, laquelle on procedoit aux affaires: la temperance, dont elle vſa, oſtāt le vin, les femmes, & la gourmandiſe, qui font troubler le iugement, & errer le conſeil. Voire

meſme

mesme la prudence se doit trouuer plustost en vn Chef de guerre & capitaine General,& se doit plustost premier & honorer, que le courage & vaillance. Car comme a dit Vegece, il n'aduient pas souuent que les Capitaines fort vaillans fassent de grands actes: & la cause est, que la prudence est plus necessaire en la guerre, que la hardiesse de combattre. Mais Vegece n'a oncques dit quelle est ceste prudence, & n'a sceu denoter de quelle differẽce d'esprit doit estre pourueu celuy qui doit gouuerner vne armee: & ne m'en esbahy, pour n'auoir encores esté trouuee la maniere de philosopher, dont elle depend. Il est vray que d'auerer cela, est contre l'intention qui nous meine (qui est d'eslire les esprits que les lettres requerẽt) mais la guerre est bien tant perilleuse, & est chose tant importante & necessaire au Roy de sçauoir à qui sa maiesté doit commetre sa puissance & son

Estat, que nous ne ferons moindre seruice à la Republique, de noter ceste difference & signes d'esprit, que nous auons fait, à depeindre toutes les autres. Et pourtant il faut sçauoir que la malice & milicie, (qui veut dire guerre) conuiennent quasi de nom, & ont aussi vne mesme definition, pource que comme par eschange, de l'vn aisement se fait l'autre. Ciceron allegue quelles sont les proprietez & nature de la malice, quād il dit, *Malicia est versuta & fallax nocendi ratio.* La malice n'est autre chose qu'vn double, cauteleux, & fallacieux moyen de faire mal : & pourtant en la guerre on ne parle que des moyens d'offenser l'ennemy, & de le vaincre. Parquoy la meilleure proprieté que puisse auoir vn capitaine general, est d'estre malicieux à l'endroit de son ennemy, & luy faire du pis qu'il pourra : ce qui se prouue par cecy, *Non credas inimico tuo in æternum: in labiis suis indulcat, & in corde suo insidia*

Au liure de la na[illegible]

En l'Eccle..c.12.

insidiatur vt subuertat te in foueam: in oculis suis lacrymatur, & si venerit tempus non satiabitur sanguine. Ne croy iamais ton ennemy, car il t'vsera de parolles emmiellees, & il te trahyra en son cœur, pour te tuer & te faire choir en la fosse: il pleure, & s'il trouue l'opportunité, il ne se saoulera de ton sang. Nous auons de cela vn exemple manifeste en la saincte Escriture: Car comme le peuple d'Israël fut assiegé en Bethulie, & trauaillé de soif & de faim, la fameuse Iudith sortit, en intention de tuer Holoferne: & cheminant par l'armee des Assiriens, elle fut prinse par les sentinelles & gardes, qui luy demanderent où elle alloit: & elle respondit finement, Ie suis fille des Hebrieux, que vous tenez assiegez, & m'enfuy, pource que ie sçay qu'ils doiuent tomber entre voz mains, & que vous auez deliberé de les traicter mal, pource qu'ils n'ont voulu se rendre à vous. Et pour ceste cause ay-ie deliberé

Iudith, cha. 10.

m'en aller à Holoferne, pour luy decouurir les ſecrets de ce peuple obſtiné, & luy enſeigner comme il pourra entrer en Bethulie ſans perdre vn ſeul ſoldat. Quand Iudith fut deuant Holoferne, elle ſe ietta à ſes pieds, & ioignant les mains, elle commença à l'adorer, & vſer de propos les plus fallacieux du monde, de maniere qu'elle fut volontiers entendue, & Holoferne auec tous ceux de ſon conſeil, adiouſta foy à ſes parolles. Adonc n'oubliant ce qu'elle auoit dedãs le cœur, trouuant l'occaſion à propos, elle luy trancha la teſte. L'amy tient la cõdition contraire, & pour ceſte cauſe il doit eſtre touſiours creu: & ainſi mieux euſt valu à Holoferne croire Achior, puis qu'il eſtoit ſon amy, lequel luy diſt d'vn grãd zele, à fin qu'il ne leuaſt ce ſiege, à ſon grand deshõneur. Sire, ſçachez premierement ſi ce peuple a offenſé ſon Dieu: car s'il eſt ainſi, il le vous liurera, ſans que vous vous mettiez
en

en peine de vaincre: mais s'il est en sa grace, soyez certain que nous ne le pourrons vaincre. Mais Holoferne ne print bien cest aduis comme vn homme credule, addonné aux femmes, & qui beuuoit du vin: lesquelles trois choses peruertissent le conseil, qui est necessaire en l'art militaire. Et pour ceste cause Platon a dit, qu'il trouuoit bonne la loy des Carthaginois, par laquelle ils defendoyent au chef general, estãt en l'armee, de boire du vin: pource que ceste liqueur, comme dit Aristote, trouble l'esprit des hommes, & leur donne vn merueilleux courage (ainsi que se demonstre en Holoferne, par les parolles tant furieuses qu'il dist à Achior) Ciceron a touché l'esprit qui est necessaire, tant pour dresser embusches, que pour les cognoistre, & y trouuer le remede qu'il faut, amenant l'etymologie de ce mot (*versutia*,) & a dit qu'il vient de ce verbe, (*versor, ris*) pource que ceux là qui sont

Au liure des loix.

En la 14 sect. proble. 15.

Au liure de la nature des dieux.

fins & cauteleux, sentent inconti-
nent la tromperie & y touchent fa-
cilement:& ainsi l'a monstré Cice-
ron par exemple, disant, *Chrysippus homo sine dubio versutus & callidus: versutos appello quorum celeriter mẽs versatur.* Ceste proprieté de toucher
incontinent au poinct est industrie,
& subtilité, qui appartient à l'ima-
gination, pource que les puissances
qui consistent en chaleur, font in-
continent l'œuure, & pour ceste
cause les hommes de grand enten-
dement ne sont pas propres à la
guerre: car ceste puissance est fort
tardiue en son œuure, & est amie de
droicture, de simplicité, bonté, &
misericorde: ce qui est fort contrai-
re à la guerre. Dauantage les hõmes
d'entendement ne sçauent point de
ruses & cautelles, & n'entendent
les stratagemes de la guerre, à rai-
son dequoy ils sont le plus souuent
trompez, pource qu'ils se fient en
to⁹. Ceux là sont propres pour auoir
affaire auec les amis, entre lesquels
n'est

n'eſt beſoin auoir la prudence de l'imagination, mais ſeulement la droicture & ſimplicité de l'entendement, lequel ne veut admettre aucune trõperie ny permettre que l'on faſſe mal à perſonne. Mais ceux là ne ſont pas propres auec les ennemis, qui ne penſent qu'à ſurprendre par cautelle: & eſt beſoin de la meſme dexterité, pour ſe garder des embuſches. Et pourtant Chriſt noſtre Redempteur aduiſe ainſi ſes diſciples, & dit, *Ecce mitto vos ſicut oues in medio luporum: eſtote ergo prudentes ſicut ſerpentes: & ſimplices ſicut columbæ.* Ie vous enuoye cõme brebis au milieu des loups, ſoyez donc aduiſez comme ſerpens, & ſimples comme colombes. Il ſe faut ſeruir de prudence auec l'ennemy, & de ſimplicité auec l'amy. Si donc le capitaine ne doit croire ſon ennemy, & s'il doit penſer touſiours, qu'il le veut tromper, il faut qu'il ait vne difference d'imagination, deuineræſſe, ingenieuſe, & qu'il ſçache co-

En S. Mathieu ch. 10.

gnoiſtre

gnoiſtre les embuſches qui ſe braſſent ſouz quelque couuerture : car la meſme puiſſance qui les inuente & trouue, peut y trouuer remede conuenable. L'autre difference d'imagination ſemble eſtre celle, qui trouue & faint les ſubtils moyens & machines, pour gaigner les forces inexpugnables, celle qui ordonne le camp, qui poſe chacun eſcadron en ſon lieu, qui cognoit quand il faut combatre, & ſe retirer, & celle qui fait les traitez, accords & appoinctemens auec l'ennemy. A toutes leſquelles choſes l'entendement n'eſt nõ plus propre, q̃ l'ouye, à la veuë. Parquoy ie ne fay aucun doute, que l'art militaire n'appartienne à l'imagination : car tout ce que le bon capitaine doit faire, emporte conſonance, figure, & correſpondance. La difficulté eſt maintenant de noter particulierement, par quelle difference d'imagination ſe doit exercer & faire la guerre. En quoy ie ne me ſçauroy reſouldre

certainement, pour estre vne cognoissance haute:toutesfois ie pense que l'art militaire requiert vn degré de chaleur plus que la practique de medecine. Or qu'elle attire la colere à se bruler du tout, se voit clairement parce que les capitaines fort cauteleux, ne sont beaucoup courageux, & n'ayment à rompre ny donner bataille, ains procedent au faict de la guerre par embusches, surprinses & deceptions: laquelle proprieté est trouuee meilleure de Vegece que nulle autre. *Boni enim duces non aperto prælio in quo est commune periculum, sed ex occulto semper attentant, vt integris suis, quantum possunt, hostes interimant certè aut terreant.* C'est à dire, Les bons capitaines ne sont ceux, qui combatẽt ouuertement & donnent vne bataille, en laquelle le dãger est cõmun: mais ceux qui par embusches, sans la perte de leurs gens, tuent les ennemis, ou les espouuantent. Le Senat de Rome cognoissoit bien le profit

qui

qui vient de ceste maniere d'esprit: car combien qu'aucuns fameux & vaillãs capitaines qu'il auoit, vainquissent plusieurs batailles, si est ce qu'estans venuz à Rome receuoir le triomphe & gloire de leurs faicts, les pleurs & plaintes qui faisoyent les peres de leurs enfans: les femmes, de leurs maris, & les freres, de leurs freres, estoyent si grands, que l'on ne s'esiouyssoit point des ieux & passetemps, à raison de la perte de ceux qui estoyent demourez en la bataille. Parquoy le Senat delibera de trouuer capitaines qui fussent vn peu craintifs & fort aduisez & cauteleux, non pas de ces vaillans & courageux qui ne demãdent qu'à combatre: & trouua, comme vn Q. Fabius, duquel est escrit, qu'il ne mettoit iamais en danger l'armee des Romains, principallemẽt quãd il estoit loing de Rome, & en lieu où ayant du pire, il ne pouuoit estre promptement secouru: toute son industrie estoit de faire place à l'ennemy,

my, & trouuer ruses & embusches, par lesquelles il a faict de grandes choses, & obtenu de grãdes victoires, sans perdre vn seul soldat. Cestuy là estoit receu à Rome en grande allegresse, d'vn chacun : car s'il en auoit leué cent mille combatãs, il les remenoit tous (hors mis ceux qui mouroyent de maladie) de maniere que le cry de ioye estoit ce qu'a dit Ennius,

Vnus homo nobis cunctando restituit rem. *Cicerõ au dialogue de la vieillesse.*

C'est à dire,

Vn homme en dilayant remit la republique.

Comme voulant dire, Vn seul faisant place à l'ennemy, nous fit seigneurs du monde & nous retourna noz soldats. Depuis, quelques capitaines se sont efforcez de l'imiter, & pource qu'ils n'estoyent prouueuz de son esprit & ruse, ils ont laissé passer plusieurs fois l'occasion de combatre : dequoy sont suruenues plus grandes pertes & incõueniens,

que

qu'ils eussent promptemēt combatu. Aussi pouuōs nous amener pour exemple ce vaillant Capitaine des Carthaginois, duquel Plutarque escrit ces parolles, Quand Hannibal eut aquis ceste grande victoire, il cōmanda que sans rançon, on donnast congé à plusieurs qui auoyent esté prins, du nom Italien, à fin que la renommée de son humanité & pardon se diuulgast entre les peuples: bien que son esprit fust bien loin de ces vertuz. Il estoit naturellement fier & inhumain, tellement instruit dés sa premiere enfance, qu'il n'auoit aprins les loix ny coustumes ciuiles, mais seulemēt guerres, morts & trahisons. Et pourtant fut il fort cruel capitaine, & malicieux à deceuoir les hommes, pensant tousiours comme il pourroit tromper & surprendre son ennemy. Et quand il ne pouuoit vaincre par bataille manifeste, il auoit recours aux embusches, comme il a monstré legerement en la presente bataille,

taille, & par celle qu'il eut au parauant contre Sempronius aupres de la riuiere Trebia. Les signes par lesquels se doit cognoistre l'homme qui aura ceste differéce d'esprit, sont fort estranges, & dignes de contemplation : & pour ceste cause Platon dit, que l'homme qui sera fort sage (en ce genre d'habilité q̃ nous traitons) ne peut estre vaillant ny bien conditionné : car Aristote dit que la prudence consiste en froideur & le courage & vaillance en chaleur. Et pource que ces deux qualitez sont repugnantes & contraires, il est impossible qu'vn hõme soit fort courageux & prudent. Parquoy il est necessaire que la colere se brule & se fasse la bile noire, à fin que l'homme soit prudent : mais la crainte & coüardise naist incontinent, là où se trouue ce genre de melancholie, pource qu'elle est froide. De maniere que l'astuce & fallace demãde la chaleur, pource que c'est œuure qui appartient à l'imagination, mais

Au dialogue, de la sciẽce.

En la sec. 14. probl. 8.

non

Les enfans qui seront notez craintifs demõstrẽt certainemẽt que ils seront hommes fort prudẽts, pource q̃ la semẽce de laquelle ils ont esté engẽdrez estoit fort rostie, & de la nature de la bilenoire.

nõ pas en si haut degré, que la vaillance: & ainsi se cõtredisent en l'intention & force. Mais en cela y a vne chose digne à noter, que des quatre vertus moralles, Iustice, Prudence, Force & Temperance, les deux premieres ont besoin d'esprit & d'vn bon temperamẽt, pour estre exercées: car si vn iuge n'a entendement pour trouuer le poinct de la iustice, il sert de peu d'auoir la volonté, d'adiuger le bien à qui il appartient: il peut errer auec sa bonne intention, & l'oster à celuy qui y a droict. Le mesme s'entẽd de la prudence: car si la volonté suffisoit pour faire les choses bien ordonnées, les hommes ne failliroyẽt iamais quoy qu'ils fissent. Il n'y a pas vn larron, qui ne pense à faire mal, de maniere qu'il ne soit veu, & n'y a capitaine qui ne desire vne prudence pour vaincre son ennemy: mais le larron qui n'a esprit de dérober finement, est incontinent découuert, & le capitaine deprouueu d'imagination, est

eſt bien toſt vaincu. La Force & Temperance ſont deux vertuz que l'homme tient en main (combien que luy defaille la diſpoſition naturelle) car s'il veut faire peu de cas de ſa vie, & eſtre vaillãt, il le peut faire: mais s'il eſt vaillant par diſpoſition naturelle, Ariſtote & Platon diſent fort bien qu'il eſt impoſſible qu'il ſoit prudent, encores qu'il le vouluſt: de maniere que ſuyuant cela, il n'y a point de repugnance d'aſſembler la prudence, auec le courage & la vaillance, pource que le prudent & ſage tient pour certain, que pour l'ame il doit mettre l'honneur, pour l'honneur, la vie, & pour la vie, le bien. De là vient que les nobles, pour eſtre tant honorez, ſont ſi vaillans, & n'y a perſonne qui trauaille plus en la guerre, combien qu'ils ayent eſté nourris en tous plaiſirs & delices, de peur qu'on ne les appelle coüards. Parquoy l'õ dit (Dieu nous deliure du noble de iour, & du moyne de nuict), car l'vn pour eſtre

veu

veu & l'autre pource qu'on ne le cognoist pas, combatent d'vn cœur double. Par ceste mesme raison est fondee la religion de Malte: car sçachant combien importe la noblesse, pour estre vaillant, elle veut & constitue, que tous les cheualiers de Malte soyent nobles de race, de pere & de mere, pensant que pour ceste cause chacun combattra, pour deux genealogies & maisons. Mais si l'on enchargeoit à vn gentilhomme d'assoir vn camp, & desfaire son ennemy, s'il n'auoit l'esprit pour donner ordre à telles affaires, il feroit & diroit mille absurditez: car la prudence n'est pas au pouuoir des hommes: mais si on luy enchargeoit de garder vne tranchee ou rampart, on s'en pourroit bien fier en luy, combien qu'il fust naturellement coüard. La sentence de Platon se doit entendre quand l'homme prudent suit son inclination naturelle, & qu'il ne la corrige par la raison. Ainsi est il vray que l'homme fort

ſage ne peut eſtre vaillant par diſpoſition naturelle : pource que la colere aduſte qui le fait prudent, le fait craintif & coüard, comme dit Hippocrate. La ſeconde proprieté (que ne peut auoir l'homme, qui ſera prouueu de ceſte difference d'eſprit) eſt d'eſtre doux & de bonne complexion: car ſçachant que pour quelque erreur & negligence ſe viẽt à perdre vne armee, il poſe le cas de ce qu'il faut. Mais le peuple de peu de ſçauoir appelle le ſoucy, negligence & empeſchement ſans repos: le chaſtiment, cruauté: la remiſſion, miſericorde: le ſouffrir & diſſimuler des choſes mal faites, vne bonne nature & complexion. Et de fait, cela vient de ce que les hommes ſont ignorans qui ne cognoiſſent la valeur des choſes, ny où elles tendent: mais les prudens & ſages n'ont point de patience & ne peuuent ſouffrir les choſes qui vont mal, combien qu'ils n'y ayent intereſt: & pour ceſte cauſe ils

6. des Aphor. 23.

ne

ne viuent gueres, & ont plusieurs douleurs d'esprit. Et pourtant Salomon disoit, *Dedi quoque cor meum vt scirem prudentiã atque doctrinam, errorésque & stultitiam, & agnoui quod in his quoque esset labor & afflictio spiritus: eo quod in multa sapientia, multa sit indignatio: & qui addit ad scientiam addit & dolorem.* Comme s'il vouloit dire, I'ay esté ignorant & sage, & i'ay trouué qu'il y a en tout de la peine. Celuy qui apréd beaucoup de sagesse, aquiert par cõsequent mauuaise cõdition & douleurs: par lesquelles parolles, il semble que Salomon donne à entẽdre, qu'il viuoit plus cõtent en son ignorance, que quand la sagesse luy fut donnee. Et de fait les ignorans viuent en plus grãd repos que les autres, pource qu'ils n'ont aucune peine ny ennuy, & ne pensent qu'en sçauoir personne les surpasse: lesquels le vulgaire appelle Anges du ciel, voyant que rien ne les offense, qu'ils ne s'ennuyent, qu'ils ne re-

En l'Eccles. c. 1.

pren

prennent les choſes mal-faites, & qu'ils paſſent par tout: Mais s'ils cõſideroyent la ſageſſe & condition des Anges, ils verroyent comme ceſte parolle conuient mal, & que c'eſt vn cas d'inquiſition. Car dés que nous auons vſage de raiſon, iuſques à l'heure de noſtre mort, ils ne font autre choſe que nous reprendre de ce que nous faiſons de mal, & nous aduiſer de ce qu'il no' faut faire. Et comme ils parlent à nous en leur lãgage ſpirituel, mouuant l'imagination, s'ils nous diſoyent par parolles expreſſes & materielles, leur aduis, nous les tiendriõs pour importuns & mal complexionnez. Regardons que ceſt Ange, duquel parle S. Matthieu, ſembla tel à Herodes & à la femme de ſon frere Philippe, veu que pour n'ouyr ſa reprehenſion, ils luy firent trancher la teſte. Mais le vulgaire ignorant parleroit plus certainement, ſi au lieu d'appeller ces hommes Anges du ciel, il les appelloit

S. Ieã Baptiſte eſtoit Ange, en ſon office. Mat. c. 11

asnes de la terre:car entre les bestes brutes, Galié dit qu'il n'y en a point de plus doux, & de moindre esprit que l'asne, combien qu'il ait meilleure memoire que toutes les autres: il ne refuse aucune charge, il va où l'on le chasse, sans aucune contradiction: il ne rue point, ny ne mord: il ne fuyt point, & n'est point malicieux: si on le frappe, il ne s'en fasche point: il est du tout fait au plaisir & contentement de celuy qui en a affaire. Les hommes que le vulgaire appelle Anges du ciel tiénent ces mesmes proprietez, ausquels ceste complexion tant douce vient de ce qu'ils sont ignorans & dépourueuz d'imagination, & pource qu'ils ont la faculté de l'ire imbecille: ce qui est vn grand defaut en l'homme, demonstrant qu'il est mal composé. Il n'y eut iamais au monde Ange, ny homme de meilleure complexion que Iesus Christ nostre Redempteur, lequel neâtmoins entrant vn iour au temple,

Au 2. Met. c. 7.

Notez combien est cõtraire la memoire de la puissãce qui discourt, voire mesmes és bestes brutes.

ple,

ple, dõna de bons coups à ceux qu'il trouua y vendre certaines marchãdises. La cause de cela est, Que la puissance de l'ire est le baston & l'espee de la raison: & l'homme qui ne reprend les choses mal faites, on le fait comme ignorant, ou pource qu'il est dépourueu d'ire: de maniere que l'homme sage à peine est doux, ny de la complexion que desireroyent les mauuais. Et pour ceste cause ceux qui escriuent l'histoire de Iules Cesar sont estõnez de voir comme les soldats pouuoyent souffrir vn homme tant rude & reuesche: ce qui luy procedoit de l'esprit qu'il auoit propre à la guerre. La troisiéme proprieté de ceux qui sont pourueuz de ceste maniere d'esprit, est de ne se soucier de l'ornement de leur corps: car ils sont quasi tous mal propres, sales, & ords: ils ont les chausses rompues, la cappe mal agécee, ils sont vestus de vieux accoustremens, & ne les changent iamais. Horace dit de ceux qui sont

occupez en profondes imaginatiõs, qu'ils ne ſe ſoucient pas de ſe coupper les ongles, ny de ſe lauer les mains, tant ils ſont ſales. Lucius Florus raconte, que ce fameux capitaine Viriatus, de nation Portugais, auoit ceſte proprieté: & dit, louant ſa grande humilité, qu'il ſe ſoucioit tant peu de l'agencement de ſa perſonne, qu'il n'y auoit ſoldat en toute ſon armee qui fuſt en pire equipage qu'il eſtoit. Et certaine-n'eſtoit-ce vertu, & ne le faiſoit par art, ny expreſſement: c'eſt vn effet naturel de ceux qui ont ceſte difference d'imaginatiõ que nous cherchons. Le mal propre de Iules Ceſar deceut & trompa grandement Ciceron: car apres la bataille, comme il luy eut demandé pourquoy il auoit ſuiuy le party de Põpee, Macrobe raconte qu'il reſpondit, *Præcinctura me fefellit*, comme voulant dire, I'ay eſté trompé, de voir que Iules Ceſar eſtoit vn homme mal propre en ſes accouſtremens, qui ne portoit

portoit iamais de ceinture, & pour ceste cause les soldats se rioyent de luy : mais cela les deuoit inciter à entendre qu'il auoit vn esprit requis pour le conseil de la guerre: comme Silla le touche, ainsi que dit Tranquille : lequel voyant Iules Cesar enfant, malpropre en ses habits, aduisa les Romains de cela, & leur dit, *Cauete puerum malè præcinctũ.* C'est à dire, Gardez vous, Romains, de cest enfant mal ceinct. Les historiens ne cessent de reciter d'Hannibal le peu de soucy qu'il auoit de se tenir prop·· en ses accoustremens. Ceste proprieté & netteté appartient à vne difference d'imagination, fort basse, qui contredit à l'entendement, & à la difference d'imagination que l'art militaire requiert. Le quatriesme signe est, d'auoir la teste chauue: dequoy la raison est fort claire, car ceste difference d'imagination reside en la partie de deuant de la teste, comme aussi toutes les autres. Et l'extreme cha-

Par le vestemẽt se cognoit l'homme, & s'il est bien paré d'autant plus le faut fuir. Hipp. au liure de l'accoutrement conuenable.

leur brusle le cuir de la teste, & clost les pores & lieux par où les cheueux doiuent passer: ioint que la matiere de laquelle ils s'engendrẽt est l'excrement du cerueau, comme disent les Medecins, au temps de sa nourriture: de maniere que par le grand feu qui y est, tous les excremens sont consommez, & defaut la matiere pour engendrer le poil. Si Iules Cesar eust sceu ceste philosophie, il ne se fust pas tant fasché d'auoir la teste chauue, lequel pour la couurir, faisoit rebrousser sur son frõt vne partie des cheueux qui luy pendoit sur le derriere de la teste. Tranquille dit qu'il estoit bien aise de porter tousiours la couronne de laurier sur sa teste (cõme si le Senat luy eust enchargé) seulemẽt pource qu'elle estoit chauue & qu'il la vou loit couurir. Il y a vne autre maniere de chauues, qui ont le cerueau dur, terrestre, & de grosse composition: qui est signe que l'homme est dépourueu d'entendement, d'imagina

ginatiõ, & de memoire. Le cinquiéme signe par lequel se cognoissent ceux qui tiennēt ceste differēce d'imagination est, Que tels parlēt peu & sentencieusemēt, pource qu'estāt le cerueau dur, il est force qu'ils soyēt dépourueuz de memoire, à laquelle appartient l'abondance des parolles. Et quāt à ce que l'homme parle beaucoup, cela vient de l'assēblee qui se fait de la memoire auec l'imagination au premier degré de chaleur. Ceux qui obtiennent ceste coniōction des deux puissances sont ordinairement menteurs, qui n'ont iamais faute de propos, encor qu'õ les escoute tousiours. La sixiéme proprieté de ceux qui ont ceste difference d'imaginatiõ, est d'estre hõnestes, & de s'offenser notamment des parolles deshonnestes & vilaines. Et pour ceste cause Ciceron dit que les hommes fort raisonnables, imitent l'hõnesteté de la nature, laquelle a caché les parties laides & honteuses, qu'elle a fait, pour les

Au 2. liure des Offices.

pouruoir de leurs necessitez, & non pas pour les embellir : car mesmes elle ne consent que l'on y fiche le regard, ou qu'on les entende nõmer. Cela se peut bien attribuer à l'imaginatiõ, & dire qu'elle s'offense par la mauuaise figure de ces parties. Mais au dernier chapitre nous donnons raison de cest effet, & le rapportons à l'entendement & iugeons dépouruœuz de ceste puissance ceux qui ne sont offensez de la deshõnesteté. Et pource que la difference de l'imaginatiõ que l'art militaire requiert, se ioint quasi à l'entẽdemẽt, les bons capitaines sont tres-hõnestes: & pourtant en l'histoire de Iules Cesar se trouuera vn acte d'honnesteté le plus grand que iamais fit homme. Car ainsi qu'õ le poignardoit au Senat (voyant qu'il ne pouuoit fuir la mort) il se laissa choir en terre, & s'agença de l'accoustremẽt Imperial, de telle maniere que depuis qu'il fut mort, on le trouua estendu, auec grande hõnesteté, ayãt les

les pieds couuerts, & toutes les autres parties, qui pouuoyent offenser la veuë. La septiéme proprieté, & la plus importante de toutes, est que le Chef general soit bien fortuné & heureux : par lequel signe, nous entendrons clairement, qu'il a l'esprit & habilité requise au fait de la guerre: car veritablemẽt il n'y a rien qui fasse les hõmes infortunez : & quãd les affaires ne leur succedent à souhait, cela aduient pource qu'ils ont faute de prudence, & qu'ils n'employent les moyens cõuenables aux affaires qu'ils entreprennẽt. Pource que Iules Cesar estoit pourueu d'vne grande prudence en ce qu'il faisoit, il estoit bien le plus heureux & fortuné qui fut iamais au monde, de maniere qu'aux grands dangers, il encourageoit ses soldats, disant, Ne craignez point, car la bonne fortune de Cesar vous accompagne. Les philosophes Stoiques ont entendu que comme il y a vne cause premiere, eternelle, toute-puissan-

te, de ſçauoir infiny, cognue par l'ordre & diſpoſition de ſes œuures admirables, il y en a auſſi vne autre imprudente, nonchalante & incertaine, de laquelle les œuures ſont ſans ordre ny raiſõ, & dépourueuës de ſçauoir: car, par vne affection irraiſonnable, elle donne & oſte aux hommes les richeſſes, dignitez, & honneurs. Ils appellerẽt de ce nom, *Fortune*, voyant qu'elle eſtoit amie de ceux qui font leurs affaires *fortuitement*, c'eſt à dire, à l'auanture, ſans prudence & raiſon. On la repreſentoit (pour donner à entendre ſes mœurs & manieres) en forme de femme, auec vn ſceptre Royal en la main, ayant les yeux bandez, & les pieds ſur vne boule ronde, accompagnee d'hommes ignorans, tous ſans art & maniere de viure. Par la figure de femme on denotoit ſa grãde legereté & inconſtance: par le ſceptre Royal on la cõfeſſoit dame des Richeſſes & honneurs: & par les yeux bandez on donnoit à entendre

tendre

tendre le peu d'égard qu'elle a à departir ses biens & hõneurs: & quãt à ce qu'elle a les pieds sur vne boule ronde, c'estoit pour signifier le peu de fermeté qu'elle a és faueurs qu'elle donne: car elle les oste aussi facilement comme elle les donne, sans estre aucunement stable. Mais le pis qui se troune en elle, est que elle fauorise les mauuais, & persecute les bõs: qu'elle ayme les ignorans, & abhorre les sages: qu'elle abbaisse les nobles, & esleue les vils & innobles: que le laid luy est aggreable, & le beau en horreur. En laquelle proprieté se confians plusieurs hommes qui cognoissent leur bõne fortune, osent bien faire actes fols & temeraires, qui leur succedent fort bien: & autres hommes sages & aduisez n'osent entreprendre les choses qu'ils peuuent conduire auec grande prudence, sçachant par experiẽce que telles choses ont souuent mauuais succes. Aristote prouue combien la fortu-

En la 29 sect. proble. 8.

ne eſt amie des meſchans, quand il demande, Pourquoy les hommes meſchans ſont volontiers pour la plus part, pluſtoſt riches que les gens de bien, qui ſont volontiers pauures? A quoy il reſpond & dit, Eſt-ce pource que la Fortune eſt aueugle, & qu'elle n'a diſcretion pour eſlire le meilleur? Mais ceſte reſponſe eſt indigne d'vn ſi grand philoſophe: car il n'y a point de Fortune qui donne les richeſſes aux hommes: & quand il y en auroit, elle n'a point de raiſon, pource que elle fauoriſe touſiours les meſchãs, & chaſſe les bons. La vraye ſolution de ceſte demande eſt, Que les meſchans ſont fort ingenieux, & ont vne forte imagination, pour tromper, en achetant & vendant: ils ſçauent amaſſer le bien, & comme il en faut auoir. Mais les bons ont faute d'imagination, pluſieurs deſquels ont voulu imiter les mauuais, mais en fin ils s'y ſont trouuez courts.

Christ nostre Redempteur nota bien cela, voyant l'habilité de ce maistre d'hostel auquel le maistre demanda compte de l'administratió de la maison: ce que fit prudemment le dispensateur, combien qu'il eust dissipé beaucoup des biens de son maistre. Et Dieu loüa ceste prudence (encores qu'elle fust en mal) & dist, *Quia filij huius sæculi prudētiores filijs lucis in generatione sua sunt.* C'est à dire, Les enfans de ce siecle sont plus aduisez en leurs inuentions & finesses, que ceux qui sont du costé de Dieu: car ceux cy sont volótiers de bon entendemét: par laquelle puissance ils s'affectiónent à la loy de Dieu, & sont priuez d'imagination: à laquelle puissance appartient le moyen de viure au monde: & ainsi plusieurs sont bons morallement, pource qu'n'ont l'esprit & habilité d'estre mauuais: ceste responce est plus certaine & veritable. Les philosophes naturels ne pouuans toucher à ce poinct, ont

En S. Luc chap. 16.

con

controuué vne cauſe autant ſotte & impertinente, comme la Fortune, à laquelle ils attribuent les bons & mauuais ſuccez, & non à l'imprudence & peu de ſçauoir des hommes. On trouue quatre differences ou manieres d'hommes en chacune Republique, ſi quelqu'vn les veut rechercher: aucuns ſe trouuent qui ſont ſages & ne le ſemblent: autres le ſemblent, qui ne ſont pas tels: autres ne ſont ſages, ny ne le ſemblẽt. On trouue vne maniere d'hommes taciturnes, tardifs à parler, à reſpondre, & n'ayans aucun ornement de parolles, leſquels ont en eux vne puiſſance naturelle, touchant l'imagination, par le moyen de laquelle ils cognoiſſent le temps, l'occaſion, & l'adreſſe de mener les affaires ſans le donner à entendre à perſonne. Le vuulgaire appelle ceux là heureux & bien fortunez, penſant que tout leur vient à ſouhait, auec peu de ſçauoir & prudence. Au contraire, ſe trouuent autres hommes

de

de grande eloquence qui parlent beaucoup, manient beaucoup, parlent de gouuerner tout le monde, & pensent comme auec peu d'argent on pourroit gangner à viure, & ceux là, au dire du peuple, sont sçauans : mais quand ils viennent à l'œuure, tout leur fond entre les mains. Ceux la se plaignent de la fortune & l'appellent aueugle, sotte & brutalle, pource qu'elle fait que les choses par eux ordonnees auec prudence, ont mauuaise issue. Mais s'il y auoit vne Fortune qui peust respondre pour soy, elle leur diroit, Vous estes sots & ignorans: car vous vous estimez sages, au lieu que vous estes mal aduisez: vous vsez de mauuais moyens, & vous demandez les bons succes. Ceste maniere d'hommes est prouueuë d'vne differéce d'imagination qui establit vn ornement & grace aux parolles & raisons : qui les fait sembler & paroistre ce qu'elles ne sont pas. Parquoy ie concluds que

le Chef general, qui aura l'esprit propre & requis en l'art militaire, & qui regardera bien premieremẽt ce qu'il veut faire, sera bien heureux & fortuné: autrement est ce folie de penser, qu'il obtienne aucune victoire: si n'est que Dieu combate pour luy, comme il faisoit és armées d'Israël: & neantmoins, il choisissoit les plus sages & prudens capitaines qu'il eust, pource qu'il n'est pas conuenable aux hommes de remettre tout à Dieu, ny de se fier trop aussi en leur esprit & habilité: il vaut mieux assembler le tout: car il n'y a autre fortune que Dieu, & la bõne diligence de l'homme. Celuy qui inuenta le ieu des échets, fit vn modele de l'art militaire, representant en iceluy tous les tours & contemplations de la guerre, sans faillir en rien. Et comme en ce ieu n'y a point de fortune, & ne se peut appeller heureux, le ioüeur qui vainc & surmonte son aduersaire: aussi le Capitaine qui vaincra, se doit appeller

peller sage, & le vaincu ignorant, & non infortuné ny malheureux. La premiere chose qui a esté ordonnee en ce ieu, est qu'en donnant echec & mat au Roy, le contraire demeure victorieux: pour donner à entendre que toutes les forces d'vne armee, consiste au bõ sens & cerueau de celuy qui la gouuerne & cõduit. Et pour demonstrer cela, l'inuenteur de ce ieu donne autant de pieces à l'vn, comme à l'autre, à fin que celuy qui perdra sçache, que le sçauoir luy a defailly & non pas la fortune. Ce qui se voit plus euidemment en ce que vn bon ioueur, donne à vn moindre que luy, la moitié des pieces, & neantmoins il le gaigne. Et en ceste maniere l'a bien noté Vegece, disant: *Pauciores numero & inferioribus viribus superuentus & insidias facientes sub bonis ducibus, reportarunt sæpe victoriam.* C'est à dire, Il aduient souuẽt que le petit nombre de soldats & de peu de forces, surmonte le grand nombre de ceux *Au 3. li.*

qui

qui ſont forts & robuſtes, quand il eſt gouuerné par vn Chef bien ſage & aduisé. Il a fait auſſi en ſorte, que les pions ne peuſſent tourner arriere, pour aduiſer le Chef general de regarder diligemment à ſon fait, deuant que faire marcher ſes ſoldats, & les mettre en œuure: car s'ils s'auancent legerement & à l'auanture, il leur conuient demeurer pluſtoſt & mourir en la place que tourner le dos: car le ſoldat ne doit ſçauoir le temps de fuir & de combattre en la guerre, ſinon par le moyen & addreſſe de celuy qui le gouuerne: & ainſi, tant qu'il viura, il ſe doit garder d'infamie. Auec ce, il a fait vne autre loy, que le pion qui paruiendra iuſques au ſeptieſme lieu de l'echiquier, reçoyue eſtre nouueau de piece d'honneur, & puiſſe aller où il voudra & s'aſſoir aupres du Roy, comme piece afranchie & noble. En quoy eſt donné à entendre, qu'il importe beaucoup, en la guerre (à fin de rendre les ſoldats

dats

dats vaillans) de recompenser ceux qui ont fait de grandes prouësses & actes magnanimes. Et si les successeurs doyuent iouyr des honneurs & proffits, ils employent vn plus grand cœur & vaillance. Et pour ceste cause Aristote dit, que l'homme estime plus l'estre vniuersel de sa race, que sa vie particuliere. Saul entendit bien cela, quand il fit faire vne criée en son exercice, qui portoit, *Virum, qui percusserit eũ ditabit rex diuitijs magnis, & filiam suã dabit ei, & domũ patris eius faciet absq; tributo in Israël.* C'est à dire. Le soldat qui tuera Golias aura du Roy beaucoup de richesses, lequel luy dõnera sa fille en mariage, & exemptera la maison de son pere de tailles & subsides. Suyuãt ce cry, y auoit vne Court en Espagne, qui ordonnoit, que le soldat qui pour ses bons seruices auoit vingt-cinq liures de paye & salaire (qui estoit le plus que l'on donnoit à vn soldat en la guerre) demourast & tous ses successeurs

Au 2. li. de l'Ame

Au 1. li. des Rois, chap. 27.

cesseurs

cesseurs aussi, à iamais exempt de payer tailles & imposts. Les Mores (selon qu'ils sont grands iouëurs d'echets) gardent sept degrez de paye, à l'imitation des sept lieux que doit passer le pion, pour estre dame: & ainsi ils haussent d'vne paye à deux, & de deux à trois : iusques à venir au sept, selon les actes du soldat & les seruices qu'il aura fait : & s'il est si vaillant qu'il merite la plus grande paye, on la luy dõne: & pour ceste cause l'on appelle ceux la Septenaires, lesquels ont de grandes libertez & exemptions, comme en Espagne les gentilshommes. La raison de cela est fort claire en philosophie naturelle: car il n'y a pas vne faculté de toutes celles qui gouuernent l'homme, qui vueille trauailler & œuurer de bon cœur si elle ne voit le profit deuãt soy, qui la mouue. Ce que prouue Aristote de la puissance generatiue ou qui engendre, & s'en peut autant dire des autres. Nous auons desia dit autrefois que

En la 4. sect. prob. 16.

que l'hõneur & le profit eſt l'obiect de la faculté de l'ire. Si ceſt obiect defaut, le courage & la vaillance ceſſe incontinent. De tout cela s'entendra la grãde ſignification qu'emporte le pion, en ceſte maniere qu'il a de ſe faire dame & piece d'honneur, quand il paſſe (ſans eſtre prins) les ſept carreaux du tablier. Car toute la nobleſſe qui a eſté au monde, eſt & ſera à iamais, eſt venue & viendra de pions & hommes particuliers, leſquels par la vertu de leurs perſonnes ont tant fait qu'ils ont merité & meritent pour eux & leur poſterité, tiltre de gentilshommes, cheualiers, nobles, Comtes, Marquis, Ducs & Roys. Il eſt vray, qu'aucuns ſe trouuent tant ignorans, & priuez de conſideration, de dire que leur nobleſſe n'a receu cõmancement, mais qu'elle eſt eternelle & conuertie en ſang, non par grace ſpecialle & particuliere du Roy, mais par la ſupernaturelle & diuine. A propos de cela, encores

que

que ie m'eslongne vn peu de nostre suiect, ie veux raconter icy vn gentil deuis qui se passa entre le Prince don Charles nostre Seigneur, & le Docteur Suarez de Tolede, estant President de sa Court en Alcala de Henares.

LE PRINCE, LE DOCTEVR.

QVE vous semble de ce peuple? LE DOCT. Tout bien, Monseigneur: car il iouyt du meilleur ciel & pays qui soit en Espagne.

LE PRIN. Les medecins l'ont choisi tel, pour ma santé: auez vous veu l'vniuersité?

LE DOCT. Non, Monseigneur.

LE PRIN. Voyez la, elle est celebre, & en laquelle on me dit qu'il y a bon exercice de lettres & sciences.

LE DOCT. Certainement i'en ay ouy faire grand cas: elle est fort renommee: & par ainsi doit elle bien

estre telle d'effect, que dit vostre Altesse.

Le prin. Où auez vous estudié?

Le doct. A Salamanque, Monseigneur.

Le prin. Estes vous Docteur passé à Salamanque?

Le doct. Non, Monseigneur.

Le prin. Il me semble fort mauuais, d'estudier en vne vniuersité, & prendre ses degrez en vne autre.

Le doct. Vostre Altesse doit sçauoir, que la despense, és degrez, est excessiue à Salamanque: & pour ceste cause les pauures fuyent cela, & vont en lieu où ils puissent se graduer à meilleur marché, sçachans que l'habilité & les lettres ne s'aquierent pas, du degré, mais par l'estude & le trauail, combien que mon pere ne fust si pauure, que, s'il eust voulu, il n'eust eu le moyen de me graduer à Salamanque: mais vostre Altesse sçait bien, que les Docteurs de ceste Vniuersité iouyssent les mesmes franchises, que les

nobles d'Eſpagne (qui s'appellent *Hidalgos:*) & à nous qui le ſommes de nature ceſte exemption nous fait tort, au moins à noz nepueux & à ceux qui viendront apres nous.

Le prince. Quel Roy de mes predeceſſeurs a fait voſtre race noble?

Le doct. Nul: car voſtre Alteſſe doit ſçauoir qu'il y a deux ſortes de nobles en Eſpagne. Aucuns le ſont de ſang, les autres, par priuilege: ceux qui ſont nobles, de ſang, comme ie ſuis, n'ont receu leur nobleſſe de la main du Roy: mais ceux qui le ſont par priuilege, ouy bien.

Le prin. Ie ne peux bien entendre cela: ie ſeray bien aiſe que vous me l'euſſiez declaré, en termes manifeſtes: car ſi mon ſang Royal (contant de moy, à mon pere, de mon pere à mon ayeul & de luy aux autres par ordre) vient à commancer en Delaye (lequel par la mort du Roy dom Rodrigue, fut eſleu Roy, ne l'eſtant au precedãt) ſi nous contons

tons ainsi, & regardons à vostre race, viendrons nous pas à acheuer en quelqu'vn qui n'estoit noble?

LE DOCT. Ce discours ne se peut pas nier, car toutes choses ont prins commencement.

LE PRIN. Ie demande donc maintenant d'où le premier qui a donné commencemét à vostre noblesse, auoit prins la sienne : car il ne se pouuoit exempter ny affranchir de soymesme des tailles que iusques là, ses predecesseurs auoyét payé au Roy : car c'eust esté vn larcin, & crime de s'esleuer ainsi, du patrimoine Royal : & n'est pas raisonnable que les nobles de sang ayent vn si mauuais commencement que cestuy-là. Il s'ensuit donc que le Roy l'affranchit, & le fit noble : si vous ne me dites d'où il eut sa noblesse.

LE DOCT. Vostre Altesse conclud fort bien: car il est certain qu'il n'y a aucune * vraye noblesse, qui ne vienne du Roy, & qui ne soit fa- *A la differēce des au-

tres qui s'aquerẽt autremẽt cõme l'on sçait par industrie, ruse, & par le moyẽ des tesmoins, & d'vn receueur plustost que du Roy.

cture Royalle. Mais nous appellons nobles de sang ceux, du commẽcement desquels n'est point de memoire, & ne le sçait par escrit, quãd leur noblesse commença, & quel Roy leur fit ceste grace. La Republique tient ceste obscurité beaucoup plus honorable, que de sçauoir distinctemẽt le contraire, &c. La Republique fait pareillemẽt des nobles: car quand vn homme est vertueux, & riche, elle ne l'ose assubiettir, & luy semble qu'il est digne de viure en liberté, sans l'egaller au bas populaire. Telle estime s'estendant aux enfans & neueux, se conuertit en noblesse, de maniere qu'ils ont droit contre le Roy. Ceux là ne sont nobles ny affranchis par la solde, & les armes: mais pource qu'on ne le sçauroit prouuer, ils passent pour tels. L'Espagnol qui trouua ce nom (hijo dalgo) donna bien a entendre la doctrine que nous auons proposee: car suyuant son opinion, les hommes ont deux manieres de naissan

naissance. L'vne est naturelle, par laquelle tous sont égaux: l'autre est spirituelle, quãd l'homme fait quelque acte heroïque, & qu'il demonstre quelque vertu excellẽte, il naist de nouueau, recouure autres meilleurs parens, & pert son estre premier.

Ayer s'appelloit fils de Pierre, & neueu de Sancho: maintenant il s'appelle fils de ses œuures: & de là procede le prouerbe Castillan, qui dit, *Cada vno es hijo do sus obras*: C'est à dire, Chacun est fils de ses œuures: & pource que l'escriture saincte appelle les bõnes & vertueuses (algo) c'est à dire quelque chose, & les vices & pechez (nada) qui veut dire rien, il a cõposé ce nom, *Hijo dalgo*, qui veut dire maintenant. Le descẽdant, ou fils de celuy qui a fait quelque chose vertueuse, au moyẽ de laquelle il a esté premié & recõpensé du Roy, ou de la Republique, luy & tous ses successeurs à iamais. La loy de la condition dit que *Hijo dalgo*, *Aux Actes, c. 5.* *S. Iean, ch. 1.* *En la loy 2. p. 2. tilt. 21.*

veut dire fils de biens : mais ſi elle entend des biens temporels, elle entend mal: car on trouue pluſieurs nobles & affranchis en ceſte maniere qui ſont pauures, & autres infinis riches, qui ne ſont nobles, & n'ont pas telles franchiſes que ceux qui s'appellent de ce nom *Hijo dalgos*: Mais ſi la loy veut dire, Homme de biens, que nous appellons vertus, c'eſt la meſme ſignification que nous auons dit. Quant à la ſeconde naiſſance que doiuent auoir les hommes, hors la naturelle, nous en auons vn exemple manifeſte en

En S. Iean chap. 3. la ſaincte eſcriture, où Ieſus Chriſt noſtre Redempteur reprend Nicodeme, de ce qu'eſtant docteur de la loy, il ne ſçauoit qu'il eſtoit neceſſaire que l'homme retournaſt naiſtre, pour auoir vn eſtre meilleur, & autres parens plus honorables que les naturels. Et ainſi tout le temps que l'homme ne fait aucun acte heroïque, il s'appelle en ceſte ſignification, *hijo de nada*, c'eſt à dire,

re, Homme de nulle valeur, combien que par ses predecesseurs, il ait le nom *d'Hijo dalgo*. A ce propos ie veux reciter en cest endroit, vn deuis qui se tint entre vn capitaine fort honorable & vn cheualier, qui s'estimoit beaucoup, à cause de sa race: auquel se verra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun entend ceste seconde naissance. Estãt dõc ce Capitaine en vne cõpagnie de cheualiers, traictans de la liberté des soldats d'Italie, en vne certaine demande qu'vn d'eux luy fit, il dist, (vous) attendu qu'il estoit du pays, & fils de pauures parens, d'vn petit village, peu habité: & le Capitaine se ressentant de ceste parolle, respondit en ceste maniere: Seigneur, sçache vostre seigneurie, que les soldats qui ont iouy de la liberté d'Italie, ne se peuuent bien trouuer en Espagne, pour le grand nombre de loix qu'il y a contre ceux qui mettent la main à l'espee. Les autres cheualiers voyans

qu'il vſoit de ce mot, Seigneurie, ne ſe peurent tenir de rire. Dequoy le cheualier courroucé, diſt en ceſte maniere, Voz mercis ſçachent que la ſeigneurie d'Italie eſt en Eſpagne, mercy: & pource que le ſeigneur Capitaine eſt fait à l'vſage & couſtume de ce pays là, il vſe de ce terme, ſeigneurie, au lieu de mercy, comme il doit dire. Le Capitaine reſpondit à cela, & diſt, Voſtre ſeigneurie ne me tiẽne pour vn homme tant ignorant que ie ne me ſçache accommoder au langage d'Italie, eſtant en Italie, & à celuy d'Eſpagne, eſtant en Eſpagne. Mais celuy qui m'appellera, ou me dira vo⁹ en Eſpagne, pour le moins doit eſtre Seigneurie d'Eſpagne, encores qu'il m'en faſſe bien mal. Le chaualier à demy piqué de ces parolles, luy repliqua en ceſte maniere, Cõment cela, Seigneur Capitaine? n'eſtes vous pas natif de telle part? & fils d'vn foulon? & auec tout cela, ſçauez vous pas qui ie ſuis, & quels

ont esté mes predecesseurs ? Seigneur, dist le Capitaine, ie sçay bien que vostre Seigneurie est fort bon cheualier, & que vos peres l'õt esté aussi: mais moy & mon bras droict (que maintenant ie recognoy pour pere) sommes meilleurs que vous, & que tout vostre lignage. Ce Capitaine vsa d'vne allusion à la secõde naissance des hommes, en ce qu'il dist, (Moy & mon bras droict, que maintenant ie recognoy pour pere.) Il pouuoit auoir fait telles œuures par son bon entendement, & son espee, qu'il égalloit par la valeur de sa personne, la noblesse du cheualier. Platon dit que la loy & la nature sont pour la plus part contraires: car vous voyez que nature fait vn homme, d'vn cœur tres-prudent, illustre, genereux, libre, & d'vn esprit pour commander à tout le monde: mais pource qu'il naist en la maison d'Amicla (qui estoit vn paysan fort pauure & cõtemptible) il demeure par la loy

En Gorgias.

priué de l'honneur & liberté, en laquelle nature l'a constitué. Au contraire nous en voyons autres, desquels l'esprit & mœurs ont esté ordonnez pour estre esclaues & serfs: mais pource qu'ils naissent en maisons illustres, ils sont faits Seigneurs par la loy, Mais il y a vne chose notable, à quoy, ce croy-ie, l'on n'a onques pensé, & qui toutesfois est digne de consideration : c'est qu'à grande peine sortent des hommes vertueux, ou de grâd esprit pour les sciences & armes qui ne naissent és bourgs & villages, & non pas aux plus grandes villes. Et neantmoins le vulgaire est bien si ignorant, qu'il prend cela, de naistre en lieux vils, comme petits bourgs & villages, pour vn argument au cõtraire. Dequoy nous auons vn exemple manifeste en la saincte escriture, Que le peuple d'Israël estonné des grandeurs de Christ nostre Redempteur dit, *A Nazareth potest quicquam boni exire?* C'est à dire, peut-il sortir quel

quelque chose de bon de Nazareth? Mais retournant à l'esprit de ce Capitaine que nous auons dit, il deuoit auoir grand entendement auec la difference de l'imagination que l'art militaire requiert. Et pour ceste cause comprint-il en ce colloque, vne grãde doctrine, de laquelle nous pourrons recueillir en quoy cõsiste la valeur des hommes, pour estre estimez en la Republique. Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour estre appellé honorable: & si aucune d'icelles luy defaut, il en demeurera moins estimé & prisé. Mais elles ne sont pas toutes constituees en mesme degré, & ne sont de mesme valeur & qualité.

La premiere & principale est, la valeur de la propre personne: en prudence, en iustice, en courage & vaillance. Ceste valeur cause les richesses & grandeurs: de là viennent les surnoms illustres: De ce commencement tiennent leur origine

toutes les noblesses du monde. Que ainsi soit, allons aux grãdes maisons d'Espagne, & nous trouuerons que elles ont quasi toutes prins origine d'hommes particuliers, lesquels par la valeur de leurs personnes ont gaigné ce que leurs successeurs tiẽnent maintenant. Ce qui en apres honore l'homme, est le bien, sans lequel nous ne voyons personne estre estimé en la Republique. La troisiéme chose est, la noblesse & antiquité de race: c'est vne ioye grãde, estre bien né, & de noble race: mais il y a vn defaut bien grãd, que seule & à part elle n'est pas de grãd profit, ny pour le noble, ny pour les autres qui ont necessité. Car elle n'est bonne ny pour manger, ny pour boire, ny pour vestir, ny pour chausser, ny pour donner, ny pour confier, ains elle fait viure l'homme en mourant, le priuant des remedes qui sont pour accomplir ses necessitez: mais estant conioincte à la richesse, il n'y a poinct d'honneur qui

l'égalle.

l'égalle. Aucuns ont coustume de comparer la Noblesse au zero du chifre & nombre : car estant ioinct auec autre nombre, il sert beaucoup, & le fait monter. La quatriéme, qui fait estimer l'hōme, est d'auoir quelque dignité ou office honorable: & au contraire il n'y a rien qui abbaisse tant l'homme, que de gaigner sa vie en charge mecanique. La cinquiéme est d'auoir vn bō & gracieux nō, qui sonne bien aux aureilles d'vn chacun: sans s'appeller ny pillon ny mortier, cōme i'en cognoy. On lit en la generale histoire d'Espagne, qu'vn iour vindrent deux Ambassadeurs de France vers le Roy Dom Alonse neufiéme, luy demāder vne de ses filles, pour estre femme du Roy Philippe leur souuerain Seigneur, desq̄lles l'vne estoit fort belle, & s'appelloit Vrraque: l'autre n'estoit pas tāt belle ny gracieuse, mais elle se nommoit Blanche. Quand elles furēt toutes deux

l'Espagnol dit, Majagrancias, à Majadero.

deuant les Ambassadeurs, chacun pensoit qu'ils prendroyēt madame Vrraque, pource qu'elle estoit la plus grāde, la plus belle, & la mieux agencee : mais comme les Ambassadeurs eussent demandé le nom de chacune, ils furent offensez du nom d'Vrraque, & esleurent madame Blanche, disans que ce nom seroit mieux receu en France que l'autre. Le sixiéme poinct qui honore l'hōme, est la proprieté de la personne, aller bien vestu, & accompagné de plusieurs seruiteurs & domestiques. La vraye descente des nobles d'Espagne, dits *Hijos dalgo*, est de ceux, lesquels pour la valeur de leurs personnes, & de leurs actes magnanimes, auoyent en la guerre vingt cinq francs de paye. Les modernes escriuains n'ont peu auerer ceste origine : car sans les choses qu'ils trouuēt escrites, ou dites par autres, personne n'a aucune propre inuention. La difference que met Aristote entre la memoire & la reminiscence,

Au liure de la memoire & reminiscence.

ſcence, eſt que ſi la memoire a perdu quelque choſe, de ce qu'elle ſçauoit au precedét, elle n'a le pouuoir de s'en pouuoir ſouuenir, ſi elle ne la retourne apprẽdre: mais la reminiſcence a vne grace particuliere, que ſi elle a oublié quelque choſe, & elle vient à diſcourir ſur ce tant ſoit peu, incontinent elle retourne trouuer ce qu'elle auoit perdu. Or eſt deſia perdue tant és liures qu'en la memoire des hommes, quelle eſt la Court qui parle en faueur des bons ſoldats: ce neantmoins ces parolles ſont demeurees, (*Hijo dalgo de deuengar quinientos ſueldos*) *ſegun fuero de Eſpaña y de ſolar conocido*. Sur leſquelles ſi l'on diſcourt & raiſonne, on trouuera aiſement celles qui les accompagnent. Antoine de Nebrixe dõnant la ſignification de ce verbe *vendico as*, dit qu'il ſignifie, tirer pour ſoy ce qui eſt deu pour paye, ou de droict, comme nous diſons maintenant, par vne nouuelle maniere de parler, tirer gages du Roy

ou

ou ſolde. Et eſt la couſtume en Caſtille la vieille tant cõmune de dire, *Fulano bien à denengado ſu trauajo*: c'eſt à dire il a bien tiré le ſalaire de ſa peine(quand il eſt bien payé)qu'il n'y a entre les perſonnes d'etofe & qualité maniere de parler, qui ſoit plus à propos.De ceſte ſignification a prins origine ceſte maniere de dire *vengar*,c'eſt à dire venger,quand quelqu'vn ſe paye de l'iniure,qu'vn autre luy a faite : car l'iniure , par metaphore,eſt appellee debte. Suyuant cela ie voudroy dire maintenant , *Fulano es hijo dalgo de deuengar quinientos ſueldos*:c'eſt à dire,deſcendant d'vn ſoldat tant vertueux que pour ſes faits d'armes il a merité de tirer vne telle paye:& ceſtuy là , par l'ordonnance de la Court d'Eſpagne , & tous ſes ſucceſſeurs eſtoyent affranchis & exempts de payer tribut au Roy.Tout ce qu'emportent ces mots, *El ſolar conocido*, eſt que quand vn ſoldal entroit au nombre de ceux qui tiroyent du

Roy la plus haute paye, l'vn couchoit par eſcrit le nom du ſoldat, és liures du Roy, le lieu de ſa naiſſance, & ſes parés, pour auoir certitude de celuy auquel ſe faiſoit telle grace. Cõme l'on voit auiourd'huy au liure du Couſtumier qui eſt en Simanque, où ſe trouuent eſcrits les cõmancemens quaſi de toute la nobleſſe d'Eſpagne. Saul vſa de la meſme diligẽce quãd Dauid tua Golias: car il cõmanda incõtinent à ſon capitaine Abner, de ſçauoir de quelle race en Iſraël eſtoit deſcẽdu ce ieune hõme. Anciẽnemẽt appelloit on (ſolar) la maiſon tant du païſan que du noble. Mais, apres ceſte digreſſion, il faut retourner prendre noſtre ſuiect, & ſçauoir d'où vient qu'au ieu des échets (puis que nous diſons qu'il eſt le pourtraict de la militie, ou art militaire) l'hõme ſe fache plus de perdre qu'en nul autre ieu, encores qu'il ne iouë rien & qu'il n'y ait point d'intereſt? & d'où vient que ceux là qui voyent iouër, cognoiſ-

Au 1. des Rois, cha. 18.

ſent

ſent mieux les ruſes du ieu que ceux là qui iouënt, combien qu'ils l'entendent moins? Mais ce qui emporte encores plus grande difficulté eſt que nous voyons des iouëurs, leſquels, à ieun, trouuent plus de ruſes, qu'apres auoir mangé: & les autres iouënt mieux apres le repas. Il n'y a pas grãde difficulté au premier doute: car nous auons deſia dit qu'il n'y a point de fortune, ny en la guerre, ny au ieu des echets, ſi l'on y penſe biẽ: pource que l'on perd par ignorance & negligence: & l'on gaigne au contraire par prudence & ſoucy. Et combien que l'homme ſoit vaincu, en choſes d'eſprit & habilité (ſans pouuoir donner autre excuſe que ſon ignorance) il ne peut laiſſer de ſe facher: car il eſt raiſonnable & amy d'honneur, & ne peut ſouffrir qu'aux œuures de ceſte puiſſance, vn autre le ſurpaſſe. Et pour ceſte

En la 30. ſect. prob. 10. cauſe Ariſtote demande pourquoy les anciẽs ne voulurent qu'il y euſt prix & loyer notable pour ceux qui

vain

vaincroyent ou ſurpaſſeroyent les autres és ſciences : & pourquoy ils l'ont eſtably pour le meilleur ſauteur, coureur, tireur de maſſe de fer ou autre peſant metal & luteur ? A quoy il reſpond qu'en la lutte & autres efforts corporels, eſt permis d'auoir des iuges, pour iuger de l'excez que l'vn fait à l'autre : pource qu'ils pourront, à iuſte cauſe, dõner le prix à celuy qui vaincra : car il eſt aiſé à cognoiſtre qui ſaute plus loin, & qui court le plus legerement. Mais en la ſcience, il eſt bien difficile, de ſçauoir par le moyen de l'entendemẽt, celuy qui ſurpaſſe l'autre, pource que c'eſt vne choſe tant haute & ſpirituelle. Et ſi le iuge veut donner le prix par faueur & malice, tous ne le pourront pas entendre, pour eſtre vn iugement tant caché au ſens de ceux qui s'y trouuent. Outre ceſte reſponce, Ariſtote en donne vne autre meilleure & dit que les hommes ne ſe ſoucient pas beaucoup, d'eſtre vaincus par les autres, à tirer,

rer, lutter, courir & sauter, qui sont choses en quoy les bestes brutes nous surpassent & aduancent. Mais ils ne peuuent souffrir qu'vn autre soit iugé plus sage & prudẽt: & pour ceste cause ont ils les iuges en haine & taschent de se vanger d'eux, pensant qu'ils les ont trompez, en fauorisant malicieusement les autres. Et pour euiter cest inconuenient, ils n'ont permis d'establir iuges ny prix en ce qui concerne la partie raisonnable: d'où s'infere & s'ensuit que les Vniuersitez font mal, qui donnent prix de premier, secõd & troisiesme lieu és licẽces à ceux qui font le mieux. Car outre ce que tous les iours aduiennent les inconueniens qu'Aristote a dict, la doctrine Euãgelique ne permet, de mettre les hommes en debat pour la preeminence ou le premier lieu. Ce qui est manifeste, par ce que cheminans vn iour, de compagnie, les disciples de Christ nostre Redempteur, ils parlerent entr'eux, & traicterent lequel

de

de la compagnie deuoit estre le plus grand: & quand ils furent en la maison, leur maistre leur demanda dequoy ils auoyent parlé en chemin: & à ceste heure là, encores qu'ils fussent rudes, ils cogneurent bien que ceste question n'estoit licite ny raisonnable: & le texte dit, qu'ils ne luy oserent pas dire: mais selon que rien n'est caché à Dieu, il leur dist en ceste maniere, *Si quis vult primus esse, erit omnium nouissimus & omnium minister.* C'est à dire: Celuy qui veut estre le premier, sera le dernier & seruiteur de tous les autres. Christ nostre Redempteur auoit en haine les Phariseens, pource qu'ils aymoyent les premieres places és cenes, & les premieres chaires aux Synagogues. La principalle raison de ceux qui donnent & establissent degrez en ceste maniere, est de dire, que les Estudians, qui sçauẽt que l'on donne prix & honneur, selon la capacité, ne cesseront tant qu'ils ayent bien estudié, & qu'ils soyent

En sainct Marc, c. 9.

En sainct Matth. chap. 23.

dignes

dignes du degré qu'ils pretendent: ce qu'ils ne feroyent, s'il n'y auoit vn loyer pour celuy qui trauaille, & chastiment pour celuy qui se donne bon temps, & ne fait que dormir. Mais ceste raison est legere & apparente, qui presuppose vne faulseté grãde, qui est que la science s'acquiert tousiours pour trauailler sur les liures, pour l'entendre de bons maistres, sans iamais perdre la leçõ: mais ils ne pensent pas que si l'estudiant n'a l'esprit & habilité propre aux lettres qu'il estudie, pour neant il se rõpt la teste nuict & iour apres les liures. L'erreur est telle, que l'on voit entrer en cõcurrence deux differences d'esprit fort estranges & contraires: car l'vn pour estre fort subtil (sans estudier ny voir liure) acquiert la science en vn moment: & l'autre, pource qu'il est rude & pesant, trauaille toute sa vie, & iamais ne sçait rien. Et lors les iuges viennent (estans hommes) à donner le premier lieu, à celuy que nature a

fait habile, & qui n'a trauaillé: & le dernier, à celuy qui est nay sans esprit, & qui n'a oncques cessé d'estudier: comme si l'vn auoit aquis les lettres en fueilletant les liures, & l'autre ne les auoit acquises, par sa negligence & paresse. C'est comme si l'on establissoit prix à deux coureurs, desquels l'vn eust bons pieds & legers, & l'autre defaillist en vn. Si les vniuersitez n'admettoyẽt aux sciences, sinon ceux qui ont l'esprit propre à icelles, & que tous fussent egaux, ce seroit bien fait, qu'il y eust loyer & chastimẽt: car il est certain que celuy qui sçauroit le plus auroit trauaillé dauantage, & celuy qui sçauroit le moins, se seroit donné bon temps. On peut respõdre à l'autre doute, que comme les yeux ont besoin de lumiere pour voir les figures & couleurs: ainsi l'imagination a besoin de lumiere dedans le cerueau, pour voir les figures & fantasies qui sont en la memoire. Le Soleil, ny la chandele ne donnent

pas

pas ceste clarté, mais seulement les esprits vitaux, qui naissent au cœur, & se distribuent par tout le corps. En outre il faut sçauoir que la crainte amasse tous les esprits vitaux au cœur, & laisse le cerueau obscur & toutes les autres parties du corps froides: & ainsi Aristote demande, Pourquoy ceux qui craignent tremblent de la voix, des mains, & de la leure? A quoy il respond que par la crainte, s'amasse la chaleur naturelle au cœur, & que toutes les parties du corps demeurent froides. Nous auons dit vne autrefois, suyuāt l'opinion de Galien, que la froideur endormit & appesantit toutes les facultez & puissances de l'ame, de maniere qu'elles ne peuuent œuurer. Par ce moyen est manifeste la responce au second doute, qui est que ceux qui iouënt aux echets ont peur de perdre, pource que ce ieu n'est pas hazardeux, & que la fortune n'y a point de lieu, comme nous auons dit, de maniere que s'amassans

En la 27. sect. prob. 6.

Au liure, Que les mœurs de l'esprit, chap. 7.

massans les esprits vitaux au cœur, l'imagination demeure endormie, à cause de la froideur, & les fantasies à l'obscur: pour lesquelles deux raisons, celuy qui iuge ne peut bien œuurer. Mais ceux qui regardent, n'y ayans aucun interest, & n'ayans point peur de perdre, auec moins de sçauoir en ce ieu, cognoissent mieux les ruses d'iceluy que ceux qui iouënt, pource que leur imagination n'est destituee de chaleur, & que les figures sont esclairees de la lumiere des esprits vitaux. Il est vray, que la grãde lumiere obscurcit pareillement l'imagination: ce qui aduient quand celuy qui iouë est faché de voir qu'on le gaigne. Cependãt, auec l'ennuy, la chaleur naturelle, croist & allume dauantage qu'il ne faut: dequoy est exẽpt celuy qui regarde. De là aduient vne chose fort en vsage au monde, que le iour que l'hõme veut faire quelque grande monstre de soy, & donner à entendre qu'il est sçauant & habile,

bile, ce iour mesme il fait pis que s'il n'y pensoit pas. Autres se trouuent au contraire, lesquels estans en *aprieto* font vne grande monstre d'eux : mais estans sortis de là, ils ne sçauent rien : dequoy la raison est fort claire : car à celuy qui a beaucoup de chaleur naturelle en la teste, estāt remarqué en vingt & quatre heures d'vne lesion opposite, vne partie de la chaleur naturelle qui est extreme fuit au cœur, & par ce moyen le cerueau demeure temperé : & en ceste disposition, nous prouuerons au chapitre ensuyuant, que se presentent à l'homme beaucoup de choses à dire. Mais à celuy qui est fort sage & qui a grand entendemēt, estant pressé, ne demeure la chaleur naturelle en la teste auec la crainte : & ainsi par faute de lumiere, il ne trouue que dire en sa memoire. Si ceux qui parlent des Chefs de guerre, en condamnant leurs stratagemes & l'ordre qu'ils mettent au cāp, consideroyent cela, ils

ils verroyent la difference qu'il y a de regarder la guerre de sa maison, & de rompre vne lance, & iouër des couteaux, auec la crainte de perdre vne armee que le Roy a mis entre les mains d'vn Chef. La crainte ne fait pas moins de mal au Medecin, pour guarir le malade : car nous auons prouué ailleurs que la practique d'iceluy appartient à l'imagination, laquelle est plustost offensee par la froideur qu'autre puissance quelconque, pource que son œuure consiste en chaleur. Et ainsi se voit par experience, que les Medecins guarissent mieux le menu peuple que les Princes & grands seigneurs. Vn homme lettré me demanda vn iour (sçachant que ie traittoye de ceste inuention) d'où venoit qu'en l'affaire duquel il estoit bien payé, s'offroyent à luy plusieurs loix & appointemens en droict : & en celuy, auquel on ne faisoit compte de sa peine, il sembloit qu'il eust oublié tout ce qu'il sçauoit ? au-

Les riches sont plustost mal medecinez que les paures.

Gal. 11. de sa metho. c. 15.

quel ie fis reſponſe que l'intereſt appartient à la faculté de l'ire, laquelle reſide au cœur : ſi elle n'eſt contente, elle ne donne pas de bon cœur les eſprits vitaux, par la lumiere deſquels ſe doyuent voir les figures qui ſont en la memoire: mais eſtant contente, elle donne gayement la chaleur naturelle. Et ainſi l'ame raiſonnable a la clarté ſuffiſante pour voir tout ce qui eſt eſcrit en la teſte. Les hommes de grand entendement ont ce defaut, qu'ils ſont échars, & pourchaſſans fort leur profit : & en ceux là peut-on voir la proprieté de ce lettré. Mais quand tout eſt bien regardé, il ſemble q̃ ce ſoit acte de iuſtice, de vouloir eſtre payé, quand on trauaille en la vigne d'autruy. La meſme raiſon peut eſtre pour les medecins, leſquels eſtans bien payez, trouuent pluſieurs remedes : autrement l'art les fuyt auſſi bien que le lettré & legiſte. Mais il faut noter icy vne choſe fort importante, qui

eſt que la bonne imagination du Medecin,en vn moment trouue ce qu'il faut faire : & s'il y penſe long temps, ſoudain accourent mille inconueniens,qui le mettent en doute,le tiennent ſuſpens, & cependãt ſe paſſe l'occaſion du remede. Parquoy ne faut iamais recommander au bon Medecin de bien regarder ce qu'il a à faire : mais qu'il execute ce que premierement luy a ſemblé bon de faire. Car nous auons prouué autrefois que la grande cõſideration, ſurpaſſe d'vn poinct la chaleur naturelle,& peut tant croiſtre,qu'elle trouble & empeſche l'imagination : mais il n'y aura point de mal que le Medecin qui l'a vn vn peu laſche & foible demeure vn peu à contempler:car par ce moyen venant la chaleur à monter iuſques au cerueau,elle obtiendra le poinct que ceſte puiſſance requiert. Le troiſieſme doute, pource que i'ay dit à la reſponſe manifeſte : car la difference de l'imagination, de

laquelle on iouë aux échets requiert vn certain poinct de chaleur, pour trouuer les bons tours & ruses : & celuy qui iouë bien à ieun a cependant le degré de chaleur qu'il faut: mais par la chaleur du repas, il passe d'vn poinct qu'il ne faut : & par ainsi il ne iouë pas si bien : il aduiēt au cōtraire à ceux qui iouënt apres le repas: car montāt la chaleur auec les alimens & le vin, ils trouuent le poinct qui leur defailloit à ieun: & parainsi faut corriger vn lieu de Platon, qui dit que nature a prudemmēt élongné le foye du cerueau, de peur que les alimens, par leurs vapeurs, ne troublassent la cōtemplation de l'ame raisonnable. S'il entend cela des œuures qui appartiennent à l'entendemēt, il dit bien: mais cela n'a lieu en nulles differences de l'imagination. Ce qui se voit clairement par experience aux festins & banquets : car au milieu d'iceux, les banqueteurs commencent à deuiser auec grace, à à dire

Au dialogue de la nature

plu

plusieurs sornettes & faceties, mais au commencement personne ne disoit mot, & à la fin, à peine aduient il à ceux qui sont assis de parler, pource que la chaleur que l'imagination requiert est montee trop haut d'vn degré. Ceux qui ont besoin de boire & manger vn peu, à fin d'émouuoir l'imagination, sont les melancholiques par adustion, car ceu-là ont le cerueau comme chaulx viue, laquelle prinse en la main, est froide & seche au toucher: mais si on l'arrouse de quelque liqueur, la chaleur qui en procede est insupportable. Il faut pareillement corriger la loy, qu'ameine Platon des Carthaginois, par laquelle ils deffendoyent aux Capitaines de boire du vin en la guerre: & aux Gouuerneurs aussi durant l'annee de leur magistrat. Et combien que Platon la tienne pour tres iuste, & qu'il en fasse grande estime, il faut neãtmoins en cest endroit faire distinction. Nous auons desia dit vne

Au 2. des loix.

autresfois que l'œuure de iuger appartient à l'entendement: & que ceste puissance abhorre la chaleur: à quoy le vin fait vn grand dommage. Mais de gouuerner vne Republique (qui est autre chose que de prendre vn proces en main, & en donner sentence) il appartient à l'imagination: & ceste là demande chaleur. Mais le gouuerneur n'arriuant au poinct qui est necessaire, peut bien boire vn peu de vin, à fin d'y venir. Autant en faut-il entendre du Capitaine general, duquel le conseil se doit prattiquer aussi par le moyen de l'imagination. Et si par aucune chose chaude, la chaleur naturelle doit monter, il n'y en a pas vne qui le fasse tant bien que le vin, mais il le faut boire moderément: car il n'y a aliment aucun qui donne ou qui oste à l'homme, tant d'esprit que fait ceste liqueur. Et ainsi faut-il que le Capitaine ou Chef general cognoisse si la maniere de son imagination est de celles

qui ont besoin de boire & mager, pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou bien si elle requiert d'estre à ieun: car en cela seulement consiste de trouuer vn expedient, pour la guerre, ou de le perdre.

Comme il est icy declaré à quelle difference d'habilité appartiẽt l'office de Roy, & quels signes doit auoir celuy qui aura ceste maniere d'esprit.

CHAP. XIIII.



VAND Salomon fut esleu Roy d'vn peuple si grãd qu'estoit celuy d'Israël, le texte porte que pour le pouuoir regir & gouuerner, il demanda sagesse du ciel, & non d'auantage. Qui fut vne demande tant aggreable à Dieu, que pour ceste cause il le fit le plus sage Roy du monde: & non content de cela, il luy donna de grandes richesses & gloire, faisant tousiours grand cas

Au 3. des Roũ, c. 3.

de ſa demande. De là voit-on clairement que la plus grande prudence & ſageſſe que puiſſe auoir l'hõme, eſt le fondemẽt auquel tient & giſt l'office de Roy: laquelle cõcluſion eſt tant certaine & veritable, qu'il n'eſt beſoin perdre temps à la prouuer. Il conuient ſeulement mõſtrer à quelle difference d'eſprit appartient l'art d'eſtre Roy, & tel que la Republique requiert: & declarer les ſignes par leſquels il faut cognoiſtre l'homme ayãt tel eſprit & habilité. Parquoy, il eſt certain que cõme l'office de Roy ſurpaſſe tous les arts du monde, auſſi requiert-il la meilleure & plus grande differẽce que nature puiſſe faire. Nous n'auons encores touché iuſques à preſent quelle eſt ceſte difference, ayãs eſté occupez à departir à tous les autres arts leurs differences & leurs moyens. Mais puis que nous la tenons maintenant entre les mains, il faut ſçauoir que de neuf temperamens qui ſe trouuent en l'eſpece
humai

humaine, Galien dit qu'vn ſeul rend l'homme treſ prudent, en tout ce que naturellement il peut auoir. En iceluy les premieres qualitez ſont tellemẽt meſurees, que la chaleur ne ſurpaſſe la froideur, ny l'humidité la ſiccité, ains ſe trouuent égaux & conformes, comme ſi de fait entre eux n'y auoit contrarieté & naturelle oppoſition. Dequoy reſulte & prouient vn inſtrument tant propre aux œuures de l'ame raiſonnable, que l'homme vient à auoir parfaite memoire, pour les choſes paſſees : vne grande imagination, pour voir ce qui eſt à venir & vn grand entendement pour diſtinguer, inferer, diſcourir, iuger, & eſlire. Nulle de toutes les autres differences d'eſprit que nous auons traicté, n'eſt entierement parfaicte: car ſi l'homme eſt de grand entendement, à raiſon de la ſiccité, il ne peut apprendre les ſciences, qui appartiennent à l'imagination & à la memoire: & s'il a vne grande

Au 1. li. des tẽperamẽs, c. 9. & au liu, Quòd animi mores, ch. 4. & en Platon, de la nature.

imagination (à raiſon de la grande chaleur) elle demeure ſans habilité pour les ſciences de l'entendement & de la memoire: & s'il a grãde memoire (à cauſe de l'humidité) nous auõs deſia dit ailleurs combien telles gens memoratifs ſont inhabiles à toutes les ſciences. La ſeule difference d'eſprit que nous cherchons eſt celle qui correſpond, & eſt proportionnee à tous les arts. Platon a bien noté quel dommage ſe fait à vne ſcience, quand on ne peut ioindre les autres à icelle: car il dit que la perfection de chacune en particulier depend de la cognoiſſance de toutes. Il n'y a pas vne ſorte ou genre de lettres, tant impropre ſoit il à vn autre, que le ſçachant bien n'ayde à ſa perfection. Mais ayant cherché ceſte difference d'eſprit, auec vn grand ſoin & diligence, ie ne l'ay peu trouuer qu'en Eſpagne. Et pour ceſte cauſe Galien a bien dit, que hors mis le pays de Grece, ny par le ſomme, nature ne fait vn homme

Au 2. li de la cõſeruation de ſanté.

homme temperé, ny auec l'eſprit que toutes les ſciences requierent. Galien meſme ameine la raiſon de cela, & dit que la Grece eſt la region la plus temperee qui ſoit au mõde: où la chaleur de l'air ne ſurpaſſe la froideur: ny l'humidité la ſiccité: laquelle temperature fait les hõmes treſprudens, & habiles à toutes les ſciences, comme l'on voit par la cõſideration du grand nombre des hommes illuſtres qui en ſont ſortis, Socrate, Platon, Ariſtote, Hippocrate, Galien, Theophraſte, Demoſthene, Homere, Thales Mileſien, Diogene Cinique, Solon, & autres infinis, deſquels les hiſtoires font mention, & qui ont fait des œuures pleines de toutes les ſciences: non comme les Eſcriuains des autres prouinces, leſquels eſcriuans en medecine, ou en quelque autre ſcience, à peine ioignent ils la cognoiſſance des autres lettres pour leur ayder: ils ſont tous pauures & ſans fonds, pource qu'ils n'õt l'eſprit

propre à tous les arts. Mais ce qui plus estonne, touchant la Grece, est qu'estant l'esprit des femmes tant contraire aux lettres, comme nous prouuerons cy apres, se sont neantmoins trouuees tant de Grecques seignalees és sciences, qu'elles ont presque égallé les hommes plus raisonnables & sçauans: comme on lit de Leoncium, femme tressage, qui a escrit contre Theophraste, combien qu'il fust le plus grand Philosophe de son temps, & l'a noté de plusieurs erreurs en philosophie. Et si nous regardons les autres regions du monde, à peine est sorty d'elles vn esprit qui soit notable. Cela vient pource qu'ils habitent en lieux qui ne sont pas temperez: à raison dequoy les hommes se font laids, endormis, negligens, & de mauuaises mœurs. Et pourtant Aristote demande pourquoy ceux qui habitent en pays ou trop chauds ou trop froids, sont de mauuais regard & mœurs? A quoy il respōd fort biē

En la 14 sect. proble. 1.

& dit,

& dit,que la bõne temperature non ſeulement rend le corps gracieux, mais auſſi ſert à l'eſprit & habilité. Et comme les exces de chaleur & de froideur empeſchent nature de faire l'homme bien formé, par la meſme raiſon l'harmonie de l'ame ſe debande, & l'eſprit deuient tardif. Les Grecs ſçauoyent bien cela, veu qu'ils appelloyent toutes les nations du monde, Barbares, voyant leur inhabilité & peu de ſçauoir. Et ainſi voyons nous que nul philoſophe, de tous tãt qui naiſſent & eſtudient hors de Grece, n'arriue à la doctrine de Platon n'y d'Ariſtote: & s'ils ſont medecins, à celle d'Hippocrate & de Galien: s'ils ſont orateurs, à l'eloquence de Demoſthene: s'ils ſont Poëtes, au ſçauoir d'Homere: & ainſi en toutes autres ſciences & arts, les Grecs ont touſiours eu la preeminence ſans aucune contradiction. Au moins le probleme d'Ariſtote ſe verifie pareillement par les Grecs: car, de fait, ils ſont

Ie ſuis deteur aux Grecs & barbares, ſages & nõ ſages. Aux Ro. chap. 1.

ſont les plus beaux hõmes du monde & de plus grand eſprit : n'eſtoit qu'ils ont eſté infortunez, opprimez par armes , aſſuietiz & mal traittez par la venue du Turc , lequel a banny les lettres & ſciences, de Grece, & a fait paſſer l'Vniuerſité d'Athenes à Paris ville capitalle de France, où elle eſt maintenant. Et ainſi pour n'eſtre cultiuez, ſe perdent ces tant bons eſprits que nous diſons à ceſte heure. Es autres regions , hors la Grece, combien que l'on trouue des eſcoles, & qu'il y ait exercice de lettres , perſonne n'en eſt toutesfois ſorty fort eminent ny excellent. Le medecin pẽſe auoir aſſez faict d'entendre par les forces de ſon eſprit ce qu'a dit Hippocrate & Galien: & le philoſophe naturel s'eſtime ſçauant, pource qu'il luy eſt aduis qu'il entend Ariſtote. Ce neantmoins, ie ne veux dire q̃ ce ſoit vne reigle generalle que tous ceux qui naiſſent en Grece doyuent eſtre neceſſairement temperez & ſages & les autres

distemperez & ignorãs. Car le mesme Galiẽ dit qu'Anacharsis du païs de Scithie fut d'esprit admirable entre les Grecs, combien qu'il fust barbare : & comme vn Philosophe natif d'Athenes, l'eust taxé d'estre barbare & Scithe de natiõ, il respõdit, *Patria mihi dedecori est, tu verò, patriæ*. C'est à dire, Mõ pays me fait deshonneur, & tu fais deshõneur au tien : pource que Scithie estant vne region tant intemperee, & où naissent tant d'hommes ignorans, i'en suis sorty sage : & toy qui es né en Athenes (lieu d'esprit & de sagesse) tu es vn asne. De maniere qu'il ne se faut desesperer à raison de ceste temperature, ny penser estre impossible la trouuer hors de Grece, principallement en Espaigne (region nõ trop intemperee) car par la mesme raison que i'en ay trouué vne, il y en aura plusieurs autres, qui ne sont venues à ma cognoissance & que ie n'ay peu examiner. Parquoy il vaudra mieux amener les signes

En sa hã rãgue so.

par

par lesquels l'homme temperé se cognoist, à fin qu'il ne se puisse celer où il sera. Les medecins en constituent plusieurs, pour découurir ceste differẽce d'esprit: mais les principaux & qui la donnent mieux à entendre sont ceux qui s'ensuyuent.

Au liure de l'art de med. chap. 13.

Le premier, comme dit Galien, est le poil blond ou iaune, qui d'âge en âge se dore tousiours de plus en plus, pource que la cause materielle des cheueux, est (comme disent les medecins) vne grosse vapeur qui s'esleue de la concoction, que fait le cerueau au temps de sa nourriture: & sont les excremens de la couleur du membre ou du cerueau, si le cerueau a beaucoup de flegme en sa composition, le poil sort blanc: s'il a beaucoup de colere, il sort iaune: mais estans ces deux humeurs egallement meslez, le cerueau demeure temperé en chaleur, froideur, humidité & siccité, auec le poil roux participant des deux extremes. Il est vray que Hippocrate dit que ceste couleur

Au liure de l'air, lieux & eaux.

couleur aux hommes qui ſont au deſſouz de Septétrion (comme ſont les Anglois, Flamans & Alemans) vient de la blancheur qui eſt hauie & bruſlee, pour la grande froideur & non pour la raiſon que nous auõs dit. Et pourtant faut prendre garde à ce ſigne: car il peut grandement tromper. Galien dit que l'autre ſigne eſt d'eſtre bien fait, beau, de bonne grace & facetieux, de maniere que la veuë ſe recree en voyant vn tel homme comme vne figure de grande perfection. La raiſon en eſt claire: car ſi nature a beaucoup de force, & ſi la ſemence eſt bien aſſaiſonnee, elle fait touſiours des choſes poſſibles, la meilleure & la plus parfaite en ſon genre: mais ſe voyant deprouueuë de forces, elle met bien ſouuent peine en la formation du cerueau, pource qu'il eſt le ſiege principal de l'ame raiſonnable. Et ainſi voyons nous pluſieurs hommes grands & diformes, qui ont neantmoins bon eſprit. Galien dit,

Au liure, De la bõne conſtitution du corps, ch. 4. & 1. l. de la conſeruation de ſanté.

au

au mesme lieu, que la quantité du corps que doit auoir l'homme temperé n'est pas determinee: car il peut estre grãd, petit & de moyenne stature, selon la quantité de la semence temperee au temps qu'il fut formé. Mais quant à ce qui concerne l'esprit, la moyenne stature vaut mieux aux hõmes temperez que la grande ny la petite. Et s'il doit incliner à l'vn des deux extremes, il vaut mieux estre petit que grãd: car nous auõs desia prouué, par l'opinion de Platon & d'Aristote, que les gros oz & la chair, nuisent grandement à l'esprit. Suyuant cela, les philosophes naturels ont coustume de demander, Pourquoy les hommes petis de corps sont volontiers plus sages que les grands? pour la preuue de laquelle chose ils citent Homere qui fait Vlisse tres prudent & petit de stature: & au contraire Aiax fol & temeraire & de grãde stature. Ils respondent fort mal à ceste demãde & disent, q̃ l'ame raisonnable amas-

Alexandre Aphrod. li. 1. probl. 25.

see

ſee en brief, a plus de force pour ouurer, ſuyuant ce dict fort celebre, *Virtus vnita fortior eſt ſeipſa diſperſa.* C'eſt à dire, La vertu vnie & aſſemblee eſt plus forte que quand elle eſt diſperſee. Et au contraire eſtant en vn corps large & ſpacieux, elle n'a force ſuffiſante pour le mouuoir & animer. Mais ceſte n'eſt la raiſon, & faut dire qu'elle vient de ce que les hommes grands & larges ont beaucoup d'humidité en leur compoſition, laquelle dilate grandemẽt la chair, & la fait obeiſſante à l'augmentation que la chaleur naturelle taſche touſiours de faire. Il aduient au contraire aux petis hommes: car pour leur grande ſiccité, ils ne peuuent ſe dilater ny engraiſſer par la chaleur naturelle: à raiſon dequoy ils demeurent petis. Et entre les premieres qualitez, nous auõs prouué autre part, ne s'en trouuer pas vne qui nuiſe tãt aux œuures de l'ame raiſonnable, q̃ fait la grande humidité, & qui rende l'entendement

Galiẽ au liu. de la bonne cõſtitution du corps, chap. 4.

ſi vigoureux que fait la ſiccité. Galien dit que le troiſieſme ſigne de la temperature de l'homme, eſt d'eſtre vertueux & de bonnes mœurs : car Platon dit que quand l'homme eſt mauuais & vicieux, cela vient de ce qu'il a quelque qualité intemperee qui l'incite à pecher: & s'il luy conuient ouurer ſelon la vertu, il luy faut premierement renoncer ſa naturelle inclination. Mais celuy qui ſera bien temperé, tant qu'il ſera ainſi, n'a que faire d'vſer de ceſte diligence, pource que les puiſſances inferieures ne feront aucune reſiſtance à la raiſon. Et pour ceſte cauſe Galien dit qu'il ne faut point taxer ny limiter à vn homme de telle temperature, ce qu'il doit boire & manger, pource qu'il n'excede iamais la quantité & meſure que l'art de medecine luy pourroit preſcrire & limiter. Et Galien ne ſe contente de les appeller tres-temperez: mais dit auſſi n'eſtre beſoin de moderer les autres paſſions de l'ame pource que

Au 1. li. de la conſeruation de la ſanté.

Au Dialogue de la nature.

Au 2 li. de la conſeruation de la ſanté.

que leur ennuy, leur tristesse, leur plaisir & allegresse sont tousiours mesurez par la raison. Et de là vient qu'ils sont tousiours sains, & nõ malades : qui est le quatriesme signe. Mais Galien n'a point de raison en cela: car il est impossible de composer vn hõme qui soit parfait en toutes ses puissances (comme le corps est temperé) de maniere que l'ire & la concupiscence ne surpasse la raison & l'incite à faire mal. Et ainsi ne faut permettre à personne quelque tẽperature qu'il ait, de suyure tousiours sa naturelle inclination, sans la corriger par le moyen de la raison. Cela s'entend facilement, en considerant le tẽperament que doit auoir le cerueau, à fin qu'il soit instrument conuenable de la faculté de la raison : celuy que doit auoir le cœur, à fin que l'ire appete gloire, empire, victoire, & soit par sus tous: celuy que doit auoir le foye, pour cuire les viandes, & celuy que doyuent auoir les couillons pour con-
serue

ſeruer l'eſpece humaine, & faire qu'elle paſſe outre. Nous auons dit pluſieurs fois ailleurs que le cerueau doit eſtre humide pour la memoire: ſec, pour l'entendement: & chaud, pour l'imagination. Mais ce nonobſtant ſon temperament naturel eſt froideur & humidité, & à raiſon de la force & debilité de ces deux qualitez, aucunefois nous l'appellons chaud, aucunefois froid, aucunefois humide & autrefois, ſec: mais iamais de la froideur & humidité, il ne vient à ſurpaſſer ny dominer. Le foye, où reſide la faculté de concupiſcence, a pour naturel temperament la chaleur & humidité qui domine, duquel iamais il ne ſort, tant que l'homme eſt viuant: car ſi nous diſons aucunefois que le foye eſt froid, c'eſt pource qu'il n'a tous les degrez de chaleur, que requierent ſes œuures. Galien dit que le cœur (inſtrument de la faculté de l'ire) eſt ſi chaud de ſa propre nature, que ſi l'animal eſtant vif, nous

Au li. de Vſu pulſ.

mettions

mettions le doigt dedans ses concauitez, il seroit impossible l'y tenir vn seul moment, sans se brusler. Et combien que nous le disions froid aucunefois, cela ne se doit entendre par domination: car il est impossible: mais il se peut faire qu'il n'ait le poinct de chaleur que requierent les operations d'iceluy. Autant en est de couillons, esquels reside l'autre partie de la faculté de concupiscence: car le naturel temperament d'iceux est la chaleur & siccité qui dominent: car si nous disons aucunefois que l'homme a les couillons froids, cela ne se doit pas entendre absolumét ny par domination ou excez, si n'estoit qu'ils n'eussent le degré de chaleur que requiert la faculté generatiue. De là s'infere clairement que si l'homme est bien composé & organizé, il doit auoir par consequent le cœur excessiuement chaud: autrement la faculté de l'ire demeureroit fort debile: & si le foye n'est chaud en excez,

Le cœur enuoye la chaleur au cerueau, par les arteres: le faye par les veines & les couillõs par les mesmes voyes.

excez, il ne pourra cuire les alimẽs, ny faire le ſang pour la nourriture: & ſi les couillons n'eſtoyent plus chauds que froids, l'homme demeureroit impuiſſant & ſans forces pour engendrer. Parquoy, eſtãs ces membres tãt forts, comme nous diſons, neceſſairement le cerueau ſe doit alterer, par la grãde chaleur qui eſt vne des qualitez qui trouble plus la raiſon: mais le pis eſt que la volonté eſtant libre s'irrite & veut condeſcendre aux appetits de la partie inferieure. A ce compte il ſemble que nature ne peut faire vn homme qui ſoit parfait en toutes ſes puiſſances, le former & produire enclin à vertu. On peut voir clairement combien repugne à la nature de l'homme, de ſortir & eſtre fait enclin à vertu, ſi nous conſiderons la compoſition du premier hõme, laquelle bien qu'elle ait eſté la plus parfaite qui ſe ſoit onques trouuee en tout le gẽre humain (depuis celle de Chriſt noſtre Redẽpteur) pour eſtre venue

Combien que l'hõme ſoit irrité par ſa mauuaiſe cõpoſition, ſi eſt ce que il demeure libre, pour faire ce qui luy plaiſt.

de

de la main d'vn si grand ouurier, se fust neātmoins inclinee à mal (pour estre impossible autrement) si Dieu ne luy eust infus vne qualité supernaturelle, pour reprimer la partie inferieure. Or que Dieu ait fait Adam de parfaicte puissance d'ire & concupiscence, est aisé à entendre, car quand il luy dist, *Crescite & multiplicamini, & replete terram*, il est certain qu'il luy donna puissance forte pour engendrer, & qu'il ne le rendit froid, puis qu'il luy enchargea de remplir la terre d'hommes: ce qui ne se peut faire sans beaucoup de chaleur. Il ne donna pas moins de chaleur à la faculté nourriciere, pour reparer, par le moyen d'icelle, la substance perdue, & en refaire vne autre en son lieu, veu qu'il a dit, *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem semen super terram, & vniuersa ligna quæ habent in semetipsis sementem generis sui, vt sint vobis in escam.* C'est à dire, Ie vous ay donné toute herbe

Il t'a baillé de l'eau & du feu, à ce que tu voudras: tends ta main. Eccle. ch. 15.

apportant ſemence ſur la terre, & tout bois qui fructifie, à fin de vous nourrir. Si Dieu leur euſt fait le foye & l'eſtomac froid, & leur euſt octroyé peu de chaleur, il eſt certain qu'ils n'euſſent peu cuire la viande, ny ſe conſeruer neuf cens & trente ans au monde. Il luy fortifia pareillement le cœur, & luy donna vne faculté d'ire, propre pour eſtre Roy & Seigneur, & pour commander à tout le monde: & luy diſt, *Subycite terram, & dominamini piſcibus maris, & volatilibus cœli, & vniuerſis animantibus quæ mouentur ſuper terram.* Et s'il ne luy euſt donné beaucoup de chaleur, il n'euſt eu pouuoir ny authorité, pour auoir empire, commandement, gloire, maieſté & honneur. On ne ſçauroit dire le grand tort que l'ire trop laſche & foible fait au Prince: car pour ceſte ſeule cauſe ſes ſuiets ne craignent, ne le reuerent, & ne luy veulent obeyr. Apres auoir fortifié l'ire & la concupiſcence, (donnãt aux mem-

bres

bres que nous auons dit, tant de chaleur) il passa à la faculté de la raison, & luy fit vn cerueau en tel poinct froid & humide, & d'vne substance tant delicate, que l'ame peust, par le moyen d'iceluy, discourir & philosopher, & se seruir de la science infuse. Car nous auõs desia dit & prouué ailleurs que Dieu pour donner quelque science supernaturelle aux hommes, leur dispose premierement l'esprit, & les rend capables (par dispositions naturelles, donnees de sa main) de la receuoir. Et ainsi le porte la saincte escriture, *Et cor dedit illis excogitandi & disciplina intellectus repleuit illos.* Estant, en apres, la faculté de l'ire & de la concupiscence, tant puissante, à raison de la grãde chaleur: & la raisonnable, tant lasche & imbecile pour resister, Dieu prouueut l'homme d'vne qualité supernaturelle (que les Theologiẽs appellent Iustice originelle) par laquelle fussent reprimees les forces

En l'Ecc. chap. 17.

de la partie inferieure : & la partie raisonnable demeurast superieure, & l'homme enclin à la vertu. Mais apres que noz premiers parens eurent peché, ils perdirent ceste qualité, & demeura la faculté de l'ire & de la concupiscence en son naturel, par dessus la raison, (pour la force des trois membres que nous auons dit) & l'homme *Pronus ab adolescentia sua ad malum*, C'est à dire, Enclin à mal dés son adolescence. Adam fut creé en l'âge d'adolescence, laquelle selon les Medecins, est la plus temperee de toutes : & depuis cest âge il fut enclin à mal, sinon ce peu de temps qu'il fut en grace, & auec instice originelle.

Galiẽ au 6. liu. de de la cõseruation de santé.

De ceste doctrine s'infere en bonne philosophie naturelle, que si l'homme doit faire quelque acte de vertu (en contradiction de la chair) il est impossible que ce soit sans l'ayde exterieure de quelque grace speciale, pource que les qualitez

litez desquelles œuure la puissance inferieure, sont de plus grande efficace: I'ay dit (auec contradictiõ de la chair) pource que se trouuent plusieurs vertus en l'homme, qui viennent de la lascheté & debilité de l'ire & de la concupiscence, comme la chasteté en l'homme froid: mais cela est plustost vne impuissance que vertu.

PARQVOY, sans que l'Eglise Catholique nous enseigne, que hors mise l'ayde particuliere de Dieu, nous ne pouuons vaincre nostre naturel, la philosophie naturelle nous le monstre: qui est, que la grace conforte nostre volonté. Galien a voulu dire, depuis que l'homme temperé surpasse en vertu tous les autres qui ont faute de ceste bonne temperature, pource qu'elle est moins irritee par la partie inferieure. La cinquiéme proprieté que tiennent ceux de ceste temperature est, qu'ils viuent longuement, pource qu'ils sont fort puissants

pour resister aux causes qui font les hommes malades. Et c'est ce que le Prophete Royal David à voulu di-

Psal. 88.

re, *Dies annorum nostrorũ in septuaginta anni: si autem in potentioribus, octoginta anni & amplius eorum labor & dolor.* Les hommes viuent iusques a soixãte & dix ans: & si les plus robustes viuent quatre vingts ans & qu'ils passent cest âge, ils viuent en mourant. Il appelle puissans ceux qui sont de ceste temperature, pource qu'ils resistent mieux que tous, aux causes qui abbregent la vie. Galien escrit le dernier signe & dit, Que les tres-prudens sont de grande memoire pour les choses passees, de grande imagination pour preuoir ce qui est à venir, & de grand entendemẽt pour sçauoir la verité en toutes choses. Ils ne sont point malicieux, cauteleux ny trompeurs: ce qui vient du vice du temperament. Il est certain que nature n'a pas fait vn tel esprit, pour estudier le Latin, la Dialectique, la Philo

Au I. li. des tẽperamens, chap. 9.

Philoſophie, la Medecine, la Theologie, ni les loix: car poſé le cas qu'il peuſt aiſement aprẽdre toutes ſciẽces, nulle d'icelles ne peut emplir toute ſa capacité. L'office de Roy ſeulement luy eſt propre & conuenable, & ſe doit employer ſeulemẽt à regir & gouuerner. Cela s'entẽdra facilement en diſcourant toutes les proprietez & ſignes que nous auõs dit, des hommes temperez, cõſiderans comme chacun eſt cõuenable au ſceptre Royal, & combien elle eſt impertinente à toutes les autres ſciences & arts. Quand le Roy eſt beau & gracieux c'eſt vne des choſes qui conuie le plus les ſuiets à le cherir & aymer. Car Platon dit que la beauté & bonne proportion eſt l'obiect de l'amour: mais ſi le Roy eſt laid, & mal proportionné, il eſt impoſſible que ſes ſuiects luy portent affection, & ſont faſchez que vn homme imparfait, & dépourueu des biens de nature les vienne regir & gouuerner. Il eſt aiſé à entendre

Au dialogue du beau.

combien importe au Prince d'eſtre vertueux, & de bonnes mœurs: car il faut que celuy qui donne à ſes ſuiets, reigles, & loix de viure ſelon raiſon, en faſſe tout autant: car les grands, moyens, & & petits ſe conforment à l'exemple du Roy, & ſont tels que luy. Ioint que par ce moyen il authoriſera dauantage les commandemens, & poura, à bon droit, chaſtier ceux qui ne les obſerueront. Eſtre parfait en toutes les puiſſances qui gouuernent l'hõme, generatiue, ou de l'engendrer, de la nourriture, de l'ire & de la raiſon, eſt plus conuenable au Roy, que à nul autre ouurier: car comme dit Platon en ſa Republique bien ordonnee, il ſeroit beſoin que il y euſt des braſſeurs de mariages, qui ſceuſſent, par art, cognoiſtre les qualitez des perſonnes qui ſe marieroyent, pour donner à chacun la femme, qui ſeroit conuenable, & à chacune femme auſſi vn mary determiné, Et par ce moyen,

In Theæteto.

ſeroit

portance, que s'il ne les mettoit en execution, elles le feroyent mourir. Mais l'appetit de l'acte Venerien est plustost indice d'abondance que de faute. Mais certainement le probleme est faux, & la responſe aussi: car non seulement l'homme a hôte de manifester le desir qu'il a d'auoir affaire à la femme, mais aussi de boire, de manger, & de dormir. Et s'il a enuie de ietter dehors quelque excrement, il ne l'ose dire, ny faire, si ce n'est auec peine & honte: & auec ce il va au lieu le plus secret, à fin que personne ne le voye. Nous voyons mesmes des hommes tant honteux, qu'ayans grande enuie de pisser, ils ne le peuuent faire, si quelqu'vn les regarde: & si on les laisse seuls, ils peuuent pisser incontinent, & à leur aise: ce qui est l'appetit de ietter ce qui est superflu au corps: de maniere que si on ne le faisoit, l'homme viendroit à mourir, & beaucoup plustost qu'il ne feroit pas, s'il ne mangeoit ny

ne beuuoit. Et si aucun le dit, ou fait en presence d'vn autre, Hippocrate dit qu'il n'est pas en son libre iugement. Galien dit que la semence a telle proportion & conuenance auec les vases spermatics, que l'vrine auec la vessie: car cõme la quantité de l'vrine incite la vessie à la chasser de là, la quantité de la semence moleste aussi les vases spermatics. Et quant à ce qu'Aristote pense que l'homme & la femme ne deuiennent malades & ne meurent à cause de la retention de la semence, c'est contre l'opinion de tous les Medecins, principalement de Galien, qui dit & affirme que maintes femmes, demeurans ieunes & veufues, sont venues à perdre le sens & le mouuement, le poulx, & la respiration, & sur les entrefaites, la vie. Le mesme Aristote allegue plusieurs maladies que les hõmes continens souffrent, pour la mesme raison. La vraye responce au probleme ne se peut donner en philosophie natu

Au 6. des lieux affectez, cha. 6.

Au 6. li. des lieux affectez, cha. 6.

naturelle, car elle n'eſt de ſa iuriſdiction. Et pourtant eſt beſoin paſſer à autre ſcience ſuperieure, que l'on appelle Metaphyſique, en laquelle Ariſtote dit, que l'ame raiſonnable eſt la plus baſſe de toutes les intelligences: & pource qu'elle eſt procedee de la nature des Anges, elle eſt faſchee de ſe voir miſe au corps, lequel a communauté auec les beſtes brutes. Et ainſi la ſaincte eſcriture note, comme choſe contenant myſtere, que le premier homme eſtand nud, n'auoit point de honte: mais que ſe voyant ainſi, il ſe courit, cognoiſſant que par ſa faute il auoit perdu l'immortalité, & que ſon corps eſtoit ſuiect à alteration, & corruption, & qu'on luy auoit baillé ces inſtrumés & parties à fin que neceſſairement il mouruſt, & laiſſaſt vn autre en ſa place: & que pour conſeruer ce peu de temps que il auoit à viure il luy eſtoit neceſſaire de boire & de manger, & de ietter hors de ſi mauuais excremens.

Au liure 12. de la Metaph.

Et s'est augmentee en luy la honte, voyant que les Anges, ausquels il touchoit, sont immortels, n'ont que faire de boire, de manger, ny de dormir, pour la conseruation de la vie, & n'ont instrumens pour s'engendrer les vns les autres, ains qu'ils ont esté creez tous ensemble de nulle matiere, & sans crainte de se corrompre: dequoy sont naturellement instruits les yeux, & l'ouye. Parquoy l'ame raisonnable s'en fasche, & a honte que luy viennent en memoire les choses que l'on a donné à l'homme pour estre mortel & corruptible. Que ceste soit la conuenable raison, il appert clairement, car Dieu pour contenter l'ame, apres le iugement vniuersel, & pour luy donner entiere gloire, il doit faire que son corps ait les proprietez d'vn Ange, luy donnant subtilité, agilité, immortalité, & splēdeur: à raison dequoy il n'aura besoin de manger ny de boire, comme les bestes brutes. Et estans

Notez vn indice de l'immortalité de l'ame.

au

au ciel de ceſte maniere, les ames n'auront honte de ſe voir en chair, comme maintenant ne l'ont Chriſt noſtre Redempteur & ſa mere: ains vne gloire accidentalle de voir ceſſé l'vſage des parties qu'auoyẽt couſtume d'offenſer l'ouye & la veuë. Ayant l'homme, en apres egard à l'honneſteté naturelle de l'ouye, il tache d'euiter les termes durs & aſpres de ceſte matiere, & va à l'entour par aucunes douces manieres de parler, là où il ne ſe peut excuſer. L'honneſte lecteur me pardonnera: car de reduire en art parfait la maniere qui ſe doit tenir, à ce que les hommes ſoyent de bon eſprit, c'eſt vne des choſes dont la republique a plus de beſoin: attendu que par la meſme raiſon, naiſtront des hommes vertueux, bien faits, ſains, & de longue vie. Il me ſemble propre de diuiſer la matiere de ce chapitre en quatre principalles parties, pour eſclaircir ce qui ſe doit dire, & à fin que le lecteur ne ſe confonde. Premiere

mierement il faut monſtrer les qualitez & le naturel temperamẽt que l'hõme & la femme doyuent auoir, à fin de pouuoir engendrer: ſecondement il faut declarer quelle diligẽce doyuent employer les peres, à ce q̃ les enfans ſoyent maſles & non femelles: tiercement, comme ils viendront ſages & non ignorans: & puis comme on les doit nourrir, apres qu'ils ſont nez, pour conſeruer leur eſprit. Pour venir au premier poinct, nous auons deſia dit, de l'opinion
In Theol. de Platon, qu'en la republique bien ordonnee deuroyent eſtre des forgeurs de mariages, qui ſceuſſent, par art, cognoiſtre les qualitez des perſonnes qui ſe marieroyent, pour bien accorder l'vne & l'autre partie. En laquelle matiere Hippocrate & Galien ont commancé à trauailler & ont dõné quelques reigles pour cognoiſtre la femme qui eſt fecõde, & celle qui ne peut enfanter, & que l'homme eſt inhabile à engendrer, & lequel eſt puiſſant pour
ce

ce faire. Mais de tout cela ils n'ont dit gueres de choses, & n'en ont parlé auec telle distinction qu'il falloit, au moins au propos qui se presente: à raison dequoy sera besoin cõmancer l'art des les principes, & luy donner en brief l'ordre qu'il faut, pour esclaircir de quels peres sortent enfans sages & de quels, ignorans & paresseux. A quoy faire, il est besoin sçauoir premierement vne certaine Philosophie particuliere, laquelle estant fort manifeste aux maistres de l'art, le vulgaire toutesfois n'en a point de soucy, veu que tout ce qui se doit dire touchant le premier poinct, depend de sa cognoissance: c'est que l'homme (bien qu'il nous semble de la composition que nous voyons) ne differe point de la femme, selõ que dit Galien, d'autre chose que de ce qu'il a les mẽbres genitaux hors du corps. Car si nous faisons anatomie d'vne femme nous trouuerõs qu'elle a au dedans deux couillons, deux vases

Au liure de la dissection de la matrice, & au 2. li. de la semence, chap. 5.

sperma

ſpermatiques,& le vẽtre de la meſme compoſition que le membre de l'homme, ſans qu'aucun lineament luy defaille. Ce qui eſt tant veritable, que ſi nature acheuant de forger vn homme parfait, le vouloit conuertir en femme, il n'y auroit autre choſe à faire, que de remettre au dedans les inſtrumens de la generation:& ſi eſtant la femme faite, elle vouloit la changer en homme, elle n'auroit autre choſe à faire qu'à luy tirer les couillons dehors. Cela eſt auenu pluſieurs fois à la nature, eſtãt la creature auſſi bien au corps comme dehors : dequoy les hiſtoires ſont plaines : mais aucuns ont penſé que c'eſtoit vne choſe fabuleuſe, veu que les Poëtes en ont fait leur proffit:& toutesfois il eſt ainſi. Car nature a ſouuent fait vne fille, qui a demeuré vn ou deux mois au ventre de ſa mere,& ſuruenant aux membres genitaux abondance de chaleur (pour quelque occaſion) elle les fera ſortir dehors & fera vn maſle.

temperé,& que à telles gens eſt deu le ſceptre Royal:car leur eſprit eſt le meilleur q̃ nature puiſſe faire. Mais cõtre ceſte doctrine ſe preſente vne difficulté fort grande,qui eſt,Pourquoy Dieu cognoiſſant tous les eſprits & habilitez d'Iſrael, & ſachãt que les hõmes temperez ont la prudence & le ſçauoir, requis à l'office de Roy, en la premiere election,il ne trouua vn homme tel?car le texte dit que Saul eſtoit ſi grand, qu'il ſurpaſſoit des eſpaules tout le peuple d'Iſrael. Et ce ſigne (non ſeulement en philoſophie naturelle) eſt vn mauuais ſigne pour l'eſprit,mais auſſi nous voyõs que Dieu meſme, comme nous auons prouué,reprint Samuel,de ce qu'incité par la grande ſtature d'Eliab il le vouloit oindre Roy. Mais, ce doute declare eſtre vray ce que dit Galien,que hors de Grece ne ſe trouue vn homme temperé, puis qu'en vn peuple ſi grand qu'Iſrael, Dieu n'en trouua vn pour eſtre eſleu Roy : n'eſtoit

Au 1.des Rois,c.9.

Au 2.li. de la conſeruation de la ſanté.

qu'il

qu'il fut besoin attendre que Dauid fust grand, cependant lequel temps il esleut Saul. Car le texte dit qu'il estoit le meilleur de tout Israel: & de fait, il deuoit auoir plus de bõté que de science: ce qui ne suffit pas

Psal.118. pour regir & gouuerner. *B.nitatem & disciplinam & scientiam doce me:* disoit le Prophete Royal Dauid, voyant qu'il ne sert que le Roy soit bon & vertueux, s'il n'a par mesme moyen la sagesse. Par cet exemple, il semble que nous ayons suffisammẽt confirmé nostre opinion: mais en Israel naquit pareillement vn Roy,

En sainct Mat.c.2. duquel a esté dit, *Vbi est qui natus est Rex Iudæorum?* Et si nous prouuions qu'il fut blond, bien proportionné, moyen de corps, vertueux, sain & de grande prudence & sçauoir, cela ne nuiroit point à nostre doctrine. Les Euangelistes ne se sont point amusez à dire la composition de Christ nostre Redempteur: pource que cela ne seruoit pas à la matiere qu'ils vouloyent traiter: mais

c'est

c'est vne chose aisee à entẽdre, supposé que d'estre proprement temperé, est toute la perfectiõ que l'hõme sçauroit auoir. Et veu que le sainct Esprit le composa & le forma, il est certain que la cause materielle dont il le forma, ny l'intemperature de Nazareth ne peurent luy resister ny le faire errer en ses œuures, cõme les autres agents naturels : ains il a fait ce qu'il a voulu: car il n'a eu faute de pouuoir, de sçauoir, & de volõté, pour faire vn hõme tresparfait & sans aucune faute. Ioinct q̃ sa venue (cõme luy mesme le dit) a esté pour endurer beaucoup de peines pour l'homme, & pour luy enseigner la verité. Or auõs nous prouué ailleurs, que ceste temperature est le meilleur instrument naturel pour ces deux choses. Et ainsi ie tiẽs pour vray ce que P. Lentulus procõsul escriuit au Senat Romain, de Hierusalem, en ceste maniere. De nostre temps est apparu vn homme qui est viuant à ceste heure, de grande

En S. Ieã chap. 18. S. Matt. chap. 20.

Lettres de P. Lentulus procõsul, touchant Iesuschrist.

grande vertu, appellé Iesus-Christ, que le peuple appelle vray Prophete, & duquel les disciples disent qu'il est fils de Dieu. Il resuscite les morts, il guarit les malades : il est hõme de moyenne stature, & droite: beau de visage, auquel se voit vne telle reuerence imprimee, que ceux qui le regardent sont induitz à l'aymer & craindre. Il a les cheueux de couleur d'auelaine bien meure: iusques aux aureilles ils sont vniz & d'vne mesme sorte, mais depuis les aureilles iusques aux espaules ils sont de couleur de cire, & pour ceste cause ils reluisent dauantage. Au milieu du front & en la teste, il est ny plus ny moins que les Nazareés: il a le front vny & fort serain : le visage sans aucune ride ny tache, accompagné d'vne couleur moderee. On ne sçauroit trouuer à redire ny à son nez ny en sa bouche : il a la barbe espaisse à la semblance des cheueux, non large, mais fendue par le milieu: il a vn regard fort graue : il a

les yeux clairs & esclatãs:il estonne quand il reprend:& quand il admoneste,il est gracieux il se fait aymer: il est ioyeux auec grauité:iamais on ne le vid rire, mais bien l'a on veu plourer: il a les mains & les bras gracieux à voir:en cõpagnie il contente fort:mais il ne s'y trouue gueres, & quand il s'y trouue, il est fort modeste: en sa representation, il est le plus bel homme que l'on sçauroit imaginer. En ce recit sont contenus trois ou quatre signes de l'hõme temperé:le premier est la cheuelure & la barbe blonde tirant sur la couleur d'auelaine, qui est vn iaune bruslé, de laquelle couleur Dieu vouloit que fust la beste que l'on deuoit sacrifier, pour la figure de Christ. Et quand il entra au ciel,en triomphe & maiesté telle qu'il appartenoit à vn tel Prince,aucũs Anges dirent,qui ne sçauoyent rien de son incarnation, *Quis est iste qui venit de Edom,tinctis vestibus de Bosra?* Qui est celuy là qui vient de la terre

Aux Nõbres,c.19.

En Esa. chap. 63.

re rouge, ayant les accouſtremens taints de la meſme couleur? ce que ils diſoyent à cauſe de ſa cheuelure & barbe qu'il auoit rouſſe, & à cauſe du ſang, dont il eſtoit marqué. L'eſcriture recite auſſi qu'il eſtoit le plus bel hõme que l'on vit onc: qui eſt le ſecõd ſigne que doyuent auoir les hommes temperez: & ainſi eſtoit pronoſtiqué en la ſaincte eſcriture, pour ſignal à fin de le cognoiſtre.
Pſal. 44. *Specioſus forma præ filijs hominum.* Et en vn autre part l'eſcriture porte,
En Gen. chap. 49. *Pulchriores ſunt oculi eius, vino: & dentes eius lacte cãdidiores.* Il eſt beau entre les fils des hommes: ſes yeux ſont plus beaux q̃ le vin, & ſes dẽts plus blanches que laict. Laquelle beauté & bonne compoſition du corps importoit beaucoup, à ce que tous luy fuſſent affectionnez, n'ayãt en ſoy choſe qu'on peuſt abhorrer. Et ainſi l'eſcriture dit que chacun l'aymoit & luy portoit grande affection. Elle declare auſſi qu'il eſtoit de corps moyen; nõ pas pource que
le

le sainct Esprit eust faute de matiere pour le faire plus grand, s'il eust voulu, mais nous auons prouué ailleurs de l'opinion de Platon & d'Aristote, que chargeant l'ame raisonnable de beaucoup d'os & de chair, cela fait grād tort à l'esprit. L'escriture certifie pareillement en luy, le troisiesme signe, qui est d'estre vertueux & de bōnes mœurs. Les Iuifs n'ont peu prouuer le contraire, auec leurs faux tesmoignages, & ne luy ont peu respondre, quand il les a interroguez. *Quis vestrum arguet me de peccato?* Qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? Et Iosephe, pour la fidelité qu'il deuoit à son histoire, affirme de luy, qu'il sembloit auoir vne autre plus grāde nature que d'homme, veu la bonté & sçauoir d'iceluy. Il n'y a que la longue vie, qui ne se peut pas verifier, de Christ nostre Redēpteur, pource qu'il fut crucifié tāt ieune: & de fait, si on l'eust laissé viure (& que luy mesme l'eust permis) le cours naturel,

Au 18. li. de l'antiquité, ch. 9.

turel, il euſt veſcu plus de quatre vingts ans. Car celuy qui a peu demeurer quarante iours & quarante nuicts en vn deſert, ſans boire & manger, ſe defendroit & preſueroit mieux des autres choſes plus legeres qui le pouuoyent alterer & offenſer: combien que ce fait ſoit reputé pour miracle & choſe qui naturellement ne peut aduenir. Ces deux exemples de Roys que nous auons amenez, ſuffiſoyent pour dõner à entendre que le ſceptre Royal eſt deu aux hommes temperez, & que ceux là ont l'eſprit & prudence que ceſt office là requiert. Mais il y a vn autre homme fait par les propres mains de Dieu, pour eſtre Roy & ſeigneur de toutes les choſes creées. Il la fait pareillement roux & blond, bien proportionné, vertueux, ſain, de grande vie & treſprudent: & ne ſera pas mal fait, de le prouuer. Platon tient pour choſe impoſſible que Dieu ny la nature puiſſent faire vn homme temperé, en

En ſainct Mat. c. 4.

Au Dialogue de la nature.

en pays de mauuaise temperature: & ainsi il dit, que Dieu pour faire le premier homme fort sage & tẽperé, trouua vn lieu où la chaleur de l'air n'excedast la froideur: ny l'humidité la siccité. Et la saincte escriture (où il a trouué ceste sentence) ne dit pas que Dieu crea Adam dedans le Paradis terrestre (qui estoit le lieu fort tempere qu'il dit) mais que depuis qu'il fut formé, il le mit là. *Tulit ergo dominus Deus hominem, & posuit eum in paradisum voluptatis, vt operaretur, & custodiret illum.* Dieu donc enleua l'homme, & le mit au paradis de volupté, à fin qu'il fist son œuure & qu'il le gardast. Car estant le pouuoir de Dieu infiny, & son sçauoir sans mesure, & en volonté de luy donner toute la perfection naturelle qui peut estre au genre humain, il est à croire que le morceau de terre, duquel il le forma, ny l'intemperature du champ Damascene (où il fut creé) ne l'ont peu empescher

Gen. c. 2.

de le faire temperé. L'opinion de Platon, d'Aristote, & de Galien a lieu és œuures de nature: & bien que l'on habite en pays intemperez, il aduient neantmoins aucunefois d'engendrer vn homme temperé Mais il est manifeste que Adã auoit la cheuelure & la barbe rousse, qui est le premier signe de l'homme temperé: car eu égard à ceste marque tant notable, on luy imposa ce nom, *Adam*, lequel signifie, comme sainct Hierosme l'interprete, *Homo rufus*, Homme rousseau, ou blond. On ne sçauroit nier non plus qu'il n'ait esté bien fait & bien proportionné: car quand Dieu eut
Gen c.1. acheué de le creer, le texte dit, *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erãt valdè bona*. Par consequent il est certain qu'il ne sortit laid de la main de Dieu, ny mal basty: car, *Dei per-*
Au Deute. c.32. *fecta sunt opera*: Et le texte dit des arbres, qu'ils estoyent fort beaux à voir. A plus forte raison l'estoit Adã, que Dieu auoit fait pour vne prin-

cipa

cipale fin, & pour estre seigneur & President du monde. On peut recueillir qu'il fut sage, verueux, & de bonnes mœurs (qui est la troisiéme & sixiéme marque) par ces parolles *Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram.* Car, suyuant les anciens philosophes, le fondement en quoy gist la semblãce qu'a l'homme auec Dieu, est la vertu & science. Et pour ceste cause Platon dit que l'vn des plus grands contentemẽs que Dieu reçoiue au ciel, est d'ouyr louër & agrandir en la terre l'homme sage & vertueux: car vn tel homme est le vray pourtraict de luy. Au contraire, il se fasche, si les ignorans & vicieux sont estimez & honorez: Ce qui est pour la grãde dissimilitude qui se trouue entre Dieu & eux. Il n'est pas difficile à prouuer qu'il a vescu sain & fort long temps (qui est le quatriéme & cinquiéme signe) puis qu'il a vescu neuf cens & trente ans accomplis. Et ainsi ie peux conclurre

Gen c.3.

Galen de curãd animi.mor.

Au liure des loix.

que l'homme qui ſera rouſſeau, biẽ fait, de moyenne ſtature, vertueux, ſain, & de longue vie, ſera par conſequent de grande prudence, & aura vn eſprit propre & conuenable au ſceptre Royal. Nous auons par meſme moyen découuert comme ſe peut ioindre & aſſembler vn grand entendement, auec vne grãde imagination & memoire: bien qu'il y ait vn autre moyen, ſans que l'homme ſoit temperé. Mais nature en fait ſi peu de ceſte maniere, qu'il ne s'en eſt iamais trouué que deux, de tout tant d'eſprits que i'ay peu examiner. Il eſt facile à entendre comme ſe peut faire qu'vn grand entendement s'aſſemble auec vne grande imagination & memoire, n'eſtant l'homme temperé, ſuppoſant l'opinion d'aucuns Medecins, qui affirment que l'imagination reſide en la partie de deuant du cerueau: la memoire en la partie de derriere, & l'entendement en celle du milieu: on peut dire le meſme

en nostre imagination : mais c'est grand cas qu'estant le cerueau non plus gros qu'vn grain de poyure, quand nature le forme, il fasse neantmoins vn ventricule & lieu de semence fort chaude, vn autre de fort humide, le troisiéme du milieu, de fort seiche : mais en fin, ce n'est pas vne chose impossible.

Comme les peres doiuent engendrer enfans sages, & d'esprit tel que requierent les lettres: en quoy se trouuent choses notables.

CHAP. XV.


'Est vne chose digne de grande merueille, que estant la nature telle que nous sçauons tous, prudente, accorte, de grand artifice, sçauoir, & pouuoir, si elle se trompe tant à faire l'homme, de maniere que pour vn qu'elle fait sage & prudent, elle en cree vne infinité qui

ſont depourueuz d'eſprit : dequoy cherchant la raiſon & cauſes naturelles, i'ay trouué que les peres ne viennent à l'acte de la generation par le moyen & ordre que nature a eſtably, & ne ſçauent les conditiõs qui ſe doyuẽt garder, à fin que leurs enfans ſoyent prudens & ſages. Car par la meſme raiſon qu'en quelque region que ce ſoit, temperee ou non temperee, naiſtra vn homme fort ingenieux, en ſortiront autres cent mille, ſi on garde touſiours ce meſme ordre de cauſes. Si nous pouuiõs remedier à celà par art, nous auriõs fait à la Republique le plus grand bien qu'on ſçauroit faire. Mais la difficulté de ceſte matiere eſt, que elle ne ſe peut traicter par termes tant honneſtes que requiert la hõte naturelle que les hommes ont: & par la meſme raiſon que nous laiſſons de dire & noter quelque diligence ou contemplation neceſſaire, il eſt certain que tout s'en va perdu: de maniere que l'opinion de

plusieurs graues philosophes est, que les hommes sages engendrent ordinairemēt des enfans fort ignorans: pource qu'en l'acte charnel ils se gardent, par honnesteté, d'aucunes diligēces qui sont requises, à fin que l'enfant tire la sagesse du pere. Aucuns anciens philosophes ont voulu trouuer la raison naturelle, pourquoy les yeux sont naturellement honteux, quand on leur met deuant les instrumēs de la generatiō: & pourquoy l'ouye est offensee quand elle en entend parler: estans esmerueillez de voir que nature ait fait ces parties auec vn tel soucy & diligence, & pour vne fin de telle importance, comme de faire le genre humain immortel: & neātmoins que l'homme plus est sage & prudent, plus est hōteux & émeu quād il les regarde, ou qu'il les entend nommer. Aristote dit que la honte & l'honnesteté est propre passion de l'entendement, de maniere que quicōque ne s'offensera par le nom

Au 3. li. de l'ame, & au 4. des topic.

& actes de la generation, est certainement dépourueu de ceste puissance, comme nous dirions que celuy n'auroit pas le toucher, lequel ayant mis la main au feu, ne se brusleroit. Par ce moyen Caton l'ancien découurit que Manilius, homme illustre estoit dépourueu d'entendement, pource qu'on l'aduertit qu'il baisoit sa femme en la presence d'vne siéne fille qu'il auoit. Et pour ceste raison il le priua du Senat, & ne peut tant faire qu'il fust admis au nombre des Senateurs. De ceste contemplation Aristote a fait vn probleme, demandant Pourquoy les hommes qui veulent exercer l'acte Venerien, ont honte de le confesser: & quand ils ont enuie de viure, ou de manger ou de faire quelque autre chose, ils ne se soucient point de le dire. A quoy il respond & dit, Qu'il y a vn appetit de beaucoup de choses qui sont necessaires à la vie de l'homme, desquelles aucunes sont de si grande importan

En la 4. sect. proble. 28.

portan

feroit tousiours bonne la principale fin du mariage : car nous voyons par experience, qu'vne femme ne peut cōceuoir auec le premier mary, & se mariant à vn autre, incontinent elle peut engendrer : nous voyons aussi plusieurs hommes qui n'ont point d'enfans de la premiere femme, lesquels se remarians, en ont incontinent, sans differer. Platon dit que cest art seroit principalement conuenable és mariages des Roys : car comme ainsi soit qu'il importe tant à la paix & tranquillité d'vn Royaume, que le Prince ait enfans legitimes, qui succedent à la couronne, il pourroit aduenir que le Roy se mariant à l'auanture, rencontrast vne femme sterile, de laquelle il fust empesché toute sa vie, sans esperance de lignee : lequel mourant sans heritiers, engendre guerres ciuiles entre les Princes pour venir à la courōne. Mais Hippocrate dit, que cest art est necessaire aux hommes intemperez, & *Au liurē de la nature humaine, tom. II.*

non à ceux qui ſont doüez du temperament parfait que nous auons dit & depeint. Ceux-là n'ont beſoin de faire election de femmes, ny chercher celle qui leur ſera correſpondante en proportion: car Galien dit qu'ils auront incontinent lignee, quelque femme qu'ils prennent. Mais cela s'entend pourueu que la femme ſoit ſaine, & de l'âge de faire enfans, ſelon l'ordre de nature. Ainſi la fecõdité eſt meilleure au Roy qu'en aucun autre, pour les raiſons que nous auõs dit. Si la puiſſance nutritiue, ou de nourriture eſt goulue, Galien dit que cela vient de ce que le foye & l'eſtomac n'ont la temperature qui conuient à ſes œuures: au moyen dequoy les hommes ſe font luxurieux, malades, & de courte vie. Mais ſi ces membres ſont temperez, cõme il faut, le meſme Galien dit qu'ils n'appetent pas de manger & boire plus qu'il eſt neceſſaire, pour ſuſtanter la vie: laquelle proprieté eſt tant impor

Au 5. des Aphoriſm. com. 62.

Au liu. de la cõſeruation de la ſanté.

importante au Roy, que Dieu tient pour biẽ heureuse la terre qui trouue vn tel Prince. *Beata terra cuius Rex nobilis est, & cuius Principes vescuntur in tempore suo ad reficiẽdum & non ad luxuriam.* Galien dit que si la faculté de l'ire est forte ou debile, c'est signe que le cœur est mal composé, & n'a la temperature que la perfectiõ de ses œuures requiert: desquels deux extremes le Roy doit estre priué, plus qu'aucun autre: car de ioindre la colere & l'ire auec le grand pouuoir n'est chose cõuenable aux suiects. Aussi ne conuient au Roy d'auoir la faculté de l'ire trop foible, car s'il passe legerement les choses mal faites, & les attentats en son royaume, il ne sera point redouté ny respecté de ses suiects: dont aduiennent souuẽtefois grands desordres en la Republique, ausquels il est malaisé de pouruoir. Mais si l'hõme est temperé, il se fasche, auec grande raison, & s'appaise quand il est besoin: proprieté qui est au-

En l'Ecle. c. 10.

Au liure de l'art med. c. 9. & 36. & au 1. liu. de la cõseruation de la santé.

tant necessaire au Roy, que toutes les autres que nous auons dit.

On peut clairemét prouuer combien il peut importer que la faculté raisonnable (l'imagination, la memoire, & l'entendement) soit parfaite en vn Roy plus qu'en nul autre : car il semble que toutes les autres sciences & arts se peuuent practiquer & mettre en œuure par les forces de l'esprit humain, mais pour gouuerner vn Royaume, & pour le tenir en paix & concorde, non seulement est besoin que le Roy ayt vne prudence naturelle à ce faire, mais il faut que Dieu par sa grace luy assiste, & luy ayde à gouuerner : & ainsi le note la saincte escriture, disant, *Cor Regis in manu Domini.* Le cœur du Roy est en la main de Dieu. De viure aussi plusieurs annees, & estre tousiours sain, est plus conuenable à vn bon Roy qu'à autre quelconque: car l'industrie & trauail d'iceluy est vniuersel pour tous: & s'il n'est sain,

Aux Prouerbes 21

pour

pour le pouuoir ſupporter, la republique demeure perdue. Ceſte doctrine que nous auons traité, ſe confirmeroit clairement ſi noús trouuions par hiſtoire veritable, qu'en quelque temps ſe fuſt eſleu quelque homme fameux pour Roy, auquel ſe fuſſent trouuées toutes les marques & conditions que nous auons dit. Il eſt vray qu'elle n'a faute d'argumens pour eſtre prouuée. Il eſt dit en la ſaincte Eſcriture q̃ Dieu eſtant *Au 1. des* faché contre Saul (pour auoir ſauué *Roïs, cha.* la vie à Malec) commãda à Samuel *16.* d'aller à Belem, & oindre Roy d'Iſraël vn fils d'Yſay, de huict qu'il auoit. Et penſant le ſainct perſonnage que Dieu ſe conteroit d'Eliab, pource qu'il eſtoit de grande ſtature, il luy demanda ainſi, *Num coram domino eſt Chriſtus eius?* A laquelle demande fut reſpondu en ceſte maniere, *Ne reſpicias vultum eius, nec altitudinem ſtaturæ eius, quoniam abieci eum: nec iuxta intuitum hominis, ego iudico: homo enim videt ea quæ*

parent, dominus autem intuetur cor. C'eſt à dire, Ne regarde, Samuel,à la ſtature d'Eliab, qui eſt grande: ie l'ay deprimee en Saul. Vous iugez les hõmes par les ſignes exterieurs, mais ie regarde au iugement & à la prudence, par laquelle ſe doit gouuerner mon peuple. Samuel(informé auec crainte de ceſte election) paſſa outre, pour executer le commandement de Dieu, luy demandant touſiours l'vn apres l'autre,lequel il vouloit eſtre oingt pour Roy, & comme nul ne luy fuſt agreable, il diſt à Yſai, as tu point d'auanture plus d'enfans que ceux qui ſont icy preſens? Il reſpondit qu'il en auoit encore vn qui gardoit le beſtail aux champs: mais qu'il eſtoit petit de corps, & qu'il penſoit bien qu'il ne fuſt propre, pour le ſceptre Royal. Mais Samuel eſtant deſia aduerty que la grande ſtature n'eſtoit pas bon ſigne, fit venir ceſtuy là. Et eſt choſe notable que deuant que l'eſcriture recite cõme il fut oingt Roy, il

il eſt dit en icelle, *Erat autem rufus & pulcher aſpectu, decoraq́ȝ facie, ſurge & vnge eum, ipſe eſt enim.* C'eſt à dire, Il eſtoit blond & beau de viſage: leue toy, Samuel & l'oings pour Roy: car il eſt celuy que ie demande: de maniere que Dauid auoit les deux premiers ſignes deſquels nous auons parlé: il eſtoit blond, bien faict, & moyen de corps: il eſtoit vertueux & de bonnes mœurs (qui eſt la troiſieſme marque d'vn Roy) car Dieu diſt de luy, *Inueni virum iuxta cor meum.* I'ay trouué vn homme ſelon mon cœur. Car combien qu'il pechaſt beaucoup de fois, il ne perdoit pas pourtãt le nom & habit de vertueux, nõ plus q̃ celuy qui eſt mauuais par habit & nature, encores qu'il faſſe quelque choſe de bon, ne perd pourtãt le nõ de mauuais & vicieux. Il ſemble qu'on puiſſe prouuer qu'il a veſcu ſain, toute ſa vie: car, il n'eſt fait mention en l'hiſtoire que d'vne ſeule maladie: qui eſtoit vne diſpoſitiõ naturelle de ceux qui

Aux Act. ch. 13.

Au 3. des Rois, cha. 1.

viuent long temps : car s'eſtant en luy reſolue & cõſommee la chaleur naturelle, il ne pouuoit s'echauffer dedans le lict:au moyen dequoy, on approchoit de luy vne belle damoiſelle,pour le tenir chaud. Et ainſi il veſquit tant d'annees, que le texte dit, *Et mortuus eſt in ſenectute bona, plenus dierum & diuitijs & gloria.* C'eſt à dire, Dauid eſt mort vieil, plain de iours, de richeſſes & de gloire : apres auoir ſouffert tant de trauaux en la guerre, & fait ſi grande penitence de ſes pechez. Il a veſcu long temps, pource qu'il eſtoit bien temperé & composé pour reſiſter aux cauſes qui ſont les maladies, & qui accourciſſent la vie de l'homme. Saul nota bient la grande prudence & ſçauoir d'iceluy, quand il diſt. Seigneur ie cognoy vn grand muſicien fils d'Yſai natif de Belem, courageux pour combattre, prudent en ſes raiſons, & beau de viſage. Par leſquelles marques ſuſdites il eſt certain que Dauid eſtoit homme tempe

Au 1. des Paral. ch. 29.

1. des Rois, ch. 16.

le. On cognoit apres apertemēt qui ſont ceux, auſquels eſt aduenue ceſte tranſmutation au ventre de leur mere, en certains mouuemēs qu'ils ont, qui ne ſont propres ny conuenables aux hommes : Ils ſont feminins:ils ont la voix delicate comme les femmes, & ſont inclinez à faire les œuures de femmes, & tombent ordinairement au peché execrable. Au contraire nature a fait ſouuentesfois vn maſle, auec ſes membres genitaux dehors, & ſuruenant vne froideur, elle les a fait retourner au dedans & en a fait vne femelle. Ce qui ſe cognoit apres la naiſſance, en ce qu'vne telle fille a l'air d'vne garçon, tant en la parolle, qu'en tous ſes mouuemens & œuures. Il ſemble que cela ſoit difficile à prouuer: mais conſiderant ce que pluſieurs anciens hiſtoriographes affirment, il eſt fort aiſé de le croire. Or que les femmes ſe ſoyent tournees en hommes, depuis la naiſſance, le vulgaire ne s'eſtonne de l'entendre : car ou-
tre

tre ce qu'en racontent pour chose vraye plusieurs anciẽs, c'est vne chose qui est aduenue en Espagne, depuis peu d'annees en çà, de maniere qu'il n'est besoin debattre ny disputer ce que l'experience demonstre. Dauãtage, il est aisé à entẽdre quelle est la raison & cause que les mẽbres genitaux s'engendrent dedans ou dehors, & que vient à sortir vne fille & non vn garçon: sçachãt que la chaleur dilate & eslargit toutes choses & la froideur, les detient & reserre. Parquoy tous les philosophes & medecins accordent que si la semence est froide & humide, se fait vne fille & non pas vn garçon, mais si elle est chaude & seiche que s'engendrera vn garçon & non pas vne fille: d'où s'infere clairement qu'il n'y a homme qui se puisse appeller froid, au respect de la femme: ny femme chaude, au respect de l'homme.

Galiẽ au 2 li. de la semence, chap. 5.

En la 4. sect. prob. 2.

Aristote dit, que la femme pour estre feconde, ou pour porter enfans,

fans,doit eſtre froide & humide:car ſi elle ne l'eſtoit, il ſeroit impoſſible qu'elle euſt du laict, pour ſubſtanter neuf mois,la creature en ſon ventre, & deux ans apres qu'il eſt né : le tout ſe gaſteroit & conſommeroit.

Tous les philoſophes & medecins diſent qu'il y a telle conuenance entre la matrice de la femme & la ſemence de l'homme, qu'entre la terre & le froment ou autre ſemence quelconque. Or voyõs nous que ſi la terre n'eſt froide & humide, les laboureurs n'oſent ſemer, pource que la ſemence ne prend ny germe : & entre les terres, celles là ſont les plus fecondes & fertiles, qui ont plus de froideur & d'humidité : comme ſe voit par experience, és pays du Nort, Angleterre, Flandre & Alemagne, l'abondance deſquels en biens de la terre, rend eſmerueillez ceux qui n'en ſçauent pas la cauſe : & en telles terres, ne ſe voit pas vne femme mariee, qui

Gal. aux Aphoriſ. com. 62.

soit

ſoit ſterile & qui ne porte des enfans à cauſe de leur grande froideur & humidité. Mais combien que la femme doyue eſtre froide & humide, à fin de conceuoir, elle pourroit, neãtmoins, l'eſtre en tel exces, qu'elle gaſteroit la ſemẽce, comme nous voyons que les bleds ſe perdent par les trop grandes pluyes, & qu'ils ne peuuent meurir, quand le temps eſt trop froid. Parquoy l'on peut entẽdre que ces deux qualitez doyuent eſtre moderees, autrement le fecondité ſe perd. Hippocrate tient pour feconde la femme de laquelle le ventre eſt temperé de telle maniere que la chaleur n'excede la froideur, ny l'humidité, la ſiccité : & ainſi dit il que les femmes qui ont leurs ventres froids ne conçoyuent ny celles qui les ont fort humides, fort chauds & ſecs. Et comme il eſt impoſſible que la femme puiſſe conceuoir, & moins encore eſtre femme, ſi elle & ſes membres genitaux ſont temperez, (pource que ſi la ſemẽce

Au 5 des Aph. 62.

de

de laquelle au commancement elle est formee, estoit tẽperee, les membres genitaux sortiroyent dehors & en seroit fait vn garçon auec la barbe,& mesme le plus parfait que nature sçache faire) aussi peu la matrice & la femme peut estre chaude, en exces & domination: pource que si la semence de laquelle elle a esté engendree auoit ceste temperature, elle fust sortie masle & non femelle. Il est donc certain que la froideur & l'humidité sont les deux qualitez qui rendent la femme feconde: car la nature de l'homme a besoin de beaucoup de nourriture, pour se pouuoir engendrer & conseruer. Et pour ceste cause voyons nous que de toutes les femelles qui se trouuẽt entre les brutz animaux, n'y en a pas vne qui ait menstrues comme la femme. Parquoy estoit necessaire la faire toute froide & humide, & en tel poinct ou degré qu'elle creast beaucoup de sang flegmatic, qui ne peut estre gasté ny consommé: i'ay
dit

dit ſang flegmatic, pource qu'il eſt propre à la generation du laict, duquel Galien & Hippocrate diſent que la creature ſe maintient, tout le temps qu'elle demeure au ventre de la mere. Que ſi elle eſtoit temperee, elle engẽdreroit beaucoup de ſang, mal propre à la generation du laict, qui ſe reſouldroit du tout (comme en l'homme temperé) & ainſi ne demeureroit choſe aucune, pour maintenir la creature. Parquoy ie tiens pour impoſſible qu'aucũne femme ſoit tẽperee: elles ſont toutes froides & humides, ſi les medecins & philoſophes ne me donnent la raiſon pourquoy la barbe ne viẽt à aucune femme, & qu'à toutes, eſtans en ſanté, leur viennent les mẽſtrues, ou pourquoy, ſi la ſemence de laquelle la femme a eſté faite, eſtoit temperee ou chaude, s'en eſt fait pluſtoſt vne fille qu'vn garçon? Mais combien qu'elles ſoyent toutes froides & humides, elles ne le ſont pas toutes en pareil degré de froideur

En la 5. ſect. prob. 2.

froideur & humidité. Aucunes le ſont au premier : autres, au ſecond: & autres, au troiſieſme : toutes leſquelles peuuent deuenir groſſes & enceintes, ſi l'homme correſpõd en la proportion de chaleur, que nous dirons cy apres. On ne trouuera pas vn philoſophe ny medecin, qui ait encores dit iuſques à preſent, par quels ſignes on doit cognoiſtre ces trois degrez de froideur & humidité en la femme, & ſçauoir laquelle eſt froide & humide, au premier: quelle au ſecond: & quelle au troiſieſme. Mais conſiderant les effets que ces qualitez produiſent aux femmes, nous pourrons les departir, par le moyẽ de la force & vigueur: & ainſi nous pourrõs entẽdre le premier par l'eſprit & habilité de la femme: l'autre, par les mœurs & cõplexiõ: le troiſiéme, par la groſſe voix ou deliee: le quatriéme, par la chair, en abõdance ou au cõtraire: le cinquiéme, par la couleur: le ſixieſme, par le poil: le ſeptieſme, par la beauté ou lai-

deur.

deur. Quant au premier, il faut ſçauoir, que encores qu'il ſoit vray (cóme nous auons prouué en vn autre endroit) que l'eſprit & habilité de la femme ſuit le temperament du cerneau, & non d'aucun autre membre : ſi eſt-il pourtant que la matrice & couillons d'icelle ſont de telle force & vigueur, pour alterer ou changer tout le corps, que s'ils ſont chauds & ſecs, ou froids & humides, ou de quelque autre temperature, Galien dit que les autres parties en tiennent & ſont de meſme. Mais tous les medecins diſent que de tous les membres, le cerueau reçoit les alterations le pluſtoſt, combien qu'ils n'ayēt raiſon, ſur laquelle ils puiſſent fonder vne telle conuenance. Il eſt vray, que par experience Galien prouue, que chaſtrant vne truye, incontinent elle s'adoucit & s'engraiſſe, & luy deuient la chair tendre & ſauoureuſe : mais ſi les couillons luy demeurēt, la chair en eſt dure à manger, cōme la chair d'vn

Au 5. des Aphr. cō. 62.

Hippo. au 6 des epi. p. 1. cō. 2.

Au 1. li. de la ſemēce, ch. 15.

d'vn chien. Parquoy se peut entendre que la matrice & les couillons sont de grande efficace, pour communiquer à toutes les autres parties du corps, leur temperament : principalement au cerueau, pource que il est froid & humide, comme eux: & où, par la semblance, le passage est fort aisé. Et si nous prenons garde que la froideur & humidité sont qualitez qui nuisent a la partie raisonnable, & que leurs contraires (la chaleur & siccité) la rendent parfaite, & l'augmentent, nous trouuerons que la femme qui monstrera vn grand esprit & habilité, sera froide & humide au premier degré; & si elle est fort bonne, c'est signe qu'elle l'est au troisiéme degré: & si elle participe de ces deux extremes, c'est-signe qu'elle l'est au second degré : car de penser que la femme puisse estre chaude & seiche, & auoir vn esprit & habilité cõuenable à ces deux qualitez, c'est vne fort grande erreur, car si la se-

mence de laquelle elle a esté formee se fust trouuee chaude & seiche par excez, il en fust prouenu vn garçon, & non pas vne fille : mais pour auoir esté froide & humide, en a esté faite vne fille, & non pas vn garçõ. La verité de ceste doctrine est claire & manifeste, si l'on cõsidere l'esprit de la premiere femme qui fut au monde : car quand Dieu l'eut faite de sa propre main, parfaite en son sexe, il est certain neantmoins qu'elle sçauoit beaucoup moins qu'Adam: & pour ceste cause le diable sçachãt cela, fut vers elle pour la tenter, & n'osa venir à l'homme, cognoissant son grand esprit & sçauoir : & de dire que Dieu osta tout le sçauoir à Eue, qui luy defailloit pour égaller Adam à cause de son peché, personne ne le peut affimer, pource qu'elle n'auoit encor offensé. Il s'ensuyt donc que la premiere femme n'auoit pas l'esprit si grand que Adam, pource que Dieu la fit froide & humide, qui est
le

le temperament necessaire, pour estre feconde, & pour engendrer, & qui contredit neantmoins au sçauoir : car s'il l'eust faite temperee, comme Adam, elle se fust trouuee tres-sage : mais elle n'eust peu enfanter, ny auoir ses fleurs, si n'eust esté par voye supernaturelle. Sainct Paul se fonda en ceste nature, quãd il dist, *Mulier in silentio discat, cum omni subiectione : docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, sed esse in silentio.* C'est à dire, Que la femme apprenne en silẽce, auec toute suiectiõ : ie ne veux pas que la femme enseigne, ny que elle domine l'homme, mais qu'elle se taise, & qu'elle obeysse à son mary. Mais cela s'entend quãd la femme n'a l'esprit, ny autre plus grande grace que sa disposition naturelle: car si elle a quelque don special, elle peut bien enseigner & parler. Nous sçauons bien, que comme le peuple d'Israël fut opprimé & assiegé par les Assyriẽs, Iudith femme tres-sage

enuoya appeller les Sacrificateurs de Chabry & Charmy, & les tança, disant: Pourquoy souffre-on à Ozias de dire, que si dedans cinq iours ne luy vient secours, le peuple d'Israël tombera à la misericorde des Assyriens? Voyez-vous pas que ces parolles prouoquent Dieu à ire, & non pas à misericorde? pourquoy est ce que les hommes limitent la bonté & clemence de Dieu? pourquoy limitent-ils le iour auquel il les peut secourir & deliurer? Et acheuant de les reprendre en ceste maniere, elle monstra comme ils deuoyent appaiser son ire, & obtenir de luy ce qu'ils demandoyent. Elbore aussi (femme non moins sage) enseigna au peuple d'Israël le moyen de rendre graces à Dieu, pour la grande victoire qu'il auoit euë de ses ennemis. Mais quand la femme demeure en sa disposition naturelle, tout le genre de lettres & sçauoir est contraire à son esprit. Et pour ceste cause l'Eglise Catho

Catholique, à iuste cause defend à toute femme de prescher, confesser, & enseigner: pource que son sexe n'admet aucune prudence ny discipline. On decouure aussi par les mœurs & complexion de la femme en quel degré de froideur & humidité gist son téperament: car si auec l'esprit aigu, elle est rechigneuse, rude & fascheuse, elle est au premier degré de froideur & humidité, estant vray ce que nous auons prouué ailleurs, que la mauuaise complexion tient tousiours à la bonne imagination: celle qui a ce poinct ou degré de froideur & humidité, note & reprend tout, & ne peut rien souffrir. Telles sont de bonne compagnie, & ne s'estonnét de voir les hommes, & ne tiennent pour mal complexionné celuy qui leur dit quelque sornette. Au contraire, quand la femme est de bonne complexion, quand elle ne se donne aucune peine, qu'elle rid à toute occasion, qu'elle passe par tout, qu'elle

dort fort bien, elle découure le troisiéme degré de froideur & humidité: car la grande molesse du cerueau & esprit est ordinairement accompagnee de peu de sçauoir. Celle qui participe des deux extremes, est froide & humide au second degré. Galien dit, que la voix forte & aspre est indice de grande chaleur & siccité: nous le prouuons aussi ailleurs de l'opinion d'Aristote: par où nous entendrons, que si la femme alla voix comme d'vn homme, elle est froide & humide au premier degré: & si elle l'a fort deliee & delicate, elle l'est au troisiéme. Et si elle participe des deux extremes, elle a vne naturelle voix de femme, & mesmes est froide & chaude au secōd degré. Nous prouuerons incontinent, quand nous parlerons des signes de l'homme, combien depend la parolle du temperament des couillons. La femme fort charnue demonstre aussi vne grande froideur & humidité: car les

Au liure de l'art med. Hipp. au 6. des Epid.

Medecins disent que l'embonpoint & la graisse s'engendre aux animaux par ce moyen. Et au contraire si elle est seiche & maigre, elle demonstre auoir en soy peu de froideur & humidité : Et si elle n'est ny trop grasse ny trop maigre, c'est signe qu'elle est froide & humide au second degré : la molesse & aspreté de la chair monstrent aussi les degrez de ces deux qualitez : la grande humidité fait la chair molle, & le peu d'humidité la fait aspre & dure : & la moderee la fait de bonne sorte. La couleur du visage & des autres parties du corps découurent aussi la force & debilité de ces deux qualitez. Si la femme est fort blanche, Galien dit que c'est signe de grande froideur & humidité : & au contraire, si elle est brune ou noire, elle est froide & humide au premier degré : & de ces deux extremes se fait le second degré, & se cognoist quād elle est blanche & coloree. Quand la femme a beaucoup

Au 1. liure de san. mis.

de poil, & qu'elle a vn peu de barbe, c'est vn ſigne pour cognoiſtre en elle le premier degré de froideur & humidité: car ſçachant la generation du poil & de la barbe, tous les Medecins diſent que le poil viẽt de chaleur & ſiccité: & s'il eſt noir, il demonſtre beaucoup de chaleur & de ſiccité: Si la femme n'a gueres de poil, ny cheuelure, elle tient la temperature contraire: celle qui eſt froide & humide au ſecond degré, a vn peu de poil, mais il eſt blõd & doré. La laideur & beauté aydent beaucoup à cognoiſtre les degrez qu'à la femme de froideur & humidité. A peinne la belle femme ſort au premier degré des ſuſdites qualitez: car la ſemence ſeiche dont elle a eſté formee a empeſché ſa belle forme & figure. La terre doit auoir l'humidité conuenable, à fin que le potier la puiſſe former, & en faire ce qu'il voudra: mais ſi elle eſt dure & ſeiche, les vaſes en ſeront laids & mal formez. Ariſtote dit auſſi que la
grande

grande froideur & humidité rend les femmes naturellement laides: car si la semence est froide, & fort humide, elle ne se peut pas bien former, pource qu'elle ne peut consister, comme de la terre fort molle, nous voyons que les vases sont mal bastis. La femme fort belle est froide & humide au second degré, pour ce qu'elle a esté faite de matiere biẽ assaisonnee & obeyssante à nature: qui est vn signe de soymesme fort euident, pour cognoistre que la femme est feconde, & qu'elle peut enfanter: pource qu'elle est d'vn temperament propre & conuenable à cela: & pour ceste cause elle correspõd quasi à tous les hommes, & tous les hommes la desirent. L'homme n'a puissance aucune, qui ne decouure la bonté ou malice de son obiect. L'estomac cognoist les alimens par le goust, par le flairer, & par la veuë: & pourtant la saincte escriture dit que Eue aissist les yeux sur l'arbre defendu, & qu'il luy

ſembla que le fruict d'iceluy eſtoit gracieux à manger. La faculté d'engendrer tient pour indice de fecondité & fertilité la beauté de la femme: & ſi elle eſt laide, elle l'abhorre, cognoiſſant par ceſt indice, que nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter.

Comme l'on cognoiſt en tout homme, quels degrez il y a de chaleur & ſiccité. §. I.



'HOMME n'a ſon téperament tant limité que la femme: car il peut eſtre chaud & ſec (temperature qu'Ariſtote & Galien penſent eſtre la plus conuenable à ce ſexe) chaud & humide, & temperé: mais il ne peut eſtre froid & humide, ny froid & ſec, s'il eſt ſain, & ſans aucune leſiõ. Car, cõme il n'y a point de femme chaude & ſeiche, ny chaude & humide,

mide, ny tẽperee, aussi n'y a il point d'homme froid & humide, ny froid & sec, au regard des femmes, sinon de la maniere que ie diray bien tost. L'hõme chaud & sec, chaud & humide, & tẽperé a les trois mesmes degrez en son temperament, que la femme en la froideur & humidité: & pourtant faut auoir indices pour cognoistre en quel degré est l'homme, pour luy bailler vne femme qui luy soit conuenable. Et pour ceste cause il faut sçauoir que des mesmes principes que nous recueillons le temperamẽt de la femme, & le degré qu'elle a de froideur & humidité, nous deuõs nous ayder & seruir pour entendre quel hõme est chaud & sec, & en quel degré. Et pource que nous auõs dit, que de l'esprit & mœurs de l'homme se collige le tẽperament des couillons, il faut regarder à vne chose notable que dit Galien, qui est, que pour donner à entendre la grande vertu des couillons de l'homme, à donner fermeté

Au 1. li. de la semence, c. 15.

& temperament à toutes les parties du corps, il affirme qu'ils ſont de plus grãde importãce que le cœur: & en donne la raiſon, diſant que le cœur eſt ſeulement le principe de la vie: mais les couillons ſont le commencement de bien viure, & ſans cauſes. Il ne ſera beſoin alleguer pluſieurs raiſons, à fin de prouuer combiẽ eſt nuiſible à l'homme d'eſtre priué de ces parties, encor que elles ſoyent petites, attendu que nous voyons par experience, que incontinent il en perd le poil & la barbe: il change ſa voix groſſe en vne deliee: & auec cela il perd les forces, & la chaleur naturelle, de maniere que ſa condition eſt pire, & plus miſerable, que s'il eſtoit femme. Mais ce que l'on doit noter dauantage, eſt que ſi l'homme, deuãt qu'en eſtre priué, auoit bõ eſprit & habilité, apres qu'ils luy ſont retranchez, il vient à perdre ceſt eſprit, ny plus ny moins que s'il auoit receu au meſme cerueau quelque

notable lesion. Ce qui est vn argument euident, par lequel se voit que les couillons donnent & ostent le temperament à toutes les parties du corps. Considerons vn peu que de mille eunuques qui s'apliquent aux lettres, il n'y en a pas vn qui deuienne sçauant: mais en la musique, qui est leur professiõ ordinaire, voit on plus clairemẽt, comme ils y sont rudes: ce qui se fait pource que la musique est œuure de l'imaginatiõ, & q̃ ceste puissance requiert beaucoup de chaleur, au lieu qu'ils sont froids & humides. Il est donc certain, q̃ par l'esprit & habilité, nous tirerons & cognoistrons le temperament des couillons. Et pourtant l'homme qui se monstrera aigu és œuures de l'imaginatiõ, sera chaud & sec au troisiesme degré. Si l'homme ne sçait beaucoup, c'est signe qu'auec la chaleur s'est assemblee l'humidité, laquelle nuit tousiours & fait perdre la partie raisonnable, & la fait dauantage confirmer, s'il a grande

Galiẽ au li. 1. de la semence, chap. 16.

grande memoire. Les mœurs ordinaires des hommes chauds & secs au troisiéme degré sont telles qu'ils se voyent prouueuz de cœur, d'arrogance, de liberalité, de hardiesse, & ont fort bonne grace en leur façons de faire : & au faict des femmes ils n'ont egard ny moderation. Les chauds & humides sont ioyeux, riãs volõtiers, amoureux de passetemps, simples, de bonne complexion, fort affables, ils sont honteux & non beaucoup addonnez aux femmes. La voix & la parolle decouure aussi beaucoup le temperament des couillons. Celle qui sera forte & vn peu aspre demonstre que l'homme est chaud & sec au troisiéme degré: si la voix est douce, amoureuse & fort delicate, c'est signe de peu de chaleur & de grãde humidité, comme l'on voit és hommes qui sont chastrez. L'homme, lequel auec la chaleur assemble l'humidité, à la voix forte, mais douce & sonante. L'homme qui est chaud & sec au

troisieme degré a bien peu de chair, dure, & aspre, composee de nerfs & muscles, & les veines fort grosses. Au contraire; quand l'on est beaucoup charnu, & que l'on a la chair delicate & molle, c'est signe d'humidité, à raison de laquelle, la chaleur naturelle dilate & engraisse. La couleur de la peau, brune, regrillee, basanee & cendree demonstre que l'homme est chaud & sec au troisieme degré: & s'il a la chair blanche & coloree, il demõstre peu de chaleur & beaucoup d'humidité. Le poil & la barbe est vn signe auquel on doit le plus regarder: car ces deux choses sont fort adherentes au temperament des couillons. Et si le poil est épais, noir & gros, specialemẽt des la cuisse iusques au nombril, cest vn signe infallible d'vne grãde chaleur & siccité des couillõs: si l'hõme a du poil aux épaules, cela confirme encores plus. Mais quand le poil & la barbe est de couleur de chastaigne, mol, delicat & non

épais,

épais, il ne demõstre pas vne si grãde chaleur & siccité aux couillons. A peine voit on aduenir que les hõmes fort chauds & secs soyent fort beaux, ains ils sont laids & mal façonnez, pource que la chaleur & la siccité (comme dit Aristote de ceux d'Æthiopie) fait regriller & retirer les traits du visage, & ainsi ils sortent de mauuaise figure: au contraire l'homme bien fait & gracieux, demonstre vne humidité & chaleur moderee: & pour ceste raison, la matiere est obeïssante à ce que la nature veut faire: ainsi donc il est certain que la grãde beauté en l'hõme, ne demonstre pas beaucoup de chaleur. Nous auons parlé bien au long au chapitre precedent, des signes de l'homme temperé: & pourtant n'est besoin les redire en cest endroit: il faut noter seulement que cõme les medecins mettent en chacun degré de chaleur, trois échelons d'intension ou force, ainsi en l'homme temperé se doit constituer gran-

En la 14. sect. prob. 4.

deur

deur & largeur d'autres trois. Celuy qui ſera au troiſieſme, vers la froideur & l'humidité, ſe reputera deſia froid & humide: car aucune fois vn degré reſemble à vn autre: ce qui appert, par ce que les ſignes que donne Galien pour cognoiſtre l'hõme froid & humide, ſont les meſmes ſignes de l'homme temperé, vn peu plus debiles. Et ainſi il eſt ſage, de bonne-ſorte, vertueux, il a la parolle claire, il eſt blanc, de bonne chair, & molle, ſans poil: & s'il en a, il eſt blond: tels ſont fort roux & beaux de viſage: mais Galien dit que leur ſemence eſt inhabile à engendrer.

Au liure de l'art de med.

Auec quel homme la femme ſe doit marier, à fin de conceuoir.

§. *II.*



HIPPOCRATE encharge de faire deux choſes en la femme qui n'enfante pas, quand

En la 5. ſect. Aphor. 59.

quand elle eſt mariee,pour cognoiſtre s'il tient à elle, ou ſi la ſemence de ſon mary eſt inhabile à engendrer. La premiere eſt de s'enfumer auec de l'encens,par bas,de maniere q̃ la robbe traine de tous coſtez en terre, pour empeſcher la vapeur de ſortir:& ſi de là à vn peu de tẽps, elle ſent le gouſt & odeur de l'encens en la bouche, c'eſt vn certain ſigne,qu'il ne tient pas à elle,ſi elle ne porte des enfans, puis que la fumee trouue les chemins de la matrice ouuers,par où elle penetre iuſques au nez & à la bouche. L'autre eſt de prendre vne teſte d'ail plumé iuſques au vif & la mettre dedans la matrice, quand la femme veut dormir, & ſi le lendemain elle ſent en la bouche,le gouſt & ſaueur de l'ail, elle peut certainement faire des enfans. Mais poſé le cas que ces deux preuues demonſtraſſent l'effect que dit Hippocrate, (qui eſt quand la vapeur penetre,par dedans,iuſques à la bouche) cela ne demonſtre pas

Hippocr. au liure, des ſteriles.

abſolu

abſolument la ſterité du mary ny l'entiere fecõdité de la femme, mais aucunefois vne mauuaiſe ſouuenãce ou conformité de l'vn à l'autre: & ainſi elle eſt autant ſterile, pour luy, que luy, pour elle: ce que nous voyons tous les iours par experience: car quand vn tel homme ſe marie auec vne autre femme, il vient à auoir enfans. Et ce qui plus eſtonne ceux qui ne ſçauent pas ceſte philoſophie naturelle, eſt que les deux ſe ſeparans, auec le renõ & bruit d'impuiſſance, & ſe remarians, luy à vne autre femme, & elle à vn autre mary, ils ſont venuz tous deux à engendrer. La cauſe de cela eſt qu'il y a des hõmes deſquels la faculté d'engendrer eſt inhabile pour vne femme, & puiſſante, pour vne autre. Comme nous le voyons par experience en l'eſtomac: car il reçoit vne viande d'vn grãd appetit, & l'autre, non, encores que parauanture elle ſoit la meilleure. Et pour ſçauoir la cõformité & cõuenance de l'homme

me

me & de la femme, pour auoir lignee. Hippocrate le dit en ceste maniere, Si le chaud, par moyen & esgalité ne respond au froid: & le sec, à l'humide, rien ne s'engendrera: comme voulant dire, si les deux semences ne s'assemblent en la matrice de la femme: l'vne chaude, & l'autre froide: ou l'vne humide & l'autre seiche, en egal degré & force, rien ne s'engẽdrera: car vne chose tant merueilleuse, comme la facture de l'homme a besoin d'vne temperature, en laquelle la chaleur ne surpasse la froideur: ny l'humidité, le sec. Et pourtant si la semence de l'homme est chaude, & celle de la femme aussi, l'on ne pourra auoir lignee. Ceste doctrine ainsi supposee, venons maintenant, par maniere d'exemple à la femme froide & humide au premier degré (de laquelle les signes nous auons dit estre l'aduis & la mauuaise cõplexion: auec la voix forte, de peu de charnure, noire, velue & laide) ceste

Au 1. li. de natur. hu. cõ. 11.

là

là deuiendra facilement enceinte, d'vn homme ignorant, bien complexionné, qui aura la voix douce, douce, qui sera gras, qui aura la chair blanche & molle, auec vn peu de poil & qui sera blond & beau de visage. Ceste là se peut bien marier aussi à vn homme temperé, duquel nous auons dit, de l'opinion de Galien, que la semence est fort propre à la generation & correspondante à toute femme, pourueu qu'elle soit saine & d'âge conuenable: mais ce nonobstant, elle ne deuient facilement enceincte: & si elle conçoit, Hippocrate dit que dedans deux mois, elle vient à auorter, pource qu'elle n'a point de sang pour se maintenir ny la creature aussi, neuf mois durans. Mais on peut remedier facilement à cela, si la femme se bagne beaucoup de fois deuant qu'elle vienne à l'acte de la generation: & le baing doit estre d'eau douce & chaude: laquelle, de l'opinió d'Hippocrate, fait la vraye temperatu

Au 5. des Apho. cõ. 62.

Au 5. des Aph. 44.

Au 5. des Aph. 16.

perature de la femme, luy amollit & humecte la chair (qui eſt la temperature que doit auoir la terre, à fin que le grain de bled y prenne racine) elle produit auſſi vne autre plus grand effect, qui eſt d'acroiſtre l'enuie de manger, empeſche & defend la reſolution, & fait que la chaleur naturelle eſt en plus grande quantité : au moyen dequoy s'aquiert grāde abondance de ſang flegmatic, pour maintenir, neuf mois, la creature. La femme froide & humide au troiſieſme degré, eſt bonne, bien complexionnee : elle a la voix fort delicate, elle a beaucoup de chair molle & blanche, elle n'a point de poil ny barbe, & n'eſt pas fort belle. Ceſte là ſe doit marier à vn homme chaud & ſec au troiſieſme degré, pource que la ſemence d'iceluy eſt ſi ardante qu'elle a beſoin de tomber en lieu qui ſoit beaucoup froid & humide, à fin de prendre racine. Ceſte là tient la qualité du creſſon, qui ne peut venir, s'il n'eſt

dedans l'eau : ſi elle auoit moins de chaleur & ſiccité, la ſemence qui tõberoit en vne matrice tant froide & humide, ne ſeruiroit nõ plus que ſi l'on ſemoit le bled dedans l'eau. Hippocrate cõſeille à vne telle femme, de deuenir maigre, & ſe cõſommer la chair & la graiſſe, deuant qu'elle ſe marie: mais ce faiſant, il ne la faut pas mettre auec vn hõme ſi chaud & ſec, pource que ſa temperature ne ſeroit bonne, & ne pourroit pas deuenir enceinte. La femme qui ſera froide & humide au ſecond degré, eſt moderee és ſignes q̃ nous auons dit, hors mis la beauté, qui eſt pour extreme: Et ainſi eſt ce vn ſigne euident de ſa fecondité, quand elle eſt de bonne grace. Elle correſpõd quaſi à tous les hommes: premierement au chaud & ſec au ſecond degré, & puis au temperé, & entre deux, au chaud & humide. De toutes ces conionctions d'hommes & femmes que nous auons dit, peuuent ſortir ſages enfans : mais

5. des Aphor. 46.

de

de la premiere, ils viennent plus ordinairement. Car combien que la ſemence de l'homme tende à froideur & humidité, la cõtinuelle ſiccité de la mere, auec le peu d'aliment, corrige & amẽde la faute du pere. Pource que ceſte maniere de philoſopher n'auoit encores eſté cognue, tous les philoſophes naturels n'ont peu reſpondre à ce probleme, *Cur plerique ſtulti liberos prudentiſſimos procrearunt?* Pourquoy la plus part des hommes ignorans engengendrent enfans tres ſages? à quoy ils reſpondent que les hõmes ignorans s'apliquent à bon eſcient à l'acte venerien, ſans eſtre detournez par aucune autre contemplation: & que les hommes fort ſages font au cõtraire, leſquels en tel acte, ſe mettent à imaginer autres choſes que ce qu'ils font: à raiſon dequoy ils debilitent la ſemence, & font des enfans qui defaillent tant és puiſſances raiſonnables comme és naturelles. Mais ceſte reſponce eſt d'hommes,

Alexandre Aphro. li. 1.

mes, qui ne sçauent pas beaucoup de naturelle philosophie. Es autres conionctions il faut regarder que la femme se desseiche par la perfection de l'âge, sans la matier trop ieune: car il en viendroit des enfans ignorans, & de peu de sçauoir. La semence des peres fort ieunes est tres humide, pource qu'il n'y a gueres qu'ils naisquirent:& se faisant & formant l'homme de matiere qui soit trop humide, il sera, par force, de lourd esprit.

Quelles diligences il faut employer à fin d'engendrer des garçons, & non des filles. § III.

Les peres qui veulent auoir enfans sages, & qui soyent habiles pour apprendre les lettres, doyuent tascher qu'ils naissent masles : pource que les filles, à raison de la froideur & humidité de leur sexe, ne peuuent auoir vn esprit profond. Nous voyons seule-

ment qu'elles parlent auec vne certaine apparence d'habilité en choses faciles & legeres, & par termes communs,& fort vsitez: mais si on les met au Latin,elles n'en peuuent gueres apprendre, & encores ce qu'elles en apprennent est par le moyen de la memoire. Et quant à ce qu'elles sont ainsi rudes aux sciéces, ce n'est pas leur faute, mais bien de la froideur & humidité qui les a fait filles: lesquelles qualitez contredisent à l'esprit & habilité, comme nous auõs prouué ailleurs. Salomon considerant la grãde faute qu'il y a d'hommes prudens, & comme il n'y a pas vne femme qui naisse auec esprit & sçauoir, a dit
Eccl.c.7. en ceste maniere, *Entre mille i'ay trouué vn homme, mais ie n'ay pas trouué vne femme entre toutes.* Et pourtant faut fuyr ce sexe, & mettre peine d'engendrer des garçons, puis qu'en iceux se trouue l'esprit propre pour apprendre les lettres. A quoy faut considerer premierement

ment quels instrumens nature a ordonné, à ce propos, au corps humain, & quel moyen il faut tenir, pour auoir la fin que nous voulons. Ainsi donc, il faut sçauoir qu'entre plusieurs excremés & humeurs qui sont au corps humain, Galien dit, *Au 1. li. de la semence, c. 16.* que nature ne se sert que d'vn pour faire que la race des hommes ne se acheue. Cet humeur est vn certain excrement, qui s'appelle (serum) ou sang clair, qui se fait au foye & veines lors que les quatre humeurs, le sang, le flegme, la colere, & la melancolie obtiennent la forme & la substance qu'elles doiuēt auoir. Nature se sert de telle liqueur, pour subtiliser l'alimēt, & le faire passer par les veines & chemins estroits, à fin de sustanter toutes les parties du corps: & cet œuure estant paracheué, la mesme nature l'a pourueu des rongnons: desquels l'office n'est autre, que d'attirer ce sang subtil & sereux, & le chasser par sa voye, en la vessie: & de là, hors du corps.

Hippocrate appelle cest excremēt, l'attireur des aliments, au liure des alimens.

Mais voyant qu'il auoit certaines qualitez conuenables à la generation, nature a fait deux veines pour en porter vne partie aux couillons & vases de la semence, auec vn peu de sang, duquel se fait la semence conuenable au genre humain : & ainsi elle a planté vne veine au rongnon droit, laquelle va respondre au couillon droit, & d'elle mesme se fait le vase droit de la semence: L'autre veine sort du rongnon gauche, & respond au couillon gauche: de laquelle mesme se fait le vase spermatique. Le mesme Galien declare les qualitez de cest excrement, par lesquelles il est fait matiere conuenable à la generation de la semence, qui sont vne certaine acrimonie & corrosion, qui vient d'estre salé, par lesquelles qualitez, il induit les vases spermatiques, & incite l'ame à generation, sans se soucier. Et pourtant les hommes fort luxurieux s'appellent en langue latine, *Salaces*, c'est à dire,

Elle ne l'a mise qu'en la veine caue, ioingnant le rongnon droict, à fin que le sang sereux fust pl⁹ chaud & accommodé à la generation de l'homme.

dire, Hommes qui ont beaucoup de ſel en la ſemence. D'auantage, nature a fait autre choſe digne de grande conſideration : c'eſt qu'elle a donné vne grande chaleur & ſiccité au rongnon & couillon droict: & vne grande froideur & humidité au rongnon & couillon ſeneſtre : & pour ceſte cauſe la ſemence qui s'elaboure au couillon droict, ſort chaude & ſeiche : & celle du couillon gauche ſort froide & humide. Or que nature pretende touſiours, par ceſte diuerſité de temperament, tant aux rongnons, comme aux couillons & vaſes de la ſemence eſt choſe claire, ſçachant par les hiſtoires veritables, que au commencement du monde, & pluſieurs annees apres, les femmes enfantoiét touſiours deux enfans d'vne ventree, deſquels l'vn eſtoit garçon, & l'autre fille : à fin que chacun homme euſt ſa femme, & chacune fille ſon mary, pour croiſtre incontinent le genre des hommes. Et pourtant

nature a fait que le rongnon droit donnast au coullon droit matiere chaude & seiche, pour la generation du masle. Elle a ordonné le cõtraire pour former la femme, faisant que le rongnon gauche enuoyast ceste matiere sereuse, comme megue, froide & humide, au couillon gauche, pour faire auec sa froideur & humidité, la semence froide & humide: de laquelle necessairement se doit engendrer la fille, & non le masle. Mais depuis que la terre s'est remplie d'hommes, il semble que nature ait changé d'ordre, moyen, & conseil, en ne doublant ainsi la generation: & ce qui pis est on voit que pour vn garçon qui s'engẽdre, naissent ordinairement six ou sept filles: à raison dequoy on peut entendre, ou que nature est desia lasse, ou qu'il y a quelque erreur entre deux qui l'empesche de faire son œuure comme elle voudroit. Nous dirons cy apres quel il est, en amenant les conditions qui se doiuent

garder

garder à ce que sans erreur l'enfant naisse masle. Ainsi donc, ie dy qu'il faut soigneusement regarder à six choses si l'on veut obtenir ceste fin: l'vne desquelles est, de manger aliments chauds & secs: en secõd lieu, il faut mettre peine qu'ils se cuisent bien en l'estomac: tiercemẽt, il faut faire beaucoup d'exercice: pour la quatriéme chose, il ne faut venir à l'acte Venerien, iusqu'à ce que la semence soit cuite, & bien saisonnee: pour la cinquiéme, il faut auoir affaire à la femme, cinq ou six iours deuant qu'elle ait ses fleurs: pour la sixiéme, il se faut donner garde que la semence tombe du costé droit de la matrice. Et si l'on garde toutes ces choses là, il est impossible d'engendrer vne fille. Quant à la premiere condition, il faut sçauoir, que combien que le bon estomac cuise & altere la viande, la desnuant des qualitez qu'elle auoit auparauant, si est ce qu'il ne l'en priue pas du tout. Car si nous mãgeõs

des laittues, qui ſont froides & humides, le ſang qui s'engendrera d'icelles ſera froid & humide, & le ſereux froid & humide: & ſi nous mangeons du miel, qui eſt chaud & ſec, le ſang qui en prouiendra ſera chaud & ſec, & la matiere ſereuſe, chaude, & ſeiche auſſi, & la ſemence tiendra les meſmes qualitez: Car il eſt impoſſible, dit Galien, que l'on ne ſçache les humeurs ſelon la ſubſtance, & les qualitez de la viande, deuant qu'on la mange, Si donc il eſt certain que le ſexe de l'homme conſiſte en la ſemence chaude & ſeiche, quand il ſe forme, il faut que les peres vſent de viandes chaudes & ſeiches, pour engendrer enfans maſles. Il eſt vray qu'il y a vn grand danger en ceſte maniere de generation, qui eſt, que eſtant la ſemence fort chaude & ſeche, nous auons dit beaucoup de fois autrepart, eſtre force que s'en engendre vn garçon malin, faux & ruſé, tendãt à beaucoup de maux & vices.

Au liure de la ſeigree.

vices. Et tels hommes que ceux-là, s'ils ne se corrigent, sont fort pernicieux à la Republique: à raison dequoy il vaudroit mieux qu'ils ne fussent formez, que d'estre ainsi vicieux. Ce neantmoins se trouueront aucuns peres, qui diront, Ie ne me soucie pas que mō enfant soit, mais qu'il soit masle, pource que *Melior est iniquitas viri, quàm mulier bene faciens*: C'est à dire, L'iniquité de l'homme vaut mieux que la femme qui fait bien. Mais on peut facilement remedier à cela, en vsant d'alimens temperez, & tendās vn peu à chaleur & siccité, ou par l'apareil, ou y adioustāt quelques espices. Galien dit que ces alimēs là sont poulles, perdrix, tourterelles, francolins, pigeons, griues, merles, & cabrils: tous lesquels, suyuāt le cōseil d'Hipocrate, se doyuent manger rostis, pour eschauffer & desseicher la semence. Le pain qu'on doit manger doit estre blanc, fait de la fleur de farine, auec sel & anis: car le noir est

Eccle. ch. 42.

Au liure des viandes de bō & mauuais suc, cha. 3.

Au liure du viure salubre. com. 1.

froid & humide (cōme nous prouuerons cy apres) & fort preiudiciable à l'esprit. Il faut boire vin blanc, temperé auec de l'eau, selon que l'estomac le requerra : & faut que l'eau soit douce, & fort delicate. La seconde diligence que nous auons dit qu'il faut employer en cecy, est de manger ces viandes en quantité tant moderee que l'estomac les puisse vaincre: car combien que les alimens soyent chauds & secs de leur propre nature, ils se font froids & humides, si la chaleur naturelle ne les peut cuire. Et pourtant, combien que les peres mangent du miel, & boiuent vin blanc, ils feront de ces viandes, la semence froide, de laquelle s'engendrera vne fille, & non pas vn garçon. Pour ceste cause, la plus grande partie des nobles & riches ont ceste incommodité d'engendrer beaucoup plus de filles que de garçons: pource qu'ils mangent & boiuent plus que leur estomac ne peut

peut porter : & combien que leurs viandes ſoyent chaudes & ſeiches & eſpicees, ſi eſt-ce que pour eſtre prinſes en grande quãtité, leur eſtomac ne les peut cuire ny vaincre. Mais la crudité qui ſe fait du vin, fait plus de tort à la generation que nulle autre, pource que ceſte liqueur ſubtile, & rendãt tant de vapeurs, fait que & le vin & les autres aliments s'en vont cruds aux vaſes ſpermatiques, & que la ſemẽce induit fauſſement l'homme à l'acte de la generation, ſans eſtre cuite & aſſaiſonnee. Et pourtant Platon loüe vne loy qu'il trouua en la Republique des Carthaginois, par laquelle ils defendoyẽt à l'homme marié & à ſa femme, de boire vin le iour que ils penſoyent venir à l'acte charnel, cognoiſſans que ceſte liqueur fait beaucoup de tort à la ſanté du corps de l'enfant, & qu'elle eſt cauſe ſuffiſãte pour le faire deuenir vicieux & de mauuaiſes mœurs. Mais ſi le vin ſe boit moderémẽt il n'y a viãde qui

Au 2. des Loix.

faſſe meilleure ſemence, pour engendrer, ſelon noſtre intention, que fait le vin blanc, ſpecialement pour donner eſprit & habilité, qui eſt ce que plus nous pretendons. La troiſieme diligence que nous auons dit qu'il faut employer, eſt de faire exercice, plus que moderé, pource qu'il conſomme l'humidité ſuperflue de la ſemence, & qu'il l'eſchauffe & la deſſeiche. Pour ceſte cauſe ſe fait l'homme tres-fecond & puiſſant à engendrer : comme au contraire, celuy qui ne prend aucun exercice, ſe fait grand tort, & refroidit & humecte la ſemence : à raiſon dequoy les riches qui viuent à leur aiſe, engendrent plus de filles que ne font pas les pauures qui trauaillent. Et ainſi Hippocrate raconte, que les principaux hommes de Scithie eſtoyent fort effeminez, mols, & enclins aux œuures des femmes, qui ſont coudre, balier, pétrir, tiſtre & filer : & auec ce ils eſtoyent impuiſſans pour engẽdrer:

Au liure de l'air, lieux, & eaux.

& s'ils

& s'ils engendroyent quelque enfant masle, ou il naissoit Eunuque ou Hermaphodit:dequoy estans faschez & courroucez, ils delibererent faire sacrifice à Dieu, & luy offrir plusieurs dõs, pour le supplier qu'il ne les traitast ainsi, & que son plaisir fust de remedier à ce leur defaut, puis qu'il le pouuoit faire. Mais Hippocrate se mocquoit d'eux disant, n'aduenir aucun effect, qui ne soit merueilleux & diuin, si nous le cõsiderons comme il appartient. Car rapportant les choses à leurs causes naturelles, nous venons en fin tomber en Dieu, en la vertu duquel, tous agents œuurent au monde: mais il y a des effects, lesquels absolument se doyuent rapporter à Dieu, comme ceux qui sont hors de l'ordre de nature: il y en a qui s'y rapportent, par les causes qui sont entredeux, ordõnees à ceste fin. Hippocrate dit que le pays des Scithes, au dessouz du Septentrion, est froid & humide outre mesure: au moyen dequoy, à raison

Au liure de l'air, lieux & eaux.

ſon des épaiſſes nues & brouillats, à peine le Soleil s'y découure iamais. Les hommes riches y vont touſiours à cheual, ne font exercice aucun, mangent & boyuent plus que leur chaleur naturelle ne peut porter:ce que fait la ſeméce du tout froide & humide. Et pour ceſte cauſe ils engendrent beaucoup de filles, & s'il leur vient quelque garçon, il eſt de la complexion que nous auons dit. Sçachez, leur diſt Hippocrate, que le remede à cela n'eſt pas de faire ſacrifices à Dieu: car auec cela, il faut aller à pied, manger peu, boire moins, & n'auoir pas touſiours ſes aiſes,ou ſe dõner du bon temps. Et à fin que vous entendiez cela clairement, prenez garde vn peu au menu peuple de ceſte regiõ, & à voz propres eſclaues, leſquels ne font,tant s'en faut,ſacrifices à Dieu,& ne luy offrét preſens, (pource qu'ils n'ont dequoy)q̃ meſmes ils blaſphement ſon nom, & l'iniurient,pource qu'il les a faits de

ſi baſſe condition. Et nonobſtant, ils ſont tres-puiſſans pour engendrer: & la plus part de leurs enfans ſont maſles, robuſtes & bien compoſez: non pas des Eunuques, effeminez & hermaphrodits, comme les voſtres. Ce qui leur aduient, pource qu'ils mangent peu, & que ils font beaucoup d'exercice, & pource qu'ils ne vont pas à cheual comme vous autres. Au moyen dequoy, leur ſemẽce eſt chaude & ſeiche: de laquelle naiſt & procede vn maſle & non vne Pille. Pharaon n'a pas entendu ceſte philoſophie, ny ceux de ſon cõſeil, ayãt dit ainſi, *Venite ſapiẽter, opprimamus eũ, ne fortè multiplicetur, & ſi ingruerit contra nos, bellũ addatur inimicis noſtris.* Le remede qu'il print pour garder q̃ le peuple d'Iſrael ne multipliaſt, ou à tout le mois q̃ ne luy naquiſſent beaucoup d'hõmes (qui eſtoit ce q̃ plus il craignoit) fut de l'optimer par pluſieurs trauaux corporels, en luy baillant à manger pourreaux, ails & ongnons: mais

En Exõ. chap. 1.

mais ce remede ſuccedoit tant mal, que le texte diuin dit, *Quantóque opprimebant eos, tantò magis multiplicabantur & creſcebant.* Et retournãt à penſer, que ceſtuy eſtoit le meilleur moyen qui ſe pouuoit trouuer, il leur vint à doubler le trauail corporel: mais il ne gaignoit non plus, que ſi pour amortir vn grand feu, il y euſt ietté de l'huyle. Mais s'il euſt ſceu ceſte philoſophie naturelle, ou aucun de ceux de ſon conſeil, il leur euſt baillé à manger du pain de ſeigle ou d'auoyne, des laitues, melõs, courles, & concombres: & les euſt tenuz en oiſiſueté, paiſibles & aiſes, ſans les faire trauailler. Car, par ce moyen, ils euſſent rendu leur ſemẽce froide & humide, de laquelle ſe fuſſent engendrez plus de filles que de garçons, & en peu de temps, leur vie ſe fuſt abregee. Mais en leur baillant à manger beaucoup de chair cuite, auec pluſieurs ails, porreaux & ongnons, & les faiſant trauailler en ceſte maniere, leur ſemence deuenoit

En Exo. chap. 1.

Les legumes & toutes viãdes debiles, abregent la vie. Hipp. au 6. des Epi. p. 5. com. 21.

uenoit chaude & ſeiche, & par ces deux qualitez, ils eſtoyent dauantage incitez à l'œuure de la generation, & touſiours engendroyent des maſles. En cõfirmation de cela, Ariſtote fait vne demande, Pourquoy la ſemence a couſtume de ſortir de nuict, en dormant, à ceux qui ſont las de trauail, ou qui ſont etiques & en langueur? auquel probleme il ne donne pas vne certaine reſponce. La raiſon de cela eſt, que le trauail corporel & la chaleur etique eſchauffent & deſſeichent la ſemence, & que ces deux qualitez la font aigre & mordante. Et cõme en dormant ſe fortifient toutes les œuures naturelles, aduient ce que dit le probleme. Galien note bien combien eſt feconde & mordante la ſemence chaude & ſeiche, diſant: *Et fœcundiſſima eſt ac celeriter ab initio pretinus ad coitum excitat animal: petulca eſt & ad libidinem prona.* La quatrieſme condition eſt de ne venir à l'acte de la generation, iuſqu'à tãt que

En la 5. ſect. prob. 30.

Au li. de l'art de med. cha. 11.

la

la semēce soit reposee, cuite & bien assaisonnee: car cōbien que les trois diligences passees ayent precedé, nous ne sçauons pas neantmoins si la semence est venue à la perfection qu'elle doit auoir. Et faut vser premierement sept ou huict iours, des viandes que nous auōs dit, à fin que les couillons ayent temps & espace de consommer en leur nourriture, la semence qui iusques là auoit esté faite d'autres alimens, à fin que celle que nous qualifions à ceste heure, succede en la place. Les diligences se doyuēt employer en la semēce humaine, à fin qu'elle soit feconde, & fertile, telles q̄ l'on voit employer aux iardiniers entour les semences qu'ils veulent garder: car ils attendent qu'elles soyent meures, & desseichees, pource que s'ils les recueilloyent, de la plante deuant la saison & le tēps cōuenable, s'ils les mettoyent l'autre annee dedans la terre, elles ne pourroyent pas fructifier. Pour ceste raison i'ay noté

qu'aux

qu'aux lieux esquels l'on vse beaucoup de l'acte charnel, il y a moins de generation, que là où les hõmes sont plus continens. Et les femmes publiques & putains ne sont iamais enceintes, pource qu'elles n'ont esgard à ce que leur semence se cuise & meurisse. Il faut donc attendre quelques iours que la semẽce se repose, se cuise, meurisse, & soit bien assaisonnee: car par ce moyen elle gaigne la chaleur, siccité & bonne substãce plustost qu'elle ne la perd. Mais comment sçaurons nous que la semence est telle qu'il faut, puis qu'elle est de si grande importance? Cela s'entend facilement, quand il y a lõg temps que l'homme n'a cogneu sa femme: on le sçait, par la continuelle affection & desir de l'acte venerien: ce qui vient de la fecondité & maturité de la semence. La cinquiesme chose à garder estoit de venir à l'acte susdit, six ou sept iours deuant que la femme ait ses fleurs: car le masle a besoin de beaucoup

Pourquoy ceux qui n'abondẽt en humeur generatiue cõme les eunuques ont la voix claire.

coup

coup d'aliment, pour ſe nourrir. La raiſon de cela eſt que la chaleur & ſiccité de ſon temperament gaſte & conſomme non ſeulement le bon ſang de la mere, mais auſſi les excremens. Et pourtant Hippocrate dit que la femme laquelle a conceu vn garçon, a bonne couleur & eſt belle, pource que l'enfant, par ſa grande chaleur, luy conſomme tous les excremens, qui ont couſtume d'enlaidir le viſage. Et pource qu'il deuore tant, il eſt bon qu'il ait ceſte repriſe de ſang, dõt il ſe puiſſe nourrir. Ce qui monſtre clairement par experience qu'à peine s'engendre vn garçon, qui ne ſoit aux derniers iours du mois. Il aduient au cõtraire, quand la femme eſt enceinte d'vne fille: car, à cauſe de la grãde froideur & humidité de ſon ſexe, elle mange peu, & fait beaucoup d'excremens. Ainſi donc la femme laquelle a conceu vne fille eſt laide, craſſeuſe & a enuie de mille vilenies: & à ſon enfantement elle doit

5. ſect. Aphor. 42.

mettre

mettre & employer double temps, à se mondifier, & purger plus que si elle enfantoit vn garçon. En laquelle nature Dieu se fonda, quãd il dist à Moïse, que la femme qui enfanteroit vn garçon fust souillee de sang, vne semaine, & attendist trẽte trois iours pour entrer au temple : & enfantant vne fille, qu'elle fust immõde, deux semaines & n'entrast au temple, iusques au bout de soixante six iours: de maniere qu'il doubla le temps de la purgation, en l'enfantement de la fille. Et la raison de cela est, qu'en neuf mois qu'elle a esté au ventre de la mere (à cause de la froideur & humidité de son temperament) elle fait doubles excremens, au regard du garçon, & de fort maligne substance & qualitez. Et ainsi Hippocrate note pour vne chose fort dangereuse, quãd la purgation est detenue à la femme laquelle a enfanté vne fille. I'ay dit cela à propos : car il faut bien regarder aux derniers iours du mois, à fin que la

Leu. c. 12.

Au li. de la nature du fruict enfanté, au 3. des epi. pa. 3. com. 75.

semen

ſemence trouue beaucoup d'alimẽt à manger. Car ſi l'acte de la generation ſe fait, incõtinent apres la purgation, par faute de ſang, la ſemence ne prendra point. Mais les peres doyuẽt eſtre aduertiz que ſi les deux ſemences ne ſe ioignent (celle de l'homme & de la femme) tout en vn meſme temps, Galien dit que ne ſe ſera aucune generation: combien que celle du mary ſoit fort propre à engendrer. Nous en amenerons cy apres, la raiſon, à autre propos. Ainſi donc il eſt certain que toutes les diligences que nous auõs conté, doyuent pareillement eſtre employees par la femme: autrement ſa ſemẽce mal élabouree empeſcheroit la generation. Et pourtãt faut il que l'vn regarde à l'autre, à fin qu'en vn meſme inſtant les deux ſemences s'aſſemblent. Cela importe beaucoup la premiere fois: car Galien dit que le couillon droit, & ſon vaſe ſpermatic eſt induit premierement & donne la ſemence, ains que le ſeneſtre:

Au 1. li. de la ſemẽce. c. 6.

Au 2. li. de la ſemence.

ſtre : & ſi de la premiere fois ne ſe fait la generation, il y a danher en la ſeconde, que la fille ne s'engendre pluſtoſt que le garçon. Ces deux ſemences ſe cognoiſſent : premierement en la chaleur & froideur : ſecondement en la quantité, de beaucoup ou peu : tiercement, en ſortie prompte ou tardiue. La ſemence du couillon droit ſort tãt chaude qu'elle bruſle la matrice de la femme : quant à la quantité, il n'y en a pas beaucoup, & deſcend promptemẽt. Au contraire, la ſemẽce du couillon gauche ſort plus temperee, en plus grande quantité, & pour ſa froideur & groſſeur, elle eſt tardifue à ſortir. La derniere condition eſtoit de regarder q̃ les deux ſemences (du mary & de la femme) tombent au coſté droict de la matrice : car Hippocrate dit qu'en ce lieu ſe font les garçõs : & au coſté ſeneſtre des filles. Galiẽ en ameine la raiſõ, & dit, Que le coſté droit du vẽtre eſt fort chaud à cauſe qu'il eſt voiſin du foye, du

En la 5. ſect. Aphor. 48.

rongnon

rongnon droict & du vase droict de la semence, qui sont tous membres fort chauds, cõme nous auons prouué. Et puis que la raison de l'engendrer du masle consiste en ce qu'il ait beaucoup de chaleur, au temps qu'il se forme, il est certain qu'il importe beaucoup de mettre la semence en ce lieu. Ce que la femme fera aisement, se mettant sur le costé droit (apres l'acte de la generation) tenãt la teste basse, & les pieds hauts: mais elle se doit tenir vn iour ou deux au lict, pource que le ventre ou la matrice ne reçoit & ne retient incontinent la semence, sinon quelques heures apres. Les signes par lesquels se cognoistra si la femme demeure enceinte ou nõ, sont à tous fort manifestes: car estant debout, si la semence tombe incontinent, Galien dit estre chose asseuree, qu'elle n'a pas conceu: combien qu'en cela y ait vne chose à considerer, que toute la semence n'est pas feconde, ny propre à engendrer: car vne partie

Au li. de la formation du fruict & Hippo. au liu. de la geniture.

d'icelle

d'icelle eſt fort aqueuſe, qui attenue la principale ſemence, à fin que elle puiſſe paſſer par les deſtroits, & nature reiette ceſte ſemẽce, laquelle demeure auec la partie feconde apres que la femme a conceu. On cognoiſt que ceſte partie eſt comme de l'eau, & en petite quantité. Or eſt-il dangereux à la femme, de ſe mettre debout ſur pieds, ſe paſſant l'acte de la generation : & Ariſtote conſeille qu'elle faſſe premierement euacuation des excremens, & de l'vrine, à fin qu'elle n'ait pas occaſion de ſe leuer. L'autre ſigne de la groiſſe de la femme, eſt que le lendemain elle ſent le ventre vuide ſpecialement entour le nombril: & cela vient de ce que la matrice deſirant conceuoir eſt fort large, & ſe dilate : car de fait elle s'enfle & groſſit ny plus ny moins que le mẽbre de l'homme. Eſtant donc de ceſte maniere, elle tient beaucoup de place : mais à l'inſtant qu'elle conçoit Hipocrate dit, qu'elle ſe reſſerre

Au 5. des apho. 51.

& s'amasse en forme d'vne boule, pour recueillir la semence, & ne la laisser saillir: au moyen dequoy elle laisse beaucoup de lieux vuides. Ce qu'expliquent les femmes, quād elles disent ne leur estre demeuré aucunes trippes ny bouyaux dedās le ventre. Dauātage la femme enceinte abhorre incontinent l'acte venerien, & les douceurs du mary, pource que le vētre a desia ce qu'il vouloit: mais le plus certain signe que Hippocrate en ameine est, quand elle a perdu ses fleurs, quand le sein
Au 5. des apho. 61. luy croist, & qu'elle est enuieuse de manger certaines viandes.

Quelles diligences se doiuent employer a ce que les enfans soyent ingenieux & sages. §. IIII.

SI l'on ne sçait premieremēt la raison & cause d'où viēt qu'vn homme s'engendre de grand esprit & habilité, il est impossible d'en pouuoir trouuer l'art:

l'art : car par l'assemblee & conionction des principes & causes, on peut venir à ceste fin, & non pas autrement. Les Astrologues tiennent pour certain, que selon que l'enfant naist soubz l'influence d'vne, ou autre estoille, il est discret, ingenieux, de bonnes ou mauuaises mœurs, heureux, ou auec autres conditions & proprietez que nous voyons & considerõs tous les iours aux hommes. Mais si cela estoit vray, il ne seroit possible establir aucun art, pourautant que ce seroit vn cas fortuit, & non mis en l'election des hommes. Les philosophes naturels (comme Hippocrate, Platon, Aristote, & Galien) tiennent pour certain, que quand l'homme se forme il reçoit les mœurs de l'ame, & non pas au poinct qu'il vient à naistre, pource que lors les astres les alterent, donnant superficiellement à l'enfant chaleur, froideur, humidité, & siccité : mais non pas substance, en laquelle il demeure

toute ſa vie, comme ſont les quatre elemens (le feu, la terre, l'air, & l'eau) leſquels non ſeulement donnent au composé chaleur, froideur, humidité & ſiccité : mais auſſi ſuſtance, qui luy garde & conſerue ces meſmes qualitez tout le temps de la vie. Parquoy ce qui eſt le plus important en la generation des enfans, eſt de taſcher que les elemens deſquels ils ſe compoſent ayent les qualitez requiſes pour l'eſprit. Car en tel poids & meſure qu'ils entreront en la compoſition, ils dureront touſiours au miſte & compoſé, & non les alterations du ciel. Mais quels ſont ces elemens, & de quelle maniere entrent-ils au ventre de la femme pour former la creature? Galien dit qu'ils ſont ceux la meſmes qui cōpoſent toutes les autres choſes naturelles: mais que la terre eſt changee és viandes ſolides que nous mangeons, comme le pain, la chair, les poiſſons & les fruits: l'eau és liqueurs que nous beuuōs: & dit

Au 1. li. de la conſeruation de ſanté.

que

que l'air & le feu demeurẽt meſlez par l'ordre de nature, & qu'ils entrẽt au corps, par le poulx & la reſpiration. De ces quatre elemens, meſlez & cuits par noſtre chaleur naturelle, ſe font les deux principes neceſſaires de la generation de l'enfant, qui ſont la ſemence & le ſang menſtrual. Mais ce qu'on doit faire principalement, eſt de regarder (pour la fin que nous pretendons) aux viãdes ſolides que nous mangeons, pource qu'elles comprennent en ſoy tous les quatre elemens, deſquels la ſemence prend plus de corps & qualitez, que de l'eau que nous beuuons, & du feu & de l'air que nous reſpirons : & pourtant Galien a dit, Que les peres qui veulent engendrer enfans ſages euſſent à lire les trois liures qu'il a eſcrit, des facultez des alimens, & qu'ils y trouueroyent les viandes, propres à ce faire. Il n'a point fait mentiõ des eaux, ny des autres elemens, comme materiels de peu de conſequence : en

Au liure Que les mœurs de l'eſprit. ch. 10.

quoy toutesfois il n'a pas bien fait, car l'eau altere beaucoup plus le corps que l'air, & beaucoup moins que ne font les viandes ſolides que nous mangeons: Et quant à ce qui concerne la generation de la ſemẽce, elle eſt d'auſſi grande importance que tous les autres elemens enſemble. La raiſon eſt, comme dit le meſme Galien, que les couillons attirent des veines pour leur nourriture la partie ſereuſe & plus claire du ſang, & que les veines reçoiuent de l'eau que nous beuuons, la plus grande partie de ce ſang clair comme megue. Or que l'eau cauſe plus grande alteration & changement au corps que ne fait l'air. Ariſtote le prouue, en demandant, Pourquoy le changement des eaux cauſe à la ſanté vne ſi grande alteration, & ſi nous reſpirons l'air cõtraire, nous ne le ſentons pas tant? A quoy il reſpond, que l'eau donne nourriture au corps: & l'air, non. Mais il n'a point de raiſon de reſpondre

Au 1. li. de la ſemence.

En la 1. ſect. proble. 13.

pondre

pondre en ceste maniere : car l'air selon l'opinion d'Hippocrate) donne aussi bien nourriture & substance que l'eau. Et ainsi Aristote a troué vne autre meilleure responſe disant, Qu'il n'y a pas vn lieu ny region, ayant son air propre: car celuy qui est auiourd'huy en Flãdrés, courant à l'entour, en deux ou trois iours passe en Afrique: & celuy qui est en Affrique par le vent de midy, s'en va au septentrion: & celuy qui est auiourd'huy en Hierusalem, est chassé par le Leuant, aux Indes du du Ponãt. Ce qui ne peut aduenir és eaux, pource qu'elles ne sortent pas d'vn mesme territoire: au moyẽ dequoy chacun peuple a son eau particuliere, conforme aux veines de la terre, d'où elle vient, & par où elle passe. Et estãt l'homme accoustumé à vne maniere d'eau, quãd il en boit vne autre, il s'altere plus que par nouuelles viãdes & airs: de maniere que les peres qui voudrõt engẽdrer enfãs sages doyuẽt boire eaux deli-

Au liure des alimens : le principe d'alimẽt, la bouche, le nez, la gorge, & toute la chair.

cates, & de bon temperament: autrement ils erreront en la generatiõ. Aristote dit que nous nous gardions du vent de midy, pluuieux au temps de la generation, pource que il est gros, qu'il humecte fort la semence, & fait engendrer vne fille, non pas vn garçon: mais il louë fort le Ponant, & luy donne epithetes honorables: Il l'appelle temperé, engroisseur de la terre, qui vient des champs Eliseens. Mais combien qu'il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat, & de bon temperament, & de boire telles eaux, si est-ce qu'il vaut mieux, pour ce fait, vser de viandes subtiles, & de la temperature que l'esprit requiert, pource que le sang s'engendre d'iceux: du sang la semence: & de la semence, la creature. Si les alimens sont delicats, & de bon tẽperament, le sang le fait tel: de tel sang, telle semence: & de telle semence, tel cerueau. Et estant ce mẽbre temperé, & composé de substance

En la 14 sect. proble. 5.

En la 26 sect. proble. 33.

ſtance ſubtile & delicate, Galien dit que l'eſprit ſera tel: car noſtre ame raiſonnable, combien qu'elle ſoit incorruptible, eſt touſiours adherante aux diſpoſitions du cerueau, leſquelles n'eſtans telles qu'il faut pour diſcourir & philoſopher, elle dit & fait mille abſurditez, & choſes non conuenables. Les viandes, en apres, que les peres doyuent manger, pour engendrer enfans de grand entendement (qui eſt l'eſprit le plus ordinaire en Eſpagne) ſont celles cy. En premier lieu, le pain blanc fait de la fleur de la farine, & peſtry auec ſel : ce pain eſt froid & ſec, & de parties ſubtiles & fort delicates. L'autre pain ſe fait de bled plus commun, & non paſſé, lequel maintient beaucoup, & fait les hommes membrus, & de grandes forces corporelles, mais pource qu'il eſt humide, & de parties fort groſſes, il fait perdre l'entendement. I'ay dit, peſtry auec du ſel, pource que de tous les ali-

Au liure de l'art de med. cha. 12.

mens, il n'y en a pas vn qui soit plus profitable à l'entendement, que le sel. Il est froid, & pourueu de la plus grande siccité qui soit és choses. Et si nous auons souuenãce de la sentẽce d'Heraclite, il a dit ainsi, *Splẽdor siccus animus sapientissimus:* par laquelle il nous a voulu donner à entendre, que la siccité du corps rend l'ame tres-sage. Et puis que le sel a vne telle siccité, & tant appropriee à l'esprit, la saincte escriture à iuste cause luy dõne le nom de prudence & sagesse. Les perdrix frãcolins sont de la mesme substance & temperament du pain blanc, du cabril, & vin muscat: desquelles viandes si les peres vsent, de la maniere que nous auons noté ailleurs, ils feront les enfans de grand entendement. Et s'ils veulẽt auoir vn enfant qui soit de grande memoire, qu'ils mangẽt, huict iours deuant que venir à l'acte de la generation, truittes, saumons, lãproyes, & anguilles: lesquel

Quoy que tu offres en sacrifice tu le assaisonneras de sel: reçoy le sel de sapience: vous estes le sel de la terre.

desquelles viandes ils feront la semence humide, & fort glutineuse. Nous auons dit ailleurs que ces deux qualitez rendent la memoire facile à receuoir, & propre à garder & conseruer longuement les figures. De pigeons, cabrils, ails, ciboulles & oignons, porreaux, raues, poiure, vinaigre, vin blãc, miel, & toute sorte d'espices, la semence se fait chaude & seiche, & de parties fort delicates. L'enfant ou fils qui s'engendrera de ces alimens sera de grande imagination, mais dépourueu d'entendement (à cause de la grande chaleur) & de memoire, à cause de la grande siccité. Ceux-là ont coustume d'estre fort preiudiciables à la Republique: pource que la chaleur les incline à plusieurs vices & maux; & leur donne esprit & courage pour les pouuoir executer. Toutesfois, s'ils s'adonnent à bien, la Republique reçoit plus de seruice de l'imagination d'iceux, que de l'entẽdement & de la memoire. Les

Notez que l'hõme est libre & seigneur de ses œuures.

Dieu au cõmencement a estably l'homme, & l'a laissé en la main de son cõseil Eccl. chap. 15. Ce neãtmoins il est irrité par sa mauuaise temperature.

poulles, chapõs, le veau & le mouton chastré d'Espaigne sont de substance moderee : car ces choses ne sont viandes delicates ny grosses: I'ay dit mouton chastré d'Espagne, pource que Galien, sans faire distinction, dit qu'il est de mauuaise & grosse substance : en quoy il n'a point de raison, car combien qu'en Italie où il a escrit) est la plus mauuaise chair de toutes, si est-ce qu'en ceste nostre region, pour la bõté des pasturages, on le doit mettre au nõbre des viandes de substance moderee. Les enfans qui s'engendreront de ces alimens auront vn raisonnable entẽdemẽt, raisonnable memoire, & raisonnable imaginatiõ. Mais ils ne serõt pas beaucoup profonds aux sciẽces, & n'inuenterõt aucune chose nouuelle. Nous auõs dit ailleurs, que ceux-là sont mols, & qu'il est aisé d'imprimer en eux toutes les reigles & considerations de l'art, claires, obscures, faciles & difficiles : mais la doctrine, l'argument

Au 3. li. de la faculté des alimens, cha. 2.

Aristote a dit de ceux là, l'esprit est bon qui obeyt au bien disant.

ment, la reſponce, le doute, & la diſtinction leur doit donner à faire. Or ſe fera vne ſemence groſſe & de mauuais temperament, de chair de vache, de brehaigne, de iambon, de gros pain, de fromage, d'oliues, de gros vin, & eau trouble. L'ẽfant qui ſera engendré de ceſte ſemence, ſera auſſi fort qu'vn toreau: mais il ſera furieux & d'eſprit brutal. De là vient qu'entre les hõmes ruſtiques, à peine ſortent enfans aiguz, ny habiles pour apprendre les lettres. Ils naiſſent tous rudes & lourds, pour auoir eſté faits d'alimens de groſſe & mauuaiſe ſubſtance: ce qui aduient au cõtraire entre les citadins, deſquels nous voyons les enfans prouueuz de plus grãd eſprit & habilité. Mais ſi les peres veulent, à bon eſcient, engendrer vn fils gentil, ſage, & de bonnes mœurs, ſix ou ſept iours deuant la generation, il leur faut manger beaucoup de laict de chieure, pource que ceſt alimẽt, de l'opinion de tous les medecins,

est le meilleur & le plus delicat, de tous ceux que les hommes vsent (ce que i'entens, quād les hommes sont en santé : & que cest aliment leur correspond) mais Galien dit qu'il le faut manger cui auec miel, sans lequel, il est dangereux, & facile à corrompre. La raison est, que le laict n'a pas plus de trois elemens, en sa composition, le fromage, le megue & le beurre : le fromage respond à la terre : le megue à l'eau, & le beurre à l'air. Le feu qui se mesloit és autres elemens, & qui les conseruoit en la mixtion, en sortant de la terre, s'exale, pource qu'il est fort delicat : mais y adioustant vn peu de miel (qui est chaud & sec comme le feu) le laict demeure auec quatre elemens : lesquels meslez & cuits par le moyen de nostre chaleur naturelle, font vne semence fort delicate & de bon temperament. Le fils qui en sera engendré, sera pour le moins de grand entendement, & nō desprouueu de memoire ny d'imagination.

Au liure des viandes de bō & mauuais suc.

Pour

Pource qu'Ariſtote n'a cogneu ceſte doctrine, il n'a pas reſpondu à vn probleme qu'il fait, demãdãt, Pourquoy les petits des beſtes brutes, pour la plus part tirent les proprietez & cõditions de leurs peres: & les enfans de l'homme, nõ pas? Ce que nous voyõs eſtre ainſi par experience: car de peres ſages ſortent enfans fort ignorans: & de peres ignorans, enfans fort aduiſez: de peres vertueux, enfans mauuais & vicieux: de peres vicieux, enfans vertueux: de peres laids, enfans beaux: de peres beaux, enfans laids: de peres blancs, enfans nois: & de peres noirs, enfans blancs & colorez. Et entre les enfans d'vn meſme pere & d'vne meſme mere, l'vn ſoit ignorant & l'autre aduiſé: l'vn laid, & l'autre beau: l'vn de bonne complexion & l'autre de mauuaiſe: l'vn vertueux & l'autre vicieux. Si l'on baille à vne bõne iumẽt, vn tel cheual, le poulain qui en ſort reſſemble à ceux qui l'õt engẽdré, tãt en la figure & couleur, qu'en ſes façons de faire. Ariſtote a

En la 10. ſect. prob. 12.

fort mal respondu à ce probleme disant, Que l'hôme a diuerses imaginations en l'acte charnel, & que de là vient que les enfans sont tant differés des peres: mais, pource que les bestes brutes, en leur generatiõ, ne sont distraites & n'ont vne tant forte imagination que l'homme, les petits qu'elles font sortẽt tousiours d'vne mesme maniere & semblables à elles. Ceste responce a tousiours contenté les philosophes vulgaires, pour la confirmation de laquelle, ils alleguent l'histoire de Ia-
Gen.c.30. cob, laquelle recite que mettãt certaines verges paintes aux abreuoirs des trouppeaux champestres, les moutons sont naiz & sortiz tachez. Mais peu leur sert d'alleguer cela, pource que ceste histoire racõte vn fait miraculeux, q̃ Dieu a fait, pour comprendre en iceluy quelque Sacrement. Et mesmes la respõce d'Aristote est vne grande absurdité: & si l'on ne me veut croire, q̃ les bergers fassent maintenant cest essay,
&

& ils verront que ce n'eſt pas vne choſe naturelle. On dit auſſi qu'vne dame enfanta vn fils plus noir qu'il n'eſtoit conuenable, pource qu'elle contemploit vn viſage noir, qui eſtoit au ciel de ſon lict: ce que ie tiẽs pour vne grande moquerie: & ſi d'auanture elle le fit tel, ie dy que le pere qui l'engendra auoit la meſme couleur de la figure de ce ciel paint. Et à fin de voir plus clairemẽt combien en cela eſt mauuaiſe la philoſophie qu'allegue Ariſtote & ceux qui le ſuyuent, il eſt beſoin de ſçauoir pour choſe notoire, que l'œuure de l'engendrer appartient à l'ame vegetatiue & non pas à la ſenſitiue ny à la raiſonnable: car le cheual engendre, ſans la raiſonnable, & la plante, ſans la ſenſitiue: & ſi nous regardõs vn arbre chargé de fruits, nous trouuerõs en iceluy, plus grande diuerſité qu'es enfans des hommes: nous voyons vne pomme verde & l'autre coloree, vne petite & l'autre grande: vne ronde, & l'autre mal

Ariſtot. meſme le cõfeſſe au liure de l'ame.

mal faite, vne ſaine & l'autre pourrie: vne douce & l'autre amere: & ſi nous comparons les fruits de ceſte annee auec ceux du paſſé, on les trouuera fort differens & cõtraires. Ce qui ne ſe peut attribuer à la diuerſité de l'imagination, puis q̃ les plãtes ſont priuees de ceſte puiſſance. L'erreur d'Ariſtote eſt fort manifeſte en ſa propre doctrine: car il dit que la ſemẽce de l'homme eſt celle qui fait la generation & nõ pas celle de la femme, mais en l'acte venerien il n'y a autre œuure de l'hõme que d'eſpandre la ſemence, ſans forme ny figure, comme le laboureur qui eſpãd & ſeme le bled en la terre. Comme donc le bled ne prẽd pas racine auſſi toſt qu'il eſt eſpandu & ſemé, & ne ſe forme ſon épic & tuyau q̃ quelques iours apres, ainſi Galien dit que la creature n'eſt pas formee auſſi toſt que la ſemence de l'hõme eſt en la matrice de la femme: ains qu'il faut trente ou quarãte iours deuãt qu'elle ſoit formee. Parquoy

Au li. de fœtus formatione.

quoy

quoy, que sert à l'hõme d'imaginer diuerses choses en l'acte venerien, puis que l'enfant ne se commance à former qu'apres quelques iours? ioint q̃ l'ame du pere ny de la mere, ne font ny donnent la forme, mais vne autre troisiesme, qui est en la mesme semence. Et ceste là, pour estre seulemét vegetatiue, n'est pas capable de l'imagination, & suit seulement les naturels mouuemens du temperament, sans faire autre chose. Or de dire q̃ les enfans naissent, de telle & telle forme & figure, à cause de la diuerse imagination des peres, c'est comme si l'on pensoit que des bleds & grains, les vns sont grãds & les autres petits, pource que le laboureur, en les semant, est diuerty en diuerses imaginatiõs. De ceste mauuaise opiniõ d'Aristote, aucuns curieux inferent que les enfans de l'adultere ressemblent au mary de la femme adultere, bien qu'ils ne soyent siens. Et leur raison est manifeste: car en l'acte charnel

Hippocr. au liu. de nat. fœtus.

les

les adulteres imaginẽt le mary, auec crainte qu'il ne vienne & qu'il ne les trouue sur le fait. Par le mesme argumẽt ils inferent que les enfans du mary, resemblent à l'adultere, encores qu'ils ne soyent siens: pource que la femme adultere estant en l'acte charnel auec son mary, contẽple tousiours la figure de son amy. Et ceux qui disent que l'autre femme enfanta vn enfant noir, pource qu'elle imaginoit la figure noire du ciel de lict, auquel elle cõtemploit, doyuent pareillement admettre ce que ces curieux ont dit & prouué: car le tout est de mesme. Quant à moy ie pense que cela est vne bourde & pure mensonge, mais l'on infere fort bien, de l'opinion d'Aristote. Hippocrate a mieux respõdu au probleme, disant: Que les Scithes ont tous mesmes mœurs & forme de visage: & donnant la raison de ceste semblance, ils dit qu'ils mangent tous vne mesme viãde, & boyuent mesmes eaux, sont vestuz d'v-

Au liure, de l'air, lieux, & eaux.

ne mesme maniere : & gardent vne mesme façon de viure. Les bestes brutes, pour ceste mesme raison, engendrent leurs petits à leur semblance & figure particuliere, pource qu'ils vsent tousiours d'vne mesme viande, & font la semence d'vne mesme forme. Au cõtraire pource que l'homme mãge diuerses viãdes chacun iour, il fait la semence differente, tant en substance qu'en temperament. Ce que les Philosophes naturels approuuent, respondans à vn probleme qui demande, Pourquoy les excremens des bestes brutes n'ont pas tãt mauuaise odeur que ceux de l'hõme?& disent, Que les bestes brutes vsent tousiours de mesmes alimens, & font beaucoup d'exercice : mais l'homme mange tant de viandes & de tant diuerse substance, qu'il ne les peut digerer ny vaincre, à raison dequoy elles se viennent à corrompre. La semence humaine & de la beste, sont toutes deux de mesme sorte, pource qu'elles

Alexandre Aphrod. au 1. li. prob. 26.

les ſont faites toutes deux des excremẽs de la troiſieſme concoction. La diuerſité des viandes deſquelles vſe l'hõme, fait tous les iours la ſemence differente & particuliere. Et pourtant il eſt certain que le iour que l'homme mãge de la vache, ou du ſalé, il fait la ſemence groſſe, & de mauuais temperament, & pourtant l'enfant qui s'en engendrera, ſera laid, ignorant, noir & de mauuaiſe complexion: mais s'il mange de la chair de chapon ou de poule, il fera la ſemence blanche, delicate & de bon temperament: & pourtant l'enfant qui s'en engendrera ſera bien fait, beau, ſage, & de complexion fort affable. Dont ie collige & cognoy que nul enfant ne naiſt qui ne tire les qualitez & le temperament de la viande que les parens ont mangé, vn iour deuant qu'ils l'ayẽt engẽdré. Et ſi quelqu'vn veut ſçauoir de quelle viãde il a eſté formé, il ne faut faire autre choſe que conſiderer quelle viande eſt la plus

familiere à son estomac : car certainemẽt c'est de ceste là. Les philosophes naturels demãdent aussi, pourquoy les enfans des hommes sages ordinairement sortẽt ignorãs & desprouueuz d'esprit? A quoy ils respõdent fort bien disans, que les hõmes sages sont fort hõnestes & honteux: à raison dequoy, ils se gardent en l'acte charnel de faire aucunes choses qui sont necessaires à ce q̃ l'enfant sorte auec la perfection qu'il doit auoir. Et le prouuent par les peres lourds & ignorans, lesquels, pour employer toutes leurs forces, au temps qu'ils engendrent, font des enfans ingenieux & sages: mais ceste responce est d'hommes qui sçauent peu de philosophie naturelle. Il est vray que pour respondre comme il faut, il est besoin presupposer & prouuer quelques choses premieremẽt: l'vne desquelles est q̃ la faculté raisonnable est contraire à celle de l'ire & concupiscence, de telle maniere que si vn homme est

Alexãd. Aphrod. probl. 28.

fort

fort ſage, il ne peut eſtre courageux, de grandes forces corporelles, grãd mangeur, ny puiſſant pour engendrer pource que les diſpoſitions naturelles neceſſaires à ce que la faculté raiſonnable puiſſe œuurer, sőt totallement contraires à celles que requiert celle de l'ire & de la concupiſcence. Ariſtote dit (& il eſt vray) que le courage & vaillance naturelle conſiſte en chaleur : & la prudence & ſçauoir en ſiccité. Et ainſi voyons nous clairement par experience, que ceux qui ſont deprouueuz de raiſon, parlent peu, n'endurent moqueries, & ſe courroucent promptement. Et pour y remedier, ils mettent incontinent la main à l'eſpee, pource qu'ils ne peuuent dőner autre reſponce: mais ceux qui ont bon eſprit, fourniſſent de pluſieurs raiſons & reſponces aigues : ils vſent de propos ioyeux, deſquels ils s'entretiennent de peur de venir aux mains. De ceſte maniere d'eſprit. Saluſte nota Ciceron, diſant

En la 14. ſect. prob. 15.

ſant

ſant qu'il auoit beaucoup de langue, & les pieds fort legers: en quoy il auoit raiſon, pource que tant de ſçauoir ne pouuoit ſe tourner qu'en couardiſe pour le fait des armes. Et de là dit-on par maniere de gaudiſſerie, Il eſt vaillant comme vn Ciceron, & ſage comme vn Hector, pour noter vn homme d'iguorance & couardiſe. La faculté animale ne contredit pas moins à l'entendement: car eſtant vn homme de grãdes forces corporelles, il ne peut auoir l'eſprit delicat: & la raiſon eſt que la force des bras & des pieds vient de ce que le cerueau eſt dur & terreſtre. Et combien que pour la froideur & ſiccité de la terre, il puiſſe auoir vn bon entendement, ſi eſt ce que pource qu'il eſt de groſſe ſubſtance, il ne le peut auoir: ce qui fait, par meſme moyẽ vn autre mal, qui eſt, que pour la froideur ſe perd le cœur & la vaillance: & ainſi auons nous veu aucuns hommes de grandes forces, eſtre fort

coüards. La cōtrarieté d'être l'ame
vegetatiue & la raisonnable, est pl⁹
manifeste que toutes: pourceque les
œuures de la vegetatiue (qui sont
nourrir & engendrer) se font mieux
auec chaleur & humidité, qu'auec
les qualitez contraires: ce que l'ex-
perience monstre clairement, con-
siderant combien ces qualitez sont
puissantes en l'âge des enfans, &
lasches en la vieillesse: en l'enfance,
l'ame raisonnable ne peut œuurer,
& en l'âge derniere (en laquelle n'y
a ny chaleur ny humidité) elle œu-
ure merueilleusement, & a grande
vigueur: de maniere que tāt plus vn
homme sera puissant pour engēdrer
& cuire beaucoup de viande, tant
plus il perd de la faculté raisonna-
ble. Platon fait à cecy vne allusion,
quand il dit, qu'il n'y a humeur en
l'homme qui trouble tant la faculté
raisonnable, que la semence fecōde.
Il dit seulement qu'elle ayde à l'art
de faire des vers: ce que nous voyōs
tous les iours par experience: car
quand

Au dialogue, de la nature

Au sophiste.

quand vn homme commẽce à estre amoureux, il se met incontinent à la poësie: & s'il estoit auparauant sale & mal propre, il deuient tout aussi tost propre & gentil, & n'édure pas vne petite ordure sur sa cappe. Cela vient pource que telles œuures appartiennent à l'imagination: laquelle croist & monte d'vn degré, auec la grande chaleur que la passion amoureuse a causé. Or que l'amour soit vne alteration chaude, il se voit clairement, par le courage & vaillance qu'il cause en l'amoureux, par ce qu'il luy oste le desir de manger, & qu'il ne le laisse point dormir. Si la Republique auoit égard à ces signes, elle osteroit des vniuersitez les estudians qui sont vaillans, qui ayment les armes, & qui sont amoureux: elle chasseroit les Poëtes, ceux qui sont propres & mistes: car ceux là n'ont ny esprit, ny habilité à aucun gẽre de lettres. Aristote excepte de ceste reigle les melancholiques par adustion, desquels la semence *En la 4. sect. proble. 31.*

(bien qu'elle soit feconde) n'oste pas l'esprit. En fin, toutes les facultez qui gouuernent l'homme, empeschent la faculté de la raison, si elles sont fortes. Et de là vient que si vn homme est fort sage, il est incótinent couard, de peu de forces corporelles, petit mangeur, & nó puissant pour engēdrer. La cause de cela est, que les qualitez qui le font sage (qui sont, froideur & siccité) debilitent les autres puissances, comme l'on voit aux hómes vieils, lesquels n'ōt force ny valeur, si ce n'est pour le conseil & prudence. Ceste doctrine ainsi supposee, l'opinion de Galien est, que deux semences sont necessaires, à fin que la generation ait l'effet de quelque parfait animal: l'vne qui soit agente, & qui forme: & l'autre qui serue d'alimēt, car vne chose tant delicate que la geniture ne peut incontinent vaincre vne viande tant grosse, cóme est le sang, iusqu'à tāt que l'effet soit plus grād. Et que la semence soit le vray aliment

ment des membres contenans la semẽce, Hippocrate, Platon, & Galien l'attestent : car selon leur opinion, si le sang ne se conuertit en semence, il est impossible que les nerfs, les veines & arteres se puissent maintenir. Et ainsi Galien dit, que la difference qui est entre les veines & les couillons, est que les couillons font bien tost beaucoup de semence: & les veines peu, & en long temps. De maniere que nature a fait prouisiõ d'vn aliment tãt semblable, que par vne legere alteratiõ, & sans faire excremens, elle peut maintenir l'autre semẽce: ce qui ne pourroit aduenir si sa nourriture se deuoit faire de sang. Galien dit, que nature a fait la mesme prouision, en la generation de l'homme, qu'elle fait pour former le poulet, & les autres oyseaux qui sortent des œufs: esquels nous voyons qu'il y a deux substances: la glaire, & le iaune: l'vne, de laquelle se fait le poulet, & l'autre, dont il se maintient tout le

Au 1. li. de la semence, c. 15.

Au 2. li. de la semence, c. 16.

temps que ſe fait la forme. Par la meſme raiſon ſont neceſſaires deux ſemences en la generation de l'hõme: l'vne, de laquelle ſe fait la creature, & l'autre dõt elle ſe maintiẽt, durant le temps qu'elle ſe forme. Mais Hippocrate allegue vne choſe digne de grande conſideration: c'eſt que nature n'a pas determiné quelle des deux ſemences doit eſtre agente à former, ny quelle doit ſeruir d'aliment. Car la ſemẽce de la femme eſt ſouuentefois de plus grande efficace que celle de l'homme: & quand il aduient ainſi, elle fait la generation, & celle du mary ſert d'aliment: autrefois celle du mary eſt plus puiſſante à engendrer, & celle de la femme ne fait que nourrir. Ariſtote n'a peu entẽdre dequoy ſeruoit la ſemence de la femme, & ainſi a-il dit mille abſurditez, qu'elle eſtoit comme vn peu d'eau, ſans vertus ny forces pour engendrer: s'il eſtoit ainſi, la femme ne voudroit iamais auoir affaire auec l'hõme, &

iamais n'appeteroit ſa compagnie, ains fuiroit l'acte charnel, pour eſtre vn œuure tant ſale & deshōneſte, à l'endroit d'elle, qui ſe monſtre tant honneſte. Au moyen dequoy en peu de temps le genre humain prēdroit fin, & le monde demeureroit priué de l'animal le plus beau que nature ait iamais creé. Ainſi Ariſtote demāde, pourquoy l'acte venerien eſt la choſe plus aggreable que nature ait ordonné, pour la recreation des animaux? A quoy il reſpond que comme ainſi ſoit que nature procuraſt tant la perpetuité des hommes, elle a mis en ces œuures là vn grād plaiſir & delectation, à fin qu'ils ſe addonnaſſent volontiers, par tels plaiſans aiguillons, à l'acte de la generation: car s'ils n'auoyent ces aiguillons là, il n'y auroit homme ny femme qui ſe vouluſt marier, veu que la femme porte en ſon ventre l'enfant neuf mois, auec grande peine & douleur, & en danger de perdre la vie quand elle l'enfante. Et

En la 4. ſect. proble 16.

pourtant faudroit-il que la Republique contraignist les femmes à se marier, craignāt que la generation humaine vint à defaillir. Mais comme nature fait les choses auec douceur, elle a donné à la femme tous les instrumens qui estoyent necessaires pour faire la semence laquelle incitast & fust propre à engendrer: au moyen dequoy elle desirast l'hōme, & fust bien aise de sa compagnie. Et si elle eust tenu les qualitez que dit Aristote, elle l'eust eu en horreur plustost que de l'aymer. Galien prouue cela par l'exemple des bestes brutes : car il dit, que si vne truye est chastree, elle n'appete iamais le pourceau, & ne le veut souffrir quand il vient à elle. Le semblable se void en vne mesme femme, de laquelle le temperament est plus froid qu'il ne faut : car si on luy parle de mariage, il n'y a chose qu'elle haysse plus. Autant en est de l'homme froid, & le tout, pour la priuation de la semence feconde.

Au 1. li. de la semence, c. 15.

Dauan

Dauantage si la semence de la femme estoit de la maniere que dit Aristote, elle ne pourroit estre propre aliment: car pour auoir les qualitez dernieres de la nourriture actuelle, est requise l'entiere semblance à ce qui se doit nourrir. Et si elle n'estoit desia parfaite & semblable, elle ne pourroit en apres acquerir ceste perfection & semblance, pource que la semence de l'homme n'a point d'instrumens ny lieux (comme sont l'estomac, le foye, & les couillõs) où il la puisse cuire & parfaire. Parquoy nature a fait qu'il y eust deux semences en la generation de l'animal, desquelles meslees la plus puissante formast, & l'autre seruist d'entretenement & nourriture. Ce qui appert estre veritable, car si vn homme noir engroisse vne femme blanche, & vn homme blanc vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & sera de couleur brune. Par ceste doctrine on voit estre vray ce que plu-

ſieurs hiſtoires anciennes affirment, qu'vn chien ayant eu affaire auec vne femme l'engroiſſa: & autant en fit vn Ours, auec vne damoiſelle qu'il trouua ſeule aux champs: vn ſinge, qui fit deux enfãs à vne autre femme: Et meſme eſt fait mention d'vne autre, laquelle en paſſant le lõg de la mer, fut engroiſſie par vn poiſſon qui ſaillit de l'eau. Le vulgaire trouue cela difficile, & demãdẽt comme ſe pouuoit faire que ces femmes enfantaſſent hommes parfaits, & auec vſage de raiſon, veu que les peres qui les engendrerent eſtoyẽt animaux tant laids? On peut reſpondre à cela, que la ſemence de toutes ces femmes là eſtoit agẽte & formoit la creature, pource qu'elle eſtoit la plus puiſſante: & ainſi que elle la formoit par les accidẽs de l'eſpece humaine. La ſemence du laid animal (pource qu'elle n'auoit tant de force) ne ſeruoit d'autre choſe q̃ de nourriture. Car il eſt aiſé à entẽdre que la ſemence de ces beſtes ir-

raiſonnables peuſt donner nourriture à la ſemence humaine : pource que ſi chacune de ces femmes euſt mangé vn morceau d'Ours, ou de chien cuit ou roty, elle s'en fuſt ſuſtantee, encores que ce n'euſt eſté tant bien que ſi elle euſt mangé du mouton, ou des perdrix. Autant en aduient à la ſemẽce humaine, de laquelle la vraye nourriture, durant que la creature ſe forme, eſt l'autre ſemence humaine: Et ſi elle vient à defaillir, la ſemẽce de la beſte brute y peut bien ſuppleer. Mais ces hiſtoires là notent que les enfans qui naquirent de telles coniõctions demonſtroyẽt bien en leurs mœurs & complexions, que leur generation n'auoit eſté naturelle. Or, encores que nous ayons vn peu tardé, nous pourrons bien, de tout ce que nous auons dit, tirer reſponſe au principal probleme, qui eſt que les enfans des hommes ſages ſe font quaſi touſiours de la ſemence de leurs meres, pource que celle des peres

(pour la raison que nous auons dit) n'est propre pour engendrer, & ne sert que d'aliment en la generatiõ. Ainsi donc l'homme qui se fait de la semence de la femme ne peut estre ingenieux, ny habile, à cause de la grande froideur & humidité de ce sexe. Parquoy est-il certain, que si l'enfant est discret & aduisé, indubitablement il a esté fait de la semence de son pere: & s'il est lasche & ignorant, on cognoist, par ce moyen, qu'il a esté formé de la semence de sa mere. Et suyuant celà le Sage a dit, *Filius sapiens lætificat patrem: filius vero stultus, mæstitia est matris suæ.* Il peut aduenir aussi, par quelque occasion, que la semence de l'homme sage soit l'agent & celle qui forme, & que celle de sa femme serue de nourriture. Mais le fils qui s'en engẽdrera, sera de peu de sçauoir: car combien que la froideur & siccité soyent deux qualitez necessaires à l'entendemẽt, si est-il qu'elles doyuent auoir certaine

Comme la semẽce est és fẽmes plus humide elle est aussi plus froide. Galiẽ 6. des lieux c. 5

Prou. 5. chap. 10.

taine

taine mesure & quantité, surpassant laquelle, il est certain qu'elles font plus de mal que de bien : cõme l'on voit és hommes fort vieils, lesquels pour la grande froideur & siccité qui est en eux, disent mille absurditez. Dauantage posons le cas qu'à l'homme sage restassent dix ans à viure de conuenable froideur & siccité, pour raisonner & discourir de telle maniere, que passant de là en auant, il vint à changer, si de la semence de cestuy là s'engendroit vn fils, il seroit iusques à dix ans, de grand esprit, (pource qu'il iouyroit de la froideur & siccité conuenable de son pere :) mais quand il auroit onze ans, il viendroit à changer, pour auoir outrepassé le poinct que ces deux qualitez doyuent auoir. Ce que nous voyons tous les iours par experience és enfans que lon a eu en vieillesse : lesquels en enfance, sont fort aduisez : mais en apres, ils sont hommes fort ignorans, & ne viuent gueres. La raison de cela est,

qu'ils ont esté faits de semence froide & seiche, qui auoit desia passé la moitié du cours de la vie. Si le pere aussi est sage és œuures de l'imagination, & s'il est marié (pour sa chaleur & siccité) à vne femme froide & humide au troisiesme degré, l'enfant qui s'engendrera de ceste conionction sera tres-ignorant, s'il est formé de la semence de son pere, pour auoir esté en vn ventre tant froid & humide, & pour auoir esté maintenu d'vn sang intemperé. Il aduient au contraire si le pere est ignorant, duquel la semence est ordinairement chaude & humide en extremité. L'enfant qui s'en engẽdrera sera grossier iusques à quinze ans, à cause qu'il tient de la superflue humidité du pere: laquelle se perd auec l'âge plus meur, auquel la semence de l'homme ignorant est plus temperee & a moins d'humeur. Mieux vaut aussi pour son esprit, quãd il a esté porté neuf mois en vn ventre, de si peu de froideur & hu

& humidité cõme celuy de la femme froide & humide au premier degré, où il a souffert tant de faim, & eu faute de nourriture. Tout cela aduient ordinairement pour les raisons que nous auons dit : mais il se trouue certaine race d'hõmes, desquels les membres genitaux, sont de si grande force & vigueur, qu'ils denuent totalement les alimens de leurs bonnes qualitez, & les conuertissent en leur mauuaise & grosse substance. Et pour ceste cause, tous les enfans qu'ils engendrent (combien qu'ils ayent mangé viandes delicates) sont rudes & ignorans. Autres se trouuent au contraire, lesquels vsans de grosses viandes, & de mauuais temperament, sont tãt puissans à les vaincre & digerer, qu'ils ne laissent pas de faire leurs enfans de bon esprit. Ainsi dõc est il certain qu'il y a vne maniere d'hõmes ignorans: autre, d'hommes sages, & que l'on en voit d'autres qui sont ordinairement fols & de-

Car la faim desseiche les corps.

Galiẽ au 2. des Aphoris. cõ. 16.

prou

prouueus de iugemẽt. Aucuns doutes se presentent à ceux qui veulent parfaitement entendre ceste matiere : la responce ausquels est fort aisee, par la doctrine que nous auons deduit. On peut demander d'où viẽt que les enfans bastards ressemblent ordinairement à leurs peres : & que de cent legitimes, les nonante tirẽt la figure & mœurs de leurs meres? Secondement on peut demander pourquoy les enfans bastards sont ordinairement gentils de leurs personnes, courageux & aduisez : tiercement, d'où vient que si la meschante femme deuient enceinte, encores qu'elle boyue la medecine pour supprimer son fruict, & qu'elle se fasse saigner plusieurs fois, elle ne peut neantmoins perdre la creature qu'elle porte : & si la femme mariee est enceinte de son mary, elle vient à auorter pour peu de chose. Platon respond au premier doute, & dit, que nul n'est mauuais de sa propre volonté, sans estre premierement irri

Au dialogue de la nature.

irrité, par le vice de ſon temperamẽt. Il ameine l'exemple des hommes luxurieux, leſquels ayans beaucoup de ſemence feconde, ſouffrent grandes illuſions & beaucoup de douleurs : au moyen dequoy eſtans moleſtez de ceſte paſſion, ils cherchent femmes, pour s'en exempter. Galiẽ dit que ceux là ont les inſtruments de la generation fort chauds & ſecs : & pour ceſte cauſe ils font la ſemence fort acre, mordante & puiſſante pour engendrer. L'homme qui va chercher la femme qui n'eſt pas ſienne, va remply de ceſte feconde & fertile ſemence, cuite & bien aſſaiſonnee, de laquelle neceſſairemẽt ſe doit faire la generation, pource qu'en l'egalité la ſemence de l'homme eſt touſiours de plus grande efficace : & ſi l'enfant ſe fait de la ſemence du pere, neceſſairement il luy reſſemblera. Il aduient au contraire és enfans legitimes : car pource que les maris ont touſiours leurs femmes à coſté, ils n'attendẽt
iamais

iamais que la ſemence ſoit meure, ny qu'elle ſe faſſe propre à engendrer, ains la iettent eſtans promptement induits à l'acte de generation, & vſent de grãde violence & force: & pource que les femmes ſont en repos en l'acte veneriẽ, iamais leurs vaiſſeaux de la ſemence, ne la donnent que premierement elle ne ſoit cuite & bien meure, & qu'il n'y en ait beaucoup. Et pour ceſte cauſe, les femmes mariees font touſiours la generation, & la ſemẽce de leurs maris ſert de nourriture. Mais aucunefois les deux ſemẽces ont vne eſgalle perfection, & combattent de telle maniere, que ny l'vne ny l'autre gaigne le deſſus pour dõner forme, ains ſe fait l'ẽfant qui n'eſt ſemblable ny au pere ny à la mere. Autresfois elles ſemblent s'accorder & diuiſer la figure & forme: la ſemence du pere fait le nez & les yeux: & celle de la mere, la bouche & le front. Et ce qui eſt plus admirable, ſouuentesfois eſt aduenu, q̃ l'enfant ſoit

ſoit ſorty au monde, auec vne aureille ſemblable à celles du pere: & vne autre, ſemblable à celles de la mere: & ceſte diuiſion meſme ou differéce s'eſt veuë pareillemét aux yeux. Mais ſi la ſeméce du pere ſurmonte du tout & eſt la plus forte, l'enfant luy reſſemblera de viſage & de mœurs: & quand la ſemence de la mere eſt la plus puiſſante, autant en aduient, pource que l'enfant tient de la mere. Parquoy le pere qui voudra q̃ l'enfant ſe faſſe de ſa propre ſemence, ſe doit abſenter quelques iours de ſa femme, & attendre que ſa ſemence ſe cuiſe & meuriſſe. Et lors il peut eſtre certain qu'elle aura le deſſus & la force, & que celle de ſa femme ne ſeruira que de nourriture. Il n'y a pas grande difficulté en l'autre doute, pource que les enfans baſtards ſe font ordinairement de ſeméce chaude & ſeiche: de laquelle temperature nous auons prouué beaucoup de fois, que procede le courage, la vaillance, & la

bonne

bonne imagination, à laquelle appartient la prudence de ce ſiecle. Et pource que la ſemence eſt cuite & parfaitement meure, nature en fait tout ce qu'elle veut, & les paint comme d'vn pinceau. Quant au troiſieſme doute, on peut dire que la groiſſe des meſchantes femmes ſe fait quaſi touſiours de la ſemenſe de l'homme, laquelle pour eſtre plus forte & propre à la generation, s'enracine mieux auſſi au ventre de telles femmes. Mais quant aux mariees, pource qu'elles deuiennent enceintes de leur propre ſemence, qui n'eſt pas ſi forte, la creature gliſſe facilement, pource qu'elle eſt humide & glueuſe: ou comme dit Hippocrate, *Plena mucoris.*

Au 4. des Aph. 45.

Quelles diligences doyuent eſtre employees, pour conſeruer l'eſprit aux enfans, depuis qu'ils ſont nez & formez.

§. V.

LA matiere de laquelle l'homme eſt composé eſt tant aiſee à s'alterer, & tant ſubiette à corruption, qu'au meſme inſtant que elle commance à ſe former, elle ſe vient à alterer, ſans y pouuoir reſiſter. Et pourtant eſt dit, *Nos nati continuo deſinimus eſſe.* Et pour ceſte cauſe nature a prouueu le corps humain de quatre facultez naturelles : pour attirer, retenir, cuire, & ietter hors: leſquelles en cuiſant & alterant les alimens que nous mangeons, reparent la ſubſtance perdue, par la ſucceſſion d'vne autre. De là peut on entendre, qu'il ne ſert de gueres que l'enfant ait eſté fait de ſemence delicate, ſi l'on ne regarde aux viandes qu'il doit manger. Car quand l'enfant eſt parfait & formé, il ne luy demeure aucune choſe de la ſubſtance premiere de la ſemence, de laquelle il a eſté composé. Il eſt vray que ſi la premiere ſemence, a eſté bien

En la ſapien. c.5.

bien cuite & affaiſonnee, elle eſt de ſi grande force & vigueur, que cuiſant & alterant les viandes, encores qu'elles ſoyent de mauuais ſuc, elle les reduit à ſon temperament & bonne ſubſtance: mais on pourroit bien tant vſer d'alimens contraires, que la creature viẽt à perdre les bõnes qualitez qu'elle a receu de la ſemence dont elle a eſté faite. Et pour ceſte cauſe Platon dit que la mauuaiſe nourriture du boire & manger, fait perdre, plus que toute autre choſe, l'eſprit de l'homme & ſes bonnes mœurs. Et pourtant il conſeille que nous donnions aliment & nourriture aux enfans, qui ſoit de bon temperament, à fin que quand ils ſeront plus grands, ils ſçachent reietter le mauuais alimẽt & choiſir le bon. La raiſon de cela eſt fort claire: car puis que le cerueau s'eſt fait au commencement de ſemence delicate, & puis que ce membre ſe conſomme iournellement, & ſe refait & repare par les

Au dialogue de la nature.

vian

viandes que nous mangeons, il eſt certain que ſi elles ſont groſſes & de mauuaiſe temperature, vſant d'icelles pluſieurs iours, le cerueau prendra ceſte meſme nature. Ainſi donc il ne ſuffit pas que l'enfant ſoit fait de bonne ſemence, ſi les alimens qu'il mangera (apres ſa naiſſance) ne tiennent les meſmes qualitez. Nous ſçaurons aiſément quelles ſont ces qualitez, veu que les Grecs ont eſté les hommes les plus diſcrets qui ayent eſté au monde, & que cherchans les alimens & viandes pour faire leurs enfans ingenieux & ſages, il eſt certain qu'ils ont trouué les meilleures & plus propres: car ſi l'eſprit ſubtil & delicat conſiſte en ce q̃ le cerueau ſoit composé de parties ſubtiles, & de bonne tẽperature, l'alimẽt qui aura ces deux qualitez, ſur toutes, ſera celuy duquel il faut vſer, pour obtenir la fin que nous voulons. Galien dit que ſuyuãt l'opinion de tous les medecins Grecs, le laict de chieure

cuit auec miel, est le meilleur alimēt que l'on puisse trouuer : car outre ce qu'il est de substance fort moderee, la chaleur, qu'il a, n'excede pas la froideur, ny l'humidité, la siccité. Parquoy auons nous dit n'agueres, que les peres, qui à la verité voudront engēdrer vn enfant sage, gentil & de bonnes mœurs doyuent manger six ou sept iours, deuant la generation, beaucoup de laict de chieures, cuit auecques miel. Mais combien que cest aliment soit tant bon, comme dit Galien, il est meilleur, pour l'esprit, que la viande soit des parties subtiles, que de substance moderee: car tant plus s'employe la matiere à la nourriture du cerueau, & plus l'esprit deuient subtil & bō. Et pour ceste cause les Grecs tiroyent du laict, le fromage & le megue (qui sont les deux elemens de sa composition) & laissoyēt l'autre partie du beurre, qui est de la nature de l'air. Ils la dōnoyent à manger à leurs enfans, estāt meslee auec miel,

miel, en intention de les faire ingenieux & sçauans. Ce qui appert estre veritable, par ce que raconte Homere. Dauantage les enfans mãgerent souppes faites de pain blanc, d'eau fort delicate, auec miel & vn peu de sel: mais en lieu d'huyle, pource qu'il est mauuais & nuisible à l'entendement, l'on y mettra du beurre de laict de cheure, duquel le temperament & substance est propre pour l'esprit. Mais en cecy il y a vn inconuenient fort grand, qui est que les enfans qui vsent de viandes tant delicates, n'ont iamais grande force, pour resister aux iniures de l'air, & ne se peuuent garder des autres inconueniens qui ont coustume de les faire malades. Ainsi donc pour les auoir sages, ils seront maladifs, & ne viuront gueres. Il faut donc sçauoir comme les enfans se pourront nourrir ingenieux & sages, sans que cest art contredise à leur santé. Ce qui sera facile à faire, si les peres osent practiquer

Au 10. de son Iliade.

aucunes reigles & preceptes que ie diray icy. Et pource que les riches & gens aisez sont trompez en la nourriture de leurs enfans, qu'ils traictent tousiours de la susdite viãde, ie leur veux donner premierement la raison pourquoy leurs enfans n'apprennent rien aux sciẽces, combien qu'ils ayent des maistres qui les enseignent soingneusemẽt: & comme l'on pourra remedier à cela, sans que leur vie en soit abbregee, ny leur santé empiree. Hippocrate dit & nõbre huict choses, lesquelles humectent la chair de l'hõme, & qui l'engraissent. La premiere est, la ioyeuse & ocieuse vie: l'autre, le dormir beaucoup: la troisiéme trouuer vn bon lict: la quatriéme, la bonne viande, & le bon vin: la cinquiéme, les bons vestemens: la sixiéme, l'aller tousiours à cheual: la septiéme, faire sa volonté: la huictiéme, s'occuper en ieux, passetemps, & choses qui luy donnent contentement. Ce qui est tant manifeste & verita

Au liure de l'air, lieux, & eaux: au liure de sal. diæta, com 14 au 6. des Epide. par. 5 aph. 9.

veritable, que encor qu'Hippocrate ne l'eust dit, personne ne le pourroit nier. On pourroit seulement douter si le peuple qui a son plaisir, obserue tousiours ceste maniere de viure: car s'il est ainsi qu'il le fasse, nous pouuons bien inferer que sa semence est tres humide, & que les enfans qui s'en engendreront doiuent sortir necessairement, auec vne superflue humidité, laquelle se doit consommer, pource que ceste qualité supprime les œuures de l'ame raisonnable, & pource qu'elle rend les hommes maladifs, & leur abbrege leurs iours, selon que disent les Medecins. Suiuant cela, le bon esprit, & la ferme santé corporelle, demandent vne mesme qualité (qui est le sec) & pourtant les reigles que nous auons amené, pour faire les enfans sages seruent aussi à les faire sains, & de lõgue vie. En apres, aussi tost que l'enfãt des peres riches & aisez est nay (veu que sa chair tiẽt plus de froideur & humidité, qu'il

Hippocrate au liure des vlceres.

n'eſt conuenable à l'enfance) il faut le lauer auec eau ſalee, qui ſoit chaude: laquelle, ſuyuant l'opinion de tous les Medecins, deſſeiche & eſſuye la chair, rend les nerfs fermes, l'enfant robuſte & fort: & pour ce que la ſuperflue humidité du cerueau ſe perd & conſomme, il deuient ingenieux & exempt de grãdes maladies. Au contraire, ſi on le laue d'eau douce & chaude, entant qu'elle humecte la chair, Hippocrate dit dit, qu'elle fait cinq maux. Elle effemine la chair, elle debilite les nerfs, elle endort l'eſprit, elle cauſe le flux de ſang, & l'euanouïſſement ou deffaut de cœur. Mais ſi l'enfant ſort du ventre de ſa mere, auec vne grande ſiccité, il le faut bien lauer, auec eau chaude douce. Et ainſi Hippocrate dit, *Infantes diu ſunt calida lauandi: quò minus tentent cõuulſiones: ipſiq́ crescant & melioris coloris fiãt.* Par laquelle ſentẽce il encharge de lauer les enfans auec eau chaude beaucoup de fois, à fin que ils

Hippo. au 2. liure de diata.

Au 1. li. à Glaucõ

6. des Apho. 16.

Au liure de ſal. diata.

ils croissent plus aisément, & qu'ils se fassent de bonne couleur. Cela se entend des enfans qui sortent secs du ventre de leur mere, desquels il faut amander la mauuaise temperature, en leur appliquant les qualitez contraires. Galien dit, que les Alemans ont coustume de lauer leurs enfans en la riuiere aussi tost qu'ils sont naiz, leur semblant aduis que comme le fer qui sort ardant de la fournaise, se renforce & endurcit, quand on le met dedans l'eau froide: ainsi en tirant l'enfant du ventre de la mere, il se rend plus fort & vigoureux, quand on le laue auec eau froide. Galien blasme ceste maniere de faire, & tient que c'est vne grande folie: en quoy il a bien raison, car combien que par ce moyen le cuyr luy deuienne dur, & difficile à estre offensé des iniures de l'air, si est-ce qu'il est offensé des excremens qui s'engendrent dedās le corps, n'ayās voye ouuerte pour pouuoir sortir. Le meilleur & plus seur remede est

Au 2. li. de la cōseruation de la sāté

tous-

de lauer les enfans, qui ont beaucoup d'humidité, auec eau chaude & salee: car en leur consommant l'humidité superflue, on les rend acheminez à la santé, & leur fermant les voyes du cœur, ils ne sont offensez à chacune occasion, & leurs excremens ne sont tant enclos & retenus qu'ils n'ayent passage pour sortir. Et nature est si forte, que si on luy oste vn chemin public, elle en cherche vn autre propre: & si dauanture tous les passages luy sont bouchez, elle en sçait bien faire de nouueaux, pour ietter ce qui l'ẽpesche, & qui luy est nuisible. Parquoy de deux extremes, il vaut mieux pour la santé, auoir le cœur vn peu dur & serré, que mol & ouuert. Secondement quand l'ẽfant viẽt de naistre, il faut que nous le fassions amy des vents & des alterations de l'air, sans le tenir tousiours à l'abry ou à couuert: car il se rendra lasche, feminin, ignorant, de peu de forces, & mourra en trois
iours.

iours. Hippocrate dit qu'il n'y a chose qui debilite tant la chair que de demeurer tousiours en lieux preseruez du froid, & de chaleur: & qu'il n'y a meilleur remede pour la santé, que d'exposer le corps à tous les vents, chauds, froids, humides, & secs. Et pour ceste cause Aristote demande, pourquoy ceux qui viuent aux galeres sont plus sains, & ont meilleure couleur que ceux qui viuent en terroir marescageux? En quoy la difficulté est plus grande, quand l'on considere le mauuais temps qu'ils ont, de dormir sur la dure tout vestus, au serain, au soleil, au froid, & à l'eau, & n'ayans à demy leur vie. L'on en peut autant dire des bergers, qui sont plus sains qu'hommes du mõde, pource qu'ils ont desia accoustumé toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'étonne rien. Au contraire nous voyons appertemẽt que l'homme qui se veut garder du soleil, du froid, du serain, & du

Au liure de l'air, lieux. & eaux.

En la 14 sect. proble. 12.

vent eſt depeſché en trois iours : & pour ceſte cauſe on peut bien dire, *Qui diligit animam ſuam in hoc mũdo perdet eam* : car perſonne ne ſe peut garder des alterations de l'air. Ainſi donc il vaut mieux s'accouſtumer à tout, à fin que l'homme ne ſe ſoucie des iniures de l'air, & ne viue touſiours en peine.

Le vulgaire penſe que l'enfant naiſt tendre & delicat, & que ſortant du ventre de ſa mere, il ne peut endurer l'air froid ſans receuoir vn grand dommage : mais il s'abuſe grandement, car combien que l'Alemagne ſoit vn pays tant froid, ils mettent neantmoins les enfans ſortans du ventre de la mere, dedans l'eau : en quoy encor qu'ils faillent lourdement, ſi eſt-ce que les enfans ne s'en trouuent mal, & n'en meurét pas. La troiſieme choſe qu'il faut faire eſt de trouuer vne ieune nourrice, de temperament chaude & ſeche, ou ſuiuant noſtre doctrine froide & humide au premier degré,

nourrie à la peine, accoustumee à dormir à terre, à manger peu, & qui soit mal vestue, & qui soit faite à aller au serain, & endurer le froid & le chaud. Vne telle nourrice aura le laict bien ferme & accoustumé aux alterations de l'air, duquel si l'enfant est long temps nourry & maintenu, les membres de l'enfant en seront merueilleusement fermes. Si elle est discrette & aduisee, cela fera grand bien à son esprit, pource que le laict d'vne telle nourrice est chaud & sec, qui sont deux qualitez par lesquelles se corrigera la grande froideur & humidité que l'enfant apporte du ventre de la mere. Or combien importe aux forces de la creature, de tetter le laict d'vne nourrice qui s'exerce, se prouue clairement és cheuaux, lesquels sortans de iumens qui trauaillent & labourent, sont bons coursiers, & durent long temps au trauail. Mais si les iumens sont tousiours à leur aise, paissans au pré, les

cheuaux qui en sortent ne se peuuent tenir, de la premiere carriere qu'on leur dõne. Il faut aduiser aussi de mettre en sa maison vne nourrice, quatre ou cinq mois deuant l'enfantement, & luy bailler à manger les mesmes viandes que mange la femme enceinte, à fin qu'elle ait loisir & temps de cõsommer le sang & les autres mauuaises humeurs prouenues des mauuais alimẽs que elle auoit mangé au cõmencement, & à fin que l'enfant incontinẽt qu'il sera nay, tette le mesme laict, duquel il s'est maintenu au ventre de sa mere, au moins fait des mesmes viandes. Le quatriesme poinct qu'il faut obseruer & garder est, de n'accoustumer l'enfant à dormir en vn lict mol, à estre trop vestu, & à manger beaucoup: Car Hippocrate dit que ces trois choses là essuyent & desseichent la chair, & les contraires les engraissent. Ce faisant, l'enfant sera de grand esprit, fort sain, & viura long temps, à raison de

Manger vne fois, coucher durement, & cheminer nud. Hippo. au liure de salubri dieta.

de la ſiccité. Et au conteaire, il ſe remplira de ſang, & ſe fera d'vne conſtitution mauuaiſe, que Hippocrate appelle *Athletique:* & la tient fort dangereuſe. Par ceſte maniere de viure ſe nourrit l'homme le plus ſage qui fut iamais au mõde (Chriſt noſtre Redempteur entãt qu'homme) excepté que pource qu'il naſquit hors de Nazareth, ſa mere d'auanture, ne trouua de l'eau ſalee à propos, à fin de le lauer. Mais cela eſtoit vne couſtume Iudaïque & de toute l'Aſie, introduite par aucuns ſages medecins, pour la ſanté des enfans. Et ainſi le Prophete dit, *Et quando nata es in die ortus tui, non eſt præciſus vmbilicus tuus & aqua non es lota in ſalutem, nec ſale ſalita, nec inuoluta pannis.* Mais au demeurant, incontinent qu'il fut né, il commença à s'accouſtumer au froid & aux autres alterations de l'air. Son premier lict fut contre la terre, eſtant mal veſtu, cõme s'il euſt voulu garder la recepte d'Hippocrate: & bien

Celſe, au 2. liure.

En Ezec. chap. 16.

bien tost apres il fut porté en Egypte (pays fort chaud) où il fut tout le tẽps qu'Herodes vesquit: & pourtant il est certain, qu'allant sa mere en ceste maniere, elle luy dõnoit le laict bien exercé, & fait aux alterations de l'air. La viande qu'il prenoit estoit celle que les Grecs trouuerent pour dõner esprit & sçauoir à leurs enfans: & ceste viande estoit la partie grasse du laict, mãgé auecques miel, & pourtant Esaye a dit,
chap. 7. *Butyrum & mel comedet, vt sciat reprobare malum & eligere bonum.* Par lesquelles parolles il semble que le Prophete ait voulu donner à entendre, que cõbien qu'il fust vray Dieu, il deuoit aussi estre homme parfait, & que pour acquerir science naturelle, il deuoit vser des mesmes diligences desquelles vsent les autres enfans des hommes. Toutesfois cela semble difficile à entendre, & estrange de penser que Christ nostre Redempteur, pour manger du beurre & miel, estant enfant, deust sçauoir

uoir reprouuer le mal & eslire le bien, quand il seroit grand, veu qu'il estoit, comme il est, Dieu de sçauoir infiny, & ayant entant qu'homme, toute la sciéce infuse, qu'il pouuoit receuoir selon sa naturelle capacité. Parquoy est-il certain, qu'il sçauoit autant au ventre de sa mere, comme quãd il auoit trente & trois ans, sans manger beurre ny miel, ny se seruir d'autres moyens naturels que la sagesse humaine requiert. Ce neantmoins est ce beaucoup que le Prophete ait remarqué la viãde que les Troyens & Grecs auoyent coustume de dõner à leurs enfans, pour les faire ingenieux & sages: & qu'il ait dit, *Vt sciat reprobare malum & eligere bonum:* pour entẽdre qu'à raison de ces alimẽs, Christ nostre Redempteur (entãt qu'homme) auroit plus de sçauoir acquis, qu'il n'eust pas obtenu s'il eust vsé d'autres viãdes contraires: ou bien il faut expliquer ceste particule (*vt*) pour sçauoir qu'il a voulu dire, en parlant

par

par tels termes. Ainsi donc nous deuons supposer, que en Christ nostre Redempteur y auoit deux natures (comme il est vray, & ainsi la foy nous le demonstre) l'vne diuine, entant qu'il estoit & est vray Dieu : & l'autre humaine, composee de l'ame raisonnable & du corps elemẽtel, disposé & organisé comme l'ont les autres enfans des hõmes. Quant à la premiere nature, nous ne sçauons que dire de la sagesse de Christ nostre Redempteur, pource qu'elle est infinie, sans augmentation ny diminution, ne dependant d'aucune autre chose: car, pource qu'il est Dieu, il estoit aussi sage au ventre de la mere, comme il l'estoit à trente & trois ans: pource qu'il l'est de tous temps. Mais en ce qui concerne la seconde nature, il faut sçauoir que l'ame de Christ, dés que Dieu la crea, fut bien heureuse & glorieuse, cõme elle l'est auiourd'huy: & puis qu'il iouyssoit de l'essence diuine & de son haut sçauoir, il est

certain qu'il n'ignoroit aucune chose, & qu'il auoit autant de ſcience infuſe, que pouuoit tenir ſa naturelle capacité: mais auec tout cela, il eſt certain que comme la gloire ne ſe communiquoit aux inſtrumẽs du corps, (à raiſon de la redemptiõ du genre humain) auſſi ne faiſoit pas la ſcience infuſe, pour n'eſtre le cerueau diſposé ny organisé des qualitez & ſubſtances neceſſaires, à ce que l'ame par tel inſtrumẽt peuſt diſcourir & philoſopher. Car ſi nous auons ſouuenance de ce que nous auons dit, au commencement de ceſte œuure, les graces que Dieu depart aux hommes, requierent ordinairement que l'inſtrument, par lequel elles ſe doyuent exercer & le ſubiect qui les doit receuoir, tiẽnent les qualitez naturelles, que chacune grace a beſoin d'auoir. Et c'eſt pourquoy l'ame raiſonnable eſt acte du corps, & qu'elle n'œuure, ſans ſe ſeruir de ſes inſtrumens corporels. Le cerueau de Chriſt

noſtre

nostre Redempteur, estant nouueau né, estoit fort humide, pource qu'en tel âge, cest vne chose naturelle & conuenable : mais l'ame d'iceluy, pour estre si grande en quantité, ne pouuoit naturellemẽt discourir, ny philosopher, auec tel instrument. Et ainsi la science infuse ne passoit à la memoire corporelle, ny à l'imagination, ny à lentendement, pource que ces trois puissances sont organiques (comme nous l'auons prouué) & qu'elles n'ont la perfection qu'elles doyuent auoir. Mais le cerueau se desseichant auec le temps, l'ame raisonnable manifestoit tous les iours dauantage la science infuse qu'il auoit, & la communiquoit à ses puissances corporelles. Et outre ceste science supernaturelle, il en auoit vne autre qui se prẽd des choses que les enfans oyent, de ce qu'ils voyent, de ce qu'ils sentent, goustẽt & touchẽt. Il est certain que Christ nostre Redempteur auoit ceste là, cõme les autres enfans des hõmes.

S. Thom. met vne troisiéme science en Christ, & l'appelle aquise auec l'entendemẽt agent. 3 p. q 10. art 4. & q. 12. art. 2.

Et

Et ainsi que pour bien voir les choses, il auoit besoin de bons yeux, & pour ouyr le son, de bonnes ouyes, aussi auoit il besoin de bō cerueau, pour iuger du bien & du mal. Parquoy il est certain que de ce qu'il mangeoit ces viandes tant delicates, son cerueau s'organisoit tous les iours de mieux en mieux, & acqueroit plus grand sçauoir. De maniere q̃ si Dieu luy eust osté la science infuse, trois fois durant sa vie, (pour voir ce qu'il auoit acquis) nous eussions trouué, qu'il sçauoit plus à dix ans, qu'à cinq : à vingt, plus qu'à dix : & à trente trois, plus qu'à vingt. Que ceste doctrine soit veritable & Catholique, le texte de l'Euangile le prouue, disant: *Et Iesus proficiebat sapientia, & ætate & gratia apud Deum & homines.* De plusieurs sens Catholiques que l'escriture saincte peut receuoir, ie tiens tousiours celuy de la lettre meilleur, que celuy qui oste aux termes & vocables leur propre & naturelle signi

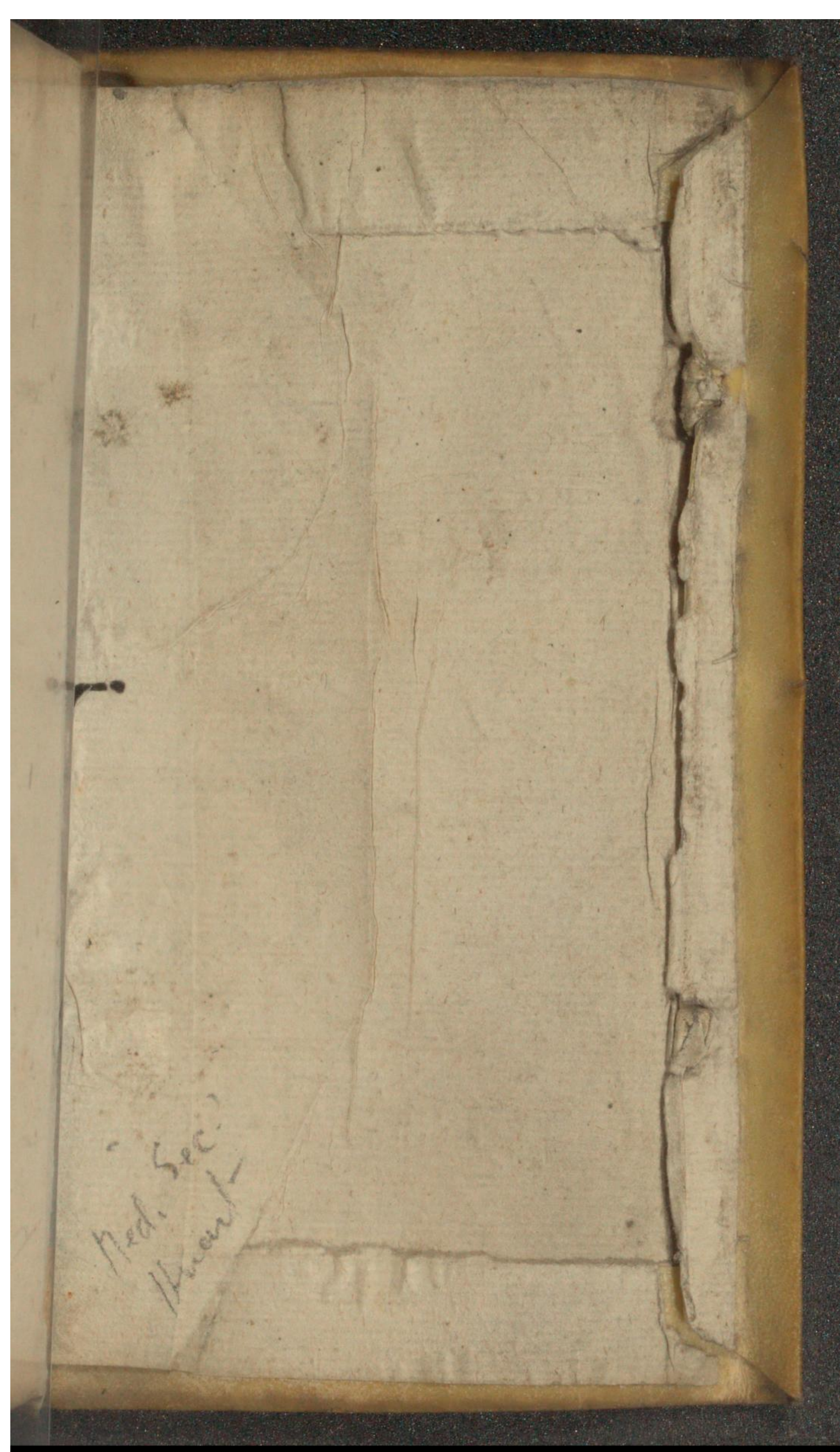
En sainct Luc, c. 2.

ſignification. Quant aux qualitez & ſubſtance que doit auoir le cerueau, nous auons deſia dit, ſuyuant l'opinion d'Heraclite, que la ſiccité fait l'ame treſſage : & ſuyuant l'opinion de Galien, nous auons prouué, qu'eſtant le cerueau composé de ſubſtãce fort delicate, l'eſprit en eſt ſubtil. Chriſt noſtre Redẽpteur acqueroit ſiccité, auec l'âge : car des que nous naiſſons iuſqu'à l'heure que nous mourons, noſtre chair ſe deſſeiche & s'eſſuye, & meſmes nous deuenons plus ſçauans. Les parties delicates & ſubtiles du cerueau d'iceluy ſe refaiſoyent, en mangeant les viãdes, qu'a dit le prophete Iſaye. Car puis qu'à toute heure il luy eſtoit beſoin prendre nourriture, & reparer la ſubſtance qui s'euaporoit, par le moyen de la viande ſeulement, & non auec aucune autre matiere, il eſt certain que s'il euſt touſiours mãgé de groſſe chair, ſon cerueau ſe fuſt rendu gros en peu de temps, & euſt aquis vn mauuais temperamẽt, auec

Au liure de l'art de med. chap. 12.

auec lequel ſon ame raiſonnbale, n'euſt peu reprouuer le mal, ny eſlire le bien, ſinõ par miracle, & vſant de ſa diuinité. Mais Dieu voulant qu'il fuſt nourry par les moyens naturels, commanda qu'il vſaſt des viandes tant delicates, deſquelles le cerueau d'iceluy fuſt tellement composé & organiſé, que ſans ſe ſeruir de la ſcience diuine ny infuſe qui eſtoit en luy, il pouuoit naturellement reietter le mal, & eſlire le bien, comme les autres enfans des hommes.

Fin de l'Examen & differences des Eſprits humains.


Med. Sec.